





VOYAGE
AU POLE SUD
ET DANS L'OCÉANIE.

V.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

VOYAGE
AU POLE SUD
ET DANS L'OCÉANIE

SUR LES CORVETTES

L'ASTROLABE ET LA ZÉLÉE,

EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU ROI
PENDANT LES ANNÉES 1837-1838-1839-1840,

SOUS LE COMMANDEMENT

DE M. J. DUMONT D'URVILLE,
Capitaine de vaisseau,

PUBLIÉ PAR ORDONNANCE DE SA MAJESTÉ

sous la direction supérieure

DE M. JACQUINOT, CAPITAINE DE VAISSEAU, COMMANDANT DE LA ZELÉE.

HISTOIRE DU VOYAGE.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,

GIDE, ÉDITEUR,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5, PRÈS LE QUAI MALAQUAIS.

1843

AVERTISSEMENT.

Pendant que j'écrivais ce volume, une note inqualifiable, ayant pour titre : *Réponse à un passage du livre, Voyage au pôle Sud et dans l'Océanie, par Dumont-d'Urville*, a été publiée et signée : *Le Guillou, médecin de la marine.*

Le sens que l'on pourrait attacher au premier paragraphe de cette note, m'engage à déclarer ici que je suis tout à fait étranger à la rédaction des trois premiers volumes du Voyage au pôle Sud et dans l'Océanie, ainsi qu'aux six premiers chapitres qui font partie du tome IV. Lorsque la mort est venu nous l'enlever, le contre-amiral Dumont-d'Urville avait entièrement terminé et livré à l'impression toute la première partie de son voyage, *jusques et y compris la relâche à Vavao, ainsi que les notes qui y sont annexées.*

En acceptant la mission de continuer l'œuvre commencée par mon ancien commandant, je me suis imposé de bannir de cet ouvrage toute parole de blâme que le chef de l'expédition avait seul le droit d'adresser à quiconque n'a pas rempli ses devoirs.

Je ne ferai point à M. Le Guillou l'honneur de repousser ses injures contre feu M. Dumont-d'Urville; c'est sans doute le fait d'un moment d'aberration mentale; il serait douloureux de pouvoir les juger autrement. De pareilles calomnies, lancées contre la mémoire d'un homme illustre quelques mois seulement après sa mort, ne sauraient trouver accès auprès de tout esprit droit, mu par des sentiments de délicatesse. Il me répugnerait de dévoiler ici tous les faits particuliers qui pourraient mettre à jour la moralité du calomniateur; il me répugnerait surtout de livrer à la publicité le jugement vrai mais sévère que M. d'Urville nous a laissé dans ses manuscrits sur l'ex-chirurgien-major de la *Zélée*, mais que par l'excès d'une bienveillance peut-être mal interprétée il n'avait point voulu publier de son vivant.

Les corvettes l'*Astrolabe* et la *Zélée* étaient

montées par un état-major de vingt-sept officiers ou élèves. Pendant toute la durée d'une campagne de 38 mois, la plus parfaite harmonie n'a cessé de régner parmi eux; et c'est au milieu des dangers sans nombre qu'ils ont affrontés en commun, c'est au milieu des privations toujours inséparables des longues navigations et qui influent si vivement sur les caractères, que s'est cimentée cette amitié de frères qui (je ne crains pas d'être démenti) unit encore aujourd'hui tous les membres survivants de cette mémorable expédition. M. Le Guillou *seul* a fait exception. Serait-il nécessaire de lui rappeler ici la démarche qui fut faite par les matelots de la *Zélée* pour se débarrasser de leur chirurgien-major, M. Le Guillou, dont ils appréciaient si peu les soins et l'humanité? Devrais-je lui rappeler encore quelles furent les paroles sévères qui lui furent adressées comme adieux par les officiers de la *Zélée*, ses compagnons de route, au moment où les corvettes allaient rentrer en France? M. Le Guillou en aurait un peu besoin, surtout lorsque, page 123, vol. I, il désigne l'un de ces officiers par ces mots: *Mon ami*..... Mais qu'il me suffise de dire que les

officiers de l'expédition repoussent comme une tache faite à leur caractère tout lien d'amitié avec M. Le Guillou, comme pour la plupart ils ont déjà repoussé ses calomnies contre le chef de l'expédition par des protestations publiques dont voici les principales.

A MM. les Rédacteurs du Commerce, *du* National, *de* la Flotte, *des* Annales maritimes et coloniales.

Paris, le 10 décembre 1842.

Monsieur le rédacteur,

Dans un ouvrage ayant pour titre, *Complément aux souvenirs d'un aveugle, Voyage autour du monde de l'Astrolabe et de la Zélée, etc., par Elie Le Guillou*, on lit à la fin du deuxième volume, un article dans lequel la mémoire de M. le contre-amiral Dumont-d'Urville est en butte à d'odieuses et perfides insinuations.

Il serait trop long de réfuter ici chacune des allégations mensongères groupées à loisir dans cet écrit, la relation du voyage au Pôle-Sud et dans l'Océanie, qui se publie en ce moment sous les auspices du département de la marine, établira sous son véritable jour l'honorable caractère du chef de l'expédition, et fera justice des récriminations intéressées de M. Le Guillou.

Quant à présent, nous éprouvons le besoin de protester hautement contre cette attaque. Nous la repoussons de toutes nos forces. Que tout l'odieux

en reste à cet homme qui n'a pas craint d'insulter à une tombe à peine fermée.

Ont signé les membres de l'expédition au Pôle-Sud et dans l'Océanie, présents à Paris.

MM.
VINCENDON-DUMOULIN, ingénieur hydrographe de l'expédition.
HOMBRON, chirurgien-major de l'*Astrolabe*.
DUMOUTIER, chirurgien de l'*Astrolabe* et anatomiste.
Honoré JACQUINOT, chirurgien de la *Zélée*.
LEBRETON, chirurgien de l'*Astrolabe*.
DUCORPS, commissaire de l'*Astrolabe*.
DESGRAZ, commis de marine, secrétaire de M. Dumont-d'Urville.

Toulon, à bord le vaisseau le *Généreux*, le 16 décembre 1842.

Je me joins de grand cœur aux membres de l'expédition qui ont signé cette noble protestation, et je flétris comme elles le méritent les calomnies de M. Le Guillou.

Le capitaine de vaisseau commandant le *Généreux*, directeur supérieur de la publication du *Voyage au Pôle sud et dans l'Océanie*,

JACQUINOT,
Commandant de la Zélée.

Paris, le 13 janvier 1843.

A monsieur le Rédacteur des Annales maritimes et coloniales.

Monsieur le rédacteur, mon grand éloignement de France a seul pu m'empêcher de joindre mon nom à ceux des membres de l'expédition *au pôle Austral et dans l'Océanie* qui ont protesté contre les attaques et

les odieuses insinuations dirigées contre M. l'amiral Dumont-d'Urville, dans l'ouvrage publié par M. Elie Le Guillou. Je n'en ai eu connaissance qu'à mon arrivée à Paris, et je m'associe de tout mon cœur aux sentiments exprimés par eux dans leur protestation du 10 décembre 1842, insérée dans vos Annales*.

Le capitaine de corvette commandant l'*Aube*,

T. DUBOUZET,
Second de la corvette la Zélée.

En rade de Toulon, vaisseau le *Friedland*.
20 décembre 1842.

A monsieur Vincendon-Dumoulin, chargé de la rédaction du Voyage au Pôle sud et dans l'Océanie, avec prière de publier ce qui suit :

Mon cher Dumoulin,

Je n'ai connu que par la voie des journaux la protestation du 10 décembre 1842, signée par mes collègues et amis, au sujet des attaques de M. Elie Le Guillou, contre la mémoire de feu M. Dumont-d'Urville, je m'empresse de m'associer aux sentiments qui y sont exprimés et que je partage en tous points. Je flétris comme elles le méritent les lâches calomnies de M. Le Guillou, dont une triste expérience m'a fait apprécier la conduite pendant le cours de l'expédition.

COUPVENT-DESBOIS,
Lieutenant de vaisseau, officier de la Zélée.

(*) Cette insertion a eu lieu avec autorisation de M. l'amiral Duperré, ministre de la marine.

D'autres protestations plus énergiques encore m'ont été adressées par de *simples matelots*, mais je ne crois point devoir leur donner de la publicité. Si on veut bien se rappeler que M. Le Guillou pourrait d'un instant à l'autre servir comme chirurgien à bord des navires de l'Etat, j'espère que l'on me saura gré de cette réserve, imposée du reste par la discipline militaire.

M. Jacques Arago, qui a bien voulu prêter son élégante plume pour écrire le livre intitulé : *Complément aux souvenirs d'un aveugle, voyage autour du monde de l'Astrolabe et de la Zélée*, etc., sur les documents imparfaits que lui a donnés M. Le Guillou, a protesté dans plusieurs journaux qu'il était resté tout à fait étranger à la rédaction de la note injurieuse à la mémoire de M. Dumont-d'Urville et qui termine cet ouvrage. Les officiers de l'expédition dont on vient de lire les protestations n'en ont jamais douté, et je me fais un plaisir de déclarer ici en leur nom que jamais le soupçon de sa coopération à une note signée du nom seul de Le Guillou, n'est entré dans leur pensée.

S'il m'appartenait de fixer la limite de ces

débats dont mes goûts autant que mon caractère tendraient à m'éloigner, je n'aurais plus rien à ajouter; mais l'honneur et la confiance de mes camarades me commandent de rétablir les faits dénaturés par M. Le Guillou. Puisé-je ne jamais me trouver dans la nécessité de faire connaître la moralité de l'homme qui a insulté à la mémoire du marin illustre dont la France déplore la perte. Quelque pénible que soit pour moi ce nouveau mandat, je saurai le remplir avec impartialité.

Une note qui, pour ne pas anticiper sur les faits, ne saurait trouver place que dans le neuvième ou le dixième volume de cette histoire, sera destinée à cet objet.

Dès aujourd'hui je crois devoir prévenir le public que pour moi la signature isolée de M. Le Guillou n'a aucune valeur, et que s'il lui plaisait de répandre de nouvelles calomnies, je ne daignerais même pas les repousser autrement que par la narration des faits que j'écris actuellement, à moins qu'il ne trouve parmi ses compagnons de route, un seul d'entre eux qui veuille bien signer son nom à côté de celui de *Le Guillou*, ce dont je le *défie* hautement.

Paris, 10 avril 1843.

VINCENDON-DUMOULIN.

CHAPITRE XXXV.

Traversée des îles Viti au port de l'Astrolabe. Recherche de l'île Hunter, visite à l'île Vanikoro, explorations des îles Banks, Nitendi, Salomon.

En quittant l'archipel des îles Viti, je devais diriger nos corvettes vers le groupe des îles Salomon. Plusieurs recherches importantes me restaient à faire dans cette nouvelle route, et les vents de sud-est qui nous poussaient rapidement semblaient nous présager une traversée des plus heureuses. 1838. 29 Octobre.

La chaîne des îles Saor avait, dès la veille, disparu derrière nous; je ne m'estimais plus qu'à 20 milles de la position assignée à l'île *Hunter*, par le capitaine du navire *Dona Carmelita*, son découvreur, lorsque à 6 heures $\frac{1}{2}$ du soir, l'homme de vigie, montant sur la pomme du mât de misaine, assura découvrir dans l'O. S. O. $\frac{1}{2}$ O. une terre de peu d'étendue et de médiocre hauteur. Mais, comme la nuit s'avançait rapidement, je dus en remettre la reconnaissance au lendemain, et je me contentai d'envoyer de nou-

1838. Octobre. veau dans la mâture deux matelots qui assurèrent voir distinctement la terre dans la direction déjà assignée.

Je m'estimais à 30 ou 40 milles seulement de la terre signalée, et toute la nuit se passa à courir dans sa direction sous très-petite voilure. Je devais au jour m'en trouver très-rapproché, mais, quelle ne fut pas ma surprise le lendemain à 6 heures du matin, lorsque
30. déjà il était grand jour, et qu'on m'annonça qu'aucune terre n'était en vue? D'après notre estime, nous n'avions fait que fort peu de route pendant la nuit. Je continuai à courir dans la même direction pendant toute la journée, en me tenant sur ma baleinière pour regarder tout autour de nous. Mais malgré l'horizon le plus pur qu'on puisse désirer, horizon qui aurait permis de distinguer à plus de 20 ou 30 milles à la ronde, nous ne vîmes rien. Les observations méridiennes n'accusèrent que 20 milles de courants à l'ouest dans les 24 heures; l'on ne peut donc pas admettre qu'ils aient été assez forts pour nous entraîner loin de notre route. Décidément, la terre d'hier n'est qu'un nuage, et l'île Hunter est très-mal placée.

Il était plus de midi, lorsque abandonnant une recherche que je regardai dès lors comme inutile, je donnai la route à l'ouest. Mais les vents, jusqu'alors si favorables, nous abandonnèrent tout à fait; une forte houle du sud, vint pour la première fois depuis notre entrée dans les îles Viti, imprimer à nos corvettes un fort et très-incommode roulis.

Le pauvre Mafi souffre cruellement du mal de mer ; sans doute, il pense souvent à son île de Vavao, il est constamment malade et mange à peine. Cependant il n'exprime aucun regret ; seulement, quelquefois il demande si nous sommes encore loin de notre patrie, dont il connaît bien le nom. Je crains fort que le régime diététique du bord ne lui convienne guère. 1838. Octobre.

Nous voici décidément bloqués par les calmes qui donnent toujours aux marins une vive impatience, surtout sous la zone torride où une chaleur suffocante rendrait le séjour du bord insupportable, sans la bienvenue de quelques grains de pluie qui, à des distances trop éloignées, viennent nous inonder de leurs eaux. Quelques faibles brises nous permettent à peine de continuer lentement notre route. La mer elle-même est ici d'une extrême pauvreté, on ne voit ni oiseaux, ni poissons, ni cétacés. De temps à autre seulement, quelques trigles volants viennent rompre un peu la monotonie de cette fatigante traversée. 1er Novembre.

Enfin, la vigie signale la terre ; il est trois heures et demie du matin, il faut attendre le jour pour la reconnaître. C'est l'île *Aurore*, la plus septentrionale des *Nouvelles-Hébrides*. C'est une terre haute et assez uniforme, dont les sommets nous sont cachés par des brouillards très-épais. Elle s'étend du S. à l'O. S. O. ; à 5 heures nous doublions sa pointe nord à 4 ou 5 lieues de distance, et peu après le pic de l'Étoile se montrait devant nous ; sa forme est celle d'un 4.

1838. Novembre.

beau cône à base arrondie, médiocrement couvert de verdure et terminé par une belle pointe. Une petite plage se prolonge vers sa partie N. E. C'est là que doivent demeurer les habitants, s'il y en a; mais nous n'en avons pas aperçu, bien que notre route ne nous en fasse passer qu'à 6 à 8 milles de distance.

A 9 heures du matin, le pic de l'Étoile est déjà loin derrière nous, la brise est bien établie à l'E. S. E., et quoique l'horizon soit embrumé, je commence la recherche des îles Banks.

Ces îles, découvertes par le capitaine Bligh, en 1789, lorsqu'il fuyait dans sa chaloupe après la révolte de son équipage, n'avaient point été revues depuis cette époque. Leur position était des plus vagues. En effet, les Anglais les placent à l'O. N. O. du pic de l'Étoile, tandis que Krusenstern, sans dire du reste pour quel motif, les suppose au N. E. de cette même île.

J'étais fort embarrassé sur la route que je devais tenir, lorsqu'en continuant de gouverner au N. N. O., la vigie signala un petit îlot dans l'ouest. Il était alors dix heures et demie; je fis gouverner pour m'en rapprocher, mais je reconnus bientôt que ce rocher, isolé, ne pouvait appartenir au groupe de Banks, et dès lors je remis le cap au N. O. en imposant à cette découverte le nom d'île *Claire*.

A 11 heures la vigie venait de signaler devant nous une île plus considérable dans laquelle je reconnus bientôt la petite île du *Pain de sucre* de Bligh, lorsque la

Zélée vint subitement en travers et mit son pavillon en berne en amenant son canot major. Le cri de *un homme à la mer à bord de la Zélée* se fit immédiatement entendre à bord de l'*Astrolabe* dont chaque habitant attendit avec une impatience indicible le résultat des recherches du canot de la *Zélée*. Comme celle-ci était derrière nous, nous ne pouvions lui être d'aucun secours et je m'étais contenté de mettre en travers pour l'attendre, sans amener nos embarcations qui seraient arrivées trop tard sur le lieu de l'accident. Au bout de cinq ou six minutes, le pavillon de la *Zélée* entièrement hissé, nous annonça que l'homme était sauvé; nos corvettes reprirent leur course, et quelques instants après de nouvelles terres plus éloignées, plus hautes et plus élevées se déroulèrent devant nous. C'étaient les îles Banks dont les contours étaient encore masqués par la brume.

1838. Novembre.

L'île du *Pain de sucre* est formée par une terre uniforme, bien boisée, au milieu de laquelle s'élève un piton arrondi, assez élevé et couvert de bois. Sa forme est remarquablement ronde; elle se termine à la mer par de petites falaises de peu d'élévation. Nous la rangeâmes d'assez près sans y apercevoir aucun indice d'habitants.

Dans l'ouest et à une ou deux lieues de là s'étend l'île la plus grande du groupe. Elle est surmontée par des pitons fort hauts. A sa pointe N. E. se trouve une autre île plus petite, moins riante, garnie de bois, mais sans cocotiers. La mer brise avec fureur sur la côte qui, du reste, paraît bien saine.

1838. Novembre. Sur les 5 heures, nous avions doublé cette dernière île et nous nous dirigions à l'O. N. O. vers une autre petite île haute. Entre celle-ci et la grande, mais bien près de celle-ci, nous découvrîmes deux petits îlots bas, boisés et peu étendus, qui avaient échappé à Bligh. Je suis pourtant disposé à penser que c'est là ce qu'il a voulu désigner par *rochers du Nord*, car nous n'avons pu découvrir aucune trace de rochers dans la direction qu'il indique.

A la nuit nous ne sommes qu'à trois ou quatre lieues de l'île du Nord. Pressé par le temps, je fais continuer à prendre des relèvements, jusqu'à minuit, malgré un temps peu favorable. J'aurais bien désiré consacrer encore une journée à la reconnaissance de ce petit archipel, mais le vent est très-frais, la mer dure et l'horizon souvent fort embrumé : je renonce facilement à m'approcher de l'île Bligh comme je me le proposais d'abord, pour rallier le plus promptement possible *Vanikoro*. Du reste, ce travail important de la campagne est heureusement accompli. Il y avait longtemps que les hydrographes désiraient que l'on fît l'exploration de ce groupe sur lequel ils n'avaient que des données très-vagues. C'est un précieux fleuron de plus pour l'*Astrolabe;* et il serait malheureux de se perdre maintenant avec un pareil nombre de beaux travaux dont le monde n'aurait pas même connaissance.

5. Je dus me féliciter du parti que j'avais pris d'abandonner les îles Banks, lorsque dans la nuit suivante je vis nos navires assaillis par de fortes rafales qui rendirent la mer très-dure; la pluie était continuelle

et tombait par torrents; l'udomètre placé sur le couronnement accusa 48 millimètres pour l'épaisseur de la couche d'eau tombée dans l'espace de deux heures seulement. Lorsque la pluie cessa, la brise fit place à un calme plat, et nos pauvres corvettes roulèrent péniblement sur la mer agitée. 1838. Novembre

6. Ce ne fut que dans la nuit du lendemain que nous pûmes prendre connaissance de l'île Vanikoro. A trois heures du matin, je mets les navires en panne pour attendre le jour, à environ douze milles au S. S. E. de Vanikoro. Le temps est resté couvert, mais la mer est redevenue belle, et la brise qui souffle de l'est nous mène vers les 10 heures par le travers de la baie *Saboe*, et à 1 mille au plus du brisant qui entoure l'île. Je le prolonge ensuite à 2 ou 3 milles de distance pour atteindre la passe de *Payou* devant laquelle je mets les navires en panne, afin de pouvoir lancer les canots à la mer.

Il est près de midi lorsque je m'embarque dans ma baleinière, et les embarcations des deux navires se dirigent vers la terre, tandis que les corvettes prennent la bordée du large.

En quittant le bord, je me dirigeai vers une coupure dans le récif que je trouvai saine et capable de livrer passage aux plus grands vaisseaux. Près du récif, j'examinai le fond pour tâcher d'y découvrir encore quelques débris des vaisseaux de l'infortuné Lapérouse; je me dirigeai ensuite vers une coupée voisine à l'ouest de la première, pour y faire la même recherche, mais je ne pus rien découvrir; la

1838. Novembre. mer était ridée par une brise beaucoup trop fraîche pour apercevoir le fond et y distinguer la forme des objets. Du reste, d'après l'inspection des lieux, je venais de me convaincre que la fausse passe, où eut lieu le naufrage, était encore à un mille au moins dans l'ouest. Le ciel avait mauvaise apparence, je devais redouter du mauvais temps, ces recherches étaient donc tout à fait hors de saison.

Je me dirigeai ensuite vers la petite anse de Payou, marquée par une case à la côte et surtout par une petite plage découverte et sablonneuse, la seule que l'on puisse apercevoir sur toute cette partie de l'île dans une étendue de plus de 5 à 6 milles.

En approchant de la terre, je vis distinctement près de la cabane deux ou trois individus, et espérant qu'ils nous attendraient, j'accostai la côte à l'entrée d'une petite rivière et sur une petite, mais jolie plage de sable. Je trouvai là une petite portion de terrain dénué d'arbres, et qui indique évidemment les lieux où nos malheureux compatriotes naufragés durent
Pl. XCVII. asseoir leur camp. Malheureusement, une végétation des plus actives a aujourd'hui envahi le sol qui est couvert de *convolvulus* de 2 à 3 pieds de hauteur, étendus sur une couche très-épaisse de détritus de végétaux. Il était impossible de songer à y faire exécuter une fouille, et malgré tout mon désir, je dus y renoncer.

Aux environs, nous n'aperçûmes aucun caillou, aucun rocher un peu remarquable, qui pût nous indiquer le lieu où on aurait enterré des bouteilles con-

tenant des documents dans la prévision de l'avenir; seulement sur le bord de l'eau et tout près du camp, nous remarquâmes un cocotier très-gros qui était entaillé profondément tout autour de son tronc à 2 mètres au-dessus du sol. Nous distinguâmes encore sur un autre point de nombreux coups de hache fort anciens. Tout cela annonçait suffisamment que ces lieux furent habités par des Européens, et je ne conserve aucun doute que ce fut là où s'établirent les compagnons de l'infortuné Lapérouse, après avoir vu disparaître leurs navires au milieu des brisants. 1838. Novembre.

En nous voyant accoster la terre, les habitants de la case unique qui se trouvait sur le bord de la mer, l'avaient abandonnée. J'y trouvai encore tous les approvisionnements qui servaient à la famille, et les feux mal éteints étaient encore fumants. Je me dirigeai ensuite, seul et sans armes, le long d'un sentier qui mène dans l'intérieur de l'île; Simonet, que le lecteur connaît déjà, se tenait à quelques pas derrière moi, armé d'un sabre seulement. Après avoir marché quelques instants, j'ordonnai à Simonet de héler à la sauvage; son cri ne fut d'abord répété que par les échos de la montagne, mais après quelques minutes d'attente, j'eus la satisfaction d'entendre un vrai sauvage y répondre, et bientôt nous joignîmes un habitant de Vanikoro, de 25 à 30 ans, qui se présenta à nous dans son costume national. Ses cheveux entortillés d'un lien étaient relevés sur sa tête, il était armé d'un arc, de quelques flèches, et portait un paquet qui renfermait, sans doute, la partie la plus précieuse

1838. Novembre.

de son mobilier. C'était le maître de la case abandonnée du rivage, dont les habitants ont pris la fuite en voyant des étrangers envahir ces lieux, ordinairement si paisibles.

En m'approchant de lui, je me hâtai de dire que j'étais l'*aligui* (chef) des vaisseaux, que j'avais déjà visité Vanikoro et que j'y avais fait un long séjour. Je lui nommai presque aussitôt : *Paiou*, *Nama*, *Tevai*, *Manevai*, *Vanou*, *Nelo*, *Tangaloa*, enfin, tous les chefs dont j'avais appris les noms dans ma précédente campagne, et qui vinrent s'offrir à ma mémoire. Un moment il parut interdit de cette longue kyrielle, et je crus l'avoir apprivoisé, mais il finit par me dire qu'il courait chercher l'*aligui* de *Payou*, que les noix de coco étaient à ma disposition, mais que je devrais aller dormir à bord des navires, et il se mit immédiatement à se sauver à toutes jambes. Il y aurait eu de la cruauté à chercher à retenir ce pauvre diable qui était tout tremblant de frayeur, et je n'y songeai point. Plus tard, MM. Dumoulin et Dumoutier en virent un autre qui fuyait à travers les plantations de taro, mais malgré leurs efforts ils ne parvinrent pas à le joindre. Ce furent là toutes les communications que nous pûmes avoir avec les naturels de l'île.

Obligé de renoncer à me procurer, au moins auprès des habitants, quelques renseignements sur le naufrage des frégates françaises, j'allai me promener sur le rivage. Sous le rapport scientifique, la végétation me parut des plus variées, mais bien pauvre

sous le rapport de l'utilité domestique. Quelques plantations de taro, quelques fruits à pain, et une douzaine de cocotiers forment toutes les ressources du pays. 1838. Novembre.

La misérable cabane que nous pûmes visiter, n'était pas faite pour donner une haute idée de l'industrie des habitants. Elle n'avait qu'une seule ouverture, servant de fenêtre et d'entrée; à l'intérieur, elle ne contenait que quelques mauvaises nattes et des corbeilles mal travaillées, dans lesquelles étaient déposées diverses provisions. J'y vis un long morceau de basalte, destiné à faire des herminettes. M. Marescot y découvrit une petite plaque de bois parfaitement polie, qui pouvait bien provenir du naufrage; mais, du reste, nous n'y vîmes pas un seul morceau de fer de fabrique européenne : les naturels les avaient, sans doute, cachés ou emportés avec eux, comme étant leurs objets les plus précieux.

Je remarquai encore dans la baie une poule sultane, d'un beau bleu verdâtre. Des fougères garnissaient le sol; elles me parurent intéressantes; généralement elles étaient très-élevées et fort élégantes. Mes recherches étant épuisées, je me mis à casser des huîtres sur le rivage; elles y sont très-abondantes, mais elles laissent dans la bouche un goût de cuivre très-désagréable; toutefois elles me firent plaisir, car j'étais las depuis longtemps du régime alimentaire du bord, régime forcé, et toujours peu salutaire et peu varié.

Vers les deux heures et demie, le temps, qui me-

1838. Novembre. naçait depuis longtemps, se mit tout à fait à la pluie. De larges nuages noirs, de la plus mauvaise apparence, vinrent nous inonder de leurs eaux. Dès lors, je songeai au départ; car, en cas de mauvais temps, je prévoyais une nuit des plus maussades si nous étions obligés de la passer à terre; en outre, elle eût pu devenir fatale aux équipages des canots, à cause de la fièvre, qui, dans ma dernière campagne, avait dévoré un grand nombre de mes compagnons de voyage.

Malheureusement, MM. Dumoulin et Dumoutier n'avaient point encore rallié les canots; il me fallut attendre; à trois heures, voyant qu'ils n'étaient point encore de retour, je partis avec le grand canot de *la Zélée*, laissant à M. Gourdin, qui commandait le grand canot de *l'Astrolabe*, l'ordre de les attendre.

Ces messieurs, dans leurs recherches, s'étaient complétement égarés dans la forêt; un petit ruisseau qu'ils avaient voulu suivre, pensant qu'il les ramènerait sur le bord de la mer, les avait, au contraire, rejetés dans l'intérieur. Ils n'avaient reconnu leur erreur que lorsqu'ils avaient vu leur filet d'eau conducteur disparaître au milieu des marécages, et il avait fallu attendre que la pluie eût un peu diminué pour s'orienter d'après la position qu'occupait le soleil, et se diriger ensuite vers le sud. Enfin, nous n'avions pas encore dépassé la ligne des récifs, quand j'aperçus ces messieurs débouchant sur le rivage pour rallier l'embarcadère. Quelques instants après, à ma grande joie, le canot de *l'Astrolabe*, au grand com-

plet, nous suivait à petite distance, et à cinq heures, 1838. Novembre.
toutes les embarcations ayant regagné leurs bords respectifs, nos corvettes prolongèrent la bande occidentale du récif, poussées par une forte brise, qu'alimentait une pluie abondante et continue, accompagnée d'éclairs vifs et fréquents.

Toute cette bande de Vanikoro n'offre qu'une forêt compacte et non interrompue du rivage au sommet des montagnes. On ne distingue, au milieu de ce tableau de verdure, ni cases, ni plages, ni presque aucune trace d'habitants. Le cocotier y paraît excessivement rare ; seulement on aperçoit çà et là de longs espaces où la végétation tranche par sa couleur, d'un jaune clair, sur le vert sombre et foncé qui fait la teinte générale.

Les faibles brises qui, pendant la nuit, succédèrent 7.
à la pluie, ne nous permirent de faire que peu de route ; aussi, au jour, nous pûmes revoir les terres de Vanikoro : de forts courants avaient dû nous drosser dans l'ouest, car, d'après ma route, je ne devais passer qu'à peu de distance de l'île *Toupoua*, que nous ne pûmes pas approcher à plus de 20 à 25 milles.

Vers les neuf heures du matin, nous commençâmes à distinguer les terres de l'île Nitendi, et je me flattais au moins de pouvoir accoster cette île sur la pointe *Oraderak ;* mais les vents devinrent si mous et si variables, que je dus bien vite y renoncer.

Nous cheminions lentement, et cependant à une heure et demie nous pouvions voir le piton volcanique de Tinakoro se détacher au-dessus des terres basses

1838. Novembre. de la partie occidentale de Nitendi. Une petite colonne de fumée paraissait jaillir continuellement à peu de distance du sommet sur la face méridionale. Vers 3 heures, les vents ayant sauté brusquement au N. N. O., le ciel se chargea, et sembla nous préparer du mauvais temps; dès lors, je conçus le désir de profiter de cette variation du vent pour reprendre Nitendi par l'est et le nord, afin d'aller explorer les îles Mendana et Tinakoro, et je donnai la route en conséquence.

Les terres de Nitendi paraissent médiocrement élevées dans la partie orientale; bien moins hautes encore dans la partie occidentale, elles sont couvertes de bois, depuis le rivage jusqu'au sommet des montagnes. Nous n'y avons distingué ni villages ni habitants: nous en passions trop loin pour cela. Quant à l'île Toupoua, nous n'avons vu que ses sommets.

8. Dès le lendemain à 6 heures du matin, la vigie signala la terre sur notre droite; les terres de Nitendi s'étendaient sur notre gauche, celles de Toupoua restaient derrière nous. La terre signalée ne pouvait donc être que les îles de Mendana qui échappèrent en 1793 aux recherches du contre-amiral Bruny d'Entrecasteaux. Toutefois ma surprise fut grande, quand, reportant mon point sur la carte, je vis que nous étions encore à une distance plus que double de celle qui séparait d'Entrecasteaux des îles Mendana au moment où il en abandonna la recherche; il a fallu que le navigateur français eût alors un temps bien peu favorable et un horizon bien embrumé pour ne

pas apercevoir des terres dont 25 milles à peine le séparaient. Nonobstant le peu de chemin que nous avions pu faire à cause du calme et des vents contraires, vers les 11 heures, la plus voisine de ces îles se montrait, vue de dessus le pont, à une distance de 20 milles environ. Ce ne fut que lentement que les différentes îles basses, qui forment ce petit archipel, s'élevèrent au-dessus de l'horizon, et la nuit était déjà arrivée, que nous découvrions à peine une petite île basse et boisée à 5 ou 6 milles dans l'ouest des précédentes. 1838. Novembre.

8. Nos corvettes, paralysées par le calme et les faibles brises d'ouest, restent presque immobiles sur l'eau, agitée par de belles troupes de marsouins, qui bondissent autour de nous. Les courants et la dérive nous portent lentement sur les îles Mendana, que nous devions encore revoir le lendemain, 9.
à 5 ou 6 milles de distance. Il nous faut toute la journée pour approcher l'île Tinakoro, que nous ne dépassons que dans la soirée.

Tinakoro est un cône assez élevé, tombant à la mer par une pente rapide. Le tiers inférieur de la hauteur est couvert d'une végétation qui paraît être d'autant plus active, qu'elle se rapproche du bord de la mer; la partie supérieure est entièrement nue. Nulle part on n'aperçoit de traces d'habitants.

A 8 heures du soir, la nuit était des plus sombres, et nous n'étions encore qu'à une petite distance de l'île Tinakoro; nous pûmes voir sortir du cratère de longues colonnes de fumée, dont la base paraissait

1838. Novembre. enflammée. Plus tard encore, quand la face S. O. du volcan fut découverte, M. Hombron remarqua une grande traînée toujours incandescente, qu'il attribua à un ruisseau de laves en fusion. Nous n'entendîmes, du reste, ni explosions, ni craquements, ni aucun de ces bruits souterrains qui, ordinairement, accompagnent les éruptions volcaniques.

Je quittai décidément les îles Nitendi, avec le regret de ne pas mouiller sur la baie *Graciosa;* mais j'étais pressé par le temps, et je redoutais surtout les calmes et les fièvres, qui, à la suite des fatigues de l'équipage, auraient pu nous envahir. Je renonçai avec peine au vocabulaire de l'île Nitendi, et je fis route pour les îles Salomon.

10. Dès la journée suivante, à 5 heures du soir, la vigie signala dans le sud, et à petite distance, une longue traînée de brisants à fleur d'eau; mais bientôt, après avoir examiné les lieux avec soin, nous reconnûmes que ce prétendu récif n'était autre chose qu'une longue file de gros poissons, s'ébattant sur les eaux, qui s'élevaient en larges nappes d'écume blanche. Il est certain que de pareils spectacles, vus légèrement, ont pu donner lieu plus d'une fois à la supposition de récifs dont nos cartes ne sont pas encore débarrassées.

Du reste, nous devions attendre jusqu'au surlendemain avant d'entrer dans les mers encore si peu connues des îles Salomon, où nous devions nous attendre à plus d'une découverte de ce genre.

12. A midi seulement nous commençâmes à découvrir les terres de la partie sud de Christoval. Le temps

était très-beau ; la houle venait du S.-E., et la brise, faible encore, nous faisait cheminer très-paisiblement. 1838. Novembre.

Bientôt, les terres des îles *Anna* et *Catalina* se développèrent et commencèrent à se détacher sur les hautes montagnes de Christoval, qui occupait un espace immense dans l'ouest.

Il était près de 7 heures du soir, lorsque nous parvînmes à nous approcher de l'île Catalina, à 8 ou 10 milles de distance, et je dus commencer à diminuer de voiles pour passer la nuit aux petits bords et me retrouver le lendemain en bonne position pour commencer le travail de reconnaissance de cet archipel important.

Le jour commençait à peine, lorsque nos corvettes 13.
se couvrirent de voiles pour rallier l'île Anna, dont nous prolongeâmes la pointe nord à 2 milles au plus. C'est une terre peu élevée, mais couverte de bois ; ses plages sont ombragées par de superbes touffes de cocotiers. Quatre ou cinq petites pirogues sans balanciers, à façons très-fines, s'en détachèrent, et, montées chacune par quatre à cinq hommes noirs, elles se dirigèrent sur nous à la pagaye. Pressé de mettre à profit la brise favorable, je me souciais fort peu de les attendre. Cependant, pour récompenser la constance de ces pauvres sauvages, je mis un instant le navire en panne, et bientôt l'une d'elles s'approcha de la *Zélée*, qui était derrière nous, sans toutefois vouloir l'accoster. Elle n'apportait que quelques cocos à échanger.

1838.
Novembre.

A midi, nous rangions d'assez près une belle pointe de l'île Christoval. Nous apercevions facilement à terre de belles touffes de cocotiers, sous lesquels nous découvrions un grand nombre de petites cases assez basses, avec de grands hangars soutenus par des colonnes en bois. La côte paraissait très-peuplée, et le séjour devait être, en effet, fort agréable. De vastes forêts couvrent le sol, qui s'élève en amphithéâtre depuis le bord de la mer jusqu'au sommet des plus hautes montagnes. Un brisant s'étend sur toute la longueur de la côte, et s'en écarte rarement à plus d'un demi-mille. A notre passage, une petite pirogue se détacha du rivage avec l'intention évidente de s'approcher ; mais la marche du navire était trop rapide, et elle dut bien vite y renoncer. Des souffleurs à museau obtus et arrondi vinrent s'ébattre en troupe nombreuse autour de nos corvettes, dont la vitesse, quoique de près de 6 milles à l'heure, paraissait bien inférieure à côté de celle de ces animaux.

La nuit vint nous surprendre, lorsque déjà nos corvettes avaient défilé devant la petite moitié de la côte qui limite Christoval, vers le nord. Les nombreux habitants de cette île, si richement accidentée, avaient plusieurs fois essayé, mais inutilement, de venir dans leurs pirogues reconnaître nos vaisseaux ; la brise était belle et favorable, et je voulais en profiter. Une île assez élevée se montrait déjà devant nous, c'était l'île du Golfe; sur notre droite se détachèrent trois îles basses et boisées, derrière lesquelles nous allâmes passer la nuit aux petits bords.

Au point du jour, nous nous retrouvions à 3 milles de la côte et tout près d'un cap assez avancé, précisément au point où la veille nous avions quitté le travail. Nous avions à peine doublé cette pointe, qu'une vaste baie s'offrit à nos regards ; le fond en paraissait d'une richesse admirable. Une vaste plaine couverte de cocotiers s'y trouvait limitée entre deux chaînes de hautes montagnes qui vont se joindre à l'intérieur, sous un angle aigu. Je ne doute pas que les eaux pluviales, qui tombent sur les sommets, se réunissant au fond de cette espèce d'entonnoir, ne donnent naissance à quelque belle rivière qui serpente peut-être au milieu de cette plaine déjà si avantageusement située. 1838. 14 Novembre.

A la vue de nos corvettes une flottille de petites pirogues sans balanciers, assez élégantes et fort légères, se détacha de la baie et vint vers nous. A 8 heures, nous comptions une trentaine de ces embarcations autour des navires; chacune d'elles était montée par 4 à 5 hommes noirs qui apportaient quelques cocos ; ces sauvages se donnèrent beaucoup de peine pour nous faire comprendre que nous devions aller à terre, et qu'alors ils nous donneraient en abondance des cocos et des fruits. Ils ne se retirèrent que lorsqu'ils s'aperçurent que loin de suivre ces aimables conseils je continuais ma route. Je voulais d'abord passer entre la grande Terre et l'île du Golfe; le détroit qui sépare ces îles paraissait large et profond et je le crois très-sain. Mais, je le répète, j'étais pressé par le temps, les vents nous

1838. Novembre.

étaient trop favorables pour ne pas en profiter; aussi, redoutant le calme, je donnais la route au N. O. 1/2 O. pour doubler les îles du Golfe au vent. Ce fut ce moment que choisirent les embarcations des naturels pour nous abandonner décidément ; toutefois, ce ne fut pas sans de nouvelles invitations de leur part pour nous engager à aller à terre. Le mot de *tore* se reproduisait sans cesse dans les cris dont ils accompagnèrent leur départ, et je crus comprendre que ce mot, dans leur langue, signifiait *noix de coco.*

Les îles du Golfe, au nombre de deux, sont peu étendues et d'une hauteur médiocre. Elles sont entièrement couvertes d'une végétation active, mais peu riche en cocotiers. Cependant, nous y vîmes des habitants et même une ou deux pirogues s'en détachèrent et pagayèrent inutilement vers nos corvettes qu'elles ne purent atteindre. Vers midi, nous n'étions qu'à un mille et demi de la pointe septentrionale de l'île du Nord, et nous courions sur la côte de Christoval, dont nous devions terminer la reconnaissance dans la journée. A 7 heures du soir, nous n'étions pas à plus de 4 milles du cap de la Recherche; M. Dumoulin termina son travail sur cette grande île, et je serrai le vent pour m'approcher, pendant la nuit, de l'île Malaïta.

Un peu avant d'arriver au cap de la Recherche, nous remarquions une assez grande quantité de cabanes et de grands hangars placés sous de superbes touffes de cocotiers, lorsque plusieurs pirogues s'en

détachèrenl et vinrent rôder autour des corvettes; mais les sauvages qui les montaient paraissaient tout aussi défiants que ceux que nous avions déjà vus. Ils se contentèrent de nous inviter à aller à terre par toutes les démonstrations possibles, sans accoster; seulement, deux ou trois de ces embarcations finirent par s'approcher assez près pour échanger avec nous deux petites pagayes pointues et quelques cocos. Ces hommes paraissaient, en général, avoir grand peur des armes à feu ; ils tremblaient en voyant nos longues vues braquées sur eux, et nous n'avons pu nous expliquer cette terreur singulière qu'en supposant qu'ils confondaient ces instruments inoffensifs, avec les armes des Européens dont ils connaissaient les effets. A la tombée de la nuit tous se retirèrent, et, à leur arrivée à terre, nous vîmes briller de grands feux, qui auraient pu nous servir de fanaux, lorsque déjà nous étions bien loin de la côte. 1838. Novembre.

Dès le lendemain matin, nous étions en vue des terres de Malaïta; les sommets de l'île des Contrariétés s'élevaient à peine au-dessus du niveau de la mer. Nous étions alors à quelques milles seulement de la pointe S. E. de Malaita, que nous prolongeâmes ensuite toute la journée. Cette île est surmontée dans l'intérieur par de hauts sommets couverts de bois; ses rives sont basses et couvertes de paletuviers, dont les pieds sont souvent baignés par les eaux salées de la mer. Le rivage paraît être peu habité; cependant nous pûmes voir quelques pirogues qui cherchaient, mais inutilement, à joindre les navires. 15.

1838. Novembre. Pendant toute la journée, nous continuâmes à prolonger la côte sans y remarquer d'autres coupures que quelques petites tranchées à la plage indiquant, soit des embouchures de rivières, soit de petites criques sans importance. L'intérieur nous présenta souvent plusieurs plans de collines en amphithéâtre qui annoncent que l'île a une assez grande largeur. Le rivage parut presque abandonné, nous ne remarquâmes ni cocotiers, ni habitants; quelques cases seulement se distinguèrent sur les coteaux et sur les bords de la mer, quand ceux-ci, à de rares intervalles, laissaient voir des terrains non noyés et dépourvus de mangliers. Au coucher du soleil, nous pûmes voir une île dans le S. 62° O. à 15 ou 20 milles de distance, et une île plus étendue dans le S. 86° O. à la même distance. La nuit vint ensuite nous forcer à suspendre notre travail et à nous arrêter sur ce point où nous voulions le reprendre le lendemain.

16. Le jour nous ramena près de la côte qui commencait à incliner vers le nord. Les bords de la mer parurent aussi bien plus habitables; nous remarquâmes de belles touffes de cocotiers, et nous distinguâmes aussi çà et là quelques jolis villages. Plusieurs pirogues se détachèrent encore pour venir à nous; mais, en général, elles manœuvraient mal pour cela: elles ne vont point à la voile, et les sauvages qui les montent pagayaient droit sur nous. Il en résultait que, nonobstant la supériorité marquée de leur marche, nous les avions toujours de beaucoup dépassées quand elles parvenaient à s'approcher. Quelquefois,

cependant, elles atteignaient la *Zélée*, qui nous suivait, surtout lorsqu'elle était un peu arriérée. 1838. Novembre.

Nous longions tranquillement la côte, lorsque, à 11 heures, la vigie signala un brisant sur bâbord. Je gouvernai aussitôt dans la direction indiquée pour le reconnaître : c'est un récif à fleur d'eau et des plus dangereux; il n'a pas plus d'une encâblure de large, mais il s'étend en longueur parallèlement à la côte; je lui donnai le nom de *récif Bejean*, du nom de l'homme en vigie qui le premier l'avait découvert.

Le soir, vers 4 heures, nous passâmes devant un grand enfoncement qui s'avance très-profondément dans l'E. S. E.; il serait possible, comme le croit M. Dumoulin, que ce soit l'entrée d'un canal assez étroit, où, dans tous les cas, on doit espérer de trouver un excellent mouillage. Ce qu'il y a de certain, c'est que la côte change ensuite totalement d'aspect. Elle est formée par une terre en pente escarpée, et qui s'élève en plan incliné du rivage à la cime qui est médiocrement élevée. Le sol est entièrement couvert de bois. On voit cependant de distance en distance des espaces où le terrain semble avoir été défriché, et au milieu desquels s'élèvent un petit nombre de cabanes. Nous crûmes remarquer que les habitations de ces insulaires affectaient plus particulièrement la forme quadrangulaire, et qu'elles étaient garnies d'une palissade de pieux. Du reste, toutes ces maisons étaient construites dans l'intérieur des terres, et jusque sur le sommet des montagnes; nous n'aperçûmes aucune construction sur

1838. Novembre. le rivage, et nous n'y vîmes pas un seul habitant.

Vers la fin du jour, nous n'étions plus qu'à quelques milles d'un cap très-saillant après lequel la côte court dans le N. E. Si j'avais eu quelques doutes encore que ce cap ne fût pas le même que celui vu par Surville, ils eussent été entièrement dissipés au coucher du soleil, car, dans ce moment, nous vîmes distinctement les deux petites îles *Ramos*, dans la direction du N. 72° O. Dès lors, il devenait évident pour moi que toutes les terres reconnues la veille étaient bien celles que Surville a appelées *terre des Arsacides*, mais qui doivent conserver le nom de *Malaïta*, imposé par le premier découvreur, Ortega. Il fallait chercher ailleurs les îles *Galera*, *Florida*, *Sesarga* et *Buena-Vista*, dont il est question dans le récit de Mendana, et je soupçonnais fortement qu'elles devaient se trouver immédiatement au S. E. du cap *Prieto* (pointe S. E. d'Isabelle), et tout près de l'île *Guadalcanar*. Ortega déclare en effet, dans son récit, qu'en quittant l'île *Sesarga*, il se trouva immédiatement sur les terres de Guadalcanar, et que, de là, il remonta vers l'île Isabelle.

Mon intention première était de commencer immédiatement l'exploration de l'île Isabelle; mais, désireux d'éclairer ce fait important pour la géographie des îles Salomon, je donnai la route pour la nuit au S. S. O., en serrant le vent, et en faisant peu de chemin.

17. Aussitôt que le jour se fit, les hautes terres de Guadalcanar se déroulèrent devant nous, lorsque les

montagnes élevées de Malaïta pointaient encore au-dessus de l'horizon. Après un moment d'attention, nous reconnûmes, bientôt en avant des terres de Guadalcanar, une chaîne d'îles continue; ce sont les îles découvertes par Ortega, et qu'il désigna, dans sa narration, sous les noms de Sesarga, Florida, Buena-Vista, et Galera. Nous pûmes les approcher à 3 ou 4 milles, vers leur extrémité septentrionale. Elles nous parurent hautes, médiocrement boisées; de distance en distance, nous y aperçûmes de belles pelouses jaunes, mais nous n'y remarquâmes ni pirogues, ni cabanes, ni aucune trace d'habitants. 1838. Novembre.

Nous avions à peine dépassé l'île Galera, que déjà la terre d'Isabelle se montrait devant nous: c'était le cap Prieto, sur lequel nous nous dirigeâmes sur-le-champ Nous aperçûmes sur notre gauche une roche verticale et noire, isolée au milieu de la mer; sa hauteur était de 5 à 6 mètres, et son sommet était surmonté par deux arbrisseaux; nous le rangions à 100 mètres de distance environ, lorsque devant nous la vigie signala un espace d'eau colorée, où la mer semblait briser. J'y envoyai immédiatement un canot, sous les ordres de M. Marescot, qui ne trouva point de fond avec une ligne de 40 brasses. Je pense que cet effet doit être attribué à un raz de marée; cependant, un canot de la *Zélée*, sur un autre point, en apparence moins suspect, a, dit-on, trouvé le fond par 28 et 30 brasses. Malheureusement il n'y avait dans cette embarcation ni officier, ni élève, et il faut s'en rapporter uniquement à la déclaration du timonier sondeur.

1838. Novembre.

A midi, nous n'étions plus qu'à 5 ou 6 milles du cap Prieto. Une vaste baie se présentait devant nous: c'était la baie des mille vaisseaux, découverte par Ortega. Les terres de l'île Saint-Georges se dessinaient sur notre gauche. Déjà la lunette me faisait distinguer de petites cases blanches, échelonnées sur la pente des montagnes, et jusqu'à leur sommet; mais, malgré mon envie d'aller ancrer nos corvettes dans une crique de cette immense baie, il fallait se résigner à passer la nuit sous voiles, en attendant le vent qui nous avait abandonnés. Bientôt nous nous consolâmes de ce contretemps, en voyant une foule de petites pirogues se détacher de la côte et se diriger vers nos navires. Quelques instants après, un commerce d'échanges très-actif s'établissait, et, pour quelques verroteries, nos nouvelles connaissances nous abandonnèrent bien vite, avec confiance et gaieté, force cocos, taros, bracelets, casse-têtes, et autres menus objets. Il nous fut facile de reconnaître que ces sauvages avaient déjà eu des relations avec des navires, car nous les entendîmes prononcer plusieurs fois des mots anglais corrompus, tels que *veri gout*, *captain*, *manoa*. Toutefois, leurs relations ont dû être de peu de durée, à en juger par le bas prix qu'ils demandaient de leurs objets. Ils ne quittèrent la partie qu'à la nuit, et encore ce ne fut pas sans de pressantes invitations pour nous engager à aller à terre, où ils nous promettaient des fruits et des femmes en abondance; enfin, ils nous firent leurs adieux, en nous promettant de venir nous revoir;

mais le lendemain, nous n'avions plus que deux ou trois pirogues près de nous, lorsque vers midi nous laissions tomber l'ancre dans une petite crique (l'anse de l'*Astrolabe*), située sur la côte de l'île Saint-Georges *. 1838. 18 Novembre.

* Notes 1, 2 et 3.

CHAPITRE XXXVI.

Séjour au port de l'Astrolabe.

1838.
18 Novembre.

L'anse de l'*Astrolabe* ne présente pas une étendue de plus d'un mille dans sa plus grande largeur ; mais ses eaux sont si tranquilles, qu'au besoin un navire pourrait, en toute sûreté, y abattre en carène. Le rivage est défendu par une ceinture continue de récifs à fleur d'eau, qui s'en écartent à peine de quelques mètres. L'avant de l'*Astrolabe* est à 50 mètres au plus des arbres de la côte, sur lesquels elle est amarrée, tandis que l'arrière du navire est retenu par une ancre à jet mouillée sur l'autre côté du canal.

L'île Saint-Georges paraît entièrement inhabitée. Du reste, quelles que soient les intentions des naturels, ce mouillage me convient parfaitement ; car tous les travaux de la relâche peuvent s'exécuter en toute sécurité à l'abri des canons de nos corvettes.

Sur-le-champ chacun se met à la besogne, et dès aujourd'hui, nous commençons à faire notre provi-

sion de bois et de balais. M. Roquemaurel va rechercher une aiguade facile; M. Marescot s'occupe de faire le plan du port, tandis que MM. Demas, Montravel et Dumoulin commencent la série de leurs observations astronomiques et physiques. 1838. Novembre.

Pressé de jouir des bienfaits de la promenade, je descends à terre dans l'après-midi; je trouve la côte bordée d'une ceinture épaisse de petits paletuviers; le sol est formé par de l'argile rouge granulée; il est presque entièrement couvert par la plante que les naturalistes désignent sous le nom de *Pteris esculenta;* çà et là s'élèvent quelques *Casuarina* très-effilés, dont le maigre feuillage s'agite difficilement au souffle des vents. Dans les ravines, l'aspect de la végétation est entièrement différent: là s'élèvent des arbres énormes et d'épais fourrés, au milieu desquels il est presque impossible de pénétrer. Nulle part je ne remarque des traces d'habitants; l'île St-Georges paraît abandonnée depuis longtemps; seulement de distance en distance, on rencontre des endroits assez étendus où des fougères ont été brûlées. Quel a pu être le but de ces incendies, évidemment l'œuvre des sauvages? Il est difficile de le déterminer.

La pluie me ramène à bord plus vite que je ne l'aurais désiré; du reste, elle devient un inappréciable bienfait dans ces régions embrasées, d'autant plus, que généralement elle est suivie par des brises assez fraîches. En accostant l'*Astrolabe*, je la trouve entourée par quelques pirogues de naturels, et, sur nos instances, l'un d'eux se décide à monter et à ve-

1838. Novembre. nir à moi. Je lui montre d'abord un chat, qu'il considère avec une surprise mêlée de quelque crainte; mais, à la vue d'un cochon noir, il s'enfuit avec horreur et ne veut plus s'en approcher, malgré les longs rires que sa frayeur fait éclater parmi nos matelots.

18. Il me fut par là démontré que si le cochon existe dans les îles Salomon, comme dans toutes les îles de l'Océanie, du moins cet animal y est très-rare et seulement à l'état sauvage, et il faut renoncer à l'idée de pouvoir procurer de la chair fraîche à l'équipage. En outre, l'eau est difficile à faire au port de l'Astrolabe; on n'a pu en découvrir que quelques filets peu considérables et tout à fait insuffisants pour devenir une bonne aiguade; aussi je crois que ce mouillage sera rarement visité par les navires baleiniers, car il présente trop peu de ressources; la pêche elle-même y est difficile, car nos lignes et notre trémail ne rapportent rien, bien que nous voyions le poisson bondir à la surface de l'eau tout autour des corvettes.

19. A 10 heures du matin, MM. Dumoulin et Montravel, accompagnés d'un élève, partent dans le grand canot de la *Zélée* pour aller reconnaître la passe indiquée par Ortega dans le N. O. de la baie.

Les sauvages viennent en grand nombre de l'île Isabelle pour contempler nos corvettes; déjà plus confiants, ils ont amené deux ou trois femmes avec eux; ce qui annonce des intentions toutes pacifiques.

Un d'eux, d'un teint plus clair et d'un air plus intelligent, comprend facilement, d'après mes gestes, que je lui demande des mots de sa langue; M. Desgraz s'empresse de les recueillir. J'ai cru remarquer que ces mots provenaient en partie d'une race étrangère; les naturels des îles Salomon ont une langue du pays toute spéciale, et qu'ils paraissent nommer *higata*. 1838. Novembre.

Les Salomoniens connaissent la terre de *Simbo*, et lorsqu'ils la désignent, ils étendent toujours la main dans l'ouest, comme pour la montrer au loin dans cette direction.

Fort satisfait de mon sauvage, qui me déclare se nommer *Sahé*, je lui fais quelques cadeaux, et dès lors il a peine à contenir sa joie. Son premier soin est d'apprendre à prononcer mon nom, et il me désigne dès lors constamment par les mots *founaki Touroufili* (*founaki* veut dire *chef*). Il m'apprend qu'il est du village perché au sommet de la plus haute montagne d'Isabelle, près le cap Prieto; il s'attribue aussi le titre de *founaki*, mais cependant il avoue que le chef suprême de son canton, qu'il appelle *opihi*, est *founaki Pertahi*.

Celui-ci arrive à bord de l'*Astrolabe* un instant après, et Sahé s'empresse de me le présenter. C'est un petit homme, à gros ventre; sa figure est assez laide, et il paraît agé de 45 ans environ; il est d'abord un peu embarrassé de sa personne, surtout en ma présence; mais Sahé, pour qui je suis déjà une vieille connaissance, se hâte de le mettre à son aise.

1838. Novembre. En m'approchant, *Pertahi* m'offre un morceau de sa pagne et un petit étui à chaux ; c'est tout ce qu'il possède pour le moment ; et, reconnaissant de ses bonnes intentions, je lui offre en cadeau un foulard, un couteau voilier, et une tabatière peinte. Pertahi me témoigne ensuite le désir de s'en aller, afin, dit-il, de conduire M. Lafond dans son village, comme il lui en avait exprimé le désir.

En effet, M. Lafond, accompagné de Mafi, s'embarque dans une pirogue pour aller visiter la grande île ; mais, deux heures après, il rentrait à bord, la mer n'ayant point permis aux pirogues de traverser le canal et regagner leurs demeures. Tous les sauvages stationnent près de la pointe est de l'entrée du port de l'*Astrolabe;* où ils s'occupent à pêcher paisiblement, en attendant un temps propice pour rentrer dans leurs foyers.

20. Bien que les Salomoniens paraissent avoir pour nous les intentions les plus pacifiques, ils ont acquis une réputation de perfidie et de cruauté si bien établie, que je crois de mon devoir de n'exposer aucune de nos embarcations à leurs attaques, à moins de besoin urgent exigé par le service. Aussi j'ai prévenu MM. les officiers que ceux d'entre eux qui voudraient visiter l'île Isabelle et les populations qui l'habitent, pourront, autant qu'ils le voudront, profiter des pirogues des naturels, mais que, sous aucun prétexte, un des canots du navire ne pourra aller à terre ou dehors du havre de l'*Astrolabe*. Pour moi, désirant être le premier à donner l'exemple de l'ordre établi

sur nos navires, toutes mes courses sont dirigées dans l'intérieur de l'île Saint-Georges. 1838. Novembre.

Aujourd'hui je visite l'aiguade, vers laquelle on ne peut arriver qu'en se traînant, l'espace d'environ de 200 pas, sous une voûte de mangliers; de là, je vais rôder sur les coteaux en suivant les espaces découverts; j'y ai recueilli quelques petites *hélices*, toutes abandonnées par l'animal; j'y ai vu aussi un reste de *cadran*, semblable à celui de Maurice, et des restes d'un *maillot*, qui ressemble assez à celui de Provence; j'ai pu encore récolter des échantillons de *Lecanthus*, et quelques têtes de choux palmiste, appartenant au genre *Areca*, et dont le goût est délicieux. Tout en étudiant ces productions du sol, je suis arrivé lentement au sommet du premier plan des hautes terres de Saint-Georges. Le sol y était couvert de fougères et de camomilles; à mes pieds je pouvais voir le canot de l'*Astrolabe*, qui sondait le port où reposaient nos corvettes; dans l'ouest et dans le sud, ma vue était bornée par les montagnes de l'île; mais le spectacle de la large baie des Mille vaisseaux, coupée par plusieurs îlots, et que parcourait en sondant le grand canot de la *Zélée*, était encore assez beau pour me dédommager de ma course.

Le versant opposé paraissait si joli, et j'en étais si près, que je me décidai bien vite à le parcourir. Au fond de la ravine, je fus agréablement surpris de rencontrer un petit ruisseau d'une eau fraîche et limpide; de beaux *pandanus*, à la tige mince et déliée, hauts de 40 à 50 pieds, en ombrageaient les bords,

1838. Novembre. et des perroquets de toute espèce semblaient s'y être donné rendez-vous. J'y tuai un joli moucherolle, de couleur jaune et noire, qui ressemble beaucoup à celui décrit par le capitaine Carteret; j'y observai encore deux fougères fort curieuses, et les crottes d'un animal que je crois être le cochon sauvage.

Quelques heures après, je rentrai à bord de l'*Astrolabe*, où j'appris l'aventure suivante arrivée à M. Dumoutier. Il était parvenu à décider un des naturels à se laisser mouler; l'opération même avait été commencée sous d'heureux auspices; le sauvage avait souffert paisiblement le moulage du derrière de la tête; mais lorsque ensuite il a senti sa face emplâtrée, il s'est levé soudain, et s'est enfui en se frappant la tête contre la muraille du navire pour la débarrasser de sa dure enveloppe, dont il n'a laissé que les débris à notre phrénologiste désolé.

Le grand canot de la *Zélée* est rentré vers quatre heures. Malgré la pluie presque continuelle qui, depuis hier, ne cesse de tomber, MM. Montravel et Dumoulin ont complétement rempli la mission qui leur était confiée. Ils ont reconnu le canal Ortéga, qui sépare l'île Saint-Georges de l'île Isabelle, dans l'ouest. Sa largeur est à peine de 300 mètres; sa profondeur varie entre 4 et 5 brasses. Du reste, la côte est saine, et on y trouve partout un excellent mouillage; les rives sont garnies d'énormes mangliers, qui s'avancent à un quart de mille dans la mer et les rendent inhabitables. Vers son embouchure à la mer, le canal Ortéga se termine par une grande baie formée par

les deux îles. Sur la plage d'Isabelle, ces messieurs ont aperçu un village considérable, avec lequel, du reste, ils n'ont pas eu de communications. Ils n'ont pas vu une seule case, ni un seul naturel dans le reste de leur excursion. 1838. Novembre.

Ce soir, MM. Ducorps, Boyer, Gervaize et Desgraz s'embarquent bravement dans les pirogues des naturels, et vont passer la nuit sur l'île Isabelle. Mafi ne s'est point découragé ; il devait déjà hier accompagner M. Lafond, et le vent seul a arrêté son projet ; mais aujourd'hui, il réclame instamment la permission d'accompagner ces messieurs, ce qui lui est facilement accordé.

Dès le lendemain matin, la flottille salomonienne habituelle se réunit peu à peu autour de nos corvettes, ramenant avec elle les passagers de la veille. Voici, du reste, le récit que fait M. Desgraz de cette course aventureuse : 21.

« Nos recherches pour découvrir un village dans les alentours de l'*anse de l'Astrolabe* ayant été infructueuses, nous nous décidons, malgré la distance (6 ou 7 milles), à tenter de nous faire conduire sur l'île Isabelle, d'où nous voyons arriver tous les jours les pirogues des naturels. Avant de venir auprès de nos navires, elles s'arrêtent à une plage de sable située sur la côte de l'île Saint-Georges, et se livrent à la pêche, dont les produits servent à l'alimentation de la population. Après avoir obtenu du commandant la permission d'entreprendre cette course à nos risques et périls, nous profitons, M. Boyer et moi, d'une pi-

1838. Novembre.

rogue, qui consent à nous donner passage, pour quitter le bord vers onze heures et nous rendre sur la plage de sable dont je viens de parler. MM. Ducorps et Gervaize nous ont précédés dans cette voie, et tous quatre nous espérons obtenir, au moyen de quelques cadeaux, d'être transportés ce soir dans les domaines de notre gros ami Pertahi, chef d'Opihi et lieux circonvoisins; déjà nous avons expliqué à *Sae*, garçon plus intelligent, mieux bâti et moins noir que ses compagnons, notre intention de passer la nuit et une portion de la journée de demain dans son village; il a paru comprendre, et nous avons presque l'assurance de partir avec lui, au coucher du soleil, lorsque les travaux de la pêche seront terminés.

» Notre fidèle Tonga, Mafi demande aussi à nous accompagner; nous le trouvons dès notre arrivée à la Pêcherie, au milieu d'un cercle de Salomoniens, avec lesquels il a déjà noué des relations fort amicales, quoique, en sa qualité d'homme à peau jaune, il ait pour ses noirs amis un dédain qu'il ne cache pas toujours. *Sae* est celui qu'il paraît préférer; le meilleur accord règne entre eux; ils échangent mutuellement divers mots de leurs dialectes et finissent presque par se comprendre. Mafi se hâte de lui apprendre la signification du fameux mot *Tabou-Tabou*, dont il se sert fréquemment pour réprimer les demandes importunes auxquelles nous sommes en butte.

» En attendant le moment du départ, et pendant que le digne chef d'Opihi, huché au sommet d'un faisceau

de bigues, véritable trône d'un souverain pêcheur, recueille et dispense de la même main les produits de ses filets, Boyer et moi nous pénétrons dans les bois touffus qui ceignent cette portion de la côte, partout ailleurs défendue par une bordure infranchissable de palétuviers aux longues et fragiles racines. Bientôt nous rencontrons, sur un terrain marécageux, d'immenses arbres, appuyés sur d'énormes racines, étendant leurs vigoureux rameaux à une élévation considérable. Des lianes sans nombre et de toutes les dimensions obstruent le passage, enlacent les troncs, comme dans un réseau, grimpent jusqu'aux branches les plus éloignées, pendent, à leur extrémité, comme autant de cordes, ou bien, descendent jusqu'à terre, s'attachent au sol humide par de nouvelles racines, rampent vers d'autres tiges, et joignent quelquefois plusieurs arbres ensemble, dans leurs replis onduleux, semblables à ceux d'un serpent gigantesque. A côté de ces arbres, surchargés du luxe d'une magnifique végétation, on en voit d'autres dont le stype nu s'élance d'un seul jet à un hauteur prodigieuse, et n'ont pour tout feuillage qu'un seul bouquet à leur extrémité. Les dimensions de ces troncs, qui paraissent plus longs que les mâts de nos navires, leur parfaite symétrie et la dureté de leur bois, font naître notre étonnement. Pour la première fois, la nature nous apparaît aussi riche et aussi puissante; à chaque pas notre admiration s'accroît; le silence, qui règne dans ces lieux retirés, semble prêter un prestige nouveau à l'aspect de cette belle végétation. Les sons

1838. Novembre.

discordants des perroquets et des cacatoès se font seuls entendre, et nous parvenons difficilement à les apercevoir, malgré la direction que leurs cris donnent à nos regards vers les touffes de feuilles qui les cachent à une distance qui défierait peut-être un coup de fusil chargé à plomb.

» En poursuivant d'avancer, malgré les racines monstrueuses et les arbustes richement nourris par une terre vierge, nous arrivons au pied d'un arbre tellement surchargé de lianes, tellement entouré de leurs circonvolutions qu'on eût dit un mât de navire enveloppé de ses cordages. La disposition de ces liens paraît avoir été faite exprès pour aider l'ascension; nous tentons aussitôt une escalade facile, et nous parvenons aisément à une première bifurcation du tronc où nous trouvons une esplanade commode, formée, à la base des branches, par les débris de l'une d'elles, étroitement enchaînée au tronc principal, malgré son état de complète décomposition. Trois personnes pourraient se coucher côte à côte sur ce plateau auquel nous donnons le nom de hune. Grimpant encore plus haut, nous atteignons une seconde, puis une troisième bifurcation où, par un singulier jeu de la végétation, les lianes forment un escalier parfait. Marches à courts intervalles, rampes protectrices, rien n'y manque; nous pouvons marcher debout, sur un plan incliné, un espace de quatre à cinq mètres, et nous nous asseyons l'un à côté de l'autre sur cette branche ayant encore, dans cet endroit, une circonférence d'environ trois mètres et une élévation de

quarante à cinquante mètres. La circonférence de la base de l'arbre peut être évaluée à près de douze mètres. 1838. Novembre.

» Perchés commodément, nous regrettons qu'une épaisse muraille de feuilles voile entièrement notre vue ; quelques planches clouées à propos et quelques trouées dans la forêt, feraient de cet arbre un belvédère charmant ; déjà nous discutions pour savoir dans quelle direction on devrait dégager l'horizon, lorsque les cris répétés de nos compagnons nous annoncent que l'heure du dîner est arrivée. Nous nous hâtons d'abandonner notre niche aérienne pour nous rapprocher du rivage où nous trouvons étendue sur le gril en bois qui a servi à la cuire, une bonite de belle dimension ; l'exercice a développé notre appétit de telle sorte, que ce supplément aux provisions contenues dans nos carniers est le bien-venu ; Mafi, qui est tout à la fois notre pourvoyeur, notre cuisinier et notre convive, reçoit un tribut d'unanimes éloges, et nous proclamons hautement ses talents culinaires.

« Les indigènes, groupés autour de nous dans différentes postures, montrent une funeste propension à allonger la main pour prendre part à notre festin ; un moment nous appréhendons que nos *tabou-tabou* n'aient plus la vertu de les tenir à distance, lorsque, par une subite inspiration, M. Ducorps nous délivre de leurs persécutions. Il leur distribue avec empressement de petits instruments, nommés, je crois, harmonicas et leur apprend à s'en servir. Dès ce moment, nous ne sommes plus exposés à voir nos

1838. Novembre.

vivres disparaître, notre repas s'achève paisiblement; seulement notre orchestre devient de plus en plus bruyant; il fait de rapides progrès et ne réclame presque plus de nouvelles leçons.

» Pertahi, toujours livré aux occupations princières, dévolues à son rang de grand *founaki*, restait isolé sur son siége élevé, et personne ne l'aidait dans sa tâche, si ce n'est une ou deux pirogues qui, de temps à autre se détachaient du rivage pour recueillir le poisson frais. Au rebours de ce qui se pratique ordinairement, il avait toute la peine, tandis que ses sujets paisiblement assis près de nous, nous regardaient en silence ou causaient tranquillement entre eux. Une certaine vigilance préside cependant à cette réunion; car nous remarquons, après notre dîner, que les armes des naturels sont déposées avec ordre autour du tronc d'un arbre isolé; un soin particulier est apporté dans leur arrangement; chaque pirogue qui arrive y dépose les siennes et les reprend en s'en allant. Ces précautions semblent indiquer un état d'hostilité avec les peuplades voisines, à moins qu'elles ne soient causées par notre présence; cependant nous sommes sans armes à l'exception de M. Gervaize qui a apporté son fusil; et, en réponse à nos questions sur le but de cette agglomération d'armes, ils nous donnent les noms de plusieurs villages dont les habitants sont en guerre avec ceux d'Opihi, et nos demandes réitérées pour savoir s'ils mangent leurs ennemis sont pleinement satisfaites par leurs gestes expressifs. Ils mordent leurs

bras en faisant semblant de mâcher; cette démonstration est trop claire pour qu'elle puisse laisser le moindre doute; il serait d'ailleurs extraordinaire qu'ils fissent exception lorsque cette coutume est générale dans l'océan Pacifique. 1838. Novembre.

» Mafi, qui s'est familiarisé avec leur langage, leur exprime tant bien que mal son aversion pour cette action. Sae, auquel il a accordé le titre pompeux de *Tayo*, le regarde avec surprise et semble lui demander si nous aussi nous ne mangeons pas nos ennemis. Mafi, qui probablement n'a pris cette grande horreur du cannibalisme dont il fait parade, que depuis son séjour à bord, profite de la circonstance pour faire un beau discours; ses auditeurs ont l'air de se dire : comment un homme si grand, si robuste, peut-il ne pas manger ses ennemis? s'il le voulait, sa table serait toujours bien servie; et comme s'ils ne comprenaient pas les motifs d'une pareille conduite, ils regardent attentivement les gestes de l'orateur un peu moins sauvage qu'eux.

» Nous les laissons dans le feu de cette prédication philanthropique, pour examiner à loisir leurs armes. Elles se composent de lances à manche sculpté, ayant un os humain pour pointe; de longs casse-tête en bois dur, de forme plate, à bords tranchants et à sommet aigu, et de casse-tête plus petits, destinés sans doute à achever la victime qu'un coup mortel a mise hors de combat. Nous voyons aussi quelques flèches, des boucliers à surface plate, étroite et oblongue, tantôt en bois, tantôt tressés comme des paniers.

1838. Novembre.

Tous ces objets offrent un fini et une perfection remarquables. Avec les moyens misérables qu'ils possèdent, il faut que ces sauvages aient une patience et une adresse extraordinaire pour exécuter ces chefs-d'œuvre de sculpture ; décidément, si le soin qu'un peuple prend de ses armes dénote son humeur belliqueuse, les Salamoniens sont de grands guerriers.

» Cependant, le vent et la mer qui avaient régné tout le jour dans une direction contraire à la route que nous devons faire, commencent à se calmer. A cinq heures plusieurs pirogues se détachent du rivage et se dirigent vers l'île Isabelle ; nous faisons aussitôt nos préparatifs de départ, lorsque notre *Tayo* favori, l'intelligent Sae, cherche à nous détourner de notre dessein ; puis, nous y voyant persister, malgré ses instances, il change de conduite et s'oppose ouvertement à ce que nous nous embarquions, en nous répétant les *tabou-tabou* dont nous nous servions naguère à son égard. Il force en même temps plusieurs pirogues à s'éloigner du rivage afin qu'elles ne puissent pas nous recevoir. Déjà Mafi, ne pouvant contenir son indignation, a rompu la tendre amitié qui le liait à l'impassible Sae ; il lui reproche avec vivacité sa conduite et sa mauvaise foi après les cadeaux qu'il a reçus ; mais son éloquence reste sans fruit ; et nous pensions qu'il fallait renoncer à nos projets, lorsqu'une grande pirogue, celle dans laquelle Pertahi vient ordinairement visiter nos corvettes, arrive près du rivage. Nous parvenons à nous débarrasser un instant de Sae, et, grâce à de beaux

colliers de verre, nous obtenons le passage désiré; 1838. Novembre.
Sae s'agite encore pour entraver notre marché, mais il est trop tard, nous sommes déjà embarqués et nous nous croyons délivrés de ses importunités, lorsqu'en quittant le rivage, nous nous apercevons, à notre grand déplaisir, qu'il ne nous a pas quittés; nous le revoyons assis derrière nous et manœuvrant avec dextérité une grande pagaie.

» Nous sommes en tout quinze dans cette grande et légère pirogue; accroupis deux à deux sur d'étroites planchettes placées au fond de la pirogue, nous avons en outre un dossier formé par une petite barre transversale de bois, de sorte que la position nous paraîtrait bonne sans la gêne que nous font éprouver nos vêtements incommodes, et l'eau qui filtre sans interruption par des coutures mal bouchées de notre frêle embarcation; nous prenons un bain de pied, qui finit par devenir un bain de siége, et tous nos efforts tendent à préserver nos provisions du contact du perfide élément. Mafi, plus expert que nous, avait déjà quitté une partie de ses vêtements européens; il reprend ses habitudes primitives et exhibe au grand air deux bras robustes, qui lui assurent une supériorité physique bien prononcée. Nos pagayeurs, pleins d'ardeur, nous conduisent en quelques minutes auprès du charmant îlot que nous avions déjà vu de près en venant avec les corvettes au mouillage; entièrement couvert d'une épaisse verdure, il donne asile à une foule d'oiseaux dont nous entendons les cris en côtoyant le rivage. L'ardeur chasseresse de M. Ducorps

1838. Novembre.

se réveille à ces sons et il ne peut s'empêcher d'abattre, avec le fusil de M. Gervaize, une mouette, victime bien innocente de la musique qui se faisait dans les bois. Nos sauvages montrent une grande satisfaction en voyant l'oiseau tomber, et témoignent en même temps une grande appréhension à l'explosion du coup de feu. Peut-être le fusil a-t-il été la cause principale des obstacles apportés par Sae à notre embarquement.

» Nous continuons notre route après avoir contemplé avec plaisir les bords de l'îlot du Passage, mais notre vitesse s'est beaucoup ralentie, car les pagayeurs sont fatigués et se reposent fréquemment; pour accélérer leur nage nous essayons de chanter en chœur; ils frappent alors l'eau en mesure: mais ce moyen d'encouragement finit par devenir fort ennuyeux pour nous. A la moindre interruption du chant, ils s'écrient à leur tour dans un accord parfait, *sale*, *sale*, ce qui veut dire sans aucun doute, chantez, chantez. Une heure de chant forcé, et Dieu sait quel chant!... nous conduit auprès d'une petite île, située en avant de la côte. Nous rangeons de très-près une pointe d'un aspect remarquable. Des rochers battus par la mer couvrent sa base d'écume, tandis qu'elle-même, taillée comme à la hache, porte sur une pente rapide de beaux arbres inclinés, disputant le sol à de nombreux blocs de pierre. Au sommet, ces blocs dominent; ils sortent du sein des branches qui cachent leurs pieds et ressemblent à des ruines d'anciennes fortifications. Cette vue est d'un pittoresque charmant,

l'imagination peut y créer facilement les débris d'un château sur un promontoire miné par la mer, le tombeau ou la cellule d'un anachorète, ou bien y placer les fragments détruits d'une batterie de canons. 1838. Novembre.

» Peu après, une plage blanche apparaît près de nous. Est-ce Opihi? demandons-nous. — Pas encore. — Alors, c'est ici? — Non plus. Nous cherchons en vain à découvrir son emplacement dans les premières ombres du soir, et nous commençons à douter presque qu'il existe des habitations sur cette côte, lorsque, en doublant une petite pointe, nous apercevons le palais de notre hôte en même temps que la pirogue touche le sable du rivage. Nous débarquons avec empressement, heureux de pouvoir changer de posture et de délivrer nos jambes d'un engourdissement général. La demeure de Pertahi est une grande case, enfouie au milieu des arbres, et ne montre que la façade opposée à la mer. Un vaste toit la recouvre jusqu'au sol, et, pour la première fois, nous observons une grande porte dans la construction d'une maison de sauvages; on peut la franchir debout, mais cet essai nous est interdit; l'inévitable Sae, élève trop intelligent de Mafi, recommence ses *tabou-tabou*, il voudrait nous réduire à une immobilité absolue, et nous permet à peine de considérer les crânes de tortues et de gros poissons exposés en trophées sur la façade du logis. A notre arrivée, les habitants, croyant sans doute que notre pirogue amenait Pertahi, étaient venus au-devant de nous; des femmes et des enfants, portant à la main des touffes de plumes blanches au

1838. Novembre.

bout d'un bâton, étaient groupés sur le rivage, mais quelques mots de Sae suffirent pour les renvoyer. Une seule vieille femme était restée pour nous considérer. Elle portait pour vêtement un morceau d'étoffe, provenant des échanges du bord, et, pour ornement, un superbe collier de débris de coquilles, trouées et arrondies, véritable chef-d'œuvre d'industrie et de patience. M. Ducorps tente de l'acheter; mais, ici encore, Sae, le persécuteur et ennuyeux Sae, s'interpose, éloigne la femme, et prononce le *tabou* fatal.

» Nous obtenons cependant d'être admis dans une case peu éloignée de celle du chef, mais l'obscurité est telle que nous ne pouvons y distinguer le moindre détail, nous pouvons seulement nous convaincre que c'est plutôt un édifice consacré à servir de hangar aux pirogues qu'à former une habitation commode. Quelque formes humaines accroupies dans l'ombre, et la mobilité de leurs yeux brillants, nous font penser que les femmes n'ont pas été éloignées pendant notre visite.

» Ramenés au rivage, et poursuivis par un *tabou* continuel, nous sommes forcés d'attendre patiemment l'arrivée de Pertahi que nous avions laissé sur le siége où l'ont conduit les hautes destinées des monarques salomoniens, et qui, soit à cause de notre présence, soit parce que la pêche a été mauvaise, n'a pas encore paru. La nuit est cependant complète; assis sur le sable, auprès d'une pirogue tirée à terre, nous nous résignons autant que possible à notre po-

sition peu agréable. L'obscurité est assez grande pour que la superbe végétation qui nous entoure n'apparaisse plus que comme une masse sombre dont la lune éclaire doucement les contours. D'innombrables vers luisants jettent de longues et brillantes étincelles dans les interstices des branches, tandis que d'autres insectes invisibles font bruire les bois de leurs faibles rumeurs. Ces beautés naturelles, jointes à la vue d'une cinquantaine de noirs dans différentes postures, au bruit cadencé des flots expirants à nos pieds, à la calme majesté de la nuit, présentent un spectacle gracieux et sévère; peut-être trouverions-nous cette scène encore plus belle si nous n'étions forcés de la contempler; néanmoins, le temps s'écoule, et nous sommes importunés par les *sale*, *sale* continuels de la troupe curieuse de nous entendre chanter!... Mafi, qui ne paraît pas aussi enclin que nous à admirer la belle nature, éprouve un commencement de crainte qu'il ne peut plus dissimuler; il est pensif et silencieux; après avoir rompu formellement avec son ami Sae et l'avoir boudé longtemps, il ne repousse plus autant ses avances, mais il le regarde d'un œil méfiant. « Monsieur Détéra, me dit-il enfin en mauvais anglais, ces gens, mauvaises gens. Est-ce que vous dormirez dans cette maison? — Sans doute, Mafi, si toutefois on nous y admet, ce qui n'est pas sûr. — Dormez, vous, alors; moi, pas dormir; je veillerai; ces gens, très-mauvaises gens. — Pourquoi veillerez-vous, Mafi, pendant que nous dormirons? — Moi, j'ai vu, ici, treize casse-tête, trois lances derrière la

1838. Novembre.

1838. Novembre.

maison, cinq casse-tête prêts à prendre; amis, pas besoin d'armes; ces gens mauvaises gens, monsieur Détéra, très-mauvaises gens. »

» La frayeur du pauvre Tonga est réelle, quoiqu'il ne veuille pas en convenir; je tâche de le rassurer, mais sans succès; il répète toujours le même refrain : « Ces gens, mauvaises gens » (That people, bad people). Il ajoute avec fierté cependant, lorsqu'on lui reproche ses craintes : « Moi, j'aime combattre; s'il faut battre, vous verrez moi battre; prendre un casse-tête et battre. Ces gens, mauvaises gens; vous dormir, moi, je veillerai. — C'est cela, Mafi, avec votre casse-tête vous les battrez, et nous, avec le fusil de M. Gervaize, nous les tuerons tous. — Oui, dit-il en penchant tristement sa tête, nous les tuerons tous. » Ici la conversation est interrompue par les *sale*, *sale* de la troupe noire; nous recommençons un concert à faire hurler les chiens, et qui, néanmoins, jette dans l'admiration les Salomoniens mélomanes. Sans doute cette plage retentit pour la première fois de chants français; pour la première fois peut-être aussi son sol est foulé par des Européens. Mais on doit avouer que la gloire d'avoir accompli ces deux choses ne nous occupe pas beaucoup; des extinctions de voix ont résulté de l'abus que nous avons fait de nos gosiers; nous sommes enroués, lassés et de mauvaise humeur; nous regrettons presque d'avoir quitté le bord pour venir faire une si triste figure sur les domaines de Pertahi.

» Enfin, le puissant et désiré founaki Pertahi arrive; à son approche, soit curiosité, soit déférence, ses

sujets se lèvent et vont au devant de lui. M. Gervaize, remarquant ce mouvement, en profite pour déclarer qu'il est aussi un *founaki*, et appuie son assertion par le cadeau d'un drap de lit, cadeau tout à fait de circonstance, car le chef venait de se baigner dans une rivière voisine, tandis que nous attribuions son retard à un sentiment de crainte. Pertahi est enchanté de son blanc vêtement; il s'absente quelques instants, puis vient nous inviter à entrer dans sa demeure. Enfin, pensons-nous, voici le revers de la médaille; aux ennuis causés par Sae, va succéder l'hospitalité du digne Pertahi. Et nous tirons un heureux présage, non-seulement de ses prévenances, mais encore de la rotondité de ses membres. Mafi cependant n'est pas de cet avis; au moment où je vais franchir le seuil de la maison, il m'arrête en me disant à voix basse : « Attendre — pas bon — aller maison obscure. » Sa méfiance ne l'empêche pas toutefois de me suivre, lorsqu'il me voit décidé à ne pas suivre ses conseils.

1838. Novembre.

» Cependant l'insistance de Mafi, qui, naguère sauvage lui-même, devait apprécier mieux que nous les dispositions des naturels à notre égard, éveillent, je l'avoue, mes soupçons. Dans le doute, je pense qu'il vaut mieux être sur nos gardes, et je remets à Boyer un des deux pistolets de poche que j'avais emportés avec moi; je me repens bientôt de cette précaution inutile, car je reconnais aussitôt que le passage étroit et obscur, par lequel Pertahi nous admet dans sa demeure, est la plus belle entrée de l'édifice, et que loin ne nourrir des projets sinistres, ses intentions

Novembre. 1838.

sont hospitalières ; il nous quitte toutefois, après nous avoir indiqué quelques feuilles de palmier desséchées, étendues sur le sable, dans le coin le plus rapproché de la porte, et nous laisse encore une fois aux mains de Sae, qui semble être revêtu du double emploi de chef de la police et de maître des cérémonies. Un petit feu, qu'on allume, jette quelque lumière autour de nous ; à travers l'épaisse fumée qu'il produit, nous voyons arriver deux femmes, affreuses créatures, envoyées sans doute par le chef pour nous faire les honneurs de la soirée. L'obscurité qui règne ne parvient pas à cacher entièrement les formes disgracieuses de ces dames. L'une d'elles a tout à fait l'apparence d'une grosse poire quand elle est assise ; l'autre est couverte d'écailles, comme un véritable dragon. Quelle repoussante nature !

» Mafi, maintenant un peu plus rassuré, les considère avec mépris. Sae lui demande si le beau sexe salomonien lui plaît et s'il épouserait volontiers une des Vénus qu'il a sous les yeux. Relevant, avec un geste plein de dédain, sa pagne, il montre sur sa cuisse une portion tatouée, et répond : « Vos femmes ont cette couleur ; quand elles auront celle-ci, ajoute-t-il en montrant sa peau jaune, je verrai. » Cette petite scène nous amuse beaucoup et nous prouve que la couleur de la peau est un sujet d'orgueil même chez de malheureux sauvages.

» A la lueur douteuse du feu, nous voyons tous les individus qui nous entouraient sur le rivage venir se placer auprès de notre gîte, soit que ce local soit leur demeure habituelle, soit qu'ils aient l'intention

de veiller sur la personne de leur chef, pendant notre présence chez lui. Aucun d'eux ne s'éloigne; tous, au contraire, s'étendent dans différents coins et se disposent au sommeil. Le feu est bientôt éteint, les ténèbres s'épaississent, le silence se fait et n'est plus interrompu que par des conversations probablement fort plaisantes; car toute la case retentit parfois de grands éclats de rire, surtout lorsque les deux femmes, qui nous ont honorés de leur visite, racontent d'une voix douce et presque mélodieuse les impressions que la compagnie des étrangers a fait naître en elles.

1838. Novembre.

» Pertahi, comme nous l'avons dit, nous avait quittés après avoir indiqué le lieu de notre coucher, pour se retirer dans son harem, qui restait seul éclairé dans le fond de l'édifice; Gervaize voulant continuer son rôle de *founaki*, essaye de pénétrer jusqu'à lui, et de franchir la cloison haute d'environ un mètre, qui sépare cette portion dévolue aux femmes du reste de la case; mais à son aspect, et aux cris du vigilant Sae, la lumière est éteinte, sans doute pour cacher à des yeux profanes les attraits des sultanes favorites; l'appartement n'est éclairé de nouveau que lorsque l'ennemi s'est éloigné; et nous pouvons voir de loin le tableau patriarchal d'un joyeux père de famille caressant sa nombreuse progéniture, et racontant sans doute à ses épouses les succès de sa pêche, ou les merveilles qu'il a vues à bord de nos navires. — Le silence devient enfin complet, la nuit est déjà avancée, noirs et blancs nous nous endormons pêle-mêle. Pour ma part, la tête abritée

1838. Novembre. par un échafaudage servant à étendre de beaux filets à larges mailles, les pieds appuyés contre une énorme pirogue remisée dans l'édifice, je dois encore lutter contre les importunités de mon voisin Sae; pour clore dignement ses tracasseries de la journée, il voulait à toute force faire un oreiller de ma poitrine. Les procédés paisibles ne pouvant me préserver de son opiniâtre persistance, un vigoureux coup de poing lui fait jeter un cri de surprise et l'éloigne tout à fait. — Mafi, fidèle à sa promesse, va veiller au dehors avec quelques naturels qui lui tiennent compagnie, jusqu'à ce qu'une averse, dont le bruit nous réveille, les contraigne à chercher un abri près de nous.

» Dès l'aube, une toux générale et des plus fortes éclate parmi nos compagnons de chambrée; nous nous réveillons à ce bruit singulier, et nous les voyons glousser à qui mieux mieux. Soit qu'un rhume ait été la suite d'une nuit passée sur le sable, soit que cette irritation ait pour cause l'usage abondant qu'ils font du bétel et de la noix d'arèque, le fait est que, pendant plus d'une demi-heure, nous entendons une toux désagréable déchirer la poitrine de nos amis; tout en les plaignant, nous nous levons pour examiner la maison et les environs que nous n'avons guère pu voir hier soir. Notre examen est bientôt achevé; nous remarquons partout des traces d'un travail patient et intelligent. Le quart de la maison sert de demeure au chef et aux femmes; le reste est consacré à remiser deux magnifiques pirogues longues d'environ cinquante pieds; elles sont construites avec des morceaux de planches assez

minces, liées les unes aux autres par des tresses de cocotier; tant de persévérance et tant de perfection excitent notre admiration : pour mieux voir ces pirogues, nous entrons dedans et nous découvrons en même temps qu'un harpon en fer, provenant sans doute des baleiniers qui fréquentent ces parages, le prudent Mafi, blotti dans cette retraite ignorée et plus sûre, à ses yeux, que notre lit commun. 1838. Novembre.

» Au dehors la promenade n'est plus interdite ; le commissaire chasse, Gervaize erre dans les bois, Boyer et moi nous nous promenons près des cases en faisant quelques échanges ; toutefois, nous rencontrons des obstacles partout, et, au rebours de ce qui passe à bord, peu d'empressement à céder les objets que nous désirons acquérir. Une méfiance générale nous accueille, et cependant notre conduite n'a pu la faire naître en aucune façon ; peut-être est-elle causée uniquement par la jalousie, car les femmes sont cachées soigneusement à nos regards, quoique leur laideur soit une sûre garantie contre toute tentative de séduction.

» Un incident désagréable survient sur ces entrefaites. En voyant deux lances terminées par des os humains, habilement sculptés, je m'avance auprès d'une case en offrant à leur possesseur de les acheter, mais au lieu de me répondre, il les emporte dans l'intérieur de son logis ; à la vue d'une chemise à brillantes couleurs que je venais de déplier, un naturel me saisit par la main, me fait franchir le seuil de la case et me conduit vers le fond de l'édifice, où le propriétaire des lances venait de les déposer. Celui-

1838. Novembre.

ci, en me voyant entrer, saisit un casse-tête et s'avance en me menaçant avec cette arme; sous l'impulsion d'un premier mouvement, j'arme mon pistolet de poche et je fais signe à mon antagoniste que cet instrument va le tuer sur-le-champ. Il semble hésiter un instant, et peut-être ce moment d'irritation aurait pu amener une rixe déplorable, comme au temps des Cook et des Wallis, si je n'avais réfléchi combien il serait atroce d'user de rigueur envers un malheureux sauvage qui se méprenait sans doute sur mes intentions; honteux presque d'avoir montré mon arme, je l'abaisse immédiatement et je tâche d'expliquer qu'aucune mauvaise pensée n'a guidé ma démarche; mon guide fait aussi un discours pathétique, et mon adversaire remarquant la chemise qui est restée dépliée pendant le débat, semble tout à fait disposé à abandonner ses lances; mais après ce qui s'est passé, je ne veux plus accéder à aucun marché avec lui, et je fais don de la chemise convoitée au naturel qui m'a conduit dans la maison. Ce cadeau le surprend et le comble de joie; il m'accompagne pendant que je m'éloigne en réfléchissant combien il faut de prudence et d'empire sur soi-même pour éviter quelquefois de funestes collisions. Une seconde d'aveugle excitation aurait pu avoir un résultat fatal non-seulement pour moi, mais aussi pour mes compagnons, et qui, dans tous les cas les plus favorables, m'aurait laissé de longs regrets.

» Aux refus des naturels, à leurs dispositions peu hospitalières, vient se joindre pour surcroît d'agrément une violente averse; elle met obstacle à notre

projet de parcourir des bois magnifiques, recouvrant un terrain admirable de richesse. Cette dernière contrariété nous fait désirer le moment du départ; Pertahi le désire au moins autant que nous; il nous fait prévenir fréquemment que l'heure de nous en aller est arrivée; mais nous attendons nos compagnons errant dans les alentours. Sur le point de nous séparer, les Opihiens prennent un air moins maussade; ils semblent n'avoir plus la répulsion qu'ils ont manifestée; Sae revient nous combler de caresses assez mal reçues; mais il n'est pas homme à se décourager, et revient fréquemment à la charge. Enfin, à sept heures environ, nous quittons la plage, nous revoyons successivement la pointe pittoresque de la première île; nous trouvons sur l'îlot du Passage les chasseurs de la *Zélée*, faisant une guerre d'extermination à des pigeons superbes; bientôt après nous regagnons notre demeure flottante, contents d'avoir fait cette excursion qui a satisfait notre curiosité, mais plus contents encore de l'avoir terminée. »

1838. Novembre.

Le soir, plusieurs des naturels qui avaient servi de guides à nos officiers, demandent à passer la nuit à bord. Plus que jamais, ils nous témoignent une confiance extrême; mais je crois cependant que la peur est pour beaucoup dans l'amitié qu'ils nous montrent.

Un petit îlot, au milieu de la baie des Mille-Vaisseaux, l'île *du Passage*, est chaque jour fréquenté par nos chasseurs qui, chaque soir, rapportent une cinquantaine de beaux pigeons ramiers, fruit de leur

1838. Novembre.

chasse facile. Ce petit oasis, garni de quelques beaux arbres, est le véritable colombier de l'endroit, et chaque soir on peut voir des nuées de pigeons venir s'abattre sur ce bosquet de verdure qu'ils ne quittent que le lendemain pour aller chercher leur nourriture sur les grandes terres. Cette île sert de point de relâche aux pirogues des naturels qui font la navette de nos corvettes à l'île Isabelle, et, par suite, il devient facile aux officiers d'y arriver en profitant des moyens de transport du pays. Du reste, bien que les Salomoniens ne témoignent pas un grand empressement à conduire les étrangers au milieu d'eux, cependant ils s'y prêtent avec bonne grâce, et nos aventuriers de la veille trouvent plus d'un imitateur.

Dès aujourd'hui, MM. Dumoulin, Coupvent et Lafond, prennent place dans ces chétives embarcations pour aller visiter l'île Isabelle, où nous les suivrons dans leurs récits.

« Notre voyage à l'île Isabelle ne parut pas d'abord s'annoncer par d'heureux présages ; nous étions montés dans la même embarcation qui, le matin même, avait ramené nos camarades. Peu satisfaits sans doute de voir des étrangers envahir de nouveau leurs pays, nos guides sauvages nous conduisirent d'abord sur une petite plage de sable à l'entrée orientale du port de l'Astrolabe. Un véritable camp y était établi, mais un camp de pêcheurs, sans tentes et sans maisons, avec une foule d'embarcations qui servaient de lits de repos en même temps que de moyens de transport. Les habitants y étaient nombreux ; trois ou quatre co-

cotiers, les seuls que nous ayons remarqués dans l'île Saint-Georges, avaient sans doute fait de ce point un lieu de rendez-vous de pêche. Quelques faisceaux, formés par trois longues poutres dont le pied s'appuyait sur le fond de la mer en forme de triangle, attiraient, au moment de notre arrivée, toute l'attention de la caravane. Tout à coup, un homme, placé en vigie au sommet de l'un de ces faisceaux, fait des gestes vers la terre, et aussitôt un grand mouvement se fait dans la peuplade, chacun court à son embarcation qu'il lance à la mer et qu'il dirige vers l'homme qui fait ces signaux. Le poisson forme la base de la nourriture des naturels des îles Salomon. Leur moyen pour pêcher est assez simple; ils se servent d'un filet carré dont les quatre extrémités sont attachées à quatre cordes que l'on réunit pour pouvoir ensuite les tendre également; le filet est étendu à plat au fond de l'eau; au-dessus du filet et à trois mètres environ au-dessus du niveau de l'eau, ils établissent, au moyen de trois piquets réunis par le sommet, un point fixe où se tient le pêcheur avec les cordes du filet à la main. De ce poste élevé, cet homme aperçoit facilement le poisson à une certaine profondeur, et lorsque celui-ci passe au-dessus du filet, il tire à lui les cordes qu'il tient à la main, en faisant signe aux embarcations d'accourir le chercher. Nous venions d'assister au moment de la récolte.

1838. Novembre.

» Peu désireux de voir continuer la pêche salomonienne, dont le succès ne nous inquiétait guère, nous

1838. Novembre.

fîmes tous nos efforts pour trouver des guides et surtout des pirogues destinées à nous faire traverser la baie; mais prières, promesses, menaces même, tout fut inutile, rien ne put décider nos nouveaux matelots à lancer leur embarcation à la mer. Cependant le jour baissait rapidement, nous n'avions plus rien à voir sur l'île Saint-Georges, que nous avions parcourue, et nous étions peu satisfaits de la perspective qui s'offrait devant nous de passer inutilement une nuit au bivouac ou de nous aventurer de nuit sur la mer à la merci de nos hôtes sauvages. Notre projet primitif était d'aller coucher au village d'Opihi, mais dans la situation d'esprit où nous avait jetés notre impatience, nous aurions profité de la première pirogue venue dût-elle aller au bout de l'île; celle sur laquelle nous nous embarquâmes devait se rendre au village de *Toitoi*, éloigné tout au plus d'un mille d'Opihi. Le soleil était couché depuis longtemps lorsque nous prîmes terre sur une petite plage de sable au fond d'une petite crique. Nous avions passé devant le village d'Opihi, ensuite nous avions longé la baie, tout en faisant la guerre aux oiseaux sur la côte. Le premier soin de nos hôtes fut de haler leur embarcation à terre; nous espérions ensuite qu'ils nous conduiraient à leur village, car nous ignorions encore quelles tribulations nous étaient réservées et de combien de patience il fallait nous armer pour parvenir jusque-là.

» Sur le bord de la mer, on ne voyait pas une seule case; seulement, de distance en distance, s'éle-

vaient quelques hangars destinés à recevoir les embarcations. Nous étions près d'un des plus grands, il était occupé par deux pirogues royales, qui reposaient sur des traverses en bois, de manière à ce que la quille ne touchât pas le sol; deux autres embarcations, destinées à un usage plus habituel, y étaient encore abritées. Nos sauvages nous firent tout d'abord autant d'honneur qu'à leurs pirogues, car ils nous désignèrent le hangar pour y passer la nuit. Derrière nous serpentait, au milieu des arbres gigantesques, un petit sentier bien battu; notre premier mouvement fut de nous y jeter sans savoir même où il pouvait nous conduire, mais un fâcheux *tabou* vint aussitôt nous en interdire l'entrée; comme nous insistions, nos guides, devenus nos gardiens, nous barrèrent la route. Nous crûmes comprendre que la liberté de parcourir ce chemin, qui nous promettait tant de charmes, ne nous serait accordée que lorsque le chef ou founaki serait venu nous visiter. Dès lors, nous nous armâmes de patience et nous attendîmes, en réclamant l'arrivée de cet important personnage qui, suivant nos gardiens, devait toujours arriver incessamment. Jaloux de mériter la confiance des naturels, nous résolûmes d'abord de satisfaire à tous leurs désirs, aussi nous nous étendîmes paisiblement sur le sol et commençâmes à causer avec eux. La joie de ceux-ci fut surtout grande quand, sur leurs instances, nous voulûmes bien chanter en chœur quelques-uns de nos airs populaires qui nous rappelaient la patrie. Le chant

1838. Novembre.

est un des plus grands amusements de ces sauvages qui, du reste, paraissaient assez avancés dans l'art musical. On voyait la figure de nos compagnons s'épanouir lorsque l'allure de nos chants semblait donner à nos strophes une couleur guerrière; ils n'étaient plus maîtres de leurs transports lorsqu'ils entendaient l'air de la *Marseillaise*.

» Déjà la soirée était fort avancée, et le chef dont on nous promettait à chaque instant l'arrivée n'avait point encore paru. Alors nos instances recommencèrent, et, cette fois, nos hommes voulurent bien prendre en considération notre impatience; un d'eux fut envoyé auprès du *founaki Soga*, puis ils nous annoncèrent qu'ils allaient dormir en nous engageant à en faire autant. Il était près de onze heures du soir, il nous restait encore au moins six heures de nuit, nous n'avions en effet rien de mieux à faire que de dormir. La prudence exigeait que chacun de nous, à tour de rôle, veillât à la sûreté commune pendant le sommeil des autres. Je dus commencer la faction, et, armé de mon fusil, je me promenai devant l'entrée du hangar dans lequel MM. Coupvent et Lafond allèrent chercher un lit. Tout d'abord, ils pensèrent à s'étendre dans les deux pirogues royales, et ils se préparaient à les escalader, lorsque les naturels accoururent en criant: *tabou*. Il fallut se résigner et se contenter des deux autres embarcations dont ils cherchèrent à s'arranger. Quelques instants après, je veillai seul, livré à toutes les réflexions que devait m'inspirer la position singulière dans laquelle je me trouvais. Il y avait

1838. Novembre.

à peine une demi-heure que notre messager était parti pour se rendre auprès du chef, et mes compagnons commençaient à peine leur sommeil, nos gardiens étaient encore tous debout, lorsque je vis arriver, le long du sentier dont j'ai déjà parlé, une troupe composée d'une dizaine de naturels. C'était le fils du founaki Soga, qui, avec sa suite, venait nous apporter des cocos et des paroles de paix. « Le chef du village de Soga, mon père, était couché, dit-il, lorsque votre envoyé est arrivé; il n'a pu se rendre auprès de vous ni abandonner son village pendant la nuit, mais il m'a envoyé pour veiller sur votre tranquillité, et je vous engage à vous reposer en attendant le jour. » Puis Soga fils s'étendit sous le hangar après avoir détaché quelques hommes de sa suite.

» Il était plus de minuit, l'orage nous entourait de tous côtés, tout le monde dormait autour de moi, lorsque des feux allumés brillèrent tout le long de la plage; c'étaient les naturels qui avaient choisi cet instant pour pêcher; ils profitaient du moment de la basse mer pour aller chercher sur le rivage des crabes et de petits poissons qui devaient servir au repas du lendemain. Rien ne saurait rendre les impressions produites par le tableau qui se présentait devant moi; des torches lugubres projetaient au loin sur les eaux de la mer un long faisceau de lumière, des arbres gigantesques nous entouraient, des rochers élevés surplombaient nos têtes, puis trois Européens jetés au milieu d'une peuplade sauvage et anthropophage, abandonnés à sa merci; mes pensées se reportèrent

1838. Novembre.

vers la France, vers la patrie; pourrai-je encore me retrouver au foyer domestique et faire partager à mon père, à mes parents, à mes amis toutes les émotions qui m'agitent?

» Il était une heure du matin, le temps de ma faction touchait à son terme, et j'allais demander ma place au lit de camp, lorsque tout à coup des flambeaux allumés s'agitent au milieu de l'épaisseur de la forêt, la rapidité de leur mouvement les multiplie, ils se rapprochent de nous et nous annoncent l'arrivée de nouveaux visiteurs; en un instant nous sommes tous sur pied: ce sont quatre hommes qui, armés chacun d'une torche allumée, amènent au milieu d'eux une femme destinée au service du camp. C'est la femme ou une des femmes du fils du chef qui, pour satisfaire complétement aux devoirs de l'hospitalité, a cru devoir l'envoyer chercher pour l'offrir aux étrangers. Certes, si ceux-ci eussent été consultés pour le choix à faire, la nouvelle arrivée n'eût point été la préférée; assez vieille et très-laide, elle était petite et grosse et n'avait presque aucune forme féminine. Mais nous devions tenir compte de ces bonnes intentions, et c'est ce que nous fîmes.

» Au point du jour nous étions tous debout; nos sauvages nous avaient annoncé que le chef Soga arriverait de bon matin, et cette fois ils avaient dit vrai. Une longue file d'hommes descend en courant le long du sentier dont il a été si souvent fait mention: nous reconnaissons le chef Soga au milieu d'eux, parce que seul il se tient debout, pendant que

tous les autres sauvages s'accroupissent sous le hangar ; il s'est fait accompagner par quelques cocos déposés à nos pieds par les hommes de sa suite. Nous offrons à Soga une hache, un foulard, et une dent de cachalot; après ces cadeaux réciproques, nous sommes les meilleurs amis du monde. Soga se rend au débarcadère où l'attend sa pirogue qui doit le conduire à bord des corvettes; il est même assez généreux pour nous offrir passage, mais nous ambitionnons peu l'honneur de naviguer côte à côte avec cette majesté basanée; nous sommes d'ailleurs peu satisfaits de notre inaction forcée de la veille, et nous annonçons gravement à cet illustre founaki, que loin de prendre le chemin de la mer, nous allons prendre celui de terre, que notre intention est de tuer des oiseaux dans la montagne et de visiter sa capitale; puis nous nous élançons bravement dans le sentier malgré les instances du founaki pour nous décider à entrer dans sa pirogue. Je dois ajouter à son avantage que Soga, dans cette occasion, prit le parti le plus sage : il continua à nous traiter en amis, c'est-à-dire qu'il se dirigea sur les corvettes, en nous laissant le champ libre, mais non pas sans avoir jeté un dernier regard sur ces étrangers qui allaient escalader la montagne.

1838. Novembre.

» Plusieurs naturels nous accompagnent dans notre course, nous chargeons nos carnassières sur leurs épaules, au risque de voir fuir nos porteurs avec leur fardeau. Soga avait laissé une embarcation qui avait ordre de suivre la côte et se tenir toujours à portée de nous. Sans doute sa mission était toute d'espion-

1838. Novembre.

nage et de surveillance; mais comme plus tard elle devait nous être utile pour le retour, nous convînmes que nous lui en saurions gré et que nous lui en aurions de la reconnaissance.

» Le sentier que nous suivons est très-étroit, mais bien dessiné, il serpente avec grâce le long de la montagne qui est couverte d'arbres de grande hauteur et d'une verdure admirable. Au point où nous sommes, l'île Isabelle ne paraît pas avoir une grande épaisseur : quand on a atteint le sommet de l'arête des montagnes, on découvre la mer sur le versant opposé. Sur le sommet de cette arête, le sentier se divise; une des branches se dirige à l'est vers le village établi sur le piton le plus élevé; nous prenons le sentier qui conduit à l'ouest au village de *Toitoi* qui obéit à Soga; il se compose de quelques cases assez éloignées les unes des autres, établies sur les sommets les plus abruptes : au reste, ces maisonnettes ne présentent rien de remarquable; généralement leur plancher est élevé d'environ un mètre au-dessus du sol, elles affectent la forme rectangulaire; sur chacune des deux petites faces opposées est pratiquée une ouverture qui sert d'entrée et de croisée pour aérer. Nous trouvons *Toitoi* presque désert; de distance en distance nous apercevons à peine un naturel sur sa porte, qui pousse des cris perçants et nous crie *tabou* lorsque nous approchons. Ces cases paraissent très-pauvres, placées dans des lieux presque inabordables, la peur seule semble avoir dirigé leur construction ; la peur fait

encore trouver divers expédients à nos guides pour nous en éloigner; du reste l'intérieur n'offre rien d'intéressant; une d'elles que j'ai pu visiter malgré le *tabou* se composait de quatre murailles ou cloisons, et rien de plus; la toiture, ainsi que les murs, est construite en joncs et ne se fait point admirer par son élégance; devant les maisons on remarque quelquefois de petites terrasses soutenues par des murs en pierres sèches. Les ressources alimentaires du village ne paraissent pas abondantes, le cocotier est rare, et nous apercevons à peine une ou deux plantations de bananiers. Nous ne rencontrons ni poules, ni cochons; les oiseaux et les insectes paraissent très-nombreux, et la végétation très-variée. 1838. Novembre.

» Notre proj était d'abord de gagner le village d'Opihi par le chemin de la montagne; mais dégoûtés par les fatigues que nous avions éprouvées dans cette course, nous changeâmes bientôt d'avis et reprîmes le chemin qui conduit à la mer. La distance au rivage était peu considérable, mais nous étions sur le sommet de la montagne, et il fallait en gagner le pied. Le sentier qui y conduit est presque impraticable; il nous fallut beaucoup de précautions pour ne pas rouler jusqu'en bas: à un détour, nous fîmes tout à coup la rencontre de deux femmes pesamment chargées d'un lourd fardeau de bois; aussitôt un cri se fit entendre, et nous vîmes les deux malheureuses s'enfuir dans la forêt et rouler avec leur charge jusqu'au pied de la montagne. Nous les croyions mortes, et nous nous disposions à leur porter secours, lorsque

1838. Novembre. nous les vîmes se relever et courir avec toute la vitesse que donne la frayeur. Cet accident fit beaucoup rire nos guides qui du reste continuèrent leur route comme précédemment.

» Vers deux heures nous étions sur les bords de la mer, une jolie petite rivière venait y mêler ses eaux claires et limpides; la pirogue qui nous avait suivis par ordre de Soga nous attendait; mais ce n'était qu'après avoir pris un excellent bain qu'elle devait nous reconduire à bord de l'*Astrolabe* où nous arrivâmes dans la soirée.

23 » Une bonne nuit passée à bord m'avait complétement remis de mes fatigues de la veille; nos récits avaient vivement piqué la curiosité de nos camarades; une nouvelle partie ne fut pas longue à réorganiser. M. Dumoutier était parvenu à saisir le moule en plâtre de la tête de plusieurs naturels; il désirait ardemment aller exploiter les têtes des morts à présent qu'il possédait celles des vivants, et une course sur Isabelle semblait lui promettre d'heureuses chances de réussite. A trois heures de l'après-midi, MM. Ducorps, Dumoutier et moi, nous prîmes place dans deux pirogues qui devaient aller directement au village d'Opihi; une heure après nous atteignîmes l'île du Passage momentanément occupée par M. Gervaize qui y paraissait fort embarrassé de sa souveraineté passagère. En effet, sur cet îlot isolé, sans possibilité même d'allumer du feu pour sécher ses habits inondés par l'eau de pluie, il voyait le jour baisser et prévoyait déjà une nuit fort désagréable

lorsque nous y arrivâmes. Nous étions riches de deux pirogues, nous lui en abandonnâmes une, en promettant force récompenses, c'est-à-dire des colliers, des couteaux, etc..... aux sauvages qui la montaient; il parvint à se faire reconduire à bord, tandis que nous continuâmes notre route sur Opihi. En accostant la terre il fallut chanter de toutes nos forces, afin de satisfaire nos pagayeurs qui sans doute avaient compté sur ce passe-temps pendant leur traversée. 1838. Novembre.

» Le village d'Opihi est au fond d'une baie tout ouverte; on laisse sur sa gauche, en entrant, une île oblongue; près de celle-ci, et sur la grande terre, nous apercevons un village avec lequel Opihi serait en guerre, si nous en croyons nos guides, et si nous les avons bien compris. Toutefois, je dois ajouter que durant notre petite traversée, nous passâmes près d'une pirogue de ce dernier village, et que je ne vis rien qui pût me faire soupçonner qu'elle était ennemie. A quatre heures du soir nous mettons le pied sur la terre d'Isabelle; notre arrivée est saluée par mille cris sauvages; une foule nombreuse se précipite à notre rencontre. On dirait que nous sommes attendus par une foule d'amis qui s'empressent autour de nous; il est probable cependant que l'intérêt seul de ces sauvages nous vaut cette réception princière. Pertahi, chef suprême, était déjà une de nos vieilles connaissances; il n'était pas difficile de reconnaître cet homme remarquable seulement par la rotondité de son ventre, au milieu de la foule très-peu respectueuse de ses sujets. En un instant nous nous sommes jetés à l'eau

1838. Novembre. et nous avons été près de lui : comme nous savons par expérience qu'il n'y a pas de moyen plus sûr pour être bien reçus que d'apporter des cadeaux, sur-le-champ nous en comblons Pertahi qui reste ébahi en contemplant un beau mouchoir rouge de M. Dumoutier, et une dent monstrueuse de cachalot. Immédiatement après cette réception, Pertahi nous conduit à son palais, c'est-à-dire à son hangar dont il nous fait les honneurs. C'est un rectangle de 22 mètres de long sur 12 de large, du reste exactement semblable à ceux que j'ai déjà visités. Le sol nu sert de plancher, et je vois que c'est là le seul lit qui nous sera réservé pour la nuit; l'ameublement est plus que simple; comme à Toitoi l'intérieur est occupé par plusieurs pirogues qui sont toujours les premières et les mieux logées; les murs sont tapissés par une grande quantité de filets construits en fils de coco, et encore pour la plupart dégoûtants d'eau salée. Ces filets, en partie suspendus sur des traverses en bois, servent de plafond et nous masquent la toiture; en outre, une cloison au milieu du hangar sépare les hommes des femmes. Chaque compartiment a une communication avec l'extérieur par une porte qui se trouve sur les petites faces du rectangle: la partie occupée par les femmes est *tabou*, c'est-à-dire qu'il est défendu aux hommes d'y entrer. Je crois fort que toutes les femmes appartiennent au chef qui seul peut entrer dans l'appartement de ces dames; du reste, je dois ajouter que Pertahi n'est pas avare de son trésor, car la partie occupée par les

hommes n'est pas *tabou* pour les femmes, et ces créatures en profitent largement. Cependant, je dois dire aussi que les vieilles femmes seules paraissent jouir de la prérogative de passer la nuit sous le hangar des hommes; seules aussi elles sont recherchées par les *founakis* et les hommes qui se respectent; les jeunes filles, quand elles peuvent trouver un galant, ce qui est rare, car c'est la besogne de la canaille, vont conter leurs amours, du reste peu poétiques, dans la forêt; il paraît, si j'ai bien compris mon taio founaki Saé, que le lecteur connaît déjà, qu'elles ne peuvent obtenir quelque mérite et l'honneur du hangar royal qu'après une longue pratique ou une grossesse. Pour ce peuple sauvage, la première qualité d'une femme est de pouvoir faire des enfants, et il paraît qu'elle est assez rare. 1838. Novembre.

» Aussitôt arrivés, il faut nous asseoir ou plutôt nous accroupir sous le hangar et assister à une présentation en règle. Pertahi nous présente successivement tous ses *founakis*, au milieu desquels je reconnais mon hôte de la veille, founaki Soga. Pendant que Pertahi nous explique, bien inutilement du reste, les titres acquis sans doute à la guerre, de chacun d'eux, quelques têtes de femmes, je ne dirai pas de jolies femmes, passent à travers la cloison dont j'ai parlé, et elles semblent prendre plaisir à nous examiner. Comme il nous reste quelques heures de jour à dépenser avant l'arrivée de la nuit, nous complimentons Pertahi sur sa bonne hospitalité, puis nous le prévenons que nous allons tuer quelques oiseaux sur

1838. Novembre.

ses domaines, et, à cet égard, il nous donne toute liberté. Six cases ou hangars composent le village d'Opihi; chacune d'elles appartient à un chef qui reconnaît l'autorité supérieure de Pertahi; à mesure que nous nous en approchons, la population curieuse sort pour nous examiner à son aise; nous remarquons que tous ces hangars contiennent, comme celui occupé par Pertahi, plusieurs pirogues, et beaucoup plus de femmes que d'hommes. C'est là, sous ce petit nombre de hangars, que toute cette pauvre peuplade est logée. Si tout se passe comme je l'ai vu pratiquer dans la case du chef, lorsque la nuit arrive, chacun cherche une place, et là où il la trouve, il s'étend sur le sol et y trouve le repos. Je m'étonne que, par suite de cette manière de vivre, les maladies de peau ne soient pas générales.

» La vallée d'Opihi est fort belle, mais peu étendue. Une jolie petite rivière l'arrose; la végétation y est très-riche, mais elle permet de circuler librement et sans trop de peine; partout la nature y paraît fort animée. Des milliers de gros et de petits cocotiers se croisent en tout sens, partout on entend des cris d'oiseaux au milieu desquels on reconnaît toujours le cri perçant des perroquets et des perruches et le roucoulement amoureux des colombes. Le soleil est couché lorsque nous revenons près de Pertahi; M. Dumoutier, qui n'a pas pris part à notre chasse, nous prévient que, pendant notre absence, les femmes, réunies par l'ordre de leur sultan et maître, ont exécuté une danse fort curieuse; mais heureusement nous n'a-

vons rien perdu, car Pertahi nous promet le même spectacle pour demain, et nous aurons soin de le lui rappeler. 1838. Novembre.

» La course nous a donné de l'appétit. Pertahi a bien vite compris ce que nous allions faire, et il met beaucoup d'empressement à faire mettre notre table à laquelle il compte bien s'asseoir. Du reste, voici comment le service est organisé : des nattes en paille sont étendues sur le sol ; Pertahi s'accroupit au milieu et attend impatiemment le menu du repas ; tous les founakis au premier rang, le populaire ensuite, forment un grand cercle dont Pertahi occupe le centre, et, en voyant avec quelle avidité chacun regarde ce qui va arriver, nous songeons qu'il nous faudra user de prudence, car nous avons encore besoin de vivre demain. Nous ne sortons heureusement de nos carnassières que le tiers de nos provisions ; nous divisons le tout en quatre parts ; nous n'étions que trois y ayant droit, mais on a vu que Pertahi s'était invité, et on lui faisait sa part avec raison. Si, comme moi, le lecteur avait assisté à ce repas, comme moi il comprendrait maintenant pourquoi Pertahi avait un si gros ventre ; heureusement le vin ne fut pas de son goût, et, après en avoir goûté, il ne voulut plus y revenir ; mais, en son lieu et place, chacun des assistants désirait vivement faire comme leur chef, et les instances étaient si pressantes, que j'allais passer quelques débris à cette foule affamée, lorsque Pertahi m'arrête et me dit quelques mots que je traduis ainsi : « *Mange, ne t'occupe pas de ces gens-là, quand j'aurai bien satisfait*

1838. Novembre.

mon appétit, ils seront trop heureux d'avoir les débris, s'il en reste. » Et il avait raison, car il ne resta rien, ce qui n'empêcha pas la foule de se précipiter sur la place abandonnée par Pertahi et de rechercher tout ce qui avait pu échapper à la voracité de ce despote. Les femmes s'étaient aussi approchées de nous pendant notre dîner, mais elles étaient derrière les hommes, et on comprendra facilement qu'elles furent les dernières à prendre leur part de la desserte.

» Nous finissions à peine lorsqu'une pirogue arrive à la plage, et M. Lafond vient se joindre à nous. Celui-ci nous apprend que M. Gervaize a pu regagner le bord, et que c'est la pirogue qui l'a conduit sur l'*Astrolabe* qui vient d'arriver, et de l'amener sur l'île Isabelle. Il arrivait bien à propos. Pour satisfaire aux instances de Pertahi, nous nous mîmes à chanter de toute la force de nos poumons. Sans doute cette symphonie improvisée aurait fait fuir aussi loin que possible nos abonnés des Italiens ou de l'Opéra, mais nos sauvages se montrèrent moins difficiles; leur admiration se traduisait par un profond silence et une immobilité complète, et aussitôt que nous reprenions haleine, ils poussaient de grands cris de joie, et ils joignaient toutes leurs instances pour nous prier de recommencer. Enfin, désireux d'avoir aussi un échantillon de leur savoir, nous prévînmes Pertahi que nous allions danser à notre manière, et qu'ensuite viendrait son tour et celui de ses gens; et aussitôt, nous prenant tous quatre par la main, nous formons un rond, en plaçant Pertahi au milieu de

nous. Surpris de ce nouveau procédé, Pertahi paraît un instant peu rassuré, mais bientôt sa joie éclate avec de vifs transports : probablement il s'explique que c'est pour lui faire honneur que nous l'avons mis dans cette position exceptionnelle. Dès lors son amitié et sa reconnaissance nous sont entièrement acquises; quelques instants après, la lune se montre à l'horizon et Pertahi ordonne à son peuple de commencer les danses et les chants. Pour nous, nous changeons le rôle d'acteurs contre celui d'observateurs, et, certes, nous ne devions rien y perdre. 1838. Novembre.

» Qu'on se figure une vingtaine de sauvages, tant hommes que femmes, se prenant tous par la main et appuyant leurs épaules les unes contre les autres, puis entonnant un chant lent en ployant les genoux tous ensemble, et on aura le premier tableau du spectacle. Les hommes sont entièrement nus, sauf le maro qui leur entoure les reins; les femmes sont nues aussi, mais elles ont accumulé sur leurs fesses une si grande quantité d'herbes sèches, recouvertes par un morceau d'étoffe, qu'elles ont des postérieurs monstrueux; on dirait de larges fauteuils dont leurs reins sont les dossiers. On ne remarque sur aucun ni armes ni ornements. Leur chant est très-lent et monotone; il y règne un ensemble parfait; chacun crie de toute sa force, mais en s'accordant en tierce et en quinte; la mesure est à deux temps: décidément les Salomoniens ont l'oreille assez juste.

» Les danseurs formaient un demi-cercle, lorqu'un

1838. Novembre.

homme, armé de toutes pièces, se précipite au devant d'eux: il agite sa lance et se couvre de son bouclier; il paraît agité par le désir de détruire, car ses mouvements sont brusques, mais dirigés par la mesure du chant, et il a l'air de se contenir pour ne pas lancer contre la muraille des danseurs, la lance qu'il tient à la main. Enfin, peu à peu sa colère semble se calmer, et il finit par se joindre aux danseurs et par faire comme eux. Ceux-ci, dont le nombre s'est graduellement augmenté en se recrutant dans les deux sexes, forment alors un cercle complet qui du reste continue comme précédemment les exercices des genoux. Enfin la lassitude arrive, les danseurs se séparent, les hommes sont d'un côté, les femmes se mettent de l'autre, le chef Pertahi doit faire à lui tout seul les frais de l'entr'acte : il prend un coco, le charge sur son épaule, et se promenant de long en large entre les deux bandes de sexes différents, il fait de longues phrases que je regrette vivement de ne pouvoir comprendre. Du reste, il débite tout son discours sur le même ton, et ses seuls gestes en dehors de sa promenade consistent à fixer quelquefois la lune dont le disque jette une lumière blafarde sur toutes ces peaux basanées. Vous connaissez le portrait de Pertahi, sa longueur, sa largeur et sa rotondité, figurez-vous tout cela surmonté d'un coco, et vous verrez combien le spectacle était intéressant.

» Un deuxième tableau se préparait derrière le hangar, et une surprise d'abord peu agréable nous était réservée. Après le discours assez long de Pertahi,

vingt-cinq à trente guerriers, tous armés de lances et de boucliers, se précipitent sur le théâtre, c'est-à-dire devant le hangar ; notre premier mouvement à cet aspect est de nous réunir et de saisir nos armes ; et si on se met à notre place on le comprendra ; mais Pertahi est plus effrayé que nous, et vient nous prévenir sans doute que c'est un spectacle et non un combat réel dont il s'agit ; il reste au milieu de nous seul désarmé, et dès lors nous n'avons plus de craintes, nous sommes tout yeux pour voir ce qui va se passer ; du reste il s'agit simplement d'un vis-à-vis que doivent se faire les hommes armés sans démonstration de guerre. Le cercle se reforme, les guerriers divisés en deux bandes se posent aux extrémités d'un diamètre, tandis que les femmes et les hommes sans armes complètent les intervalles. Soixante-dix danseurs ou danseuses prennent part à ce nouvel exercice des genoux auquel succède ensuite la pantomime déjà décrite de Pertahi.

1838. Novembre.

» Nous avions remarqué que les Salomoniens portaient le plus grand respect à nos armes à feu, qui du reste ne nous quittaient pas, et je dois dire la cause de ce respect salutaire. Avant notre réunion sur l'île Isabelle, M. Lafond s'était trouvé seul au camp de pêcheurs dont j'ai parlé et qui est situé sur l'île Saint-Georges ; longtemps il avait demandé inutilement aux sauvages de lui donner un coco ; enfin, las de voir ses sollicitations inutiles, il avait saisi son fusil avec colère, et avait envoyé une balle dans un cocotier. C'était une imprudence, car il pouvait donner la preuve que

1838. Novembre. quelquefois les armes des Européens manquent le but qu'elles doivent atteindre, et cela seul aurait pu les décider à nous attaquer, ce qui leur eût été facile. Mais, par un heureux hasard, la balle avait frappé la tige d'un régime de cocos qui tomba avec fracas au milieu des naturels : dès lors on conçoit combien ils durent redouter nos fusils qui pouvaient conduire à des résultats pareils. Du reste, ces craintes pour nos armes nous valurent au moins d'avoir un lit du pays pour y passer la nuit. J'ai dit que chacun se loge où il peut et saisit la place qu'il trouve libre; mais Pertahi avait eu soin, dès notre arrivée, de désigner un coin du hangar, contenant quatre fois la largeur d'un homme, qui devait être spécialement réservé pour nous, et surtout pour nos fusils.

24 »Il était plus de minuit, les danses et les chants des sauvages ne cessaient point; mais comme ce qui se passait alors était une répétition continuelle de ce que nous avions déjà vu, ce spectacle ne nous charmait plus que très-modérément. Un de nous veillant à tour de rôle pour la sûreté de tous, les autres devaient songer à dormir, s'il était possible, et c'est ce que nous fîmes. J'ai dit, je crois, que j'avais un taio founaki Saé, qui, par suite de son nouveau titre, ne se faisait plus appeler que founaqui Doumoulini, tandis que l'on me désignait sous le nom de founaki Saé. Le changement de nom est le premier acte de cette fraternité passagère que doivent conserver l'une pour l'autre les deux parties contractantes. Chacun de nous avait le sien, et le

moment était venu où nous allions connaître tout ce que l'on gagne à se créer un tayo. Nous étions entrés dans la case : un feu y était allumé, quelques naturels étaient accroupis autour. Les préparatifs du coucher se réduisent à peu de chose: chaque naturel qui arrive va droit au foyer, il saisit un tison, et guidé par sa lueur il choisit une place où il puisse s'étendre. Grâce à nos fusils, nous trouvons la nôtre toute prête, mais singulièrement étroite : j'en occupais la limite; à côté de moi était étendu un sauvage, qui devenait mon compagnon de lit, ce dont je me serais bien passé. A peine établis dans notre réduit, nous sommes assaillis par une douzaine de femmes envoyées par Pertahi pour notre usage, toutes vieilles et laides : leur aspect était hideux. Notre position devenait embarrassante; prières, menaces, rien ne pouvait les rebuter, et plus elles éprouvaient de résistance, plus elles insistaient; enfin, il faut soutenir un assaut, et ce n'est qu'après force coups de pied et coups de poing que la tranquillité reparaît. Pour moi, je m'en croyais tout à fait débarrassé, et je commençais à espérer de pouvoir m'assoupir, lorsque je saisis dans ma carnassière, qui me servait d'oreiller, la main d'une de ces dames qui, après nos refus, était devenue la compagne de lit de mon camarade sauvage. Dès lors, désespérant de pouvoir jouir du repos, je vidai la place, non pas en y abandonnant mon manteau, mais en n'y laissant rien du tout, et pour cause. 1838. Novembre.

» Aussitôt que je parais en dehors du hangar,

1838. Novembre. Pertahi accourt et commence une longue énumération des qualités de ces dames, que nous avons si dédaigneusement repoussées;il me croit mécontent, et me montre que parmi les danseuses il ne restait que des jeunes filles, dignes seulement d'être abandonnées aux esclaves; il m'assure qu'il avait envoyé toutes ses favorites, et je dois dire à la louange de mon tayo Saé qu'il en avait fait autant. Il est probable que chaque tayo de ces messieurs avait agi de même; car, d'après ce que je pus saisir des raisonnements que me faisait Saé, il lui paraissait extraordinaire que, déjà possesseur de son nom, je ne voulusse point, en son lieu et place, exercer tous les droits conjugaux de ma nouvelle position. Pour moi, je fus d'autant plus étonné de cet usage bizarre, que les peuples noirs de l'Océanie ont toujours passé pour être très-jaloux de leurs femmes. Pertahi ne se trouve entièrement rassuré que lorsque je l'ai convaincu que je suis très-satisfait de sa bonne hospitalité, et que je suis sorti uniquement pour prendre l'air et voir les danses de son peuple. Il m'explique alors que dans les strophes que hurlent ces voix sauvages, chacun de nous a son épisode, et je regrette sincèrement de ne pouvoir même pas comprendre celle qui m'est destinée. Enfin, Pertahi, mécontent de mon inaction, m'engage vivement à me joindre aux danseurs; je ne me fais pas prier, la chose ne paraissant pas difficile, et j'espérais m'en tirer aussi bien que mes maîtres; mais je m'étais trompé: au bout d'un quart

d'heure, j'ai les genoux brisés et je suis horriblement fatigué; je suis obligé d'abandonner le cercle, aux applaudissements de la troupe. Je venais seulement de reconnaître en quoi, chez ce peuple, consiste le talent du danseur : il doit être infatigable. J'avoue ma faiblesse et me tiens pour battu. 1838. Novembre.

» Enfin le jour commence à paraître lorsque je sommeille à peine, étendu sur la terre près de la troupe des danseurs; mais les cris redoublent, jamais les sauvages n'ont fait tant de vacarme; je me lève aussitôt pour reprendre mon rôle de spectateur, car la scène va changer et nous approchons du dénouement. Quelques enfants arrivent chargés chacun d'un coco; ils poussent des cris étourdissants, puis, après avoir fait le tour du cercle, ils jettent leurs cocos dans le milieu et se tiennent à l'écart. Sur un signe de Pertahi les chants finissent, les femmes sortent de dessous le hangar une assez grande quantité de vivres tout préparés et les jettent au milieu des cocos, puis chacun prend la part qui lui revient et se retire. Ces hommes paraissent accablés de fatigue, et, après avoir dévoré le peu d'aliments qui leur ont été distribués, ils vont chercher un repos dont ils ont grand besoin.

» Tout est terminé lorsque le soleil se lève, l'air n'est plus agité que par les cris des oiseaux qui raniment notre ardeur à chasser. Armés de nos fusils, nous nous répandons dans la forêt; pour moi, je m'abandonne à mes guides, qui me mènent dans la montagne, en suivant un joli petit cours d'eau. Tout d'un coup, au

1838. Novembre.

sortir d'un fourré, je me trouve en face d'un naturel armé d'un superbe casse-tête qu'il soulève aussitôt qu'il m'aperçoit. Il était temps que mes guides cherchassent à le calmer, car, de mon côté, j'avais le fusil à l'épaule et le doigt sur la gâchette; quelques mots de ceux-ci suffirent, du reste, pour calmer le courroux de ce nouveau-venu, qui continua son chemin vers le débarcadère d'Opihi.

» Malgré la fatigue dont je suis accablé et un malaise général, je parviens jusqu'au sommet de la montagne, où je ne rencontre que trois cases abandonnées; mais là les forces m'abandonnent, et je m'assieds sur une pierre; puis, après avoir repris haleine, c'est tout ce que je puis faire que de gagner le bord de la mer par le chemin le plus direct, à travers quelques plantations de taro en assez mauvais état.

» Arrivé sur la plage, la fièvre m'avait gagné, et mes jambes refusent de me porter : les naturels s'empressent autour de moi, chacun cherche une plante dont il veut me frictionner; mais, peu confiant dans leur savoir médical, je refuse constamment leurs moyens et me contente de prendre un bain. J'avais à peine quitté mes habits, que plusieurs femmes paraissent et s'avancent en longeant la mer; elles devaient passer près de nous; aussitôt, tous les naturels, qui, comme moi, s'étaient jetés dans la rivière, s'accroupissent et me supplient d'en faire autant jusqu'à ce que ces femmes soient passées. Je suis frappé de cette marque de modestie chez un peuple où je venais de trouver si peu de réserve et de décence. Du

reste, me sentant plus fatigué encore, je me hâtai de reprendre mes vêtements, et bientôt après quelques naturels accoururent et me supplièrent de retourner à Opihi, en offrant de m'y conduire. MM. Ducorps et Lafond étaient loin dans l'intérieur des terres; je ne pouvais les suivre et ne devais pas les attendre; je comblai mes sauvages de joie en me rendant à leurs instances; mais je ne compris leur empressement qu'en arrivant à Opihi, où je trouvai M. Dumoutier qui n'avait point quitté le hangar. Pertahi n'attendait que mon arrivée pour faire commencer la danse des musiciens. Une vingtaine d'hommes composaient l'orchestre; une douzaine avaient des chalumeaux à deux ou trois rangs, qui rendaient deux ou trois sons à la fois en accords de tierce et de quinte; les autres n'avaient que de gros et longs tuyaux de bambous, le long desquels était accolé un tuyau plus étroit en accord d'octave avec le premier. Ces bambous, de largeur et de grosseur différentes, n'étaient percés que d'un seul trou et ne rendaient qu'un seul son; mais tous les instruments étaient entre eux en accord de tierce, de quinte ou d'octave; ils devaient former les basses de l'orchestre, pendant que les chalumeaux exécutaient le chant. Tous ces musiciens, qui étaient aussi les danseurs, étaient armés de pied en cap; d'une main ils tenaient leur lance, de l'autre leur bouclier et leur instrument; enfin un casse-tête suspendu à la ceinture qui leur entoure les reins, complétait l'équipement.

1838. Novembre.

» A un signal de Pertahi, tous ces hommes se ran-

1838. Novembre. gent en cercle, en laissant de l'espace entre eux; puis ils entonnent un air assez rapide et très-bizarre; la mesure est à trois temps, c'est un mouvement de valse; il y a un ensemble admirable; tous les gros bambous à la fois marquent la mesure par une note non soutenue et uniforme; cette musique, bizarre par son air sauvage, ne manque réellement pas d'harmonie. La danse des acteurs ne vaut pas la musique. D'abord ils tiennent leur lance horizontale, ensuite ils écartent les jambes et ploient les genoux comme s'ils allaient la lancer, puis ils tournent sur leurs talons en divisant ce mouvement en deux temps, ils se relèvent ensuite et font deux pas à gauche pour recommencer le même mouvement; de cette manière, chaque danseur occupe successivement toutes les places autour du cercle, et la danse n'est terminée que lorsque chacun d'eux est arrivé à son premier point de départ. Tous ces mouvements s'exécutent avec ensemble et en mesure, mais lentement. Trois mesures de la musique sont nécessaires pour chaque temps de mouvement.

» A la danse des hommes succède celle des femmes. Pertahi est un homme de parole. Il nous avait promis ce spectacle et il n'en donne le signal que lorsqu'il nous voit tous prêts à en jouir. Les danseuses sont au nombre de cinquante. Je ne parlerai pas de leurs charmes, car j'ai reçu un trop bon accueil chez les Salomoniens pour médire de leurs dames. Du reste, il y en a de tout âge, et elles se présentent sur la scène parées de tous leurs atours. Leur tête est

blanchie à la chaux ; des colliers en dents de toute espèce s'enroulent autour de leur cou; depuis la nuit dernière, leur postérieur n'a rien perdu de leur ampleur artificielle. Elles ont dans les cheveux, et partout où elles peuvent les loger, des paquets de fleurs odoriférantes; chacune d'elles tient à la main un petit bâton bien sculpté, long de 70 centimètres, et garni de plumes de cacatoës; elles s'avancent lentement et en file, se rangent en cercle, puis Pertahi donne le signal, et aussitôt elles entonnent un air assez rapide, mais très-monotone, qu'elles chantent à l'unisson. Le premier pas de leur danse consiste à écarter leurs pieds en étendant leurs bâtons horizontalement; dans le second, elles rapprochent leurs pieds en frappant la terre avec leurs talons; puis, ramenant leur bâton verticalement, elles tournent sur elles-mêmes dans le troisième temps pour recommencer ensuite. Cette danse ne manque pas d'un certain effet; mais, pour pouvoir la juger, il faudrait comprendre le sens des paroles que nous psalmodient nos danseuses.

1838. Novembre.

» Il est près de midi lorsqu'un repas général termine complétement la série de fêtes que Pertahi a improvisée, je pense en notre honneur. La foule des acteurs s'est grossie de tous les habitants des villages circonvoisins qui obéissent à Pertahi et qui viennent probablement sur son invitation en prendre leur part. Les femmes apportent une grande quantité de taro et de poisson cuit dans des feuilles de bananier, et Pertahi en fait la distribution. J'en aurais peut-être pris ma part si je n'avais été malade et si le poisson

1838. Novembre. n'eût pas été faisandé, ce qui est fort du goût des sauvages, mais fort peu du mien.

» Plus que jamais j'étais l'ami de Pertahi, et, pendant que les assistants dévoraient les vivres, j'en profitais pour m'introduire dans le logement des femmes sans que Pertahi vînt me crier tabou. Du reste, il n'y avait rien de bien séduisant à voir ; la demeure des femmes est divisée en petits carrés où elles sont parquées. Un foyer existe devant chacun de ces réduits qui, sans doute, servent à une même famille. Ça m'explique comment une si grande quantité d'aliments pouvaient être préparés à la fois dans un espace en apparence si resserré.

» J'étais réellement souffrant, et je pressais Pertahi de me donner une pirogue et des pagayeurs. M. Dumoutier aussi attendait depuis la veille ; il demandait aux sauvages des têtes de mort ; la demande était difficile à faire ; il ne pouvait pas entrer dans le cerveau de nos sauvages qu'on désirât des débris de leurs morts ; ils expliquèrent cela à leur façon, et en conclurent que notre phrénologiste voulait une tête, mais fraîche et saignante, afin d'en dévorer la cervelle dont ils sont très-friands. Du reste, ils y mirent beaucoup de complaisance. « Le village où nous pouvons en couper est tout près d'ici, dirent-ils à M. Dumoutier ; prends ton fusil, voilà une pirogue, nous te conduirons, et tu en tueras tant que tu voudras, ce sont des ennemis. » Notre pauvre phrénologiste, qui voyait déjà la pirogue prête à partir pour aller lui chercher des débris humains, fut fort désap-

pointé de cette interpellation qui détruisait tout son espoir. Les sauvages ne comprirent rien à ses scrupules ; mais enfin l'offre en resta là, et M. Dumoutier se décida à rentrer avec moi. Mon Taïo-Sahe ne veut pas nous quitter encore ; il va annoncer à M. d'Urville que Pertahi lui apportera des présents, et c'est sa pirogue qui nous ramènera à bord. 1838. Novembre.

» En quittant le rivage d'Opihi, nous passons assez près du village ennemi dont j'ai déjà parlé ; naturellement la conversation s'engage sur les repas humains, l'occasion était belle ; Sahe mourait d'envie de parler ; il suffit de le questionner. Dans l'énumération des choses qui se mangent à Opihi, Sahe fait tout d'abord entrer le nom de trois peuplades qu'il nous désigne du doigt et qu'il semble dévorer des yeux. « Rien n'est délicieux, nous dit-il, comme le corps d'un ennemi tué dans le combat ; lorsque cet heureux événement arrive, la nation de Pertahi chante toute la nuit de plaisir ; on apporte le cadavre et on procède ainsi qu'il suit : le crâne est ouvert, et les chefs, ceux dont le palais est le plus délicat, plongent des bananes dans la cervelle et la mangent crue ; ce n'est que lorsqu'il n'en reste plus que l'on commence à manger les cuisses ; ensuite c'est le tour des mains, et enfin les reins viennent en dernier. Un couplet consacré est chanté par les chefs appelés à ce repas à chaque membre qui tombe. Enfin le reste est abandonné au peuple, après, toutefois, que l'on en a encore enlevé les parties naturelles ; celles-ci sont ployées dans des feuilles de bananier et cuites

1838. Novembre. au four; elles sont offertes aux chefs suprêmes. » Sahe, après avoir fini la description de son horrible repas, commence à son tour à nous demander comment nous procédons dans un cas pareil, tant manger son ennemi lui paraît une chose naturelle; mais dans ce moment nous accostons l'*Astrolabe*, et Sahe va faire sa commission auprès du commandant, de qui il obtient la permission de coucher à bord.

» Pour terminer mon récit, j'ajouterai que MM. Ducorps et Lafond, que nous avions laissés sur l'île Isabelle où ils voulaient chasser, en furent empêchés par la pluie quelques heures après notre départ, et qu'ils furent assez heureux pour trouver des pirogues qui, le même jour que nous, les amenèrent coucher à bord de l'*Astrolabe*. »

25. Dès le lendemain, en effet, ainsi que me l'avait annoncé Sahe, une flottille composée de sept à huit pirogues accoste l'*Astrolabe* sur les onze heures. Pertahi monte à bord, et, s'avançant près de moi, il m'offre en cadeau un petit cochon sauvage vivant, quelques paniers de taros et deux ou trois douzaines de cocos. Je lui fais donner en retour une grande hache, une demi-douzaine de mouchoirs rouges, trois couteaux voiliers, et deux dents de cachalot qu'il estime plus que tout le reste; puis, au bout d'une heure, il me demande la permission de se retirer, et me fait ses adieux en me priant de revenir bientôt. Toutes les pirogues le suivent. Le soir, nos chasseurs rapportent encore une centaine de pigeons qu'ils ont

tués sur l'îlot du Passage, et chacun rentre à son bord pour être prêt à l'appareillage. 1838. 26 Novembre.

Les corvettes n'ont plus qu'une ancre à lever, et, dès le lendemain à cinq heures du matin, elles avancent lentement dans la baie des Mille Vaisseaux. Le calme le plus parfait semble régner sur les eaux qui ne sont agitées que par nos avirons de galère. Mais avant de quitter définitivement l'anse de l'*Astrolabe*, nous devions toucher le fond avec notre quille; un pâté de corail un instant arrête notre marche, mais pour peu de temps; puis les corvettes déploient leurs voiles et reprennent leur vitesse (*).

(*) Notes 4, 5, 6 et 7.

CHAPITRE XXXVII.

Fin de la reconnaissance des îles Salomon. Considérations générales sur cet archipel. Traversée des îles Salomon aux îles Hogoleu.

1838.
Novembre.

En quittant le mouillage, mon intention était de courir de longues bordées entre les îles *Guadalcanar*, *Marsch* et *Isabelle*; mais les calmes interrompus seulement par de folles brises de vents d'ouest nous tiennent pendant deux jours presque à la même place.

L'horizon, du reste, est superbe; nous apercevons distinctement, en outre des terres déjà reconnues, les hauts sommets de Guadalcanar, et une terre qui doit être l'île Marsch et qui paraît comme un point à une très-grande distance.

Jusqu'à la fin du mois notre navigation est peu intéressante; elle peut se résumer en peu de mots. Les vents sont décidément fixés à l'ouest. Chaque jour nous amène de forts grains de pluie qui nous inondent d'eau: beaucoup d'oiseaux de mer, des marsouins des bandes de divers poissons, de gros souffleurs, un ou deux cachalots: voilà tout ce que nous voyons à

la mer. Un requin seul se laisse prendre à l'hameçon aux applaudissements toujours unanimes de l'équipage qui compte là-dessus pour son repas. Les seules terres en vue sont celles d'Isabelle que nous longeons à sept ou huit milles de distance. Du reste, celles-ci n'offrent rien d'intéressant : dominées par une chaîne de montagnes dont les sommets sont souvent fort élevés, elles ont un aspect des plus sauvages ; nulle part on ne remarque de cultures ; nous en passons trop loin pour apercevoir les habitations et les détails de la côte ; cependant, celle-ci paraît peu élevée, très-boisée, et bordée par une ceinture impénétrable de palétuviers. Des coupées assez étroites annonceraient une grande quantité de petites îles sur certains points, ou des embouchures de rivières. 1838. Novembre.

Le 1er décembre, au moment du coucher du soleil, nous rangons, à petite distance, un îlot que je suppose être l'île *Nairn*, puis la côte d'Isabelle remonte vers le nord, et nous entrons dans une mer très-clapoteuse qui annonce de violents courants. Je ne doute plus que nous ne soyons à l'entrée du canal qui sépare l'île *Isabelle* de l'île *Choiseul*, et je renvoie au lendemain pour le franchir. 1er Décembre.

Vers les quatre heures du matin, nous sommes assaillis par un raz de marée dont le mugissement imite, à s'y tromper, le bruit de brisants très-rapprochés. Je n'étais point sans inquiétudes, car je savais que l'île Isabelle se termine à l'ouest par une longue bande de récifs. Au point du jour, je reconnais que je suis peu éloigné d'une chaîne d'îles basses qui oc- 2.

1838. Décembre. cupent la majeure partie de l'intervalle compris entre *Isabelle* et *Choiseul*.

D'autre part, plusieurs îles hautes inconnues occupent l'espace entre ces dernières îles et l'emplacement de Marsch. Malheureusement elles disparaissent bientôt, lorsque, avec le soleil, l'horizon devient moins net; et comme elles sont très-éloignées, il ne nous est pas possible d'assigner leur position. Ce doivent être les hauts sommets des îles *Hammond*.

Je cherche le passage en apparence le meilleur entre ces îles basses, et bientôt les deux corvettes y donnent à pleines voiles. Mon intention est de repasser au nord des îles Salomon, car les vents paraissent irrévocablement fixés au S.-O.; il devient impossible de reconnaître la côte sud de Choiseul, sans s'exposer à perdre beaucoup de temps.

Un sommet élevé couronne la pointe est de l'île Choiseul, et, si je ne me trompe, ce doit être l'île de *Première-Vue* de Surville. Celui-ci, en effet, l'aperçut de fort loin, et comme les terres qui joignent ce sommet à Choiseuil sont basses, Surville dut croire que c'était une île, à laquelle il a imposé le nom de *Première-Vue*.

Vers une heure nous étions tout à fait dégagés du canal, une longue et forte houle venant du nord agitait nos corvettes, les sommets d'Isabelle s'abaissaient sous l'horizon, tandis que les terres élevées de Choiseul se déroulaient devant nous. Mon domestique, qui faisait de la pêche à la ligne son occupation presque continuelle, prend en ce moment un très-

beau poisson, dont la distribution se fait entre toutes les gamelles. Il paraît aussi que dans ce moment, de dessus le gaillard d'avant, on a aperçu distinctement le fond, du moins c'est ce que m'assure *Chedeville*, dont le témoignage est appuyé par celui des quatre à cinq matelots qui se trouvaient à ses côtés. 1838. Décembre.

Il en résulterait que nous aurions passé sur un banc de 6 à 8 brasses, et c'est un fait à vérifier par nos successeurs.

Les vents d'ouest, par très-fortes rafales, auxquelles succèdent des calmes fatigants, des brumes épaisses, viennent ensuite singulièrement contrarier nos projets de reconnaissance; il nous faut passer trop loin de la côte pour en apercevoir les détails. Les terres de Choiseul paraissent très-hautes, montueuses; elles sont escarpées et tombent à la mer par des pentes rapides; deux colonnes de fumée, que nous apercevons sur les sommets des montagnes, indiquent qu'elles sont habitées; du reste, je crois maintenant que la population des îles Salomon est excessivement pauvre, car, au milieu des nombreuses îles basses que nous avons longées dans le détroit de *Manning*, nous n'avons aperçu ni cocotiers, ni cases, ni pirogues, ni traces d'habitants.

Aujourd'hui seulement, nous pouvons approcher le cap *Alexander* qui termine l'île Choiseul vers l'ouest. 4.
Ces terres paraissent là s'étendre davantage pour former des plaines assez étendues. Le cap Alexander est formé par des terres assez basses, et qui

1838. Décembre. paraissent très-cultivables, tandis que plus à l'est ce sont des mornes rocailleux qui s'élèvent brusquement du sein des eaux. Toutefois, je dois ajouter que nous avons pu remarquer deux ou trois fumées s'élevant du flanc de ces montagnes, tandis que vers la côte nous ne voyions pas traces d'habitants.

Poussés par une belle brise du sud, vers cinq heures du soir, nous abandonnons les terres de Choiseul; plusieurs îles élevées et peu étendues se montrent sur bâbord dans le détroit de Bougainville, et la grande île de ce nom laisse voir ses sommets malgré la brume épaisse qui nous entoure.

5. Le lendemain au jour, nous nous retrouvons en vue des mêmes terres de la veille, seulement Choiseul a disparu, et nous avons assez rapproché l'île Bougainville pour suivre les détails de ses côtes. Malheureusement le vent nous a abandonnés, ce n'est que bien lentement que nous défilons devant cette grande et haute terre.

De nombreuses fumées qui s'élèvent sur les flancs des montagnes, accusent sur l'île Bougainville une population plus nombreuse que dans les îles du groupe que nous venons d'explorer. Plusieurs de ces montagnes sont d'une hauteur considérable, et leur disposition semble donner à l'île une grande largeur.

La mer paraît aussi richement dotée : des marsouins, des dorades (coryphées à bandes transversales), des vielles, des requins, une énorme raie de deux à trois mètres de large, rodent autour de nous. Nos

pêcheurs sont aux aguets, et je dois dire que leur pêche est heureuse. 1838. Décembre.

Nous parvenons aujourd'hui à rapprocher la côte à la distance de quatre à cinq milles; elle paraît très-accidentée, couverte de bois épais; elle est dominée par une chaîne d'immenses montagnes. Le plus élevé de ces sommets offre des teintes qui, par la réflexion du soleil, ressemblent à des amas de neige dans les ravines. 6.

Les calmes, qui nous laissent presque sans mouvement, donnent toute facilité aux naturels de venir nous visiter, mais bien que quelques fumées s'élèvent vers la côte, ce n'est que vers deux heures qu'enfin une pirogue sans balanciers se dirige sur nous. Elle est montée par sept pagayeurs noirs; elle gouverne sur la *Zélée* qu'elle atteint. Ce n'est qu'une heure après qu'elle retourne à terre.

Dès la veille, nous apercevions une longue pointe basse et boisée, qui semblait s'avancer beaucoup au large; mais aujourd'hui seulement, nous pouvons la rapprocher. C'est la pointe Laverdie, qui termine l'île Bougainville vers le N.-O. L'aspect de la côte devient dans cette partie bien plus riant et plus riche. Vers le N.-O., l'île Bougainville est bordée par de longues étendues de terres basses, au milieu desquelles on voit quelques îlots. De nombreuses touffes de cocotiers garnissent la plage et même les hauteurs. Sur les pentes des coteaux, on distingue quelques cases isolées, et un grand nombre de fumées. 7.

Vers les neuf heures, nous passions lentement près

1838. Décembre.

la pointe Laverdie, lorsque, d'une espèce de chenal formé par une petite île basse en avant de la plage, nous voyons s'avancer une flotte salomonienne, composée d'une vingtaine de petites pirogues à balanciers. Chacune de ces embarcations est formée d'un seul bloc de bois; elle porte de trois à cinq hommes; elles se dirigent sur nous en pagayant au son d'une espèce de chant psalmodié, que les naturels chantent à l'unisson.

Plusieurs viennent nous accoster et nous contempler à leur aise. Les hommes qui les montent sont entièrement nus; ils n'ont pas même l'indispensable *maro*. Ils portent peu d'ornements; mais, par compensation, ils ont leurs pirogues bien garnies d'arcs et de flèches qu'ils échangent contre des haches. Ils apportent aussi quelques cocos et quelques bananes, mais les marchés sont difficiles à conclure, parce qu'ils ne paraissent faire aucun cas des colliers, des couteaux, et des étoffes que nous pouvons leur offrir. Au bout de six à huit minutes, les pirogues nous quittent brusquement, et toutes ensemble vont joindre celles qui déjà se trouvent le long de la *Zélée*.

Nos sauvages nous avaient à peine quittés, que nous découvrons un navire à toute vue dans le N.-E. Aussitôt je gouverne dessus, et bientôt je le rapproche; mais ensuite, reconnaissant à son allure (vent arrière) son peu d'envie de communiquer avec nous, je rallie de nouveau la côte à petite distance.

Sur le point où nous sommes, les hautes montagnes de Bougainville font brusquement place à quel-

ques monticules couverts d'herbes seulement, et sur lesquels on ne distingue que quelques arbres fort clairsemés. Une longue bande de terres basses et boisées se prolonge jusque très-près de l'île *Bouka*. Nous pouvions alors clairement distinguer sur le rivage les naturels qui se réunissaient à la plage, et même ceux qui, assis par groupes à l'entrée de leurs cases, regardaient passer nos corvettes sans se déranger. Au reste, tout le pays est littéralement couvert de fumées, ce qui annonce une population considérable. 1838. Décembre.

A midi, la brise faible du N.-E. qui nous pousse, est subitement remplacée par une belle brise d'O. Nous défilons rapidement, en laissant à belle distance le détroit qui sépare Bougainville de Bouka. Il paraît très-étroit et peu praticable. L'île Bouka, qui termine l'archipel Salomon, est beaucoup moins élevée que sa voisine; la brume nous empêche d'en bien suivre les détails; mais elle paraît riche et bien peuplée; à six heures du soir nous ne sommes plus qu'à deux milles de sa pointe nord, et nous faisons nos adieux définitifs aux îles Salomon. Avant de passer outre, nous allons esquisser leur histoire et récapituler ce que nous avons appris sur la population.

L'archipel des îles Salomon fut découvert en 1567, par *Alvaro Mendana de Neira*, qui partit du Callao le 10 janvier, à la tête d'une flotte nombreuse que le gouverneur du Pérou, Lopez Garcia de Castro, envoyait en découverte, à la recherche des terres qui produisent l'or. Le nom d'*Iles de Salomon*, que le

1838. Décembre.

navigateur espagnol imposa à la nouvelle découverte, indique assez quelle idée romanesque l'enthousiasme s'était formée de leur richesse. Ce fut dans la baie de *Santa Isabel de la Estrella* que l'escadre laissa tomber ses ancres; le général fit dire la première messe sur cette terre; puis il fit construire un brigantin qu'il envoya en découverte sous les ordres du mestre de camp Pedro de Ortega. Celui-ci commença par longer la côte d'Isabelle, prit son point de départ au cap *Prieto*, et ensuite courut dans l'est, où, après avoir découvert deux petites îles (îles Ortega) et les îles *Ramos*, il aborda sur une grande île que les naturels du pays nomment *Malaita.*

Dans le S.-E. du cap Prieto et à neuf lieues de distance, dit la relation, il découvrit plusieurs îles : la première fut appelée *la Galera*; la deuxième paraissait peuplée et bien cultivée : il la nomma *Buena-Vista.* Autour de celle-ci on vit plusieurs petites îles, formant autour d'elle une ceinture presque continue. Tout près de Buena-Vista, Ortega vit encore cinq îles, dont la plus rapprochée et la plus grande reçut le nom de *la Florida*; les trois suivantes furent nommées *San Dimas*, *San German* et *Guadalupe;* et, enfin, la plus sud reçut le nom de *Sesarga.* Cette dernière île est élevée, de forme ronde et bien peuplée. On y trouve des ignames et des cochons, et on remarque au milieu de l'île un volcan qui vomit sans cesse une épaisse fumée*.

* La carte des îles Salomon, qui fait partie de cette publication, a été levée et dressée par moi pendant le cours de notre

Ensuite, Ortega découvrit encore la grande île de Guadalcanar; il imposa son nom à une belle rivière qui arrosait cette terre ; puis le brigantin fit le tour d'Isabelle, reconnut la baie des Mille-Vaisseaux, le canal qui sépare Saint-Georges, et enfin vint rejoindre la flotte toujours mouillée au port de *Santa-Ysabel de la Estrella.* 1838. Décembre.

Le général espagnol n'avait pas eu à se plaindre des naturels : ils lui avaient envoyé en présent un

navigation. Les noms des îles me furent donnés par M. d'Urville, et j'ai cru devoir, après sa mort, les conserver tels qu'ils y sont portés.

Cependant, si le lecteur veut bien suivre le récit que fait Ortega de ses découvertes, il se convaincra bien vite que les îles désignées sur la carte sous les noms de Buena-Vista, la Florida, Sesarga, sont les îles Galera, Buena-Vista, et Florida d'Ortega. J'ajouterai que c'est le 17 novembre au matin seulement, que nous avons reconnu ces îles; vers le sud nous n'apercevions pas la fin des terres, je ne doute donc pas qu'une longue chaîne d'îles dont nous n'avons vu que les plus septentrionales, ne s'étende entre Malaita et Guadalcanar, et que c'est à la suite des terres que nous avons reconnues, que nos successeurs trouveront les îles San-Dimas, San-German, Guadalupe et Sesarga avec son volcan.

Du reste, le commandant de l'*Astrolabe*, dans son journal manuscrit, se contentait de noter, avec fort peu de détails, les faits qui se passaient journellement sous ses yeux, et rien de plus. Ainsi il ne s'est point prononcé autrement que par les noms de cette carte, sur la question géographique des Salomons; mais je crois fermement que s'il lui eût été donné de rédiger cette partie de son travail, il aurait consulté les récits des navigateurs qui nous ont précédés, et il se serait rangé à l'opinion que j'émets en ce moment.

V. D.

1838. Décembre. quartier d'enfant auquel étaient joints le bras et la main. Mendana l'avait fait enterrer et ce procédé avait peu flatté les naturels, qui s'étaient retirés confus, mais sans recourir aux armes.

Les Espagnols furent moins heureux au port de la *Crux*, sur la côte de Guadalcanar où ils allèrent ensuite mouiller. Un détachement de trente hommes, envoyés pour aller rechercher une rivière, fut obligé de s'occuper uniquement de sa défense. Un acte de violence de la part des Espagnols, l'enlèvement d'un jeune Indien, vint attirer sur eux la vengeance des naturels : neuf hommes et le pourvoyeur de la flotte périrent par les armes des sauvages qui, huit jours après, devenaient victimes de terribles représailles. La flotte vint encore mouiller sur l'île Christoval, et y laissa quelques traces de sang avant de retourner au Pérou, où elle arriva le 22 janvier 1568.

Quelque temps plus tard, une nouvelle flotte était confiée à Mendana, pour aller arborer le pavillon espagnol sur ses nouvelles découvertes et y établir un riche comptoir ; mais cette deuxième expédition ne fut marquée que par des revers : elle découvrit la grande et belle île de *Santa-Crux*, où le général espagnol perdit la vie, mais l'escadre ne put pas arriver aux îles Salomon, qu'elle cherchait. Deux siècles devaient encore s'écouler avant de pouvoir retrouver cet archipel, dont les premiers découvreurs avaient tant vanté les richesses.

Ce fut au mois de mai 1767 que Carteret, après avoir vainement cherché les îles Salomon, et fuyant

l'île Santa-Crux (île de lord Egmond) pour gagner la Nouvelle-Bretagne, découvrit les îles *Gower*, *Carteret* et *Simpson*. Le navigateur anglais ne soupçonna pas d'abord que ces îles faisaient partie du groupe important signalé par Mendana. L'imprudence de son maître d'équipage l'avait mis en hostilité ouverte avec les naturels de Santa-Crux, où il n'avait pu se procurer aucune espèce de rafraichissements. Son équipage était dans un état déplorable; aussi, après avoir enlevé quelques pirogues chargées de cocos aux habitants de l'île Gower, qui avaient tenté de massacrer les hommes d'un de ses canots, il se dirigea sur la Nouvelle-Bretagne sans chercher à faire de nouvelles découvertes. Sur sa route, il retrouva les îles *Ontong-Java* qu'il appella les *Neuf-Iles*. Le 25 mai, il aperçut une île grande et haute (île Bouka) qu'il estima être située à dix lieues dans le S. $\frac{1}{2}$ S. E. de l'île de *Sir Charles Hardy*, que, le premier, il vit pour la première fois. Il imposa à la grande terre, que, du reste, il ne reconnut pas, le nom de *Winchelsea*, et ensuite il continua sa route sur l'île *Saint-Jean* de Schouten et la Nouvelle-Bretagne.

1838 Décembre.

Dès l'année suivante, Bougainville, après avoir découvert la *Louisiade* et nommé le cap de la *Délivrance*, trouva sa route barrée par de grandes et hautes terres, lorsqu'il cherchait à doubler la Nouvelle-Guinée par le nord. Le navigateur français venait de compléter la découverte des grandes îles Salomon, dont Mendana n'avait vu qu'une partie. Il imposa le nom de *Choiseul* à la première île décou-

1838. Décembre. verte, sur laquelle il vint ensuite chercher un mouillage (à la baie de Choiseul) dont son équipage avait grand besoin; il y retrouva les pirogues sans balanciers comme les a dépeintes Mendana; comme le général espagnol, il vit ses canots attaqués par les sauvages, et il fallut plus d'une décharge pour les mettre en fuite. Bougainville ne resta que quelques jours dans cette relâche. Pressé de revoir des rives plus hospitalières, il traversa le détroit qui porte son nom, et, ignorant les découvertes de Carteret, il laissa aux deux grandes îles qu'il découvrit les noms de *Bougainville* et de *Bouka.*

En 1769, un navire français de la compagnie des Indes, le *Saint-Jean-Baptiste*, commandé par l'intrépide Surville, reparaît au milieu de cet immense archipel, et vient nous léguer sur ces îles les notions les plus complètes que nous ayons. Il part, le 3 mars, de l'Inde, pour venir atterrir sur la côte nord de l'île Choiseul, dont une montagne, qui lui paraît être isolée comme une île, reçoit le nom d'île de Première Vue*; puis, continuant sa route à l'est, et après avoir signalé comme une baie entourée de pe-

* M. d'Urville, dans son *Voyage pittoresque*, dit qu'un officier fit, en canot, le tour de l'île de Première Vue. Si ce fait était vrai, les reconnaissances dernières de l'*Astrolabe* auraient constaté que l'île de Surville n'existe pas; mais j'ai pu consulter le voyage manuscrit de Pottier de l'Horme, lieutenant du *St-Jean-Baptiste*, qui dit, au contraire, qu'en rapprochant l'île de Première Vue, on aperçut des terres basses dans le S. E. et le S. O., qui semblaient la lier à la grande terre; ce qui est vrai.

V. D.

tites îles le détroit de Manning, il va mouiller au port *Praslin*, qu'il vient de découvrir sur l'île Isabelle. 1838. Décembre.

Comme ses prédécesseurs, Surville eut des combats à soutenir contre les naturels des îles Salomon; il fallut repousser leurs attaques et se tenir en garde contre leur perfidie. Ce fut à la suite de ces hostilités que Surville parvint à se saisir du Salomonien *Lova-Sarega*, qui a fait un si long séjour sur le *Saint-Jean-Baptiste*, et qui a donné de si utiles renseignements sur ses compatriotes.

Surville quitte bientôt ce port, où avait coulé le sang de ses hommes, pour reprendre sa route à l'est. Après avoir longé toute la côte septentrionale d'Isabelle, il reconnaît Malaïta, aperçoit l'île Dower de Carteret, qu'il nomme *Inattendue*, et enfin découvre les îles des *Contrariétés*, les *Sœurs*, les îles du *Golfe*, revoit les îles *Anna* et *Catalina*, et quitte définitivement les îles Salomon, en laissant aux îles Isabelle et Malaïta, qu'il croit ne former qu'une terre, le nom général de *Terre des Arsacides*.

D'après les découvertes des Français, et les travaux de Fleurieu, on ne douta plus que les terres nouvellement découvertes ne fussent les mêmes que celles que Mendana avait appelées îles Salomon.

En 1788, le lieutenant de la marine anglaise Shortland, parti de Botany-bay avec quatre navires qu'il était chargé de reconduire en Europe, vint atterrir sur l'île *Guadalcanar*, qu'il appella *île de Sir Charles Middleton*, puis il continua sa route à l'ouest, sans mouiller, et découvrit les îles *Marsh*, *Ham-*

1838. Décembre. *mond*, et vint reprendre la terre de Bougainville au cap *Satisfaction*. Là il eut quelques communications sous voiles avec les indigènes, qui montrèrent des intentions pacifiques; la baie d'où ces naturels étaient sortis, reçut le nom de *baie des Indiens*. Shortland découvrit encore les îles de la *Trésorerie*, puis il prit le passage de Bougainville, revit l'île de ce nom, celle de Choiseul, et abandonna l'archipel en laissant à toutes ces terres le nom de *Nouvelle-Géorgie* *.

Il ne restait plus de découvertes importantes à faire dans l'archipel des Salomon, toutes les grandes îles de Mendana avaient été retrouvées, et les routes des navigateurs en avaient assigné toutes les limites principales. Mais aucun travail sérieux où l'étendue exacte des terres, leur configuration, les ressources des ports, pussent être assignées, n'était encore déposé dans les cartons hydrographiques, lorsque l'amiral d'Entrecasteaux vint, en 1792, commencer l'exploration de ces découvertes, presque toutes françaises. Toute la côte méridionale de ce vaste archipel fut reconnue par les frégates de l'amiral français; du reste, toutes ses recherches furent scientifiques; il

* Je n'ai fait mention ici que des terres réellement retrouvées ou découvertes par Shortland. Tout ce que l'on sait de ce voyage, est dans ce qu'en a dit le gouverneur Philip, dans la relation de son voyage à Botany-bay; l'auteur de cet ouvrage, égaré par l'amour-propre de la nationalité, rapporte au lieutenant Shortland la découverte de plusieurs terres vues déjà par Bougainville. Voyez *Découvertes des Français en* 1768 *et* 1769, par de Fleurieu.
V. D.

ne toucha nulle part; il ne communiqua qu'avec quelques naturels qui abordèrent les frégates pour leur décocher quelques flèches. En présence des beaux travaux hydrographiques complétés par la marine française, c'est à peine si on s'aperçut du passage de quelques navigateurs anglais qui conduisirent leurs navires à travers l'archipel. Cependant, en 1792, Manning avait traversé le détroit qui porte son nom, et nous devons encore mentionner la route du vaisseau l'*Indispensable* qui, en 1794, sépara définitivement Guadalcanar de Malaïta, ou la terre des Arsacides, en passant entre les deux. Du reste, aucun de ces navigateurs ne fit des travaux importants qui pussent ajouter aux détails géographiques de l'archipel.

1838. Décembre.

L'archipel des îles Salomon s'étend du N. O. au S. E., sur un espace de deux cents lieues. Il se compose de huit à dix îles principales, et de beaucoup d'autres moins considérables, dont le nombre ne saurait encore être définitivement fixé aujourd'hui.

La charpente de ces îles est presque partout la même: c'est une longue chaîne de montagnes souvent fort élevées, qui en forme le centre en courant dans la direction générale du groupe. De beaux versants viennent, par un plan peu incliné, s'étendre jusqu'au rivage, qui généralement se présente bas, et souvent garni de palétuviers dont le pied est baigné par l'eau salée. Une végétation active et vigoureuse en couvre la totalité, et ce n'est que de distance en distance, que l'on aperçoit de rares intervalles où le sol

1838. Décembre.

n'est couvert que de fougères, souvent consumées par les incendies allumés par les hommes. Du reste, les îles principales jouissent de tous les avantages des grandes terres; parfois on remarque de belles plaines que surmontent au loin de hauts sommets. De nombreuses rivières en descendent, et si on en juge par les arbres qui couvrent ces terrains, le sol est de la plus grande fertilité. Si de remarques isolées on pouvait conclure des généralités, le peu de jours que nous avons passés au port de l'Astrolabe, nous auraient convaincus, que des pluies très-abondantes viennent journellement attiédir l'air brûlant de ces contrées.

La population des îles Salomon paraît être bien irrégulièrement distribuée sur les îles qui composent l'archipel; car tandis que Christoval, Bougainville et Bouka, sont en apparence très-peuplées; Malaïta, Isabelle et Choiseul ne nous ont semblé contenir qu'un nombre d'habitants bien inférieur à celui qu'elles pourraient nourrir. Du reste, la population ici ne suit point seulement le rivage de la mer; les maisons, placées jusque sur le sommet des montagnes, indiquent assez une population intérieure. Il serait impossible de fixer, d'après les données qu'on possède aujourd'hui, un chiffre approximatif sur ces peuplades.

Les caractères physiques des Salomoniens sont très-difficiles à donner; car si leur ensemble est le même, ils paraissent varier beaucoup suivant les points de l'archipel où ils vivent.

Pl. XCVIII. Les naturels de Christoval sont en général petits et faibles, mais bien constitués. Ceux d'Isabelle, qui

paraissaient appartenir à une peuplade bien plus pauvre, nous parurent chétifs et misérables, surtout si on les compare à ceux de Bougainville, qui sont agiles, vigoureux et bien faits. Ils ont en général la peau noire, de ce noir mat qui caractérise la race noire de l'Océanie. Cependant à Isabelle nous remarquâmes des teintes très-différentes : quelques-uns étaient presque cuivrés. Ceux de Bougainville étaient beaucoup plus noirs et plus luisants ; ils offraient presque des traits polynésiens. Leurs cheveux sont crépus et très-serrés, souvent ébouriffés à la manière des Papous. Quelquefois leur coiffure est arrangée par mèches rousses, en forme de panaches. Pottier de l'Horme dit, dans son manuscrit, qu'il vit des chevelures parfaitement blondes : je crois qu'il y a exagération ; mais il aura vu des coiffures composées de mèches rousses. Leur taille est moyenne, leurs traits annoncent de l'intelligence ; mais leur visage porte toujours un air de défiance qui ne les quitte pas.

1838. Décembre.

Nos devanciers ont toujours peint les naturels des Salomon sous les couleurs les plus défavorables ; presque toujours, en effet, ceux-ci n'ont eu avec les Européens que des relations où ils ont laissé voir une grande perfidie et une férocité remarquable. Pour nous, nous n'avons trouvé chez les naturels d'Isabelle que des intentions très-pacifiques ; il est vrai de dire que la peuplade que nous avons visitée, paraissait pauvre et misérable ; la terreur que leur inspiraient nos corvettes avec leurs canons, la crainte

1838. Décembre. de nos armes à feu, ont peut-être singulièrement calmé les idées qui auraient pu les pousser au meurtre et au pillage; toutefois nous sommes les premiers à inscrire dans l'histoire des habitants de ces îles, une page en faveur de leur caractère : ils auraient pu, presque sans dangers, massacrer ceux de nos officiers qui sont allés chercher l'hospitalité aux villages d'Opihi et Toitoi, et j'aime à croire qu'ils n'auraient pas résisté à la tentation, si dans leur caractère il n'y avait pas eu quelques sentiments d'affection ou de probité. Sous ce point de vue, il y a un fait à leur avantage que je m'empresse de signaler : c'est que ces sauvages sont les seuls en qui nous avons remarqué un sentiment de reconnaissance. Ils ont toujours eu l'attention d'offrir quelque chose en retour de ce qu'on leur donnait. Surville se louait beaucoup de la probité de Lova Sarega, tout en se plaignant de l'adresse que mettaient ses compatriotes à le voler. A bord de nos corvettes, bien que journellement nous fussions visités par les indigènes, nous n'avons eu aucun fait de cette nature à leur imputer.

Les habitants des îles Salomon ne sont point dans l'usage de se tatouer; sur aucun de ceux que nous pûmes examiner, nous ne remarquâmes d'incrustations cutanées. L'habitude qu'ils ont de mâcher constamment le bétel, leur rend les dents noires, et donne à leur bouche un aspect dégoûtant; cependant quelques-uns, surtout parmi les femmes, nous parurent avoir les dents blanches, ce qui semblerait indiquer que cet usage n'est point général. Toutefois,

c'est là un caractère distinct qui, joint à l'absence du kava et du tatouage, établit une différence bien tranchée entre ce peuple et les autres races noires de la Polynésie. 1838. Décembre.

Il serait difficile d'établir la forme du gouvernement salomonien : nous avons vu qu'ils reconnaissaient des chefs (founaki), et que leur autorité paraît être suprême et absolue; ajoutons que le chef suprême a sous ses ordres des chefs d'un ordre inférieur : ce sont des seigneurs qui commandent dans leurs villages, et leur autorité dépendrait alors d'une espèce de gouvernement féodal.

Comme dans toutes les îles habitées par des sauvages, aux îles Salomon les femmes occupent le dernier échelon de l'échelle sociale. Parquées dans la maison des chefs, elles sont destinées à suivre leurs volontés et à servir à leurs plaisirs; à elles sont dévolus tous les travaux pénibles du ménage. Aussi elles deviennent une richesse; un homme n'est pas riche s'il n'a pas beaucoup de femmes; la propriété même ne serait-elle pas les seuls titres des *founaki ?* ce qu'il y a de certain, c'est que toutes les fois que nous disions que nous étions *founaki*, on ne manquait pas à Opihi de nous demander combien nous possédions de femmes. Du reste, ces sauvages paraissent affectionner leurs compagnes; dans les danses, nous remarquâmes que tout ce que nous avions donné, surtout les étoffes, servait uniquement à parer ces dames. La manière dont nous fûmes traités au village d'Opihi, indique que la jalousie ne saurait

1838. Décembre.

existier chez les Salomoniens : pour eux, la possession d'une femme n'est estimée qu'en comparaison des plaisirs charnels qu'elle procure; et ils n'attachent aucune importance à ce qu'elle les prodigue à d'autres qu'à leur maître. Nous n'avons aucune notion sur la manière dont les mariages se contractent : probablement une femme est une marchandise que l'on achète, et rien de plus.

Si nous avons pu nous assurer que les différentes tribus qui souvent habitent la même terre, sont presque constamment en guerre, nous ne savons pas comment elles livrent leurs combats. Les attaques diverses que les Salomoniens tentèrent contre les navires de Mendana, de Bougainville et de Surville, indiqueraient quelques idées de tactique navale; toujours ces navigateurs nous dépeignent les pirogues des habitants sortant en groupes, puis se divisant pour enlever leur proie : toutefois, je doute fort que ces sauvages livrent entre eux des combats en bataille rangée; leur guerre doit être une guerre d'escarmouches et de guet-à-pens; du reste, nous n'aperçûmes sur aucun d'eux des cicatrices indiquant des blessures profondes, et des combats acharnés. Les récits de Mendana avaient constaté avant nous le cannibalisme des habitants; mais je ne crois pas que l'amour de la chair humaine soit le seul but de ces horribles repas. J'ignore s'ils y mêlent quelque idée religieuse; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne dévorent que leurs ennemis. Les différentes couleurs de peau que l'on remarque parmi les indi-

vidus d'une même tribu, indiqueraient même que quelquefois ils font des prisonniers, et que ceux-ci ne sont pas toujours nécessairement dévorés. 1838. Décembre.

En étudiant la vie de ces sauvages, nous n'avons rien vu qui puisse indiquer qu'ils aient un culte et des cérémonies religieuses. Mendana les accuse d'adorer des serpents, des crapauds et autres animaux. Pour nous, nous serons plus circonspects; il est vrai que nous avons vu le Founaki-Pertahi dans ses discours au moment d'une fête regarder souvent la lune; il est vrai aussi que, plus tard, un de nous voyant une iguame se glisser dans la forêt, fut arrêté par les sauvages au moment où il se disposait à l'abattre d'un coup de feu; mais pour cela pourrait-on conclure qu'ils adorent la lune ou les lézards? Et pourtant certains navigateurs auraient porté des jugements plus téméraires encore.

On ne retrouve point aux îles Salomon ces tumulus gigantesques de la Mélanésie, qui indiquent si bien ce respect religieux conservé pour les morts. Nous ignorons même ce que les habitants font de ces restes, s'ils les enterrent ou les exposent. Toutes nos recherches ne nous ont fait apercevoir aucun débris humain.

L'industrie des îles Salomon a aussi son caractère particulier; ce n'est point à construire leurs cabanes que s'exerce l'intelligence des sauvages. Une seule case suffit à une tribu entière ou à une grande famille; ce sont des claies de joncs qui les forment; c'est la feuille du cocotier qui les couvre, et rien

1838. Décembre.

dans l'intérieur n'est ménagé pour la salubrité ou le confortable de l'habitant ; mais le Salomonien est essentiellement constructeur d'embarcations ; les pirogues de cet archipel ne ressemblent à aucune de celles que nous avons vues. A l'île Isabelle nous en vîmes de deux sortes ; les unes sont destinées à faire la guerre, les autres servent à un usage plus journalier et font la pêche. Les premières diffèrent des secondes en ce que, aux deux extrémités, elles sont surmontées par de longues pointes en bois qui s'arrondissent et se recourbent ; souvent de riches sculptures servent à les orner ; et cette disposition met les naturels qui les montent à l'abri des atteintes des flèches lorsque l'ennemi ne les envoie pas par le travers. Les secondes ne sont terminées par cet espèce de bouclier que d'un côté. Voici du reste ce qu'en dit M. de Roquemaurel.

« Les plus grandes pirogues que nous ayons vues à bord ont une longueur de 10 à 12 mètres environ, sur une largeur d'un mètre, avec 0,80 de creux ; mais les naturels en ont sous les hangars dont la longueur atteint 15 à 16 mètres (ce sont les pirogues de guerre). Les premières dont nous avons parlé peuvent porter 24 hommes, dont 14 ou 16 pagayeurs. Le fond de la pirogue est toujours tiré d'un seul tronc d'arbre dont le bois, blanc et léger, paraît bien lié.

» On établit sur cette pièce principale deux fargues très-minces, qui sont simplement collées au corps de l'embarcation avec un mastic résineux. Ce système est consolidé par des porques en nombre égal à celui des pagayeurs. Des taquets ou renforts de bois de

3 ou 4 pouces d'épaisseur ont été ménagés de distance en distance sur les fargues et sur la pièce du fond, de manière à servir de point d'appui et d'attache aux pièces courbes qui servent à la fois de porques et de siéges pour les rameurs. Les supports des porques, pris le plus souvent dans le corps même des pièces de la pirogue, en augmentent singulièrement la main-d'œuvre; chaque porque est relié solidement à la pièce du fond et aux fargues par cinq ou six liens en fils de coco. La poupe des pirogues est très-relevée, tandis que l'avant, d'une construction toute différente, est défendu par deux fargues hautes en bois léger collées sur le bois mince de l'embarcation. »

1838. Décembre.

Cette description des pirogues s'accorde avec celles qu'en font Bougainville, Surville, d'Entrecasteaux; tous s'accordent à dire qu'elles avaient une grande vitesse et qu'elles étaient sans balanciers. Nous n'avons vu de pirogues à balanciers que sur l'île Bougainville, au cap Laverdie; ces dernières paraissaient construites avec moins de soin que celles des autres îles.

L'industrie des Salomoniens ne consiste pas dans le luxe des vêtements; hommes et femmes ne portent pour vêtement qu'un *maro* en étoffe grossière, qui leur couvre tout juste les parties naturelles; encore avons-nous vu que les sauvages de Bougainville étaient absolument nus, lorsqu'ils vinrent nous visiter; mais, par compensation, ils se barbouillent la figure et le corps d'une manière affreuse. La chaux joue le plus grand rôle dans ces peintures

1838. Décembre.

burlesques. Nos matelots exploitèrent à leur profit ce goût prononcé des sauvages pour les couleurs ; ils les couvrirent de peintures à l'huile, de suie et de chaux de la tête aux pieds, et à voir combien ces sauvages ainsi travestis faisaient parade de leur nouveau costume auprès de leurs compatriotes, il faut croire qu'ils y attachaient beaucoup de prix.

Parmi les ornements des sauvages, qui consistent en bracelets faits avec des coquilles de bénitiers, en colliers, en dents, soit d'animaux, soit de leurs ennemis, on remarque surtout une espèce de diadème fait avec un morceau d'écaille rond, dont la couleur sombre se détache agréablement sur une coquille blanche de même dimension; le morceau d'écaille qui produit le dessin est parfaitement découpé en rosaces semblables à celles que l'on fait en papier pour recouvrir les boîtes de bonbons. Ils construisent aussi des bonnets, parfaitement arrondis, en plumes de cacatois retenues ensemble par un filet en fil de coco; de longues plumes surmontent cette coiffure qui ne manque pas de grâce et de fini : nous n'en avons vu qu'aux chefs; ceux-ci les avaient apportées pour les échanger, mais ils ne paraissaient pas en faire un usage habituel.

Les armes de ce peuple sont l'arc et les flèches; celles-ci affectent presque toutes les formes, et la manière d'en armer la pointe semble varier d'une île à l'autre ; les lances faites en bois très-dur, sont généralement terminées par un os humain très-acéré, et, pour la plupart, bien sculptées ; enfin, le casse-tête ; comme

aux îles Viti, ils ont des casse-têtes de combat qui ont un mètre de longueur et qui affectent la forme de pelles oblongues, tranchantes des deux côtés ; ensuite ils ont un petit casse-tête très-court, qui semble destiné à achever les victimes que des blessures ont livrées entre leurs mains. Toutes ces armes sont bien travaillées et bien sculptées : sur l'une d'elles, nous remarquâmes un dessin représentant une mâchoire de caïman, ce qui semblerait confirmer que cet amphibie habite l'Archipel ; du reste, deux officiers de la *Zélée* ont assuré en avoir aperçu un dans les palétuviers qui bordent le port de l'Astrolabe. 1838. Décembre.

Surville nous avait déjà fait connaître le goût particulier de ces peuples pour la musique. « Les pirogues des naturels, dit Pottier de l'Horme dans son manuscrit, nous entouraient sans vouloir nous approcher : on leur fit jouer un air de fifre et de caisse ; ils montrèrent d'abord une espèce d'extase ; et, entrant tout à coup en enthousiasme, ils se mirent à faire pirouetter leurs pirogues d'un air fort enjoué, faisant sauter l'eau comme en cadence. » Nous avons vu qu'ils n'ont rien perdu sous ce point de vue. Leurs instruments sont des flûtes, des bambous et des chalumeaux ; nous ne remarquâmes ni tambours, ni conques de guerre, bien que Mendana signale cet instrument comme servant à appeler les guerriers aux armes dans les jours de combat. Du reste, tous les mouvements de ces sauvages se font presque en cadence.

Les productions des îles Salomon sont celles de tous

1838. Décembre.

les pays de la zone torride; on remarque peu de plantations au milieu de ces peuples sauvages; l'agriculture paraît être encore là dans son enfance; cependant Founaki Sahe, apercevant à bord une igname qui déjà avait germé, s'empressa de la demander pour la planter, ce qui annoncerait au moins qu'ils sentent l'utilité des travaux agricoles, mais que les moyens ou l'énergie leur manquent pour s'y livrer. Quant aux animaux domestiques, Mendana vit sur l'île Guadalcanar deux poules et un coq; peut-être que cet oiseau y existe, mais à l'état sauvage comme le cochon.

Enfin, si aujourd'hui, grâce aux pénibles reconnaissances que nous avons opérées, on connaît la géographie complète de cet archipel; si nous avons pu retrouver les îles d'Ortega, et constater que la terre des Arsacides de Surville, est bien l'île Malaita d'Ortega, et non point, comme le croyaient les géographes, la réunion des îles Galera Buena-Vista, etc., cependant il reste encore pour nos successeurs de beaux travaux hydrographiques à faire; ils auront surtout beaucoup à nous apprendre sur les mœurs et les cérémonies des sauvages qui peuplent cet immense archipel. Pour nous, nous aurons toujours une belle part dans l'histoire à faire de ce peuple; notre mandat est rempli; et les fatigues que nous avons éprouvées dans cette navigation pénible ne nous laissent rien à regretter.

Les îles de *sir Charles Hardy* se montrèrent à nous pendant la nuit du 8 décembre, vers trois heures du

matin; des feux allumés sur la côte par les naturels vinrent heureusement nous prévenir de son approche, car, sans eux, nous aurions pu en être très-près avant de l'apercevoir. Ce sont des îles plates et basses et paraissant bien boisées. Au jour, nous les doublâmes à grande distance; nous reconnûmes deux îles seulement, ayant à peu près la même étendue et assez rapprochées l'une de l'autre. 1838. 8 Décembre.

Vers midi, nous nous trouvions près de l'emplacement assigné par M. Krusenstern à l'île *Saint-Jean*, lorsque la vigie signala la terre; c'étaient, au sud, les hautes montagnes de la *Nouvelle-Irlande*, probablement le cap *Sainte-Marie*, et à l'ouest les terres moins élevées de l'île Saint-Jean.

Pendant la nuit nous nous en rapprochâmes beaucoup. De nombreux éclairs sillonnaient les cieux; bientôt après, la pluie tomba par torrents, et les vents nous abandonnèrent à l'action des courants.

Le lendemain, l'île Saint-Jean se montrait à nous, 9.
à 3 ou 4 lieues sous le vent, sous la forme de deux îles médiocrement élevées dans l'O. N. O. Les pitons de l'île paraissaient au-dessus de l'horizon; mais, malgré toute notre bonne volonté, il fallut renoncer à en saisir aucun détail. Les courants seuls nous firent faire quelque chemin dans le N. E. Du reste mon parti était pris; je ne cherchai point à lutter contre la mousson, et, dès le lendemain, la brise étant bien 10.
établie à l'ouest, je mis le cap au nord.

A cinq heures du matin, à travers un fort grain de 11.
pluie, nous apercevons distinctement la terre; ce

1838. Décembre. sont les îles *Abgarris*, découvertes en 1822 par le navire *Abgarris*, et revues plus tard en 1826 par le capitaine Renneck, qui les appela *Feed* et *Goodman*.

C'est un archipel d'îles basses divisées en deux groupes. Le plus septentrional se compose de 10 à 12 îlots bas et boisés et tous fort petits; l'autre possède une île assez grande et bien habitée; le tout paraît entouré d'une ceinture de brisants. L'espace qui sépare les deux groupes, libre en apparence de dessus le pont du navire, a paru complétement barré à la vigie des barres. Un brisant isolé gît dans le S. O. de ce petit archipel; un îlot de sable sans arbres le surmonte, et il est séparé des autres terres par un canal profond, à travers lequel nos corvettes tracèrent leur sillon. En passant tout près de la pointe méridionale, la mer, très-agitée et très-bruyante, annonce un raz de marée très-violent.

Nous distinguons à la plage quelques naturels nus et d'un teint très-noir, qui nous regardent passer. Sous de superbes touffes de cocotiers dont cette terre paraît être littéralement couverte, on voit encore trois ou quatre chétives cabanes, et une pirogue halée en dedans des récifs. Le soir nous avons presque contourné en entier ce petit groupe, et nous courons sur les Carolines.

12. Dès le lendemain, nous coupons pour la seconde fois l'équateur, et notre entrée dans l'hémisphère septentrional est saluée par quelques grains qui nous amènent beaucoup de pluie au milieu de vents violents.

Malgré des temps peu favorables, j'avais traversé la veille l'espace où les cartes placent les îles *Monte-Verde* (îles *Nougouor* du capitaine Lutke) sans rien apercevoir, bien que l'horizon fût des plus beaux, et je gouvernais directement sur les îles *Hogoleu*, lorsque, au jour, la vigie signala la terre dans l'O. et l'O. S. O. **1838. 17 Décembre.**

Ce sont les îles *Dunkins* que l'on trouve portées sur la carte du capitaine Duperrey, et dont MM. Krusensterm et Lutke n'avaient pas même fait mention. Malheureusement le ciel est très-chargé dans le N. E., la brise faible et incertaine, la mer grosse, le soleil ne se montre pas, ce qui nous présage une triste exploration.

Malgré le mauvais temps et la grosse mer, plusieurs pirogues, portant cinq, six et huit naturels, viennent nous joindre à quatre ou cinq milles au vent de leur île.

Les nouveaux venus ont bien le type carolin; leur corps est régulier, leurs membres sont sveltes et bien faits, leur peau est cuivrée, les traits de leur physionomie sont réguliers, allongés et assez agréables; leur bouche est petite, les dents en sont belles; ils portent la barbe à la juive; leurs cheveux longs, noirs et lisses sont retroussés en chignon; le haut de leur tête est bien fait, le derrière est peu saillant. Pour tout vêtement, ils portent des chapeaux en paille tressée, et d'une forme toute particulière, surmontée par quatre petits bâtons, ce qui leur donne un aspect assez bizarre; quelques-uns ont déjà le chapeau chi-

1838. Décembre.

nois conique; puis une ceinture en étoffe assez grossière passe autour de leurs reins; elle ressemble beaucoup à celle de *Ualan*, seulement elle est un peu plus large, mais aussi bien moins élégante.

Leurs petites pirogues sont faites d'un seul tronc d'arbre bien poli; elles sont tellement étroites que c'est à peine s'ils peuvent y passer les jambes; du reste, elles se comportent bien à la mer.

Ces naturels accostent nos navires avec confiance; ils s'établissent sur l'arrière et échangent tranquillement leurs poissons, hameçons en nacre et en écaille, cordes, ceintures pour nos objets d'industrie européenne, tels que couteaux, hameçons et ciseaux. Ils avaient encore des boîtes en bois (espèces de nécessaires) qu'ils ont refusé longtemps d'échanger, répondant *tabou* toutes les fois qu'on les leur désignait. Désirant en acquérir une pour le musée du Louvre, j'ai d'abord offert un beau mouchoir à fleurs qui a complétement échoué; mais, bientôt après, un grand couteau voilier a levé le tabou, et la boîte est arrivée à bord.

Ces hommes ont paru donner le nom de *Nougouor* ou *Nougounor* à leurs îles, ce qui m'a confirmé, comme je le supposais déjà, que les îles Dunkins et Monte-Verde sont les mêmes. Je désirais bien aussi obtenir d'eux les noms des îles voisines; mais leurs marchés les absorbaient, ils ne m'entendaient pas, et tous mes efforts pour arriver à ce but ont été vains.

Une centaine d'hommes environ sont venus visiter nos navires, ce qui porterait la population estima-

tive du groupe de quatre à cinq cents âmes au moins; d'un autre côté, nous avons compté jusqu'à soixante cases en vue, ce qui conduirait à peu près au même résultat. Ces cabanes paraissent, en général, assez bien faites; elles sont entourées par des palissades en bois et ombragées par de nombreux cocotiers. 1838. Décembre.

A midi, nous n'étions pas à plus d'un mille de ce petit groupe, nous y avons compté une trentaine d'îlots bas, tous rangés en cercle sur un récif circulaire entourant un lagon bien fermé. Vers l'ouest, le récif est tout à fait dégarni d'arbres; toutefois nous n'y avons aperçu aucune passe praticable.

A deux heures, M. Dumoulin a terminé son travail, et j'abandonne ces îles. Un naturel, seul dans sa pirogue, reste encore près d'une heure avec nous, amarré tranquillement derrière l'*Astrolabe;* il a l'air d'un marchand exercé présidant, à son comptoir, au détail de sa boutique. Ce n'est qu'après avoir vendu jusqu'au dernier bout de corde qu'il se décide à regagner ses pénates : il coupe son amarre et s'en retourne paisiblement sur son île, déjà éloignée de quatre à cinq milles au moins.

Aucun de ces hommes ne nous a montré de plaies ni même de cicatrices, ce qui semble annoncer chez eux un caractère pacifique; tous, au contraire, ont un air de santé, de joie et de contentement qui témoigne en leur faveur. Dans chaque pirogue, un homme semble être le chef et présider aux marchés, et j'ai cru remarquer que c'était celui qui tenait

1838. Décembre. le petit coffret dont ils avaient tant de peine à se débarrasser.

Le soir nous avions laissé loin derrière nous ce groupe avec ses habitants intéressants, et nous roulons péniblement sous les efforts d'une longue houle. Une troupe de marsouins joue autour de nous; leur museau taché de blanc est très-obtus et presque arrondi; ils atteignent une longueur d'au moins trois mètres, et je ne me rappelle pas en avoir jamais vu de semblables.

De forts grains, accompagnés souvent de coups de vent de N. O. dans cette zone où je devais trouver les vents constants du N. E., ne me permettent pas de rechercher les îles *Lougounor*, comme j'en avais l'envie; mais je puis rallier le parallèle des îles *Louasap* et compléter leur reconnaissance.

21. A sept heures, la vigie signale la terre; c'est une île basse et peu considérable que nous rangeons à petite distance : sur la plage on aperçoit une centaine de naturels qui nous regardent passer; mais aucun d'eux ne fait mine de vouloir s'embarquer sur une des nombreuses pirogues qui sont échouées sur la plage; aussi je continue ma route et je viens reconnaître au sud de cette terre deux petits îlots sur lesquels nous apercevons encore sept ou huit personnes, hommes, femmes et enfants; sans doute c'est là toute la famille du lieu. J'aurais peine à comprendre qu'une terre de si petite étendue pût nourrir un plus grand nombre d'habitants.

Un récif entoure ce groupe composé de trois petites

îles, d'une langue de sable, et d'un petit rocher ou îlot isolé vers le nord. 1838. Décembre.

J'abandonnais cet archipel lorsque dans le N. O. nous apercevons une nouvelle île basse sur laquelle je laisse porter ; elle est tout à fait isolée du groupe voisin. Les brisants qui l'entourent s'éloignent à peine de deux câbles de la plage. Cette île, comme la première, est littéralement couverte de cocotiers. Ce doit être l'île découverte par la *Coquille*, qui ne fit que l'apercevoir et que le capitaine Duperrey appela *île d'Urville*. La distance à laquelle ce navire passait ne lui permit pas d'apercevoir l'archipel complet des îles *Louasap*.

Nous avions à peine abandonné ces petites terres, que les hauts sommets des îles *Hogoleu* apparaissent. Nous découvrons déjà *Chamisso*, *Dublon* et *Iros*, et j'ai bon espoir de gagner dès ce soir un mouillage; mais un long brisant me barre la route au sud ; la nuit s'approche, et la prudence exige que je gagne le large. Le lendemain je reviens tâter de nouveau cette redoutable barrière; puis enfin un passage assez sain, 22.
quoique étroit, se présente ; j'y engage nos navires. Le remous des courants y rend la mer dure; mais heureusement il n'y a qu'un pas dangereux, nos corvettes l'ont franchi, et désormais c'est en louvoyant dans une mer paisible, quoique semée d'écueils, qu'elles viennent laisser tomber leur ancre tout près de l'île *Tsis*, au milieu du groupe intéressant que je désire visiter *.

* Notes 8 et 9.

CHAPITRE XXXVIII.

Séjour aux îles Hogoleu, traversée des Carolines à l'île Gouaham.

1838.
22 Décembre.

Nos corvettes avaient à peine franchi la barrière des récifs, que trente ou quarante pirogues, montées par six ou huit hommes, étaient venues leur former une escorte; aussi à peine l'ancre est-elle tombée, que toutes ces embarcations accostent nos navires avec confiance, et nous assourdissent des cris de leurs habitants. Des couteaux, des bracelets, des colliers, sont pour eux des richesses sans prix, et, pour les obtenir, ils se hâtent de se débarrasser de leurs nattes, de leurs peignes, enfin de tous leurs ustensiles et ornements, et même de leurs coffrets. Ils font peu de cas des ciseaux et des miroirs, et pour tout objet de prix comme grande natte ou coffret, ils exigent des couperets ou de grands couteaux dont nous sommes très-pauvres.

Toutes ces pirogues portent des plates-formes assez étendues avec des paniers dont j'étais à me demander


1838. Décembre.

l'usage, lorsque j'aperçus dans l'un d'eux une femme jeune et passable qui s'y trouvait mollement étendue. Du reste, cette femme ne paraissait prendre aucune part à ce qui se passait sur l'embarcation, et elle semblait destinée à jouir de tous les priviléges du far niente, tandis que les hommes s'occupaient de la manœuvre et des marchés.

Vers une heure, je descendis sur l'île Tsis où m'avaient déjà précédé plusieurs officiers. Il ne me fallut pas grand temps pour parcourir cette petite île. Elle est couverte de cocotiers ; une petite colline la domine, et on y remarque le fruit à pain, le bananier, et surtout de longues tiges de taro. Quelques habitations couronnent la hauteur ; sur le bord de la mer, du côté du nord, je rencontrai le chef de la tribu assis paisiblement sous un grand hangar où il me reçut poliment. A ma vue toutes les femmes s'enfuirent. En m'en retournant, mon guide me conduisit auprès d'une case où se trouvaient plusieurs d'entre elles ; mais en me voyant, elles s'éloignèrent de nouveau, et, malgré tous les signes d'amitié que je leur fis, ce fut bien inutilement que je les rappelai ; il me fallut poursuivre mon chemin sans plus m'occuper d'elles.

Il ne restait plus qu'une seule pirogue le long du bord, lorsque j'arrivai à l'échelle de l'*Astrolabe ;* ce ne fut que longtemps après le coup de canon de retraite qu'elle s'est enfin éloignée.

L'eau douce est extrêmement abondante sur l'île *Tsis* malgré sa petite étendue. Une belle et bonne aiguade se trouve à dix minutes de la pointe et sur la

1838. Décembre. bande nord de l'île; aussi tous les travaux du bord marchent de front.

23. De grand matin, nous voyons les pirogues déboucher de tous les points des différentes îles qui nous entourent. Bientôt une quarantaine de ces embarcations, montées par deux ou trois cents naturels, entourent nos corvettes; ils apportent du poisson en abondance; mais ils n'ont que quelques poules généralement très-petites. Les objets les plus convoités par les acheteurs, sont les coquilles connues sous le nom de porcelaines oranges, dont les îles Hogoleu paraissent réellement être la patrie; et, si nous pouvons, par des échanges, nous procurer une assez grande quantité de ces coquilles rares, nous n'avons jamais pu obtenir des naturels de nous en procurer un échantillon avec l'animal vivant.

Du reste ces sauvages commercent paisiblement avec nous et nous montrent assez de bonne foi. Un seul a tenté de me friponner pour une bagatelle; je l'ai renvoyé honteusement du navire, et la leçon a paru être bien comprise par les autres.

Après bien des efforts pour nous faire comprendre, ils s'empressent de nous donner leurs noms dont voici des spécimens. *Otokoï*, *Kepoui*, *Ikevets*, tous jeunes gens de l'île de *Periadik*.

A les entendre tous sont *Tamols* ou chefs, et cependant pas un ne paraît avoir d'autorité sur les autres. Au reste, ils vivent ensemble en bonne intelligence et paraissent d'un naturel doux et paisible: malgré une pluie abondante, ils restent avec nous jusqu'à la nuit.

Le temps continue à être menaçant; M. Lafarge, après avoir reçu mes instructions, va dans le grand canot de la *Zélée* reconnaître la barrière des récifs qu'il nous a fallu franchir pour arriver. Les naturels nous entourent comme par le passé, et les intentions toutes pacifiques qu'ils témoignent, enhardissent nos officiers à aller visiter leurs demeures. MM. Marescot et Desgraz donnent l'exemple. Partis dans une pirogue de Periadik, ils ne rentrent qu'à la nuit, et voici ce que nous apprend le récit du premier de ces messieurs. **1838. 24 Décembre.**

« Après une traversée d'une heure, nous accostions les rivages de Periadik; c'est une île tout à fait semblable à celle de Tsis. Comme cette dernière, une végétation éblouissante l'ombrage de toutes parts. Notre pirogue, habilement dirigée, vint s'échouer sous un dome de verdure formé par les têtes entrelacées des palétuviers qui bordent le rivage. Vis-à-vis, sur la grève sablonneuse, dix à douze naturels s'étaient rassemblés pour nous recevoir; ils nous firent un accueil obligeant; mais plusieurs d'entre eux se détachèrent du groupe pour aller annoncer aux autres l'arrivée inattendue de deux étrangers et faire sans doute cacher les femmes.

» Guidés par *Otokoï*, nous longeâmes le bord de la mer pour tourner ensuite brusquement à gauche, et prendre un petit sentier qui devait nous conduire dans l'intérieur.

» Çà et là, en le suivant, nous aperçûmes plusieurs cases dans le genre de celles que j'avais déjà vues à

1838. Décembre.

Tsis. Leur construction ne valait pas mieux, et quant à la propreté des alentours, c'était toujours le même manque de soins et d'entretien.

» Des groupes peu nombreux de femmes et d'enfants paraissaient de temps à autre, mais toujours sur le qui-vive ; dès que nous faisions mine de nous diriger vers eux, tout ce monde fuyait comme un vol d'oiseaux en poussant de grands cris.

» Après avoir gravi silencieusement la colline qui se trouve couverte d'arbres à pain, nous nous arrêtâmes un instant sous leur ombre pour reprendre haleine. Otokoï paraissait un peu vexé de la réception que l'on faisait à ses hôtes, et, pour prouver à ses compatriotes que nous étions des gens fort honorables, il s'évertuait tout le long du chemin à montrer les cadeaux que nous lui avions faits; mais la peur qu'on avait de nous était plus forte que la curiosité. On admirait un instant pour fuir avec plus de vitesse.

» Après nous être reposés, nous nous remîmes en route en suivant un sentier que de hautes herbes touffues bordaient de chaque côté. Partout la végétation était admirable et annonçait un sol aussi facile à cultiver qu'à produire. Je remarquais des champs assez nombreux de taro, mais ils étaient en général mal entretenus et à moitié étouffés par les plantes parasites qui y croissaient à l'aventure. Nous comptâmes un grand nombre de cocotiers et d'arbres à pain. Ces deux espèces, utiles et nourricières, me parurent infiniment mieux soignées qu'à Tsis. Ici il

y avait un peu plus d'industrie agricole; les arbres à pain étaient plantés de manière à ne pas se gêner mutuellement dans leur développement, et le pied des cocotiers était dégagé de tout ce qui pouvait nuire à leur croissance. 1838. Décembre.

» Dans des espaces réservés, on avait disposé plusieurs rangées de vieilles noix de coco, dans le but d'augmenter cette ressource alimentaire. Ces espaces, au dire de mon guide, étaient sacrés.

» Après avoir descendu l'autre versant de la colline, nous arrivâmes enfin à une grande case absolument semblable à celle qui servait de résidence au chef de Tsis. Sous ce toit à deux versants, soutenus par une rangée de mauvais pieux, il y avait trois belles pirogues de guerre, dont la longueur pouvait aller à 45 pieds environ.

» Plusieurs vieux insulaires, assis dans le milieu, nous firent signe d'entrer et nous témoignèrent, d'une manière non équivoque, leur joie de nous voir parmi eux. Assis au milieu d'eux, nous commençâmes une conversation par signes qu'ils comprirent bien ou mal. On nous offrit des cocos, et en revanche nous donnâmes à ces bonnes gens des hameçons et des verroteries, dont ils faisaient beaucoup de cas. Les femmes, qui s'étaient constamment tenues à l'écart, voyant que les deux étrangers n'avaient rien de bien épouvantable dans leur tournure, se rapprochèrent peu à peu de la grande case pour nous examiner de plus près. Cependant elles n'osaient pas y entrer, et au moindre geste que nous faisions, elles

1838. Décembre. se mettaient aussitôt en mouvement pour décamper au plus vite.

» Cette conduite de leur part m'étonnait, et je cherchais à en deviner la cause, lorsqu'un des jeunes rameurs de la pirogue qui m'avait transporté, se rapprocha doucement de moi pour me proposer la possession pleine et entière de quelqu'une des beautés qui nous entouraient. Je lui répondis par un geste négatif, en lui faisant entendre que mon compagnon et moi nous étions *taboués*.

» Cette réponse, faite au hasard et sans me douter aucunement que sa demande m'avait été adressée d'une manière insidieuse, eut un succès auquel je ne m'attendais certes pas. Le jeune naturel s'empressa sans doute de la raconter, car il y eut dans l'assemblée un signe d'approbation, à la suite duquel les femmes se montrèrent moins sauvages et plus traitables. Quelques-unes d'entre elles vinrent même auprès de moi pour se laisser passer au cou des colliers ou accrocher des pendants d'oreilles.

» Parmi elles j'en remarquais plusieurs dont les traits étaient assez réguliers; mais, en général, leur plus bel ornement était la jeunesse. Toutes celles qui me parurent avoir dépassé vingt ans, étaient déformées et flétries; une poitrine pendante ne conservait plus la moindre trace de ce qu'elle avait pu être avant cette époque.

» D'après ce que j'ai pu voir et comprendre, les jeunes filles vont complétement nues jusqu'à l'âge de huit à dix ans; à cette époque elles portent un maro ou

une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Le *poncho* que portent les hommes est remplacé pour elles par une pièce d'étoffe tissée qu'elles drapent comme elles l'entendent, soit en enveloppant la partie du corps comprise depuis les mamelles jusqu'à la moitié des cuisses, soit en la jetant sur leurs épaules avec plus ou moins d'art. 1838. Décembre.

» Quant à leur coiffure, elles portent, comme les hommes, les cheveux longs et relevés derrière la tête; comme eux aussi, elles ont les côtés des oreilles percés et garnis d'ornements divers; le plus souvent ce sont de petits anneaux d'écaille, fendus d'un côté et qu'elles passent dans la partie pendante du lobe de l'oreille, en les faisant chauffer d'abord pour leur donner plus d'élasticité. Le refroidissement les rend ensuite plus durs, et il devient même difficile de reconnaître la soudure qui a permis de les placer ainsi.

» Je n'ai remarqué, sur le corps de ces femmes, aucune trace de tatouage, et quant à leur condition, elle m'a paru assez précaire et misérable; les hommes en paraissent très-jaloux, et ils m'ont fait comprendre que celle d'entre elles qui se livrerait à un étranger, sans la permission expresse de son mari ou de son plus proche parent, serait immédiatement mise à mort. Je me défie cependant de cette version, qui m'a été donnée par ces sauvages dans le but peut-être de m'en dégoûter.

» Ce sont les femmes qui vont à la pêche sur les récifs dont l'île est bordée; elles y vont la nuit avec

1838. Décembre.

des flambeaux de bois résineux, et, à l'aide de deux petits filets qu'elles tiennent dans chaque main, qui ressemblent, pour la forme, à ce qu'on appelle en France des *troubles*, elles pêchent du menu fretin qui entre dans la composition d'un mets assez recherché parmi ces insulaires.

» Ce sont elles aussi qui tissent les étoffes et tressent les nattes. En général, elles sont chargées de tous les ouvrages du ménage. Aux hommes reviennent les travaux de la guerre, que je crois être assez rares chez ces peuples, la navigation sur le grand récif et dans les autres îles, la construction des pirogues et des armes, enfin la grande pêche.

» Pendant que nous étions à nous reposer sous la grande case, on nous apporta par hasard une poule que les naturels appellent *pousa*. Soucieux d'en avoir d'autres, mon compagnon de voyage me quitta pour aller avec *Otokoï* visiter les cases des environs. Pendant son absence, je m'occupai de visiter les pirogues et les recoins de la grande cabane où j'étais.

» On y avait ménagé une façon de petit appartement, formé par des nattes tendues et quelques lambeaux d'étoffe crasseuse et sale. Il y avait dans ce réduit obscur, une forte femme accroupie sur ses talons, et qui regardait la scène d'un air assez niais. Je m'approchai d'elle, et malgré ses criailleries je m'avisai de jeter un coup d'œil dans cet intérieur isolé.

» Les vieux insulaires, que j'avais bien traités,

firent taire cette femme de mauvaise humeur, et ils me montrèrent, avec un cri d'orgueil, un métier en bois qui servait à la confection des étoffes en tissu végétal. 1838. Décembre.

» C'était le métier du tisserand à l'état d'enfance : deux morceaux de bois recevaient la trame, dont chacun des fils passait dans un petit cylindre creux en écaille de tortue. Sur ce système, chaque fil était séparé de manière à pouvoir glisser une planchette mince et flexible. Quand cette opération était terminée, on mettait cette planchette dans une position verticale, ce qui permettait de glisser la navette entre les fils écartés, et de conduire la besogne comme avec un métier ordinaire : le travail en était seulement beaucoup plus long et plus difficile. Comme je l'ai dit plus haut, ce sont les femmes qui en sont chargées ; elles se mettent plusieurs pour faire une même pièce d'étoffe.

» Je passai le reste de l'après-midi avec ces bons insulaires, et quand je vis la nuit approcher, je leur dis adieu; mon Tayo Otokoï me reconduisit à la plage, pour me faire embarquer une seconde fois dans sa pirogue. En revenant au rivage, nous fûmes beaucoup mieux reçus qu'à notre arrivée ; les femmes sortaient volontiers de leurs cabanes pour nous parler, et les enfants ne s'enfuyaient plus comme auparavant. Sur les 5 heures du soir nous quittâmes le rivage, et une heure après nous étions à bord de l'*Astrolabe*. »

Pendant que MM. Desgraz et Marescot recevaient

1838. Décembre. l'hospitalité sur l'île Periadik, MM. Lafond et Jacquinot Honoré étaient allés visiter l'île *Rouk* ou *Falang;* mais ceux-ci ne reviennent que le lendemain; du reste, voilà ce que nous apprend M. Jacquinot de son pèlerinage :

« L'île *Tsis*, auprès de laquelle nous étions mouillés, avait à peine 2 milles de tour; elle était donc loin de représenter toutes les productions des grandes îles de l'archipel; on y voyait seulement trois ou quatre cases habitées par quelques naturels qui paraissaient dominés par la frayeur. A notre arrivée, ils avaient caché leurs femmes ou les avaient emmenées sur une autre île. Il n'y avait donc là, ni mœurs à observer, ni collections à faire, ni curieuses productions à étudier.

» Autour de nous, au contraire, mais à une assez grande distance, s'élevaient les sommets bleuâtres de deux grandes îles, *Rouk* et *Periadik;* lorsque mon service me retenait à bord, j'avais constamment les yeux fixés sur ces îles que mon imagination me représentait sous les plus attrayantes couleurs; aucun navigateur ne les avait encore visitées, les naturels devaient s'y trouver dans toute leur originalité primitive, et puis, quels trésors ne me promettaient-elles pas pour l'histoire naturelle!

» L'île *Rouk*, la plus proche de nous, était à environ 3 milles de notre mouillage : c'était une terre haute, complétement couverte de forêts; de notre bâtiment on ne pouvait apercevoir son rivage, mais chaque matin de nombreuses pirogues en arrivaient,

attirées, soit par la curiosité, soit par le désir d'obtenir de nous quelques objets européens. 1838. Décembre.

» Mon projet de faire une excursion sur cette île, fut bientôt arrêté; j'en fis part à plusieurs personnes du bord, mais il fut généralement peu goûté, et je ne pus trouver un compagnon.

» Je ne me dissimulais pas qu'il pouvait y avoir quelque danger à aller seul au milieu de ces sauvages, dont la méchanceté habituelle pouvait encore être excitée par le désir de posséder les objets que je portais.

» Le soir, ayant rencontré sur l'île Tsis M. Desgraz, de l'*Astrolabe*, je l'engageai à m'accompagner sur l'île Rouk, il y consentit.

» Le lendemain j'étais sur le pont de grand matin, armé de mon fusil, et ma gibecière pourvue d'objets d'échange et de galettes de biscuit. Bientôt j'aperçus quelques pirogues venant de l'île Rouk et se dirigeant vers nous : l'une d'elles était montée par un jeune sauvage qu'à sa bonne mine je jugeai devoir être un chef. Ses cheveux étaient relevés avec soin derrière sa tête, un large *poncho* orangé couvrait ses épaules, et des colliers de coquillages ornaient son cou; sa physionomie pleine de franchise et d'audace me plut. Deux autres sauvages se tenaient, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière de la pirogue; à peine eut-elle accosté, j'y descendis, et je fis comprendre au jeune chef que je désirais aller dans son île; il parut profondément étonné de cette demande, mais un beau collier de verre bleu que je

1838. Décembre.

lui donnai, avec la promesse d'un second en arrivant à terre, l'eurent bientôt décidé ; nous nous assîmes donc, il prit sa pagaye et donna le signal à ses deux compagnons ; la pirogue partit avec rapidité. L'*Astrolabe* se trouvait sur notre route ; en arrivant auprès, je fis signe à mes rameurs de s'arrêter. Ce navire offrait en ce moment un aspect fort animé ; une multitude de pirogues étaient à l'arrière ; le commandant et la plupart des officiers, sur la dunette, faisaient des échanges avec les naturels. J'appelai M. Desgraz, mais soit qu'il fût retenu par l'espoir de se procurer une *porcelaine aurore*, cette coquille si rare, dont nous étions tous si désireux, soit enfin qu'il eût changé de projet, il me dit qu'il ne pouvait m'accompagner.

» Je donnai de nouveau le signal du départ, mais cette fois avec moins de confiance et de joie ; en effet, la présence d'un compagnon dans de semblables courses, est pour ainsi dire indispensable ; on aime à se faire part de ses impressions, de ses idées ; le plaisir est double, et le danger partagé diminue de moitié. Cependant quoique personne ne voulût venir avec moi, je n'en résolus pas moins d'accomplir mon excursion aventureuse.

» La pirogue où je me trouvais était un tronc d'arbre creusé, d'environ douze pieds de long, et d'une largeur à peine suffisante pour loger mes jambes. Quelques planchettes étroites, fixées sur les deux bords, servaient de siéges ; un balancier formé de deux ou trois bâtons, empêchait de chavirer cette frêle em-

barcation, qui ainsi chargée, s'élevait à peine à six pouces au-dessus de l'eau; néanmoins, menée par trois gaillards vigoureux, elle avançait rapidement; mais la distance était grande, les deux navires disparaissaient derrière nous, et on n'apercevait pas encore le rivage de l'île. Pour passer le temps, je me mis à graver mon nom, avec la pointe de mon couteau, sur la planchette qui me servait de siége. Les voyageurs, les Français surtout, ont la manie de mettre leurs noms sur les monuments qu'ils visitent; il n'y a pas une ruine antique, un rocher au sommet d'un haute montagne, qui ne soient couverts de noms; c'est une carte de visite, un souvenir qu'on laisse à l'ami qui viendra peut-être après vous dans le même lieu. Qui sait si un Français ne viendra pas un jour graver son nom à côté du mien, retrouver ce vestige perdu au milieu de l'immense Océan!

1838. Décembre.

» Je mettais la dernière main à mon œuvre, lorsque j'entendis derrière moi un bruit de rames; je me retournai, et j'aperçus une pirogue qui venait à nous, elle était encore à une assez grande distance; mes rameurs ralentirent un peu leur marche pour l'attendre; j'y distinguai un individu vêtu d'une blouse. c'était sans doute un compagnon qui venait me rejoindre; en effet, quelques instants après, je reconnus avec joie M. Lafond de l'*Astrolabe*. Nous naviguâmes alors de concert; peu à peu le rivage se dessina plus clairement, on voyait des naturels courant çà et là. L'île était partout entourée d'un récif, partant de

1838. Décembre.

terre, et s'avançant à une assez grande distance dans la mer ; il eût été impossible à aucune espèce d'embarcation d'aborder; aussi arrivés là, nos pirogues le prolongèrent en se dirigeant vers une pointe basse couverte d'arbres ; nous ne tardâmes pas à y aborder; les naturels, que nous avions vus courir sur le rivage, arrivèrent en même temps que nous : ce n'était qu'une troupe d'enfants des deux sexes, qui nous entourèrent en exprimant bruyamment leur joie et leur surprise.

» A peine avions-nous fait quelques pas sous les arbres, que nous nous trouvâmes auprès d'une chétive case devant laquelle était assis un vieillard; à notre aspect il montra une frayeur extrême; il voulait se retirer; le jeune chef notre guide eut beaucoup de peine à le retenir; nous lui fîmes quelques présents qui parurent le rassurer un peu. Pendant ce temps, les enfants ayant pénétré dans la case, s'étaient emparés de quelques vieux cocos qu'ils dépouillèrent et qu'ils nous offrirent. Après une courte halte dans ce lieu, les sauvages qui nous avaient amenés, nous firent signe de nous rembarquer. Nous ne savions où ils voulaient nous conduire, et craignant, d'après la frayeur du vieillard, qu'ils ne voulussent nous ramener vers nos navires, nous leur fîmes comprendre que nous désirions entrer dans la forêt ; ils cherchèrent à nous en dissuader; nous insistâmes, et nous nous mîmes en route : un seul homme partit alors dans chaque pirogue, les autres nous accompagnèrent.

» Nous nous aperçûmes bientôt que nous avions eu tort de mépriser les avis de nos guides; le chemin que nous avions pris n'était qu'un vaste marais boueux qu'il fallait traverser sur les racines recourbées des mangliers; nous étions obligés de chercher sans cesse à nous maintenir en équilibre sur ces frêles racines, élevées d'un à deux pieds au-dessus de l'eau, sous peine de tomber jusqu'au ventre dans une vase noire et infecte; il nous fallut faire ainsi environ un demi-mille. Autour de nous s'étendait la forêt sombre et profonde; de jolies tourterelles vertes et de grosses colombes partaient à notre approche, et se perdaient dans les arbres. En sortant de ce marais, nous tombâmes dans une plaine remplie de gros rochers basaltiques, de formes et de grosseurs diverses, accumulés confusément. Aucun sentier n'était tracé au milieu de ce chaos; il nous fallut sauter d'un rocher à l'autre. Ce manége commençait à devenir fatigant lorsque, enfin, nous arrivâmes à un sentier peu distant de la plage. Nous avions fait un long circuit pour arriver au point de la côte où le récif nous avait empêché d'aborder. 1838. Décembre.

» Maintenant, le sentier suivant la plage, était agréablement ombragé par une foule de beaux arbres, au milieu desquels je vis avec surprise un oranger très-élevé, et couvert de fruits; le sol même en était jonché; les naturels paraissaient les dédaigner. Ces fruits étaient sauvages à la vérité, cependant ils étaient assez bons quoiqu'un peu âcres et acides. D'où provenait cet arbre? On sait qu'il ne se trouve

1838. Décembre.

point dans l'Océanie, ceux qu'on rencontre à Taïti et à Tonga y ont été importés.

» Nous ne tardâmes pas à rencontrer quelques cases éparses çà et là, à peu de distance du rivage. Chacune est pourvue d'une petite crique, ne pouvant contenir qu'une pirogue, et creusée avec soin jusqu'à la mer. Presque toutes les cases étaient désertes (les habitants étaient allés sans doute auprès de nos navires). Elles sont solidement construites en bois, et recouvertes en feuilles de cocotiers; leur forme est celle d'un carré long; elles sont assez spacieuses; l'intérieur ne présente que quelques nattes, de grands vases de bois, de forme ovale, peints en rouge, et destinés à contenir la provision d'eau. Après la muraille sont suspendues les armes, c'est-à-dire, des paquets de sagaies, armées des arêtes aiguës et barbelées qui surmontent la queue de certaines espèces de raies; de longs bâtons polis avec soin, peints en jaune et renflés aux extrémités; et enfin, des casse-tête de bois dur. Une de leurs principales armes, et dont ils se servent avec succès, c'est la fronde, habilement tressée en fil de coco; ils lancent avec elle, des projectiles de la grosseur et de la forme d'un œuf, taillés avec soin dans une pierre basaltique.

» Quelques cases, plus grandes que les autres, servent à abriter ces grands pros ou pirogues de guerre, dont la marche est si rapide, quoique quelques voyageurs l'aient fort exagérée. Nos guides nous amenèrent dans une de ces grandes cases qui renfermait deux longues pirogues peintes en rouge et en noir,

et dont les bords étaient ornés de sculptures assez correctement dessinées. M. Lafond se mit à en lever le plan; pendant ce temps, plusieurs naturels s'étaient rassemblés dans cette case, et accroupis en rond, ils paraissaient tout entiers à une conversation dont nous étions nécessairement le sujet. Jusqu'alors nous n'avions aperçu aucune femme, lorsqu'en tournant mes regards vers une des portes de la case, j'aperçus plusieurs jeunes filles qui nous regardaient avec curiosité, à demi-cachées par les larges feuilles des bananiers. Lorsqu'elles se virent découvertes, elles s'enfuirent, mais elles reparurent bientôt et recommencèrent plusieurs fois ce manége, jusqu'à ce qu'un des sauvages les ayant aperçues, leur ordonna avec colère de se retirer, ce qu'elles firent aussitôt. 1838, Décembre.

» Nous n'avions fait jusqu'ici que suivre la plage; à notre gauche s'élevaient des collines couvertes de beaux arbres, à travers lesquels on apercevait çà et là le toit d'une case. Un sentier conduisant de ce côté s'offrit à nous; nous le suivîmes, malgré les prières du jeune chef qui nous accompagnait et qui mit tout en œuvre pour nous en dissuader. Nous ne tardâmes pas à reconnaître la cause de son empressement à nous empêcher d'aller de ce côté. Parvenus sur le sommet de cette colline où se trouvaient deux ou trois cases au milieu d'un bosquet de cocotiers et d'arbres à pain, nous vîmes tout à coup une troupe de femmes accourant vers nous en poussant des cris de joie. Ce fut en vain que notre guide leur cria de se retirer; il ne fut pas écouté, elles criaient, gesticu-

1838. Décembre. laient, en nous montrant quelques bagues et colliers de verroterie que leurs frères et leurs maris avaient obtenus sur nos navires. La plupart de ces femmes étaient de petite taille, assez laides, et en général inférieures aux hommes. Du reste elles avaient le plus grand rapport avec les femmes de Samoa, de Taïti, etc. Leurs cheveux noirs et lisses flottaient sur leurs épaules; elles étaient vêtues d'une petite natte très-fine, jaune, avec des bandes ou des carreaux noirs, retenue autour de leur taille par une ceinture faite de petits ronds taillés dans des coquillages de diverses couleurs. La pièce la plus remarquable de leur vêtement était un morceau d'étoffe ou de natte, peint en jaune orangé. Cette étoffe, plus longue que large, est percée au milieu d'un trou par lequel on passe la tête, de sorte que les deux bouts retombent devant et derrière, comme la *chasuble* d'un prêtre. Ce vêtement que nous n'avions encore rencontré nulle part dans l'Océanie, est le *Poncho* des Araucanos du Chili.

» Notre guide paraissait si inquiet, si tourmenté de nous voir auprès des femmes, que nous ne voulûmes point prolonger son supplice. Après avoir échangé quelques ceintures et quelques nattes, nous continuâmes notre promenade au grand déplaisir des *Caroliniennes* qui nous auraient volontiers donné tous leurs vêtements pour des bagues et des colliers.

» Le reste de la journée se passa à chasser, à recueillir des plantes, des insectes, et des coquilles terrestres: ces sauvages n'avaient aucune connaissance des armes à feu; cela me parut évident à la surprise et à

la terreur qu'ils éprouvèrent au premier coup de fusil que je tirai. Leur étonnement fut bien plus grand encore, lorsqu'ils virent tomber l'oiseau ensanglanté et sans vie. 1838. Décembre.

» Comme je l'ai déjà dit, la plupart des cases étaient désertes; mais sur le soir, tandis que nous chassions des oiseaux aquatiques sur la plage, nous vîmes arriver un grand nombre de pirogues qui avaient passé la journée auprès de nos navires. Les naturels transportèrent avec soin toutes leurs pirogues à terre ou dans les petites criques qui allaient jusqu'auprès des cases, et vinrent bientôt sur le rivage. Ceux qui ne nous avaient pas quittés un seul instant de la journée coururent vers les nouveaux arrivants et leur firent part sans doute de tout ce qui avait excité leur étonnement; car ils nous entourèrent bientôt et m'engagèrent à tirer quelques alouettes de mer qui couraient parmi les cailloux du rivage. Deux ou trois fois je tirai avec succès; à chaque coup leur étonnement se manifestait par un *oh* sourd et prolongé et par un geste singulier qui consistait à se frapper la nuque avec le creux de la main droite. Quelques-uns d'entre eux s'étaient détachés du groupe; ils revinrent bientôt soutenant un vieillard qui me parut d'un âge fort avancé; sa haute taille était courbée, et quoique sans infirmités apparentes, il marchait lentement et avec peine en s'appuyant sur deux des siens. Lorsqu'il fut arrivé devant les arbres qui bordent le rivage, on le fit asseoir avec soin sur une grosse pierre.

1838. Décembre.

» La nuit commençait à descendre, il devenait très-difficile d'apercevoir les oiseaux, les naturels exploraient la plage dans toutes les directions en se baissant jusqu'à terre. L'un d'eux me fit signe qu'il en voyait un et me l'indiqua du doigt. Je regardai longtemps sans rien apercevoir; enfin, en me baissant, je distinguai la tête et le long cou d'un petit crabier dont la silhouette noire se détachait sur le ciel encore rouge du couchant. Je tirai au hasard; à peine le coup était-il parti, que plusieurs sauvages se trouvaient déjà vers le lieu où était l'oiseau. Ils le rapportèrent au vieillard qui le prit et l'examina longtemps avec une profonde attention. Il se frappa la nuque, puis il se mit à parler; tous ses auditeurs attentifs l'écoutaient religieusement. C'était sans doute le sage, le patriarche, peut-être le grand prêtre de la tribu. Combien n'aurai-je pas donné pour comprendre son discours!

» Après ce dernier exploit, les naturels se dispersèrent. M. Lafond me rejoignit et nous nous dirigeâmes avec plusieurs d'entre eux vers la case la plus proche; plusieurs femmes et enfants étaient assis en rond autour d'un four creusé en terre, dans lequel on avait entassé des poissons, des bananes, etc. Notre appétit nous avait déjà avertis qu'il était temps de dîner, aussi nous étant assis, nous tirâmes de nos gibecières nos modestes provisions consistant seulement en un peu de biscuit et de fromage. Aussitôt toutes les mains se tendirent vers nous, et quelque faible que fût la parcelle que nous donnions à chacun

d'eux, les demandes se multipliaient tellement, que nos provisions s'en trouvèrent sensiblement diminuées; du reste nous pensions que notre générosité ne serait pas perdue, et que nous aurions notre part des mets qui cuisaient dans le four. 1838. Décembre.

» Tous parurent goûter le biscuit avec plaisir; quant au fromage, ils le rejetèrent avec dégoût; ils burent aussi un peu d'eau-de-vie non sans faire la grimace.

» Notre repas était terminé, mais notre faim était loin d'être apaisée; nous trouvions que le four était bien long à s'ouvrir. M. Lafond surtout éprouvait un appétit féroce; il partit en me disant qu'il allait à la découverte de quelques vivres, tout en me recommandant de surveiller le four. Ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure qu'on enleva la terre qui recouvrait les mets; chacun avança la main et saisit sa portion. Quant à moi, on me donna un assez gros poisson; je le goûtai, et je reconnus avec douleur qu'il était à peine à moitié cuit; de plus, le feu était éteint. A ce moment arriva M. Lafond, je lui fis goûter le poisson qu'il ne trouva pas mangeable; pour ma part, me dit-il, on m'a donné des crabes, je ne sais s'ils sont cuits, mais j'en mange quand même. En disant ces mots, il me donna trois ou quatre petits crabes; hélas! ils étaient plus que crus, car ils étaient encore vivants! comme l'espèce m'en parut curieuse, je les serrai avec soin dans ma gibecière.

» Il faisait nuit depuis longtemps; notre course de toute la journée nous avait fatigués; nous fîmes comprendre à nos hôtes que nous voulions dormir; ils

1838. Décembre.

se levèrent et nous conduisirent vers une espèce de hangar qui couvrait une immense pirogue ; là ils étendirent une natte sur le sol : nous nous y couchâmes ; mais plusieurs naturels s'accroupirent autour de nous et tinrent une conversation animée. On pense bien que cela était peu propre à favoriser notre sommeil ; de plus j'avais déjà senti les mains de deux ou trois individus des plus rapprochés, qui paraissaient vouloir se glisser vers ma gibecière ; force nous fut donc d'attendre pour dormir un moment plus propice. Je me levai. En examinant la pirogue il me vint une idée, son balancier élevé d'environ cinq à six pieds au-dessus du sol, présentait une surface large et unie, j'y jetai la natte, puis mon fusil et ma gibecière, et je parvins ensuite à grimper dessus. Je me couchai, et plaçai ma gibecière sous ma tête, mon fusil dans une main, et dans l'autre un assez gros marteau géologique. Ainsi fortifié dans mon espèce de citadelle, j'attendis patiemment les événements.

» Jusqu'alors, rien dans la conduite de ces sauvages n'avait pu nous inspirer de crainte ; cependant leur caractère traître et perfide dont je connaissais tant d'exemples, leur cupidité excitée par les objets que nous possédions, tout cela me faisait faire des réflexions peu rassurantes. Ils étaient assez nombreux et s'étaient réunis autour d'un grand feu, car la nuit était fraîche et la rosée abondante. Bientôt l'un d'eux commença d'une voix dolente et criarde un chant qui se termina par une note aiguë. Lorsqu'il eut fini, il témoigna à M. Lafond, qui s'était appro-

ché du feu, le désir de l'entendre. Celui-ci ne se fit pas prier, et entonna plusieurs bribes des chansons de Béranger, la Marseillaise, etc., au grand contentement de ses auditeurs qui se frappèrent la nuque à l'envi. 1838. Décembre.

» Après le chant vint la danse; un grand gaillard se leva et se mit à gesticuler et à gambader en chantant et en faisant les contorsions les plus grotesques. La lueur rougeâtre du feu qui se reflétait sur ces visages bronzés, la noire silhouette du danseur placé entre le feu et moi, ses gestes bizarres, faisaient de cette scène la plus fantastique qu'on puisse s'imaginer.

» Le tour de la danse arriva bientôt pour M. Lafond; il se mit bravement à sauter et à danser; mais son costume gênait sans doute à la comparaison qu'on pouvait faire entre lui et le danseur précédent; aussi le *pria-t-on* de se déshabiller : mon malheureux ami n'osa se refuser à ce désir, et bientôt je le vis *in naturalibus* faisant *cavalier seul* devant les sauvages!....

» La nuit s'avançait, la fête ne tarda pas à se terminer, tous s'éloignèrent peu à peu, le feu ne jeta plus que quelques lueurs, et je ne tardai pas à m'endormir d'un profond sommeil.

» Lorsque je m'éveillai le jour commençait à poindre, le ciel se colorait des teintes dorées du soleil levant : le plus profond silence régnait autour de nous; on n'entendait que le bruissement de la mer sur le rivage, et le murmure de la brise qui agitait les panaches des cocotiers; mon sommeil avait été tellement profond, qu'il me sembla, en m'éveillant, que je

1838. Décembre.

dormais depuis une heure à peine. Je n'avais pas fait le moindre mouvement, mes mains n'avaient point abandonné mon fusil et mon marteau de géologie. Néanmoins je me sentis les membres engourdis par la fraîcheur de la nuit; je descendis de ma *forteresse* et réveillai M. Lafond qui avait couché auprès de la pirogue. Nous nous dirigeâmes vers le rivage qui présentait déjà un aspect animé; de tous côtés les naturels transportaient leurs pirogues sur la plage; là, ils en remplissaient le fond de pierres rondes de la grosseur du poing qu'ils choisissaient avec soin: tout le monde travaillait à cette besogne. Le fond de chaque pirogue fut bientôt rempli: nous ne savions que penser de ces singulières munitions. Nous ne tardâmes pas cependant à nous embarquer et à nous mettre en route; le chemin que nous suivions ne nous menait pas directement vers nos navires, il allait un peu plus à gauche; lorsque nous eûmes fait environ un mille, les pirogues s'arrêtèrent; dans cet endroit, on voyait le fond à quelques brasses de profondeur. Les sauvages se mirent à préparer des lignes; nous comprîmes alors pourquoi ils avaient fait une si grande provision de pierres. Ils fixaient sur l'une d'elles l'extrémité de la ligne où était attaché l'hameçon; la pierre entraînait la ligne au fond, mais le nœud était fait de telle sorte, qu'en donnant une légère secousse, elle se détachait, et l'hameçon armé d'un appât flottait au fond. Il fallait ainsi une nouvelle pierre chaque fois qu'on jetait la ligne à l'eau. Pour appât ils se servent de tentacules de *sèche*. Ils ont

besoin de tous ces artifices vu l'imperfection de leurs hameçons grossièrement taillés dans des coquilles. 1838. Décembre.

» La pêche ne fut pas heureuse; nous les pressâmes de retourner vers nos navires que nous revîmes bientôt avec joie. »

M. Lafarge, qui vient de rentrer à bord, a reconnu tout le récif et a passé la nuit sur la petite île *Onan;* mais il n'a trouvé que quelques pêcheurs qui lui ont déclaré habiter l'île *Tol.* 25.

Pour moi, toutes mes journées se passent sur la petite île du mouillage; la végétation est si agréable, la terre y paraît si riche que je ne saurais m'en lasser. Vers le nord de la petite île Tsis, je trouve un immense marais qui s'étend sur à peu près les deux tiers de la longueur de l'île. Tout cet espace est couvert de *taros*, plantes dont quelques-unes sont d'une grosseur monstrueuse. Du reste, je ne crois pas que les habitants en soignent la culture; on dirait que le taro pousse là naturellement et sans le secours de l'agriculture. Rien ne paraît plus malheureux que la vue des hangars qui servent de retraite à quelques sauvages, aucune commodité n'y paraît ménagée. Les nattes mêmes y sont très-rares, et ces lieux infects et dégoûtants paraissent être des dépôts de vermine. La chevelure, que les naturels portent très-longue, contribue à entretenir ces dégoûtants parasites malgré la guerre acharnée que ces sauvages leur font. Les Carolins en effet s'occupent constamment à se peigner les uns les autres; mais bien moins par un esprit de propreté, qui leur paraît étranger, que par le goût

1838. Décembre. prononcé qu'ils ont pour ces insectes qu'ils dévorent et dont ils paraissent très-friands.

Partout sur mon passage, lés hommes me reçoivent avec amitié; mais je n'aperçois plus de femmes; les naturels les ont décidément cachées, ou justement inquiets sur leur vertu, ils les ont momentanément expatriées.

Les seuls animaux que j'aie aperçus dans l'île sont un chat et des rats qui y paraissent nombreux et d'une grosseur monstrueuse. Les poules sont très-rares et à l'état à peu près sauvage. Les oiseaux paraissent nombreux, mais il y a peu d'espèces différentes. Nos chasseurs rapportent ce soir deux espèces de rales tués dans les marais où ils sont abondants. D'après la quantité de poisson apporté par les naturels, la mer doit être productive; la *Zélée*, pour sa part, a pris le soir en moins d'une heure, au même émerillon, cinq énormes requins; un d'eux avait près de cinq mètres de long.

En rentrant à bord, je donne mes instructions à M. Duroch, qui demain doit commander le canot avec lequel M. Dumoulin va faire une reconnaissance hydrographique autour des îles.

26. A quatre heures et demie du matin, ces messieurs avaient mis à la voile pour aller commencer leur exploration. Dans la matinée, la flottille habituelle était venue comme à l'ordinaire trafiquer à bord de nos navires, rien ne paraissait changé dans nos relations avec les naturels, et j'étais loin de prévoir que ce jour-là même nos hommes auraient à faire usage de

leurs armes pour défendre leur vie menacée par ces sauvages d'un naturel en apparence si paisible.

Cependant vers midi, je vis paraître à la pointe nord-ouest de l'île Rouk le grand canot qui accosta le long de la plage, puis se dirigea sur nous. Bientôt j'y vis avec étonnement, outre MM. Dumoulin et Duroch, MM. Thanaron, Lafond et Desgraz, qui étaient partis depuis une heure au plus pour l'île Rouk; j'avoue que je me doutais si peu de ce qui s'était passé, que je ne compris l'énigme qu'en entendant de la bouche de M. Dumoulin le récit suivant:

« De grand matin le canot de l'*Astrolabe*, pourvu d'une espingole, d'une caisse d'armes et de munitions, quitta le bord dans le but d'explorer un groupe d'îles placé derrière la grande terre de Rouk. La côte de celle-ci est en général garnie de récifs qui vers les pointes s'avancent très-loin au large. Cependant le canal qui sépare les îles *Oumol* et *Rouk* est sain et paraît très-profond. Il était encore grand matin, lorsque nous y arrivâmes, et nous y rencontrâmes une flottille de pirogues qui se dirigeait sur nos corvettes pour y aller commercer. Toutes ces embarcations étaient à la voile ; quelques-unes, en nous apercevant, se dirigèrent sur nous et se mirent à lutter de vitesse avec notre canot en louvoyant comme lui ; les autres continuèrent leur route. Toutes ces pirogues appartenaient à l'île *Oumol ;* elles étaient sorties d'une petite baie située au nord de cette île et où se trouvait un gros village. Ces sauvages paraissaient animés d'intentions toutes pacifiques, et ils

1838. Décembre.

nous engagèrent par tous les moyens possibles à aller visiter leurs demeures; mais, comme l'exigeait notre mission, aussitôt que nous eûmes doublé la pointe est de Rouk, nous nous dirigeâmes pour passer entre les îles Rouk et Dublon; de larges récifs entourent ces îles et obstruent le canal qui les sépare. Au milieu de la côte nord de Rouk, une pointe assez basse et sur laquelle on voyait un grand village, se prolongeait vers l'île Dublon : nous vîmes se détacher de ce point une grande quantité de petites pirogues d'une construction entièrement différente de celles qui déjà étaient venues nous visiter, et nous en fûmes bientôt entourés. Presque toutes les embarcations d'Oumol nous avaient abandonnés, dans ce moment il n'en restait plus que trois qui nous suivirent toute la journée. Pour mieux reconnaître les larges récifs qui bordent la côte de l'île Rouk, nous avions aussi amené nos voiles et nous avancions lentement à l'aide de nos avirons; nous nous approchions du point le plus étroit du canal et de la pointe du village, lorsque la chaîne des brisants remontant au nord, vint nous barrer la route et nous faire craindre même de ne pas trouver passage pour notre embarcation. Sans doute les sauvages qui conduisaient les petites pirogues à la pagaie, crurent que notre canot était échoué sur ces brisants ou qu'il allait nécessairement y faire naufrage, car ils choisirent ce moment pour nous attaquer. D'abord ils se contentèrent de nous envoyer avec toute la force de leurs poignets une grêle d'o-

ranges qui indisposèrent fort nos matelots. Nous étions en ce moment si loin de songer à une attaque sérieuse, que nos armes étaient encore dans la chambre du canot et renfermées dans un caisson. Nous prîmes l'envoi des oranges pour une plaisanterie, il est vrai fort peu de notre goût, et pour exprimer combien nous étions peu flattés de ces dons, nous nous contentâmes de jeter à la mer les nombreux projectiles dont l'embarcation était encombrée. 1838. Décembre.

» En un clin-d'œil la scène changea; un homme debout sur la plate-forme de sa pirogue, et qui, comme nous le reconnûmes plus tard, était le chef de la tribu, saisit une sagaie (espèce de lance qui s'envoie avec la main) et la lança contre nous. Au même instant tous les naturels s'armèrent et se préparèrent au combat. Notre position était critique; il était difficile de contenir nos hommes, et d'un autre côté, notre embarcation était trop près du récif pour accepter le combat. De plus, nous apercevions une cinquantaine d'indigènes qui, à l'aide du récif, venaient à pied vers notre canot pour rejoindre leurs camarades. Sans doute ceux-ci étaient armés de leurs frondes et approvisionnés de pierres, et dès lors notre perte était assurée. M. Duroch, dont la prudence et le sang-froid furent admirables dans cette occasion, comprit bien vite la position dans laquelle nous nous trouvions. En un instant chaque canotier eut son arme chargée à ses côtés, puis tous s'occupèrent de la manœuvre des voiles; la misaine fut hissée, puis sous l'influence de la brise le canot s'éloigna rapide-

1838. Décembre.

ment en traversant toute la flottille qui nous couvrait de traits. Jusque-là pas un seul coup de fusil n'avait été tiré; seulement, au moment de l'attaque, M. Duroch et moi, armés chacun de nos fusils de chasse, nous avions mis en joue le chef qui guidait l'agression; une distance de six mètres au plus nous en séparait; il était naturel de supposer de l'hésitation chez ce malheureux, qui devait voir avec anxiété ces deux canons fixés sur sa poitrine et prêts à le détruire; mais après avoir considéré notre mouvement une demi-minute, il brandit de nouvelles lances et n'en fut que plus audacieux. Malheureux peuple! ne connaîtrait-il pas les armes à feu et leurs terribles effets?

» Cependant l'attaque était sérieuse, il était facile de s'apercevoir que ces sauvages avaient reconnu les chefs des étrangers; tous leurs projectiles étaient dirigés sur l'arrière; une seule sagaie était venue effleurer l'épaule de M. Duroch qui était debout, et avait frappé mon chapeau sans causer de blessure; d'autres s'étaient arrêtées sur les plats-bords du canot où elles s'étaient fixées; mais alors délivrés déjà des récifs et libres de nos mouvements, nous mîmes en panne et attendîmes le résultat des délibérations des naturels, qui paraissaient se concerter en voyant notre canot s'éloigner.

» Bientôt nous vîmes à terre une longue file de femmes fuyant vers la montagne, emportant sur leurs dos les enfants et les objets précieux, puis la flottille en bon ordre se dirigea de nouveau sur nous. Il n'y avait plus de doutes, nous allions être atta-

qués, mais nous étions prêts à faire face aux assaillants. Les trois pirogues à la voile de Oumol étaient à nos côtés; prévoyant ce qui allait arriver, M. Duroch leur fit signe de s'éloigner et de ne point se mêler à nos ennemis; elles ne furent pas longtemps à comprendre nos intentions et se tinrent à l'écart tranquilles spectatrices de ce qui allait se passer. 1838. Décembre.

» Dans ce moment les pirogues de Rouk, qui avaient cru voir dans notre première manœuvre une fuite honteuse dictée par la peur, redoublèrent d'efforts pour nous approcher. Vingt et une pirogues composaient l'escadrille, aucune d'elles n'avait moins de cinq naturels, beaucoup portaient dix guerriers, et une seule, que nous reconnûmes bien vite pour être celle du chef, était montée par vingt-deux naturels. En outre, le récif était couvert de sauvages qui attendaient sans doute le moment de partager nos dépouilles. Toutes ces embarcations s'avancèrent en groupe assez serré; elles étaient précédées par la grande pirogue du chef et par une autre plus petite qui portait sur sa plate-forme deux hommes nus, exécutant une danse fort indécente en signe de mépris. Lorsque la pirogue du chef ne fut plus qu'à une portée de pistolet derrière nous, et celle des danseurs à quelques mètres par notre travers, le chef quitta son *puncho* et déroula ses cheveux, puis il nous fit des signes d'amitié, espérant nous attirer près de lui; nous aperçûmes ensuite chacun des hommes s'armant d'une lance qui nous était destinée. Mais cette fois nous prévînmes l'attaque : un coup d'es-

1838. Décembre. pingole dirigé sur la pirogue du chef la mit en pièces; en même temps M. Duroch et moi nous ouvrîmes le feu de la mousqueterie sur les danseurs qui devinrent les premières victimes. Étourdis par cette terrible représaille, les naturels se hâtèrent de fuir; les malheureux qui se trouvaient dans les deux pirogues les plus rapprochées se précipitèrent à l'eau, et se faisant un rempart de leurs embarcations délabrées, ils se hâtèrent de nager dans le vent, entraînant avec eux leurs morts, leurs blessés, et les débris de leurs pirogues. Loin de les poursuivre, M. Duroch fit cesser sur le champ la fusillade, et les vaincus gagnèrent lentement les récifs de l'île Dublon, sans oser regagner leur village de peur de tomber entre nos mains.

» Désormais maîtres du champ de bataille, nous continuâmes notre exploration, mais en nous rapprochant de nouveau du récif pour y chercher un passage, nous aperçûmes la flotille garnie encore de tous ses guerriers, et qui, se croyant en sûreté près du village, attendait le moment où nous serions engagés dans les passes pour venir de nouveau nous attaquer. Nous en étions encore bien loin lorsque nous leur envoyâmes un paquet de mitraille: malheureusement le coup porta trop juste, car aussitôt nous vîmes distinctement les balles labourer les pirogues dont elles firent voler les morceaux en éclat, et bientôt nous aperçûmes les naturels qui les montaient et qui, au moment de l'explosion, s'étaient jetés à l'eau, emporter les cadavres. Pas un seul cri n'avait été poussé par les blessés pendant l'action; les arbres s'étaient

même garnis de spectateurs ; mais après ce dernier coup de feu tous se hâtèrent de quitter leur retraite aérienne et de fuir dans l'intérieur des terres. 1838. Décembre.

» Pour nous, désolés d'avoir été obligés de recourir à ces moyens extrêmes, nous continuâmes notre reconnaissance. Nous trouvâmes enfin une petite passe entre Rouk et Dublon, à travers laquelle toutefois il fallut encore chenaler. Notre route nous conduisit tout près des deux pirogues qui, mises hors de combat à la première attaque, étaient venues chercher un refuge sur cette île peut-être ennemie. En effet, je remarquai que les naturels ne les avaient point abandonnées pour fuir à terre, probablement parce qu'ils craignaient de tomber entre les mains des habitants de Dublon, qui auraient pu profiter de notre victoire. Nous aurions pu en passant anéantir ces deux malheureuses embarcations, mais il nous a semblé apercevoir une espèce de pavillon blanc arboré sur leurs arrières, et d'ailleurs la leçon était assez forte, nous ne pouvions plus être menacés par ces malheureux déjà si effrayés, et le rôle d'agresseurs ne nous plaisait à aucun titre. Aussi, lorsque après avoir doublé le récif de Rouk nous aperçûmes leur pirogue gagnant péniblement leur île, nous continuâmes notre route, bien que, étant au vent, nous eussions pu les saisir ou les anéantir.

» Une des pirogues à voiles d'Oumol ne nous avait point quittés ; en voyant la première agression des naturels de Rouk, les sauvages qui la montaient nous avaient engagés par tous les moyens à aller dans leur

1838. Décembre.

île en fuyant ce peuple méchant ; puis ils étaient restés spectateurs du combat, et enfin, quand il fut terminé, ils allèrent sur toutes les îles porter la nouvelle de l'événement. Il n'était plus prudent de descendre à terre après une pareille échauffourée ; déjà nous avions vu, en passant près de Dublon, toutes les femmes s'enfuir dans la montagne, et puis nous ne pouvions pas connaître d'avance quelles seraient les tribus qui prendraient fait et cause pour nos ennemis de Rouk ; aussi, après avoir reconnu sous voiles l'île *Moenn* et deux ou trois récifs isolés, nous nous dirigeâmes sur nos corvettes.

» Près d'y arriver, nous aperçûmes M. Lafond qui se rendait sur l'île Rouk dans une pirogue des naturels ; nous le joignîmes bientôt et le prîmes à bord. Ce fut lui qui nous apprit que déjà il avait été précédé dans cette excursion par MM. Desgraz, Thanaron et Leguillou ; dès lors notre inquiétude fut des plus vives, les vents nous servaient mal pour aller côtoyer la terre et sauver nos camarades ; mais les matelots sentaient le danger, et les avirons qu'ils manièrent avec enthousiasme nous ramenèrent bien vite près de la terre où nous eûmes le bonheur de les retrouver ; enfin nous gagnâmes le bord, et là seulement nous apprîmes que M. Ducorps était resté sur l'île Rouk. Heureusement nos alarmes ne furent pas de longue durée, car à six heures du soir une pirogue le ramena sain et sauf au milieu de nous.

» Grâce à notre acolyte d'Oumol, la nouvelle de notre combat s'était répandue rapidement dans l'ar-

chipel; M. Ducorps avait bien remarqué qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire parmi les sauvages, son hôte tremblant de peur avait insisté pour le ramener immédiatement; M. Ducorps avait accepté heureusement et venait d'échapper à un danger imminent. » 1838. Décembre.

Après mon dîner, je descends sur l'île Tsis, la nouvelle de l'échauffourée du grand canot y était déjà arrivée; en débarquant je trouve sur la pointe nord de l'île une cinquantaine de naturels tous armés de lances. Mafi ,qui est devenu un des matelots de ma yole, ne paraît pas très-rassuré sur les intentions de ces sauvages. Mais dès le début, il se hâte d'y mettre bon ordre; s'érigeant en maître, il se fait représenter toutes les lances des naturels, et lorsqu'il en trouve armées de pointes, il les met de côté, puis il en forme un faisceau qu'il ne veut remettre à leurs possesseurs qu'au moment de mon réembarquement. Du reste, tous ces sauvages ont plutôt l'air d'être inquiets qu'offensifs; ce n'est qu'après avoir fait tout le tour de l'île que je rentre à bord sans avoir été inquiété sur ma route.

Le lendemain, l'affluence des pirogues est moins grande à bord des corvettes; l'île Tsis reçoit de nombreuses visites, et les embarcations, qui jadis venaient directement sur nos navires, semblent se diriger d'abord sur la bande nord de l'île du mouillage. 27.

Parmi ceux des naturels qui viennent nous rendre visite, se retrouvent *Otokoî* et *Jkevets* de l'île Periadik, les deux amis de MM. Marescot et Desgraz; ils appor-

1838. Décembre. tent à ces messieurs en cadeau des poules, des cocos et des poissons ; ils se donnent beaucoup de mal pour expliquer que les *Tamols* de *Tsis, Oumol, Rouk, Moenn, Fala-Beguets*, *Oudot*, etc., étaient des *Tamols lili*, c'est-à-dire ennemis, qui nous tueraient, et qu'il n'y avait que les Tamols de *Periadik* et *Tarik*, qui étaient des *Tamols mamas* ou amis ; ils assurent qu'il y a eu une douzaine de morts ou de blessés dans le combat d'hier, dont, du reste, ils paraissent fort contents. Leur empressement, bien naturel, de nous désigner les tribus qui sont maintenant en guerre avec nous, et probablement aussi avec eux, fait qu'ils nous nomment quelques îles dont j'ai pu recueillir les noms ; les voici : Falang s'appelle *Rouk*; et comme c'est la plus grande terre, elle impose son nom à tout le groupe. Chamisso est *Oumol*, Quiros *Moenn*, Tardieu *Periadik*, Arthus *Tarik*, Bory *Onan*, etc. Les pirogues de Periadik et Tarik sont les seules qui viennent commercer avec nous; toutes les autres s'arrêtent à l'île Tsis.

Dès le lendemain, MM. Hombron et Gervaize descendirent à terre et y rencontrèrent trois officiers de la *Zélée*. Sur la plage ils virent une réunion d'une cinquantaine de sauvages, tous barbouillés de rouge, armés de lances et de grands coutelas en fer. Souvent ces armes sont simplement faites avec des morceaux de cercles de fer bien aiguisés et dont l'origine est facile à deviner. L'attitude de ces hommes, dont le nombre grossissait à chaque instant, ne paraissait pas rassurante; M. Jacquinot, le naturaliste, qui avait

voulu pénétrer dans l'intérieur, avait été attaqué; 1838. Décembre.
aussi me félicitai-je vivement d'avoir vu ces messieurs rentrer sains et saufs à bord du navire, lorsque j'entendis de la bouche de M. Jacquinot le récit suivant de ce qui s'était passé à terre dans la matinée.

« La petite île Tsis, entourée de tous côtés par un récif à fleur d'eau, n'était accessible aux embarcations que par un seul endroit; c'était un petit chenal dont il fallait suivre avec soin les sinuosités pour aborder à une pointe de sable qui formait l'une des extrémités de l'île.

» Le lendemain du combat, un canot de la *Zélée* se dirigeait vers ce point, transportant comme à l'ordinaire quelques officiers à terre; j'y étais en compagnie de MM. Dubouzet et Goupil. En arrivant, nous fûmes étonnés de voir plusieurs grandes pirogues amarrées au rivage. La pointe de sable était couverte de huttes bâties à la hâte, et auprès se tenaient accroupis un assez grand nombre de sauvages; leur attitude était morne et silencieuse; la tristesse et l'abattement étaient peints sur leurs visages: nous présumâmes avec raison qu'ils faisaient partie de la tribu qui la veille avait attaqué le canot de l'*Astrolabe*, c'étaient sans doute les parents et les amis des victimes. Ce ne pouvait être que dans un but de vengeance qu'ils avaient quitté leur village, situé à une grande distance, pour venir passer la nuit sur cette langue de terre, tout près de nos navires. Les armes qu'ils portaient tous, et des paquets de sagaies entassés auprès des huttes, témoignaient assez de leurs intentions.

1838. Décembre.

» Nous étions trop près de nos navires pour éprouver de la crainte ; du reste nous connaissions leur terreur pour les armes à feu, et nous étions bien armés ; aussi renvoyâmes-nous sur le champ notre canot à bord.

» Nous nous trouvions ainsi trois hommes seuls au milieu d'une multitude de sauvages et pour ainsi dire à leur merci ; cependant, telle est en général l'imprudence et la légèreté française, qu'au lieu de rester ensemble, comme la prudence le commandait, nous nous séparâmes aussitôt. M. Dubouzet se dirigea vers le rivage opposé, à l'endroit où se trouvaient quelques cases. Mon ami Goupil se mit à dessiner à peu de distance du lieu où nous étions débarqués ; pour moi, je m'enfonçai sous les arbres pour tuer quelques oiseaux, suivi par un groupe d'hommes et d'enfants. Depuis quelque temps je me promenais regardant çà et là sur les arbres, cherchant à découvrir quelque proie, lorsque j'aperçus de loin mon ami Goupil venant à moi. Il me dit qu'il ne pouvait dessiner étant constamment entouré de naturels, et que l'un d'eux avait même lancé une branche qui était venue tomber à côté de lui. Nous restâmes ensemble quelques instants, puis les sauvages ayant paru se disperser, il retourna continuer son dessin interrompu : quant à moi, j'entrai dans la forêt; ceux qui me suivaient m'abandonnèrent peu à peu, je me trouvai bientôt seul. Après avoir marché assez longtemps, tirant çà et là quelques oiseaux, je fus surpris de me trouver sur le rivage, en sortant de la forêt, qui, tout autour de l'île s'avançait jusqu'au bord de l'eau.

»La mer était unie comme une glace, aucun souffle ne venait en troubler la surface, le calme le plus profond régnait. Devant moi, à la distance d'un mille, nos corvettes reluisant au soleil, reflétaient dans l'eau en longues lignes tremblotantes, leurs coques noires et leurs innombrables agrès. Un peu à gauche, un petit canot immobile contenait un seul matelot, et un officier faisant le plan de la baie. La plage à droite conduisait au lieu ordinaire du débarquement. 1838. Décembre.

» Je m'étais arrêté pour recharger mon fusil, lorsque tout à coup une pierre vint tomber avec force tout près de moi et fit jaillir le sable. Je me retournai, pensant que peut-être c'était M. Dubouzet ou quelqu'autre qui m'annonçait ainsi sa présence, mais je ne vis personne. Je regardai de tous côtés inutilement. A ma gauche, à une centaine de pas, la plage tournant brusquement, paraissait interrompue par un arbre bas et touffu dont les branches inférieures se baignaient dans la mer ; portant par hasard mes regards de ce côté, j'aperçus entre les branches les plus basses et le sol les jambes de plusieurs sauvages. Je fus fixé à l'instant, la pierre venait d'eux ; et s'ils ne faisaient encore aucun mouvement, c'est qu'ils attendaient sans doute que je fusse plus près d'eux.

» Je glissai à la hâte une balle dans chaque canon de mon fusil, je mis ma poire à poudre bien à ma portée, des bourres et des balles dans mes goussets, afin de pouvoir recharger promptement, si mes agresseurs m'en laissaient le temps ; cela fait, j'avisai à prendre

1838.
Décembre.

un parti. Mon premier mouvement fut de me jeter dans la forêt, et une fois hors de leur vue, de courir vers le lieu de débarquement; mais je réfléchis qu'ils couraient aussi bien que moi, et qu'en se cachant derrière les arbres, ils pouvaient aisément m'atteindre avec leurs sagaies sans craindre mon fusil. J'eus aussi un instant l'idée de m'avancer sur le récif qui s'étendait assez loin dans la mer, à peine recouvert d'un demi-pied d'eau, et d'appeler le petit canot pour venir me prendre; mais il était assez éloigné, et pendant ce temps les sauvages enhardis encore en me voyant chercher à leur échapper, m'auraient atteint à coup sûr. Je me décidai donc à suivre la plage à droite, espérant que peut-être je serais aperçu des corvettes si j'étais attaqué, et qu'enfin je pourrais plus facilement me défendre. Je me mis donc en marche sans trop de précipitation, et regardant sur les arbres comme pour chercher à découvrir des oiseaux sans cesser d'observer les sauvages. En me voyant rétrograder, ils sortirent de leur retraite; ils étaient environ une vingtaine, tous armés de lances et de bâtons et peints en jaune de la tête aux pieds, ce qui est leur parure de guerre. Ils s'avancèrent de mon côté mais sans courir, et me suivant pour ainsi dire. J'avais fait à peine une vingtaine de pas, lorsque tout à coup, un sauvage sorti de la forêt, se trouva devant moi : c'était le chef; il était d'une haute taille, nu et entièrement peint en jaune orangé; ses cheveux étaient relevés avec soin derrière sa tête, et il portait à la main une lance en

bois dur, dont l'extrémité plus blanche que le reste m'indiquait assez qu'elle venait d'être aiguisée récemment. Je vis le moment où une première victime allait devenir nécessaire. Le doigt sur la détente de mon fusil, au premier mouvement de sa lance, j'allais tirer. Aussitôt qu'il eut paru, les autres guerriers poussèrent des *hourrah*, qui signifiaient sans doute *tue-le*. Malgré cela il ne fit aucun mouvement hostile; son visage exprimait la frayeur, un tremblement convulsif agitait ses membres. Je lui fis quelques signes amicaux, il y répondit par un sourire contraint, et d'un air rusé il m'indiqua du doigt un petit oiseau qui sautillait dans les branches et m'engagea à le tirer. Je lui fis signe qu'il était trop petit, et paraissant en chercher d'autres sur les arbres, je continuai à marcher à grands pas. En ce moment ma position devint vraiment critique. Le chef me suivait de près, il tenait sa lance horizontalement à deux ou trois pieds de mon dos. Je m'attendais à chaque instant à en sentir la pointe me pénétrer dans la chair. 1838. Décembre.

» Tout cela s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter. Les guerriers avançaient, le combat me semblait inévitable, et à moins d'un hasard providentiel, l'issue devait en être funeste pour moi. La plage était interrompue par quelques rochers; si je pouvais parvenir jusque-là, ils m'offraient une chance de salut. Je redoublai de vigilance, à demi tourné vers le chef qui me suivait pas à pas, et épiant tous ses mouvements, j'arrivai enfin

1838. Décembre.

vers les rochers, je les escaladai lestement en tournant mon fusil de son côté pour le tenir en respect; et une fois caché à sa vue et à celle de ses compagnons, je pris ma course; j'entendis encore leurs cris, mais j'étais sauvé.

» A quelque distance du lieu de débarquement, je rencontrai MM. Hombron et Gervaize, accompagnés de deux matelots; je leur contai ce qui venait de m'arriver, mais comme ils étaient quatre et bien armés, ils ne songèrent pas à rétrograder. Je me rendis sur la pointe de sable, où je trouvai MM. Dubouzet et Goupil qui s'apprêtaient à se baigner; ce que je leur dis de mon aventure les fit se rhabiller bien vite. Ils avaient à peine fini qu'un canot arriva nous chercher. Nous allions partir lorsque nous vîmes revenir ces messieurs de l'*Astrolabe;* ils avaient rencontré les sauvages armés, et cette vue les avait peu encouragés à rester; ils venaient nous demander passage. »

Après déjeuner, MM. Dumoulin, Hombron, Ducorps et Lafond suivis d'un matelot, tous armés d'un fusil à double canon, descendirent à terre. Ils retrouvèrent sur la plage les naturels plus nombreux que le matin: tous étaient armés de lances et de coutelas, et avaient la figure et le corps barbouillés de rouge. Ils y reconnurent des habitants de toutes les îles. Sans se séparer, ils se dirigèrent sur le village et arrivèrent bientôt à la case du chef. Là ils trouvèrent encore beaucoup d'hommes armés et en apparence très-mécontents; cependant, retenus sans doute par la crainte des armes européennes, les sauvages leur

firent bon accueil. De nombreuses pirogues étaient sur la grève, parmi elles on en remarquait plusieurs qui ne portaient pas de voiles. Au moment où ces messieurs étaient sous ce hangar, une pirogue que M. Dumoulin reconnut pour appartenir au village qui avait attaqué la veille, aborda le rivage. Tous ceux qui la montaient étaient barbouillés de rouge et semblaient être en costume de guerre. Le premier qui entra dans la case parut consterné d'y rencontrer nos officiers; à leur vue il se frappa le derrière de la tête avec la paume de la main; puis, d'un air assez embarrassé, il s'empressa de dire qu'il était ami; pendant ce temps-là, un autre naturel s'adressant directement à M. Dumoulin qui, du reste, portait le même costume que la veille à l'attaque du canot, lui fit un long discours qu'il ne comprit pas. Il ne récitait pas seulement ses phrases sonores, mais il les psalmodiait avec une intonation de voix très-basse, comme s'il eût voulu lui parler dans le tuyau de l'oreille. Plus tard nos officiers, ayant quitté le hangar pour parcourir l'île, crurent remarquer que les naturels cherchaient à les diviser et à les faire tirer à la fois sur les oiseaux; ils furent constamment suivis par plusieurs sauvages armés. Enfin ils regagnèrent la plage sans être inquiétés par les naturels, et ils y trouvèrent M. Roquemaurel qui était descendu seul à terre et qui, sans avoir été ni insulté ni attaqué, avait remarqué cependant que les naturels étaient insolents et mal disposés. Ils venaient de rallier le bord tous ensemble lorsque nous entendîmes un coup de fusil à terre.

1838.
Décembre.

1838. Décembre

M. Demas était allé avec le canot major armé, dans le but de régler ses chronomètres. Les sauvages avaient d'abord montré des intentions pacifiques et même avaient vendu quelques cocos à cet officier. Mais, bientôt après, le maître d'hôtel, chargé de recevoir les cocos, avait été assailli par des pierres, et avait été obligé d'abandonner la partie en réclamant du secours. M. Demas ayant aperçu un des agresseurs, lui avait traversé l'épaule d'un coup de feu, et immédiatement tous les assaillants avaient pris la fuite.

Heureusement le temps fixé pour cette station touche à sa fin, car sans cela nous aurions peut-être quelque nouvel accident à déplorer, et déjà assez de sang a été versé. Tous les travaux sont terminés, demain nous quitterons le mouillage, mais la réputation des Carolins est ternie ; nous n'avons trouvé ici que des hommes méchants et perfides, avec une figure prévenante, des formes agréables et des manières posées ; nulle part dans l'Océanie nous n'avions trouvé une hospitalité plus intéressée. Jamais ils ne donnent, et ils sont aussi durs à repousser les demandes, qu'ils sont avides et empressés lorsqu'ils veulent obtenir. Je n'ai vu nulle part un peuple aussi sale ; on ne peut respirer sous leurs cases, tant elles sont infectes : du reste la plus grande pauvreté semble peser sur ces malheureux. Leurs vêtements en toile tissée, sont tout ce que pourraient leur ambitionner les peuples de l'Océanie que nous avons déjà visités. Si dans leurs mains des frondes artistement travail-

lées sont des armes terribles, ils ignorent la puissance 1838, 28 Décembre.
de l'arc et des flèches, dont les peuplades noires leurs voisines font un si terrible usage.

Bien que les naturels paraissent en armes, groupés par troupes nombreuses sur le rivage, MM. les officiers chargés de régler nos montres peuvent encore aller observer sans être inquiétés. Puis à sept heures, ils rejoignent les corvettes déjà sous voiles. Quelques petites pirogues nous accompagnent jusqu'au récif. Le même passage par lequel nous sommes entrés, nous permet de franchir cette barrière avant de la longer à petite distance. Nos corvettes, agitées par une grosse mer, poussées par une belle brise arrivent bien vite près de la pointe sud-ouest des brisants, où quelques naturels occupés à pêcher sur ces murailles madréporiques à l'abri de feuillages qu'ils y ont transportés, lancent à la mer leurs deux petites pirogues pour nous atteindre; mais ils épuisent en vain leurs efforts, nos corvettes ont déjà atteint la limite des travaux de la *Coquille*, et elles quittent pour toujours le groupe le plus beau de l'archipel des Carolines.

A huit heures du matin nous prolongeons dans son 29
entier, mais d'assez loin, toute la bande est du groupe *Ouluthy*. C'est un assemblage bizarre de petites îles basses et bien boisées. Ce ne sont point des brisants continus qui entourent ce groupe, mais seulement de larges pâtés de coraux qui le limitent de distance en distance.

Dans l'après-midi, la vigie a annoncé la terre: 31

1838. Décembre. c'est l'île *Gouaham;* enfin nous allons entendre parler une langue d'Europe, nous allons toucher à une terre amie, nous allons y retrouver les ressources de pays civilisés, dont nous avons tous besoin après une traversée aussi longue et aussi pénible au milieu des sauvages habitants de l'Océanie. Je reconnais bientôt les récifs d'*Inaharan;* l'île *aux Cocos*, couverte de cette belle verdure tropicale, n'est qu'à une petite distance devant nous; mais la nuit est là, et ce n'est que demain que nous pourrons saluer le pavillon aux armes d'Espagne.

1er janvier 1839. A voir la petite embarcation qui se dirige sur nos corvettes, on dirait que nous approchons d'une horde sauvage. Formée tout simplement par un tronc d'arbre et pourvue d'un balancier, elle est moins parfaite que beaucoup de pirogues sauvages; de petites planchettes liées à un long manche lui servent d'avirons, et cependant c'est là toute la marine espagnole du port d'*Umata*. Elle contient les deux autorités du pays; le *padre* (prêtre espagnol), et l'*alcade* dont le teint basané accuse la naissance, viennent nous visiter; mais leur embarcation est si bien manœuvrée, qu'elle ne peut nous accoster que lorsque nos corvettes ont déjà laissé tomber leurs ancres l'une à côté de l'autre par sept brasses de fond, dans la petite baie d'Umata *.

* Notes 10, 11, 12 et 13.

CHAPITRE XXXV.

Séjour à Umata (île Gouaham).

Il y avait dix ans révolus que j'avais visité l'île Gouaham : à cette époque je venais de retrouver l'île Vanikoro sur laquelle avaient naufragé les frégates de Lapeyrouse. Les fièvres pernicieuses de cette île néfaste avaient envahi mon équipage, et l'*Astrolabe* avait touché à Gouaham comme à une terre promise ; les soins et les attentions dont nous avions alors été l'objet remplissaient encore mon cœur d'une vive reconnaissance ; aussi je m'empresse de demander à nos deux visiteurs, le curé de *Merizo* et *Inaharan*, et le sous-alcade *Domingo*, des nouvelles de mes anciens amis des Mariannes. Ce sont eux qui m'apprennent que le généreux don *Jose Medinilla*, dont le voyage de l'*Uranie* avait déjà, avant nous, fait connaître la générosité et la bienveillance, était mort depuis cinq ans à Manille où il s'était retiré. Le vieux don *Louis Torrès*, ce descendant de l'illustre navigateur, déjà 1839. 1er janvier.

1839. Janvier. connu par les récits de Kotzebue, de Chamisso et de Freycinet, est encore vivant et en bonne santé. L'Anglais *Anderson*, qui avait fait quelque temps partie de l'équipage de l'*Uranie* comme chef de timonerie, est toujours capitaine de port à *Agagna*; sa direction s'étend sur toute l'île Gouaham, et il est resté le protégé du gouverneur qui lui accorde toute sa confiance. Enfin, notre vieil ami *Flores*, l'alcade d'Umata, a été remplacé par un nommé *Antonio Herrera.*

La visite du curé et de Domingo n'est point entièrement désintéressée; car, après avoir répondu poliment à toutes nos questions, ils nous offrent leurs services comme fournisseurs de vivres frais pendant notre relâche.

Je venais d'apprendre le nom du nouveau gouverneur, don *Jose Casillas*, successeur de don *Jose Medinilla*, et sur le champ je lui adresse une lettre pour lui annoncer notre arrivée dans ce port, lui présenter mes hommages, et demander quelques objets dont nous avions besoin; puis j'engage le commissaire à s'occuper immédiatement de l'achat de vivres frais et de traiter avec Domingo de l'achat d'un petit bœuf que celui-ci m'avait offert pour le prix de 7 piastres. Le soir même il a été distribué en rations aux deux équipages.

Dans l'après-midi seulement, je vais en compagnie de M. Jacquinot faire un tour à terre. Tout d'abord une chose nous frappe : nous commençons l'année à Gouaham, et ce jour, qui généralement en Europe est accompagné d'une certaine solennité,

et de tant de mouvement parmi toutes les classes de la population, passe tout à fait inaperçu à Umata. Le peuple paraît vaquer à ses affaires comme à l'ordinaire. Le renouvellement de l'année ne trouble en aucune façon le doux far-niente des Mariannais nationalisés Espagnols.

Depuis l'époque où déjà M. Jacquinot et moi avions parcouru les grèves de la baie, aucun changement frappant ne s'est opéré. L'ancien couvent qui servit d'hôpital à l'*Astrolabe* en 1828, est encore debout, mais il a cessé d'être habitable : l'intérieur tombe en ruine, et sert de repaire à une chienne qui a choisi ce lieu pour y mettre bas. Les planchers des appartements supérieurs sont à moitié détruits, et les matériaux pourrissent sur place sans être utiles à personne. L'église est telle que nous l'avions laissée, petite et mal entretenue. Dans le village il n'y a pas une seule maisonnette de plus et pas une de moins; le fort *Saint-Angel*, qui limite et défend la rade, est toujours debout, mais sans canons et sans garnison, comme nous l'avions vu; nous sommes par là débarrassés du salut national qu'il serait bien difficile aux Mariannais de nous rendre. La grande maison appelée *palazio* (palais), seule, a gagné une chemise blanche dont elle avait grand besoin. Mais si sa face extérieure recrépie est devenue plus élégante, l'intérieur n'a changé que d'habitants. Nous y trouvons, en effet, le nouvel alcade *Antonio Herrera*, qui, avec une politesse et une complaisance excessives, s'empresse de nous en faire les honneurs. Cette fois

1839. Janvier. la locution ordinaire des Espagnols, *la casa es à la disposicion de usted* (la maison est à votre disposition) devait être prise à la lettre, car Herrera insiste pour nous engager à nous établir dans le palais. Nous refusons poliment, mais nous acceptons pour M. Dumoulin qui, déjà accompagné de tous ses instruments, vient y établir son observatoire.

2 Aujourd'hui chacun prend son essor ; plusieurs officiers partent en caravane pour aller visiter l'intérieur de l'île et sa capitale.

Vers sept heures, je reçois la réponse du gouverneur *Casillas*, ancien lieutenant colonel dans l'armée. Elle est fort polie et fort obligeante ; tout en s'excusant de l'impossibilité où il est de paraître aussi généreux envers nous que ses prédécesseurs, il remet à ma disposition son palais d'Umata, et exprime le regret de ne pouvoir lui-même m'en faire les honneurs. Du reste, d'après ce que m'apprend le curé de *Merizo*, qui m'a apporté cette lettre, je comprends bien vite qu'en effet les revenus du gouverneur ont dû considérablement diminuer par suite de la suppression du monopole, sur lequel je reviendrai plus tard.

Vers une heure je vais faire un tour à terre, pendant que le révérend *padre* de *Merizo*, après avoir déjeuné à la table des officiers, songe à rentrer au milieu de son troupeau, en emmenant avec lui plusieurs officiers qui se préparent à chasser le cerf. Je vois arriver bientôt après Anderson dans une baleinière qui avait quitté Agagna le matin. Cet Anglais vient renouveler connaissance avec moi, et m'offre

son embarcation et ses services de pilote pour visiter a capitale. Il m'apprend qu'il est marié dans le pays, et que père de douze enfants, rien ne manque à son bonheur comme père et comme époux. Je le charge de nous faire la fourniture des objets dont nous éprouvons le besoin, tels que riz, sucre, tafia et goudron. Enfin nous nous quittons les meilleurs amis du monde. 1839. Janvier.

L'alcade m'attendait sur le seuil de son palais, pour m'offrir une excellente tranche d'ananas, puis je vais faire quelques tours au milieu de cette belle allée d'orangers qui ombragent de leurs feuilles odoriférantes les pauvres cases des Mariannais. C'est là que cette population ignorante passe sa vie dans tout le bonheur de l'indolence. Combien l'aspect sale et repoussant de ces misérables cabanes jure à côté de ces beaux rameaux d'orangers couverts de fruits! La lèpre avec ses plaies dégoûtantes ronge ces malheureux, qui sous leur air abruti paraissent honnêtes et paisibles. C'est à peine si on peut les décider à se remuer pour vendre les vivres qui nous sont nécessaires; et cependant il ne faut point croire pour cela qu'ils restent étrangers aux spéculations et aux ressources du commerce, car ils ont bien vite compris nos besoins, et ils se sont hâtés d'élever les prix de leurs bœufs à des taux exorbitants; il a fallu leur faire comprendre que dorénavant nous n'en achèterions plus, pour qu'enfin ils s'amendent.

A huit heures du matin, *Louis Torrès*, fils de celui que je connaissais, *don Félix Calvos*, commissaire du magasin général, et enfin les deux curés d'*Agagna* et

1839. Janvier.

d'*Agat*, *Bernardo* et *Fra-Manoel*, viennent nous faire leur visite. Ils sont arrivés hier seulement à Umata, et ont rencontré en route la bande joyeuse des officiers de nos navires qui se rendaient dans la capitale. Je m'empresse de demander au premier, que je retiens à déjeuner, des nouvelles de son père, vieillard maladif à peine âgé de soixante-neuf ans. Puis je le presse de questions sur le groupe des Carolines que nous venions de visiter ; ce qu'il m'apprend à cet égard s'accorde parfaitement avec nos propres observations. Voici ses renseignements.

« Le groupe des îles Hogoleu est connu des habitants de toutes les autres îles sous le nom de *Rouk*. Les naturels de cet archipel jouissent de la plus mauvaise réputation, même parmi leurs compatriotes. Les habitants de la grande île Rouk sont surtout désignés comme des hommes excessivement méchants et féroces, et ce sont les seuls qui, dit-on, ont la réputation méritée d'être anthropophages. Enfin leur réputation est si bien établie, que les pêcheurs de Tripang n'osent point s'y aventurer, de peur de graves accidents.

» Il vient presque toutes les années à Gouaham, des pirogues des Carolines ; ce sont surtout celles des îles *Elet*, *Halaou*, etc. Les naturels s'accordent encore à dire que les habitants de *Gouap* et *Pelew* sont redoutables par leur férocité et leur énergie. Sur l'île *Pouinipet* elle-même, dont le bon caractère des habitants a été très-vanté, naufragea il y a trois ans un baleinier, et une partie de son équipage fut massacrée ;

1839. Janvier.

plus tard deux navires marchands, l'un français et l'autre américain, emmenèrent les naufragés restants, et tuèrent quelques naturels pour venger les Européens. »

Après midi, le capitaine Jacquinot vient me prendre pour aller faire une promenade dans les villages de *Merizo*, de *Kotan* et d'*Ahan*. L'église de Merizo est dans un délabrement qui fait mal à voir; du reste tous ces villages se ressemblent, et à part les plantations de bananiers, de taros, de cocotiers et de fruits à pain, qui nous paraissent bien plus nombreux qu'à Umata, nous ne trouvons rien que nous n'ayons déjà vu au village du mouillage. La campagne est délicieuse; de beaux ombrages, des touffes riches de verdure et de fruits, ont tant de charmes pour des hommes qui quittent la mer, que Merizo fut encore le but de ma promenade du lendemain.

Tout en parcourant des sentiers délicieux, j'avais 4
poussé ma course jusqu'à une lieue au delà de Merizo sans rencontrer une seule masure. Vainement dans ces villages j'avais cherché si on pourrait se procurer des cochons, des poulets et des œufs; tout cela paraissait fort rare. Il est vrai que ce matin, sur un avis donné par M. Demas, la chaloupe est partie pour aller chercher un troupeau de cochons que cet officier a acheté pour les équipages, et fort probablement pour obtenir ce résultat il a fallu mettre à contribution presque toutes les ressources du pays.

Enfin je trouvai un naturel qui m'offrit un bœuf, qu'il cherchait à vendre. Je le renvoyai au commissaire; mais comme il me parlait bon espagnol et que

1839. Janvier.

son visage était coloré, je crus un instant qu'il était Espagnol, et je lui en faisais compliment, lorsqu'il me répond avec orgueil : Je ne suis pas Espagnol ni fils d'Espagnol, et je ne voudrais pas l'être; mais je suis *chamorro*, ou, comme vous le dites, vous autres Européens, je suis *Indien*, et je m'en fais gloire. Cette réponse me frappa d'autant plus, que les Espagnols regardent les Mariannais avec dédain.

Avant de me retirer, j'aperçus encore dans un joli ruisseau deux jeunes filles qui s'y lavaient le corps et qui se frottaient les cheveux avec la pulpe de plantes mâchées; les malheureuses étaient déjà couvertes de plaies scrofuleuses; l'une d'elles était atteinte d'éléphantiasis et l'autre y marchait rapidement. Il n'en fallait pas davantage pour m'éloigner rapidement, et c'est ce que je fis.

Je touchais à l'échelle de l'*Astrolabe* lorsque arriva à bord la chaloupe apportant 24 cochons. MM. Demas, Lafarge, Goupil en avaient aussi profité pour regagner le navire, et ils amenaient avec eux le padre de Merizo qui leur avait donné l'hospitalité. Les officiers qui étaient allés visiter Agagna avaient aussi opéré leur retour; ils ne tarissaient pas sur la cordialité avec laquelle ils avaient été reçus par le gouverneur, et par madame Torrès, en l'absence de son mari, qui n'a quitté Umata qu'aujourd'hui; bien que MM. Duroch et Desgraz, qui faisaient partie de cette caravane, nous aient donné des récits fort animés de leur visite à Agagna; M. Freycinet, dans son *Voyage de l'Uranie*, a décrit ces lieux avec trop de

détails pour que le lecteur puisse y apprendre quelque chose, tandis que j'espère qu'il lira avec plaisir la narration spirituelle et originale que M. Demas fait de la chasse au cerf. 1839. Janvier.

«Le 3, notre nouvel ami, le curé, vint déjeuner avec nous, après quoi nous nous mîmes en route; le révérend avait trouvé le vin français de son goût; il avait une petite pointe charmante et cabriolait devant nous. Quant à nous, nous le suivions joyeusement, le fusil sur le dos, le jarret élastique, frais et dispos comme tout marin qui arrive de la mer. Nous n'avions, au dire du padre, que trois petites lieues à faire; c'était tout au plus l'affaire de trois heures. Qu'est-ce que cela? Cependant nous marchions bon pas sur une plage de sable fin avec un soleil à faire griller un saint; nous devisions gaiement, donnant de temps à autre une légère accolade à nos gourdes et fredonnant quelques vieux airs. Le padre marchait soutenu par un grand coquin de près de six pieds, tandis qu'un autre Mariannais tenait ouvert, au-dessus de sa tête, un monstrueux parapluie de famille qui eût fait honneur au plus vaillant caporal de notre milice citoyenne, remorquant sa bonne et ses six enfants; et il appelait cela une *ombrella!*.....

«Tout en cheminant, nous abattions quelques charlots et quelques hérons; au bout de la première heure nous devions arriver à *Merizo*, et il y en avait déjà au moins deux que nous pataugions dans le sable lorsque nous aperçûmes les premières maisons de ce village; là nous quittâmes cette affreuse plage et

1839. Janvier. prîmes un joli sentier qui nous mena droit à une grande allée de cocotiers, bordée de cases dans toute sa longueur; nous y trouvâmes tous les habitants réunis; petits et grands, tous accouraient au devant du padre, qui juché sur le tronc d'un arbre abattu, donnait sa bénédiction à ses ouailles, avec autant de pompe et de gravité, que le pape entouré de ses cardinaux sur le parvis de St-Pierre de Rome, et cependant, si Charlet ou Philippon eussent été là, ils auraient pu faire une charmante charge de ce petit homme en jaquette blanche, sous son monstrueux parasol, distribuant sa bénédiction à tous ces mauricauds agenouillés et recueillis. Dans cette foule il y avait de bien beaux yeux noirs, ma foi! Le diable soit de la lèpre; cette petite jupe rouge, cette légère veste ou chemisette blanche sont réellement charmantes. Mais nous avions une soif ardente, le padre n'eut qu'à faire un signe et vingt cocos tombèrent à nos pieds; en un instant ils furent dépouillés de leur écorce et proprement ouverts : je ne connais pas au monde de boisson plus délicieuse qu'un coco bien frais. Après nous être largement désaltérés, nous reprîmes notre route.

» Le gobernadorcillo vint nous présenter ses hommages : c'était un Mariannais. Nous le reçûmes très-gracieusement, ce dont il parut infiniment flatté; nous n'allâmes pas cependant jusqu'à la poignée de main vu, l'infirmité du pays, et nous quittâmes Merizo dignement accompagnés par la plus grande partie de la population mâle et femelle, et par une nuée de chiens maigres à faire peur. Notre escorte s'étant

augmentée de plusieurs individus, nous en profitâmes pour leur mettre sur le dos nos fusils et nos carniers, et nous allongeâmes nos jambes avec un nouveau courage. 1839. Janvier.

» Cette fois nous avions dit adieu à cette affreuse plage et nous avancions paisiblement sur un joli sentier à travers un bois taillis très-épais. Partout sur nos pas nous trouvions des traces de cerfs et de sangliers et nous nous promettions une heureuse chasse pour le lendemain. Le pauvre padre suait sang et eau; il avait l'habitude de faire cette route mollement étendu dans un hamac, porté sur les épaules de quatre naturels; cette fois il avait trop présumé de ses forces, et il trouvait le chemin furieusement long. Le bois débouchait sur le bord de la mer que nous longeâmes quelque temps sous d'énormes casuarinas; de beaux cours d'eau limpide venaient se jeter à la mer de distance en distance, nous ne faisions pas un mille sans en rencontrer. Nous allions toujours droit devant nous sans voir ni village ni *rancho*, ni rien qui y ressemblât; nous ne chantions plus; tous nous tirions la jambe à faire pitié; Goupil avait un soulier qui le blessait, et était sur le point de protester tout à fait. Lafarge et moi nous étions mornes et marchions la tête basse, pestant contre *Inaharan*, le soleil et le curé. Enfin, nous trouvâmes une case dont le pied était baigné par une rivière; une multitude de pourceaux se vautraient avec délices dans des flaques d'eau boueuse, un beau bouquet de cocotiers ombrageait le tout. Là nous nous assîmes

1839. Janvier.

ou plutôt nous nous laissâmes tomber sur le sol. Nous étions bien arrivés dans un *rancho;* mais hélas! ce n'était pas celui de notre ami, il appartenait au *padre Bernardo;* pour atteindre l'autre, il nous fallait encore gravir une montagne.

» Nous ne nous arrêtâmes que le temps nécessaire pour nous désaltérer et nous repartîmes de plus belle; bientôt nous commençâmes à gravir au milieu de hautes herbes; il était deux heures et demie, le soleil nous dardait ses rayons d'aplomb sur la tête et pas un arbre pour nous donner de l'ombre. Un cerf passa au petit galop à vingt pas de nous, nous n'eûmes pas le courage de lui envoyer un coup de fusil; quelle atroce promenade, disait Lafarge; au diable les cerfs, disait Goupil; maudit curé, disais-je entre mes dents; *Caramba*, *demonio de sol*, murmurait le padre d'un ton peu résigné.

» Ah! padre! padre! disions-nous, ceci est une sorte de guet-apens dont vous répondrez devant Dieu. Enfin, moitié riant, moitié pestant, nous finîmes par arriver devant une case entourée d'un grand espace de terre battue. Le padre se fit alors un porte-voix de ses deux mains, poussa trois cris qui firent retentir les échos d'alentour, et nous vîmes accourir de tous côtés des bandes de pourceaux noirs; nous en choisîmes quarante pour les équipages des corvettes, plus une douzaine pour les gamelles de l'état-major, puis nous allâmes nous étendre sur des bambous dans la case. Elle pouvait avoir quarante pieds de long sur vingt de large, et était habitée par les gardiens des troupeaux

du padre, qui cumulait ses fonctions apostoliques avec celles plus lucratives de marchand de cochons. 1839. Janvier.

» Après une demi-heure de repos, nous nous remîmes en route. Cette fois, nous n'avions plus que trois quarts d'heure de chemin pour gagner *Inaharan*, où, nous disait le curé, nous trouverions chez lui, bonne hospitalité et un copieux dîner préparé par sa gouvernante Mariquita. — Est-elle jeune votre gouvernante? — Dix-huit ans. — Jolie? — Ici le malin padre me répondit avec un sourire : *Bastante;* ce qui avait l'air de vouloir dire : Oui, cela ne vous regarde pas. — Nous reprîmes le chemin de la mer; toute la côte est barrée dans ce point par des récifs sur lesquels la mer brise avec violence. Malheur au navire qui, par une nuit noire, se trouverait affalé sur les brisants, il ne resterait pas une demi-heure sur l'eau. En dedans la mer est fort belle; il y a quelques coupées dans les récifs, mais elles ne sont praticables que pour des chaloupes ou des bâtiments d'un très-faible tonnage; enfin, nous aperçûmes la fumée du village, puis le clocher de l'église, et bientôt nous fîmes notre entrée dans Inaharan au milieu de la population des deux sexes accourue pour saluer son pasteur, et un peu aussi pour voir les étrangers.

» Le village se composait d'une centaine de cases bâties des deux côtés, d'une large et belle avenue bordée de cocotiers, et terminée par une jolie maisonnette à perron : c'était le presbytère. Mariquita nous attendait au haut du perron; c'était une belle fille. Sa jupe à carreaux rouges, sa petite chemisette blanche

1839. Janvier. et son *Pagnuelo* coquettement noué sous le menton étaient d'une propreté irréprochable. Sans sa peau rouge et son nez légèrement épaté, elle eût été une jolie fille en tous pays. Elle nous reçut avec un petit air de maîtresse de maison qui lui allait à ravir, et, comme de raison, commença, tout en grondant, à essuyer la figure de son curé qui ruisselait de sueur. Elle parlait un baragouin moitié espagnol moitié *chamorre;* elle reprochait au curé sa longue absence (le digne homme était parti depuis huit jours), et surtout d'être revenu à pied. Ceci fait, elle nous conduisit dans une chambre où était un vaste lit composé d'une superbe planche de bois dur comme du fer, de six pieds de long sur autant de large, et recouvert d'un drap et d'une natte. Dans un coin étaient trois baquets d'eau fraîche, dans lesquels nous nous débarbouillâmes avec délices; puis, un petit mauricaud vint nous faire signe, en portant alternativement ses deux mains à sa bouche, que le dîner était servi. Nous passâmes dans la chambre adjacente où nous trouvâmes le curé frais comme un chérubin : il avait quitté son pantalon et sa jaquette pour une large soutane en cotonnade blanche; là-dessous, sa révérence était *al fresco*; j'avoue que je lui enviais son costume. Il nous proposa très-galamment à chacun un vêtement semblable; malheureusement le padre était de la taille la plus exiguë; la soutane, qui lui tombait jusqu'à la cheville, nous serait venue aux genoux, et, sans pantalons, cela eût produit un effet au moins étrange; force nous fut donc de rester dans nos cu-

1830. Janvier.

lottes. La table était splendidement garnie : de la venaison, du poisson, des pigeons, des fruits magnifiques, des légumes; Mariquita avait grandement pourvu à notre appétit, et, après un bénédicité lestement expédié, nous tombâmes sur les vivres comme des gens affamés que nous étions. Je dévorais avec une telle voracité que, d'abord, je ne remarquai pas Mariquita. La pauvre fille était debout, derrière Lafarge, une assiette sous le bras; une grosse larme roulait dans son grand œil noir, et elle regardait son curé d'un air à fendre un cœur de roche; celui-ci avait la tête dans son assiette sans oser lever le nez. Je compris. — Or ça, padre, pourquoi déroger à vos habitudes? je suis sûr que vous faites dîner Mariquita avec vous, et vous la laissez debout; tenez, regardez-la, la pauvre fille, elle est là comme un *ex-voto*. — Mais, señor, nos règlements! — Allons donc, vos règlements; l'archevêque de Tolède est à trois mille lieues sous le vent; ainsi donc, place à Mariquita. — Mon homme se laissa faire une douce violence, et Mariquita se glissa entre nous deux; la glace une fois rompue, tout alla à merveille.

» Nous avions apporté dans nos carniers quelques vieilles bouteilles de vin de France, et je ne me rappelle pas d'avoir fait un dîner plus gai. Le temps qui avait été si beau toute la journée s'était mis à l'orage, la mer brisait avec fureur sur les galets de la plage, le vent et la pluie faisaient un tintamarre d'enfer dans les cocotiers. Jusqu'à onze heures, nous restâmes à table; fumant de délicieuses cigarettes roulées par la

1839. Janvier. jolie main de la gouvernante qui fut charmante.

» Le lendemain à cinq heures nous étions sur pied; le digne padre sommeillait encore, Mariquita était alerte et accorte. Elle nous servit à chacun une bonne tasse de chocolat, tandis qu'une meute de vingt-cinq chiens hurlait dans la cour. Deux vigoureux Mariannais, le torse nu, le *machete* suspendu à la ceinture de leur courte culotte bleue, les pieds dans des sandales, nous attendaient le fusil sur le dos, et nous sortîmes pour courre le cerf.

» Il faisait un temps charmant, l'herbe humide de rosée était d'une fraîcheur délicieuse; malheureusement il avait plu et à chaque pas nous glissio s sur de la terre glaise. Bientôt, cependant, nous eûmes laissé tous les mauvais chemins derrière nous et nous entrâmes dans de hautes herbes comme celles contre lesquelles nous avions tant pesté la veille. Devant nous s'étendaient en amphithéâtre une succession de collines couvertes d'une herbe jaunâtre. Les vallées étaient boisées et formaient de fraîches oasis au milieu de ces vertes steppes. Presque au sortir du village, les chiens furent découplés et lancés. Le bois fut battu dans tous les sens, mais sans succès. Nous étions trop près des habitations et nous poussâmes de l'avant. Les chiens faisaient partir sous nos pieds des nuées de grosses tourterelles, mais nous les dédaignions; c'était aux cerfs seuls que nous en voulions. Après une heure de marche nous atteignîmes la lisière d'une belle forêt et chacun prit son poste.

» Rien de beau, rien de majestueux comme ces

somptueuses forêts dont rien ne gêne le développement. La nature, souvent mesquine et rabougrie dans nos climats, étale dans les contrées tropicales un luxe de végétation dont il est impossible de se faire une idée. Pour moi, le fusil sur le dos, je m'extasiais devant cette belle verdure, devant ces arbres gigantesques. J'avais totalement oublié la chasse. Je repassais en idée toutes les belles îles que nous avions parcourues : là aussi la nature était grande et belle, mais rien ne venait y animer le paysage. On n'entendait pas retentir au loin la chanson du joyeux bûcheron; on n'apercevait pas à travers les arbres la fumée du village; le lourd chariot rentrant la moisson ne faisait pas gémir le chemin ; et sauf le cri rauque du perroquet, aucun bruit ne venait troubler la paix de ces imposantes solitudes. J'en conclus qu'une nature vierge et grandiose était un spectacle admirable; mais qu'il valait encore mieux la plaine sillonnée par la charrue, le brouhaha de la ville et la musette ou le tambourin du village.

1839. Janvier.

» J'en étais là de mes réflexions lorsque la forêt retentit des hurlements des chiens, puis le feuillage s'agita autour de moi et une jolie biche vint s'arrêter le cou tendu, l'œil inquiet, à vingt pas de l'arbre contre lequel j'étais appuyé.

» Je mis en joue et lâchai la détente ; mais la capsule seule partit, mon fusil rata. Le gracieux animal regarda autour de lui, m'aperçut, partit en bondissant, et bientôt disparut dans l'épaisseur du feuillage. Mon premier mouvement fut de pester contre mon

1839. Janvier.

arme, mais ensuite je fus bien aise de n'avoir pas tué la pauvre bête, c'eût été presque un assassinat. Cependant, pour que pareille chose ne se représentât pas, je nettoyai les cheminées. Les chiens chassaient toujours et lancèrent un cerf qui déboucha du bois où étaient placés Lafarge et Goupil. Ce dernier fit feu et lui cassa un des pieds de devant; il fléchit un instant, mais continua à galoper sur trois pieds suivi de près par les chiens, et il disparut dans des herbes de dix à douze pieds de hauteur. Il était impossible qu'il allât loin. Je jetai mon fusil à terre et me mis à courir de toutes mes forces sur ses traces. Je me lançai bravement dans les herbes où je l'avais vu disparaître, mais je disparus à mon tour dans une eau boueuse. Je m'attrapai de mon mieux aux roseaux, et quand je revins à flot, je me trouvai nez à nez avec le pauvre cerf. De grosses larmes coulaient de ses yeux, et son sang s'épanchait par une large blessure au cou que lui avait faite le *machete* de notre guide, qui me tendit la main pour m'aider à sortir de mon trou.

» Deux ou trois chiens, voraces comme des harpies, s'étaient accrochés au malheureux animal et le déchiraient à belles dents. Nous eûmes toutes les peines du monde à l'en débarrasser; nous finîmes par le remorquer sur la colline. Nous étions trop loin du village pour l'emporter, et nous le suspendîmes à un arbre. Goupil triomphait. Après une demi-heure de repos nous nous remîmes en chasse; au bout d'une heure Lafarge en blessa un autre qui, tout en laissant des traces de sang sur tous les buissons, nous

fit faire une ou deux lieues à sa poursuite et nous échappa. Après quoi nous nous en revînmes en abattant des tourterelles. Goupil avait décidément l'honneur de la journée. 1839. Janvier.

» A quatre heures, nous étions de retour chez le curé; nous ne devions dîner qu'à six heures, et nous profitâmes des deux heures qui nous restaient pour prendre un bain. Derrière le village était un joli ruisseau, bien à l'abri du soleil. C'était là que le beau sexe d'Inaharan allait s'ébattre. Nous y trouvâmes deux grosses commères qui nous cédèrent la place, et en un clin-d'œil nous fûmes à l'eau. Nous étions sales à faire plaisir; nos pantalons étaient couverts d'une boue noire. — Une idée! s'écria Goupil: je propose de profiter de l'occasion pour faire toilette complète; pendant que nous sommes à l'eau, lavons nos pantalons et nos bas; avec le beau soleil qu'il fait tout sera sec dans une heure, nous arriverons chez le curé gentils à croquer, et la gouvernante nous en saura gré. — Adopté à l'unanimité! crions-nous à notre tour, et tous trois de frotter nos pantalons avec ardeur. Puis nous les étendîmes sur l'herbe. A peine avions-nous fini, que par un guignon infernal, le soleil, qui jusqu'alors avait été brûlant, fut masqué par un gros nuage noir. Nous espérions toujours qu'il passerait vite, mais après celui-là en vint un autre. Il y avait déjà une heure que nous étions dans l'eau et nos pantalons ne séchaient pas. Le bain devenait par trop long. Nous sortîmes donc de l'eau et nous nous mîmes à nous promener en long et en

1839. Janvier.

large. Malheureusement, c'était justement à l'heure où les femmes revenaient des champs ; toutes défilaient devant nous ; notre costume était des plus pittoresques. Une petite veste, une chemise et des souliers, sans bas, eussent paru tout à fait insuffisants aux yeux de la plus hideuse paysanne de France ; à Gouaham cela ne tirait pas le moins du monde à conséquence. Toutes nous saluaient en passant d'un *Ave Maria purissima*, auquel nous répondions avec recueillement : *sin peccado concebida*. Plusieurs de ces bonnes âmes nous aidèrent charitablement à tordre nos pantalons ; quant à nous, nous nous trouvions jusqu'alors assez bien de notre costume ; mais bientôt des milliers de moustiques nous assaillirent de tous côtés, et force nous fut de rentrer dans nos *inexpressibles* tout mouillés qu'ils étaient. Nous avions un appétit d'enragés, et nous nous dirigeâmes du côté du presbytère où nous attendait un abondant dîner, auquel nous ne tardâmes pas à faire honneur. J'écrivis avant de me mettre à table un mot à Roquemaurel, et lui envoyai un homme qui devait piloter la chaloupe à l'endroit où nous devions embarquer les cochons.

» Le lendemain, à cinq heures, nous nous trouvions derechef sur pied. Le curé et la gouvernante nous attendaient avec un bon déjeuner auquel nous fîmes honneur par prévoyance, attendu qu'il était plus que probable que nous n'arriverions pas à bord avant midi, ou une heure au plus tôt.

» Après nous être dûment lestés nous partîmes en emmenant le curé qui s'arracha avec peine des bras

1839. Janvier.

de Mariquita. Nous ne voulûmes pas quitter cette bonne fille sans lui laisser un souvenir. Nous lui fîmes chacun un cadeau ; pour moi, je lui jetai au cou un superbe collier en chrysocale et nous partîmes. Nous trouvâmes les embarcations des corvettes à l'endroit convenu, elles venaient d'arriver ; mais il n'y avait pas un seul cochon ; on était occupé à les attraper, et nous nous rendîmes au *Rancho* pour activer la besogne. Là nous trouvâmes une douzaine de gaillards formant un cercle au milieu duquel ils serraient trois ou quatre pourceaux. Un d'eux tenait à la main un long bâton sur lequel était amarrée une corde faisant un nœud coulant, et le présentait à l'animal, qui effrayé par les cris des autres se ruait au travers et se trouvait ainsi renversé et presque étranglé. Deux ou trois hommes se jetaient alors sur lui, on lui amarrait le nez et les quatre pieds sur un fort bâton, et dans cet état on le portait au canot. Malheur au maladroit qui manquait son coup, il était renversé et foulé aux pieds par l'animal furieux. Nous voulûmes en essayer ; j'attrapai le *lasso*, et Lafarge et Goupil m'envoyèrent à grands cris une lourde bête de plus de 300 livres. Il était parfaitement en garde, attendant le moment opportun ; mais à l'instant où je m'y attendais le moins, l'ignoble brute fondit sur moi, tête baissée, et j'allai rouler à deux ou trois pas dans une boue infecte ; j'en eus assez. Lafarge et Goupil voulurent essayer, ils eurent le même succès, le tout à la grande joie des porchers mariannais qui furent une bonne heure pour compléter les 52 quadrupèdes qu'il nous

1839.
Janvier.

fallait, et nous nous préparâmes à profiter d'une charmante brise du large.

» Déjà nous avions embarqué les cochons, grognant dans le fond de l'embarcation ; le grappin était à pic et nous allions mettre à la voile, lorsque nous vîmes arriver un bœuf au grand galop, surmonté de quelque chose de rouge qui s'agitait dans tous les sens. C'était Mariquita qui arrivait ventre à terre. Le curé avait oublié son bonnet de nuit et son parasol. La digne gouvernante avait fait seller son meilleur bœuf et accourait, jambe de ci, jambe de là, apporter au révérend ces objets indispensables. Enfin nous appareillâmes, et bientôt la côte qui fuyait derrière nous, nous déroba le gracieux cotillon de ce modèle des gouvernantes.

» En dehors des récifs nous trouvâmes la mer grosse et la brise fraîche. Le pauvre padre avait une peur de tous les diables, plus un hoquet qui l'attristait fort. Il déplorait amèrement d'avoir quitté le plancher des vaches pour le perfide élément. Chaque coup de tangage qui faisait jaillir l'écume sous l'étrave de l'embarcation, lui arrachait le cœur. Bientôt nous nous retrouvâmes à l'abri des récifs, et la chaloupe sous toutes voiles glissait avec rapidité dans un magnifique bassin parsemé de pâtés de coraux. A chaque instant le malheureux tremblait que nous ne vinssions à en rencontrer quelqu'un. Cependant, nous voyant rire de si bon cœur, il finit par comprendre qu'il n'y avait pas grand danger et qu'au bout du compte nous n'avions pas plus envie que lui de nous noyer. La bonne embarcation eut bientôt fait ses 12 à 14 milles,

et nous débarquâmes notre homme sain et sauf à Umata ; il jura ses grands dieux que les marins étaient de bons garçons, mais qu'il consentait à perdre sa part du paradis si jamais on le reprenait sur l'eau. » 1839. Janvier.

Nos hôtes d'Agagna, *Louis Torrès*, les deux *padre* et l'*administrador*, reprennent la route de la capitale, en nombreuse compagnie ; charmés par le récit qu'avaient fait les premiers visiteurs d'Agagna de l'hospitalité généreuse du gouverneur, les officiers des corvettes font de nombreux pèlerinages vers le chef-lieu. Montés en partie sur des bœufs que l'on dirige avec une corde passée dans un trou fait à la cloison des narines de l'animal, en partie à pied, ces petites caravanes présentent le coup d'œil le plus pittoresque. Agagna ne possède point d'auberge, car il y vient bien rarement des voyageurs, mais l'hospitalité de MM. Torrès et don Calvos ne se lasse point; et ils veulent absolument que chacune des personnes de l'état-major vienne apprendre à son tour combien aux Mariannes l'hospitalité espagnole est grande et généreuse. 5 et 6

D'un autre côté, nos matelots, envoyés fréquemment en permission à terre, parcourent la baie dans tous les sens, exploitant à leur profit la passion qu'ont les Mariannais pour les combats de coqs; nos hommes se donnent la jouissance de voir les duels à mort de ces pauvres oiseaux, et quel que soit le vaincu nos marins applaudissent toujours à sa défaite. Du reste d'excellents vivres frais, de l'exercice, et le bon air d'Umata sont d'excellents préservatifs contre les maladies,

1839. Janvier. et j'ai bon espoir que cette relâche rendra à mon équipage fatigué, toute la force et l'énergie nécessaires pour les travaux pénibles qui restent encore à faire.

Pour moi, confiné à bord de mon navire où les souffrances ne retiennent, je m'occupe de terminer le rapport que je compte adresser au ministre.

7 Depuis quelques heures les derniers officiers qui avaient entrepris le pèlerinage d'Agagna, les uns enthousiasmés et les autres fort mécontents de leur réception chez le gouverneur, étaient rentrés, lorsque tout à coup les cloches d'Umata se mettent en branle: c'est l'arrivée du vice-roi des Mariannes que l'on salue. Don Jose Casillas y Salazar est en tournée pour élire les *gobernadorcillos* et les *alguazils*. Arrivé à Umata vers midi il comptait partir immédiatement pour Inaharan. Toutefois, dans la visite que je lui fais avec M. Jacquinot je parviens à obtenir la promesse de venir dîner avec moi.

C'est un homme de 36 à 40 ans ; il est petit, maigre, sa figure est pâle et maladive, ses mouvements sont vifs; il s'exprime assez bien en français et connaît presque tous les meilleurs auteurs de notre langue. Sa suite est assez nombreuse ; elle se compose de don Louis Torrès, don Calvos, et les deux padres que nous connaissons déjà. Du reste le même soir don Jose Casillas se remet en route pour achever sa tournée et terminer ses élections. Les curés d'Agagna et d'Agat, peu jaloux sans doute de parcourir l'île à la suite du gouverneur, restent à Umata où une com-

pagnie de nos officiers ils trouvent une vie plus agitée et plus de leur goût, quoique peu assortie au caractère de leurs robes. 1839 Janvier.

Dès le lendemain, libres de leurs mouvements et débarrassés de la présence gênante pour eux de leur chef temporel, ils répondent dignèment aux invitations de nos états-majors et font honneur aux vins de France. Le soir il y avait nombreuse compagnie dans la grande salle du palais ; un mauvais joueur de violon et quelques pinceurs de guitare, tous naturels de Gouaham, y avaient été réunis. Après un avant-goût de la musique mariannaise, il était difficile pour nos jeunes officiers de résister au plaisir qu'ils auraient trouvé à pouvoir danser. A défaut de dames, les robes longues et blanches des prêtres espagnols leur en tinrent lieu, et les planchers du palais gémirent sous les pas de ces danseuses de nouvelle espèce. C'était un spectacle vraiment bizarre pour nous surtout, qui sommes habitués à voir chez nos compatriotes une retenue si grande parmi les hommes qui ont un caractère religieux. Et bien que l'action de danser ne soit nullement répréhensible, cependant je dois dire, que ces soutanes en drap blanc juraient singulièrement, au milieu du tourbillon de nos jeunes officiers.

A dix heures du matin le gouverneur rentrait dans son palais d'Umata; tous les électeurs du pays, au nombre de douze, s'y trouvant réunis, ils procédèrent, sous la présidence de don José Casillas, à l'élection d'un *gobernadorcillo*, d'un *teniente de justicia* et 9

1839. Janvier. d'un *alguazil*. L'opération ne fut pas longue. Je ne sais si le système des pots-de-vin est déjà parvenu jusqu'à Gouaham, mais ce qu'il y a de certain, c'est que vers le soir il y avait peu d'électeurs qui eussent leur tête à eux.

A deux heures, toute la besogne du gouverneur est terminée, et il vient faire honneur à mon invitation à dîner. A son départ je le fais saluer de neuf coups de canon; je lui offre, en souvenir du passage de l'expédition, une belle paire de pistolets qui semble lui faire plaisir, et vers les cinq heures il reprend la route d'Agagna. Le soir nos danseurs de la veille se réunissent de nouveau au palais; ce n'est que fort tard dans la nuit que les officiers terminent la fête et se retirent à leurs bords respectifs.

10 A huit heures du matin l'observatoire était évacué. Par mon ordre, le commissaire avait laissé un faible souvenir au bon alcade d'Umata, qui avait entouré de soins nos observateurs. MM. les officiers chargés des montres avaient terminé leurs dernières observations astronomiques; tous nos amis, Louis Torrès, don Calvos et les padres, après des adieux touchants, avaient repris le chemin de leurs demeures, et nos corvettes relevaient leurs ancres, déployaient leurs voiles, laissant loin derrière elles la silencieuse et hospitalière baie d'Umata. A midi la terre de Gouaham disparaissait sous l'horizon.

Tant de voyageurs ont décrit cette terre féconde, et les mœurs indolentes de ses habitants, que je m'étendrai peu sur les remarques que nous avons pu y

faire; cependant j'espère que le lecteur apprendra avec plaisir les changements heureux opérés dans le gouvernement des Mariannes, où flotte depuis si longtemps le pavillon espagnol. 1839. Janvier.

Jadis le gouverneur seul avait le droit de faire le commerce pour le compte du gouvernement; un magasin général pourvu de tous les objets d'Europe, servait à fournir aux besoins des habitants, mais à des prix exorbitants. Dans l'impossibilité d'établir une concurrence, les malheureux indigènes étaient obligés d'acheter aux prix qu'on exigeait, et c'était là une source intarissable de richesses pour les gouverneurs, dont le traitement était d'ailleurs fort insuffisant. Le dernier gouverneur qui a joui de ce monopole révoltant était le généreux Médinilla, dont l'hospitalitéa été proclamée par M. Freycinet et même par moi, mais qui n'a laissé après lui dans la colonie que des sentiments de haine et de mépris. Jamais, disaient les habitants, l'île ne fut autant pressurée que sous le gouvernement de votre bon et généreux Médinilla; certes il ne lui était pas difficile de traiter les étrangers en prince, lorsque les efforts entiers de la colonie s'épuisaient à enrichir le gouverneur.

Aujourd'hui le monopole a entièrement disparu; chaque habitant peut à son gré vendre à qui il lui plaît, comme aussi chacun est libre d'acheter où il trouve le meilleur marché. « Malgré les avantages apparents de ces institutions libres, dit M. Dubouzet, l'état de ces îles a si peu changé, que c'est

1839. Janvier. à peine s'il y a quelque chose à ajouter aux descriptions étendues qui en ont été faites. L'île de Gouaham, malgré les richesses de son sol, la beauté de son climat, sa salubrité supérieure à celle des pays tropicaux, contient seulement une population de sept mille habitants qu'elle pourrait facilement décupler avec un peu d'industrie. Mais l'indolence est si chère au peuple mariannais, que chacun se hâte de se livrer au repos, aussitôt qu'il prévoit son repas assuré pour la journée. »

Bien que le commerce soit aujourd'hui entièrement libre, on ne trouve pas de négociant dans l'île, et tout ce qu'y ont gagné les habitants, c'est que les prix des denrées ne sauraient dépasser certaines limites fixées par les arrivages toujours très-rares. Dans l'intérêt même de la colonie, il existe toujours à Agagna un magasin au compte du gouvernement; il est pourvu, comme au temps du monopole, d'étoffes et de denrées d'Europe, et il les fournit aux habitants à 30 p. 100 au-dessus du prix d'achat à Manille. « Ce bénéfice, dit M. Dubouzet, a été calculé de manière à couvrir seulement les frais de transport. Les bâtiments qui visitent ces îles sont quelques rares baleiniers qui viennent s'y ravitailler. Ils fournissent aux habitants, en échange de ce qu'ils leurs prennent, les étoffes qui manquent à la colonie, et rendent de moins en moins utile cette prévoyance paternelle du gouvernement. Quant aux communications avec Manille, on ne voit ordinairement de bâtiments que tous les

trois ans ; celui qui est chargé d'apporter l'argent destiné à couvrir les frais de l'administration et d'approvisionner les magasins de l'État. »

Le gouverneur des Mariannes est nommé pour six ans seulement ; il est commissionné par le gouvernement de la métropole, bien qu'il soit sous les ordres immédiats du capitaine-général des Philippines. Il est toujours pris dans l'ordre militaire ; sa solde est fixée à 1,800 piastres par an et 500 pour frais de déplacement ; enfin, sa solde entière est, en tout, de 2,300 piastres : tout commerce lui est sévèrement interdit.

Les principaux fonctionnaires, après le gouverneur, sont : le *serjente-mayor*, l'*administrador*, les trois alcades militaires, puis le capitaine et les officiers de la troupe : le premier ne reçoit que 300 piastres, tandis que l'administrador en touche annuellement 600 ; le capitaine n'en a que 150.

Le collége d'Agagna, si florissant à l'époque du voyage de l'*Uranie*, ne comptait pour élèves, au moment de notre passage, qu'une bande de coqs que le curé d'Agagna, padre Bernardo, élevait pour le combat. Quatre prêtres sont chargés du service religieux de l'île en entier ; le curé d'Agagna a le titre de préfet apostolique avec lequel il cumule celui de directeur du collége. «Ce nombre, dit M. Dubouzet, est très-insuffisant en raison des distances et de la manière dont les titulaires remplissent leurs fonctions. Dans l'état actuel des mœurs, le peu que gagnent les *Indios* va dans les mains d'un clergé avide : celui-ci

1839. Janvier.

spécule sur la vanité de ces malheureux. Il faut que la plus grande pompe soit déployée dans toutes les cérémonies religieuses, telles que baptêmes, mariages et funérailles ; les Indigènes y dépensent leur dernier sou, et leurs directeurs, loin de les détourner de ce faste inutile, ne font que l'encourager ; ils y trouvent un moyen de s'enrichir qui leur fait peu d'honneur. Le plus grand service que l'on pourrait rendre aux naturels serait de leur faire perdre ces habitudes ruineuses, et, pour cela, il faudrait que l'on changeât, pour ainsi dire, tous les membres du clergé de Gouaham, chose fort difficile et qui ne produirait peut-être pas l'effet attendu ; car l'église des Mariannes, qui ressortit à l'archevêché de Manille, a presque toujours à sa tête des prêtres qui ont donné, par leur conduite, quelque scandale dans le pays, et dont on se débarrasse en les y exilant. »

La solde de chacun de ces prêtres est de 360 piastres par an. Nous avons vu que ces hommes religieux savaient augmenter leurs revenus par le commerce, bien qu'il leur soit expressément défendu. On m'a assuré que le curé d'Agagna jouissait de certaines prérogatives qu'il s'était fait accorder, et qui élevaient ses appointements bien au delà de ce que lui donne le gouvernement. Les autres fonctions sont gratuites et remplies en conséquence.

Le gouverneur est assujetti à une tournée annuelle dans l'île, pour procéder au renouvellement des autorités de la commune. J'emprunterai aux notes intéressantes de M. Dubouzet le récit qu'il fait des élections

d'Umata, auxquelles le lecteur sait que nous assistâmes. 1839. Janvier.

« Les lois qui régissent les colonies espagnoles sont libérales et paternelles envers les Indiens ; leur régime municipal ferait envie à un pays beaucoup plus avancé. Nous fûmes témoins d'une de ces élections. Le gouverneur qui y assistait, n'était là que pour empêcher qu'on manquât aux formes établies, mais nullement pour en gêner la liberté ou pour influencer en faveur d'un candidat. Les électeurs, nommés *têtes de Varanguas*, représentaient chacun une section du village, divisé ainsi, afin d'éviter les grands inconvénients attachés à l'élection directe ; chacun d'eux représentait aussi plusieurs familles d'après leur consentement.

» Tous les électeurs se réunirent au *palazio* ou hôtel-de-ville, et chacun d'eux donna successivement par écrit, le nom du candidat qu'il jugeait le plus digne de remplir la place de *gobernadorcillo*. On dépouilla ensuite publiquement les votes, et les trois candidats qui réunirent le plus de voix furent proclamés dans l'ordre suivant : *gobernadorcillo*, *teniente de justicia*, et *alguazil*. Après avoir prêté serment, séance tenante, entre les mains du gouverneur, ils furent armés sur-le-champ de la canne à pomme d'or, à pomme d'argent et à pomme de bois qui sont les signes distinctifs de leur dignité, puis ils entrèrent en fonctions. Toutes les autorités d'Umata furent changées ; il est rare que le même homme remplisse la première de ces fonctions deux années de suite,

1839. Janvier. car les devoirs de sa place lui attirent des ennemis, et pour le Mariannais le changement est une chose qui plaît et va jusqu'à le faire sortir de son apathie. Les nouveaux élus furent fêtés le soir même, et il y eut grande illumination.

» Les attributions du gobernadorcillo sont plus étendues que celles de nos maires. Le teniente de justicia leur sert de commissaire de police et remplit en même temps des fonctions qui se rapprochent de celles des juges de paix. L'alguazil est une espèce de constable chargé d'arrêter les délinquants qui sont tenus d'obéir à la moidre injonction de sa part, et qui sont mis à la disposition du gouverneur qui réunit dans ses mains les attributions judiciaires pour tout ce qui regarde les simples délits. Pour tout ce qui est un peu grave et pour les crimes, les coupables sont déférés aux tribunaux de Manille. La rareté des communications avec ce pays fait que l'on a peu recours à cette justice tardive, et les habitants des Mariannes sont, d'ailleurs, si paisibles qu'ils en font sentir bien peu la nécessité.

» L'alguazil a chaque jour à sa disposition pour lui prêter main forte, des hommes désignés chaque matin par le gobernadorcillo, et qui sont tenus de faire le service de la commune ou de l'église. Chaque citoyen, à moins qu'il n'ait un rang dans la milice, paye à son tour sa dette. Tous peuvent être en outre requis pour les travaux d'utilité publique et pour transporter les curés des paroisses d'un point à un autre, quand leur service religieux l'exige. Cette obli-

gation est celle à laquelle ils se prêtent le plus facilement en raison de leur dévotion à l'espagnole, et de l'ascendant qu'exerce encore sur eux le clergé malgré sa conduite peu régulière en général, et le mauvais exemple que nous lui vîmes souvent donner pendant notre séjour. 1839. Janvier.

» La métropole ou plutôt Manille subvient à toutes les dépenses de l'administration des Mariannes, qui montent chaque année à huit mille piastres fortes. Cette somme sert à payer tous les fonctionnaires salariés. Cet argent est presque le seul qui soit en circulation dans l'île, et la pauvreté générale des habitants prouve que ce ne sont pas les impôts, mais bien l'absence du travail qui appauvrit ce pays; peut-être aussi serait-ce un bien pour ces îles, de frapper les habitants d'un impôt léger d'une nature quelconque; il agirait comme stimulant pour les rendre laborieux, ne serait-ce qu'en les forçant à travailler pour s'en acquitter : ils en retireraient tous les avantages physiques et moraux qu'un peuple doit au travail. Malgré les abus que l'on a faits de cette doctrine dans bien des pays, elle a un fond de vérité qui leur est surtout applicable. On pourrait augmenter graduellement cet impôt et les forcer à subvenir à toutes les dépenses de leur pays, et à faciliter l'exécution d'une foule de travaux d'utilité publique, que l'on ne peut pas faire dans l'état actuel des choses, faute de fonds.

» Le lieutenant colonel, don Jose Casillas, qui gouverne les Mariannes actuellement, est un homme distingué, qui serait éminemment propre à imprimer

1839. Janvier.

à ce pays un mouvement de progrès, mais qui malheureusement ne peut disposer d'aucune ressource. Il trouve à peine dans l'allocation du gouvernement de quoi suffire aux dépenses les plus strictes. Il est condamné malgré lui à conserver le *statu quo*, état heureux, il est vrai, pour la population, qui n'a aucune idée de quelque chose de plus avancé, mais qui occupe un rang bien peu élevé dans l'échelle de la civilisation.

» L'île de Gouaham est gardée aujourd'hui, seulement par 150 soldats *indios*, de Manille ou du pays. Mais ses forts sont mal entretenus et désarmés, et dans cet état il serait très-facile de la prendre. La nature a protégé ces côtes d'une chaîne de récifs qui empêche de débarquer ailleurs que sur quelques points qui seraient faciles à défendre si on le voulait. L'Espagne semble se reposer aujourd'hui pour la conservation de ces îles, sur l'inutilité dont elles seraient pour toute autre puissance, en raison de leur grand éloignement de l'Europe. Nulle colonie, en effet, n'est plus éloignée qu'elle, et il faut supposer que personne ne voudrait se charger gratuitement d'un pareil fardeau. Les liens de fraternité et d'habitudes qui unissent les indigènes à l'Espagne, lui en rendent la possession très-peu onéreuse, surtout dans l'état actuel, où Manille subvient à son entretien. »

Les îles Mariannes sont souvent ébranlées par des tremblements de terre, et en outre elles sont exposées à des ouragans terribles qui dévastent leur sol et désolent les habitants. Après Gouaham, la seule

île qui soit importante par sa population est l'île *Rota*, qui est gouvernée par un alcade militaire indien. A la suite d'un ouragan, plusieurs Carolins, échappés à la submersion complète de leurs îles, sont venus se fixer à *Saypan* sous la protection du gouverneur des Mariannes dont ils avaient préalablement obtenu le consentement *. 1839. Janvier.

* Notes 14 et 15.

CHAPITRE XL.

Reconnaissance des îles Gouap, Pelew, Mindanao, Sanguir; séjour à Ternate; traversée de Ternate à Amboine.

1839. Janvier. Nous avions à peine repris la mer, lorsque M. Jacquinot m'annonça que deux de ses matelots avaient déserté la veille; il s'en était aperçu le soir même, et avait pu en faire part au gouverneur, avec prière de faire emprisonner ces vagabonds et de les lui renvoyer, si cela était possible, avant le départ des corvettes. Au reste, c'était pour la *Zélée* une perte fort légère; elle pouvait facilement se passer des services de ces deux mauvais sujets. Nous ne comptions pas un seul malade à bord de nos navires, qu'une belle brise emportait rapidement.

13 La mer était déserte; on n'apercevait ni pirogues, ni oiseaux, ni mollusqnes; aussi notre navigation était des plus monotones, lorsque la vigie signala la terre, à une distance de quarante milles au moins.

Ce sont les hauts sommets de l'île *Gouap*, une des plus intéressantes des Carolines. 1829. Janvier.

Malgré toute l'attention possible, et bien que nous suivions la direction indiquée par Hunter, nous accostons la terre sous le vent, sans apercevoir l'écueil désigné par ce navigateur dans le N.-E. de la pointe septentrionale de cette île.

Favorisés par une belle brise, à 4 heures, nous ne sommes pas à plus d'un demi-mille du récif continu, qui paraît environner complétement cette terre, en s'éloignant à peine d'un mille de la plage.

L'île Gouap, dans toute son étendue, offre un coup d'œil fort agréable. La lunette y montre une grande quantité de plantations bien alignées et bien entretenues. La culture paraît y être bien supérieure à tout ce que nous avons vu en ce genre dans l'Océanie. Le nombre et l'étendue de ces plantations indiquent une population considérable, dont l'existence est confirmée par la quantité de pirogues et de cases éparses tout le long de la côte. Les habitations paraissent vastes et sont entourées de murs d'enceinte faits avec des coraux superposés. Elles sont agréablement assises au milieu d'énormes massifs de cocotiers. Parmi elles j'ai pu surtout en remarquer une élevée sur un mur de trois à quatre mètres au-dessus du sol, et qui, par sa forme et son aspect, me rappelait la maison de l'Esprit à *Balaou*, dans les îles Viti. Enfin cette île paraît très-intéressante à visiter. Nous pûmes facilement longer son récif de fort près, et admirer l'aspect riant de ses plages.

1839. Janvier.

Vers le centre de l'île, nous aperçûmes un vaste enfoncement, que M. Dumoulin croit être l'embouchure d'un canal qui diviserait la terre en deux îles. Une coupée qui nous parut saine, mais fort étroite, pourrait être l'entrée d'un port excellent. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une flotte nombreuse de pirogues se détacha de ce fond pour venir nous visiter; mais bien que j'aie mis en panne pour leur faciliter notre approche, une seule, montée par cinq hommes, dont un vieillard à longue barbe, vint assez près de nous pour pouvoir nous parler.

Ces embarcations sont semblables à celles que nous avons vues dans les Carolines, elles sont montées généralement par six à dix hommes; cependant plusieurs portent jusqu'à vingt naturels. Elles viennent circuler autour de nos navires, mais sans rien apporter; elles paraissent même peu se soucier de communiquer avec nous. Ce fait confirme ce que l'on m'a dit à Gouaham, sur les attaques dont ces insulaires se sont souvent rendus coupables, et je ne conserve aucun doute que ce ne soit la crainte que nous ne venions exercer des représailles qui éloigne ce peuple que dix ans auparavant j'avais trouvé si confiant.

Tout ce que nous apprîmes de ces sauvages, fut que leur île s'appelait *Gouap* ou *Ouap*, mais ils ne prononcèrent jamais *Yap*, comme on l'a avancé. Quelques-uns d'entre eux répétaient aussi le mot *Carolines* en mauvais espagnol : ils le tenaient sans doute des habitants de ces îles qui, chaque année, visitent les

Mariannes. La plupart des habitants ne portaient sur eux qu'une simple ceinture en paille. Deux ou trois seulement joignaient à ce costume, par trop simple, quelques nattes qui leur couvraient le corps de la ceinture en bas. 1839. Janvier.

La nuit était venue, lorsque nos corvettes s'éloignèrent. Les forts courants qui se faisaient déjà sentir déroutaient toute combinaison. Heureusement la brise se soutint, et le lendemain les terres des îles *Pelew* se déroulèrent devant nous.

A midi, nous reconnaissons les principales îles 15
de ce groupe : *Baubelthouap*, *Coror*, *Urukthapel* et *Earakong*. Comme dans presque tous les groupes des pays tropicaux, un vaste récif forme ceinture autour de ce petit archipel que nous longeons à petite distance de manière à en faire la géographie.

Entre Urukthapel et Earakong, le récif offre une coupée, mais étroite et mal terminée. Je doute fort qu'il y ait là une entrée praticable pour les navires, bien que les côtés des deux îles paraissent très-sains.

Plus loin, au sud d'Earakong, nous apercevons ensuite une seconde entrée qui paraît large et sans dangers. Elle semble même s'étendre loin dans l'intérieur, au moyen d'un canal large et profond. Je ne doute pas que ce ne soit là l'entrée d'un port excellent, dont la sortie serait peut-être difficile à cause des vents régnants.

Du reste, ces belles plages qui semblent si riantes, et où la végétation se montre si active, ne nous lais-

1839. Janvier. sent apercevoir ni habitants, ni cases, ni pirogues. Les cocotiers y sont très-rares, et l'on ne remarque pas traces de culture. Quelle immense différence entre ce peuple et celui qui habite Gouap!

Nous venions de prolonger toute la bande orientale du groupe Pelew, n'ayant aperçu que trois pirogues, et près des deux dernières seulement une douzaine de naturels. Enfin, à quatre heures, nous doublons la pointe méridionale de *Pillilew*, et nous apercevons quelques belles touffes de cocotiers, l'arbre nourricier des sauvages. Bientôt trois pirogues à la voile se dirigent vers nous, et je mets en panne pour les attendre. Les individus qui les dirigent, au nombre de quinze ou vingt, nous accostent et montent à bord sans hésiter. Leur type est celui des Carolins; leurs dents et leurs bouches sont salies par l'usage du betel; quelques-uns portent un os humain sur la tête en forme de peigne.

Leurs pirogues sont petites et étroites, mais très-proprement travaillées : une couleur rouge les recouvre; le poli du bois en est remarquable. Elles sont munies d'un plat bord à recouvrement, et paraissent bien gréées et propres à des navigations assez longues.

Pendant que j'échange avec les sauvages quelques objets de leur industrie, tels que coffrets, peignes en os, cylindres à chaux, un plat en terre et un autre grand vase destiné à leur cuisine, un homme s'approche de moi et me dit en malais qu'il provient

d'une barque qui a fait naufrage sur ces îles il y a environ onze mois. 1839. Janvier.

Ce pauvre diable, d'abord tout tremblant, et cherchant surtout à éviter les regards des Carolins qui nous entourent, est bientôt rassuré lorsque je lui promets de le conserver à bord, ainsi qu'un de ses camarades qu'il me présente; il m'apprend que sept hommes formaient l'équipage de son bateau. Le vent les emporta loin des terres, et au bout de cinq jours ils furent forcés d'aborder sur les îles Pelew, où les habitants massacrèrent le capitaine et firent les autres esclaves. En montant sur nos navires ces deux Malais espéraient recouvrer leur liberté, et ma réponse était attendue avec une anxiété d'autant plus grande, qu'ils devaient s'attendre à tout, de la part de leurs maîtres irrités, qui ne leur auraient pas pardonné cette tentative d'évasion.

En effet, ce malheureux m'avait à peine présenté sa requête, qu'un naturel de mauvaise mine s'approche de mes deux protégés et leur ordonne de s'embarquer; puis, lorsqu'il apprend que leur intention est de rester à bord pour regagner leur patrie, c'est la menace à la bouche qu'il renouvelle l'ordre de retourner immédiatement dans la pirogue. Mais cette fois pour toute réponse, je fais évacuer le navire, trois ou quatre vigoureux marins le saisissent et le rejettent dans sa pirogue, très-désappointé de l'abandon de ses esclaves. Puis les corvettes reprennent leur route et laissent bientôt derrière

1839. Janvier. elles le groupe où nous venons de sauver ces deux infortunés.

Mes nouveaux hôtes, établis dans la chaloupe, paraissent fort satisfaits de leur sort, et pleins de joie ils commencent le récit de leur histoire. Ils prétendent que leur navire était une petite goëlette commandée par un Anglais. L'équipage se composait de sept Malais. Le dernier port où ils touchèrent avant leur catastrophe fut Ternate. L'Anglais et un Malais furent tués immédiatement par les sauvages, et les autres furent disséminés sur toutes les îles du groupe Pelew. Ils n'avaient qu'un seul fusil qui leur fut enlevé sans qu'ils cherchassent même à se défendre. Ils paraissent s'inquiéter vivement du sort de leurs compatriotes restés à Pelew, et se plaignent beaucoup des mauvais traitements que leur faisaient éprouver leurs possesseurs.

L'un de ces hommes se nomme *Nohor;* âgé d'environ quarante ans, il a une figure intelligente, et s'exprime bien; son camarade se nomme *Gueberar*, il a vingt ans au plus, mais il paraît hébêté et présente peu de ressources. Ils sont tous les deux de *Banda.* Parmi leurs camarades restés prisonniers à Pelew, trois appartiennent à Banda et un à Ternate. Nohor a en outre vu, à l'île *Coror*, un Américain provenant d'un navire naufragé sur ces îles il y a quatre ou cinq ans, et dont l'équipage entier perdit la vie.

Un navire américain a passé en vue des îles de Pelew il y a quatre jours; il se rendait à Sincapour; les naturels ont communiqué avec lui, mais ils n'ont

jamais voulu permettre à leurs prisonniers de s'y rendre avec eux. 1839. Janvier.

Ces sauvages, continue Nohor, sont peu nombreux et misérables; il y en a à peu près cent sur l'île Earakong, quatre cents sur Pillilew, et peut-être un millier sur l'île Baubelthouap, qui est la plus grande et la plus peuplée. Elle est riche en cochons et même en bœufs.

Ces deux hommes sont mahométans, et malgré le peu de variété qu'offrent les aliments du bord, rien ne peut surmonter leur dégoût religieux pour la viande de porc. Ils ne savent ni lire ni écrire : un seul des naufragés était assez instruit pour cela, mais il est encore entre les mains des sauvages. J'avais acheté à ces naturels un petit livre malais en caractères arabes, et j'apprends qu'il appartenait à cet homme. Du reste, ces deux Malais sont une bonne fortune pour mes études philologiques, car ils me donnent un grand nombre de mots de l'idiôme des îles Pelew, auxquels j'avais renoncé.

Les pantalons, que je leur fais donner pour couvrir leur nudité, achèvent de les mettre tout à fait en gaité et ils semblent jouir de tout le bonheur du farniente dont depuis longtemps ils étaient privés.

A six heures du matin nos corvettes avaient atteint 16.
précisément le point où Arrowsmith place les îles *Johannes*, que déjà Horsburgh, sur des renseignements plus précis, a fait disparaître de ses cartes avec raison. En effet, malgré un horizon des plus clairs nous n'apercevons rien. Je remets bien vite la route à l'O.-

1839. Janvier. S.-O. pour profiter du vent qui commence déjà à mollir, et pour me rapprocher de la côte de Mindanao.

19. J'avais atteint le parallèle de l'île *Palmas*; et lorsque à midi je dirige ma route à l'ouest, je suis sur la position que lui assigne Horsburgh, sans l'apercevoir; bien que la brise nous pousse avec rapidité, ce n'est que dans la nuit, à deux heures du matin, que la vigie signale la terre à petite distance. Une quantité innombrable de feux éclaire ses plages et ils ne s'éteignent que lorsque nos corvettes serrant le vent sont parvenues à s'éloigner. Sans doute nous sommes arrivés au moment de la pêche et ce sont les feux allumés dans ce but qui nous ont servi de fanaux.

20. Au jour nous venons reconnaître cette jolie petite île, véritable oasis placé au milieu de l'océan. Elle est basse et bien boisée, ses plages sont couvertes de cocotiers sous lesquels nous distinguons à l'aide de nos longues-vues une nombreuse population. Vers sa partie est, un petit piton conique la domine, et elle est limitée dans le S.-E. par un îlot couvert de bois. Les courants rapides qui tourmentent ces mers nous en éloignent rapidement, et nous forcent à la dépasser à belle distance.

Des lits de courants bruyants et clapoteux, s'entrechoquent avec fracas autour de nos corvettes, lorsque vers les onze heures, les sommets de l'île *Serangani* et les hautes terres de la partie sud de *Mindanao*, se dressent sur l'horizon; bientôt ensuite les hautes montagnes de Mindanao dessinent leurs

lignes imposantes tandis que la côte est voilée de brumes épaisses. 1839. Janvier.

Les observations de midi venaient de nous accuser près de 50 milles de courant en 24 heures, lorsque arrivés à quelques milles seulement de la côte de Mindanao, nous commençons à la longer pour la reconnaître. Partout elle paraît saine et boisée avec quelques éclaircies d'une pelouse verdoyante dominée par une chaîne de très-hautes montagnes. Du reste rien n'y annonce la présence de l'homme, ni maisons, ni plantations, ni pirogues. Partout la végétation est active; le manglier y domine et le cocotier n'y paraît pas.

Nous nous engagions dans le canal qui sépare les îles Serangani de la grande terre, lorsque sur la pointe sud de Mindanao, nous apercevons enfin deux naturels presque nuds, sur des roches découvertes par le retrait des eaux de la marée basse. Quelques cocotiers apparaissent aussi, et deux ou trois fumées dans l'intérieur annoncent que cette terre est peuplée.

Sur notre gauche nous laissons le groupe des îles Serangani, d'abord l'île *Belk*, grande et belle terre surmontée par un piton visible de 15 à 18 lieues, ensuite *Serangani*, plus grande encore, mais moins élevée, enfin *Linitan* qui paraît très-petite et presque basse; puis nous arrivons à l'entrée de la baie *Sougoud*, mais la nuit nous force à renvoyer notre exploration au lendemain.

Le temps s'annonce d'abord favorable à nos projets; 21.
nous longeons assez rapidement la côte qui pré-

1839. Janvier. sente une uniformité remarquable ; partout ce sont des terres fortement accidentées et couvertes de forêts admirables coupées par de belles clairières. Quelques cases misérables sont éparses sur les limites des forêts ou sur les crêtes des mornes. D'immenses bandes de marsouins grisâtres jouent autour de nos corvettes dont ils ne paraissent pas même apercevoir la vitesse tant leur marche est rapide ; puis bientôt les calmes succèdent à la brise et nous laissent à la même place ; pendant trois jours entiers nous attendons vainement que les vents viennent pousser nos corvettes immobiles sur une mer du reste des plus paisibles ; enfin lassé par la constance des calmes, je me décide à abandonner là ce travail ; mais avant j'expédie un canot à terre afin d'aller y recueillir des observations de magnétisme, en même temps que MM. les naturalistes récolteront quelques échantillons.

24. A neuf heures les deux canots majors des deux corvettes, accostaient la côte où la tranquillité de la mer rendait le débarquement des plus faciles : l'eau paraissait profonde à quelques mètres seulement de la jolie plage de sable sur laquelle nos observateurs prenaient pied. En débarquant ils aperçurent sur la grève des traces du passage d'hommes ayant les pieds nuds, ils remarquèrent encore des empreintes d'animaux, ils reconnurent le sabot d'un cheval et les griffes d'un animal de la grosseur d'un chien. « Rien n'est majestueux, au dire de ces messieurs, comme les arbres qui garnissent la côte et qui souvent en-

foncent leurs racines dans les anfractuosités des rochers qui la bordent. Un filet d'eau venait se jeter à la mer près du lieu de débarquement; sur ses rives de beaux lys blancs répandaient une odeur des plus agréables, et quelques beaux oiseaux suivaient son cours. » Une heure était à peine écoulée, lorsqu'on vit arriver, longeant la côte et s'aidant de ses avirons à défaut de vent, un prao malais, espèce de *koro-koro*, embarcations qui ont la réputation justement acquise d'exercer la piraterie. Les officiers commandant les embarcations, MM. Thanaron et Marescot, prirent toutes les précautions que commandait la prudence; puis, les observations de M. Dumoulin étant à peu près terminées, les embarcations regagnèrent le bord et immédiatement après les corvettes s'éloignèrent lentement, poussées par les courants bien plus encore que par le peu de brise qui gonflait à peine les voiles. 1839. Janvier.

Ce fut seulement le lendemain que, dégagés entièrement des hautes terres de Mindanao, nous commençâmes à sentir la brise: dans l'après-midi, nous étions au milieu d'un petit archipel d'îles bien boisées au travers desquelles les courants font sentir toute leur influence. Malgré tous nos efforts et une jolie brise, ceux-ci nous emportent rapidement dans l'ouest; les îles *Three Peaks* et *Broken* restent au vent de notre route, tandis que *Haycock* paraît à 5 à 6 milles sous le vent. Toutes ces terres paraissent inhabitées. En passant près de *Broken Island*, divisée en deux par un canal étroit et boisé, nous apercevons 25.

1839. Janvier. deux bateaux malais mouillés sur le rivage ; peut-être deux pirates en embuscade.

Vers le soir, les sommets de Serangani disparaissaient, une quatrième île se montrait à toute vue dans le sud et dans l'est ; nous distinguions encore deux autres petits îlots à belle distance.

26. Au coucher du soleil nous avions relevé les terres de *Sanguir*, et j'avais mis le cap au S.-E. afin de rallier les îles qui sont au N.-E. de ce groupe pendant la nuit et d'atténuer l'influence des courants d'une violence extrême. Mais à minuit, deux petites îles se montrent devant nous, et une troisième à petite distance par tribord ; puis enfin vers deux heures, la pluie tombe par torrents ; et le calme nous abandonne à la merci des courants ; enfin à trois heures la pluie cesse heureusement et la brise reprend, car les courants nous avaient déjà tellement fait dériver, que les îles du N.-E. de Sanguir n'étaient plus qu'à quelques milles de nous. Une heure encore de calme nous aurait inévitablement jetés sur elles.

Enfin le jour se fait ; c'est avec beaucoup de peine et nonobstant un sillage de 7 à 8 nœuds que nous parvenons à doubler vers les cinq heures les quatre îles qui se trouvent au N.-E. de Sanguir et sur lesquelles les courants nous poussent avec une rapidité incroyable ; puis lorsque je cherche à rallier la côte de Sanguir, le vent faiblit, et la pluie nous masque la terre en nous couvrant d'eau. Ce n'est que lorsque nous en sommes très-près et en profitant de quelques rares éclaircies au milieu d'averses continuelles, que

nous apercevons quelques points de cette grande île. 1839. Janvier.
Enfin, vers dix heures, le temps s'éclaircit et nous laisse voir la pointe S.-E. de Sanguir dont nous ne sommes guère qu'à un demi-mille. Mais la brise tombe tout à fait et les calmes nous abandonnent à la force des courants qui nous poussent rapidement sur la terre qu'aucun effort humain ne pourrait nous faire éviter.

La pointe S.-E. de Sanguir se termine là, par six ou sept petits îlots dont les aiguilles élevées et fort aiguës menacent nos corvettes d'une destruction complète et rapide. Bien que le vent soit tout à fait tombé, nous pouvons encore espérer que le courant s'enfléchissant suivant la direction de la côte, nous fera doubler la pointe en rasant ces rochers dangereux.

Malheureusement le vent saute subitement au S.-E.; nous avions à peine orienté pour le recevoir, que déjà il nous manque, et dès lors cette fausse manœuvre nous rejette définitivement sur les rochers dont 30 mètres à peine nous séparent. Notre perte était presque inévitable; la Zélée ne pouvait plus être sauvée que par un hasard impossible à prévoir. L'Astrolabe seule pouvait espérer d'effleurer ces rochers sans les toucher, et de pouvoir mouiller avant d'arriver sur la côte. Tout était prêt, la sonde avait rapporté trente brasses de fond. Quelques minutes encore, et nous allions commencer à assister à l'agonie de notre compagne, pour peut-être à notre tour périr quelques minutes plus tard. La mer menaçante venait frapper sur le pied de ces pyramides terribles, puis la lame semblant caresser ces colonnes qu'elle ne peut détruire, retom-

1839. Janvier. Pl. CV.

bait mugissante en longs jets d'écume dont les éclats se projetaient jusque sur le pont de nos navires.

Tout d'un coup la brise se fait au N.-E., jamais la manœuvre pour orienter ne fut plus rapide à bord de nos navires; la Zélée, qui tout à l'heure se trouvait bien plus près de sa ruine que nous, s'éloigne rapidement, laissant les récifs derrière elle, tandis que chacun des matelots de l'Astrolabe suivait d'un œil inquiet les murailles menaçantes qu'il nous faut doubler au vent avant de croire à notre salut. Enfin, la mer qui brise entoure d'écume l'arrière de notre corvette, dès lors nous nous éloignons rapidement, et tout danger a disparu. Certes, chacun venait de reconnaître que nos corvettes avaient échappé au plus grand danger possible qu'un navire puisse courir. Chacun avait pu comprendre combien il était douloureux de voir détruire en un instant tant de beaux travaux qui, à chacun de nous, avaient coûté tant de peines et de privations; aussi, dans les moments qui succédèrent à cette alarme, la joie de tous fut grande et expansive, et les roches, qui avaient été si près de nous être fatales, avaient déjà disparu sous l'horizon que plus d'un de nos marins y jetait encore de temps à autre un dernier regard.

Nous venions dans notre bordée de longer toute la bande orientale de Sanguir; le soir je passe dans le canal qui sépare la pointe nord de Sanguir des îles qui avoisinent le *Louisa's Shoal*, reconnues le matin, pour me dégager des terres et passer une nuit tranquille.

La côte orientale de Sanguir paraît bien accidentée;

vers le sud elle paraît découpée en dentelures nombreuses qui pourraient peut-être former d'excellents abris. De hautes montagnes garnissent l'intérieur de l'île ; la plage, médiocrement boisée, paraît riche et bien peuplée; une pente douce la termine vers le nord, et deux jolis villages établis sur des pelouses bien garnies semblent aussi indiquer que c'est la partie la mieux habitée. 1839. Janvier.

Les îles qui sont au N.-E. de la grande terre (Louisa's Shoal) sont peu étendues, mais bien accidentées et bien boisées. La plus ouest des îles de ce petit groupe, présente dans sa petite étendue plusieurs maisons et d'assez jolies plantations.

Enfin vers les 9 heures toutes ces terres nous restent au vent, et désormais, débarrassé de toute inquiétude, je fais mettre en panne pour attendre le jour.

Bien que des nuages épais voilent les hautes terres de Sanguir et de *Siao*, cependant je dirige nos corvettes de manière à venir les reconnaître. Un grain violent accompagné de pluie, nous force un instant à modifier notre route, mais heureusement il passe vite et à 9 heures nous reprenons définitivement notre travail. Nous avions déjà reconnu une partie de la côte ouest de Sanguir, lorsque nous longeons à deux milles de distance les îles *Karakita*. Partout la lunette nous y montre de riants villages à la plage, des cases et des plantations sur les côteaux, et beaucoup de bateaux malais naviguant dans l'Archipel. Du reste, toutes ces îles sont de peu d'étendue et de moyenne hauteur.

1839. Janvier. Après avoir chenalé entre les îles *Karakita* et *Rocky islets*, vers les 4 heures nous apercevons la pointe de *Siao* et les îles *Moudang*, dès lors je me dirige directement sur Ternate.

28. La mer est des plus tranquilles, malheureusement la brise tombe, et ce n'est que bien lentement que nos corvettes font leur entrée dans les Moluques. Cependant dès le lendemain les hauts sommets de Gilolo se montrent au-dessus de l'horizon, mais il faut encore toute la nuit suivante pour rapprocher sa côte.

29. Dès cinq heures du matin je reconnais la terre de Gilolo, et les hauts sommets de Kairi, Ternate et Tidor. Bientôt, engagés dans le canal de Gilolo et l'île Kairi, nous voyons ensuite se développer devant nous les charmants paysages de Ternate, surmontés par un volcan en activité, d'où s'exhalent de temps en temps d'épaisses fumées. Une coulée de lave encore récente sillonne sa croupe dans le N.-E.; c'est du côté opposé et sur le bord de la grève qu'est assise la ville de la colonie sur laquelle flotte le pavillon hollandais.

Pl. CVI. Vers les midi nous laissions tomber l'ancre par 15 brasses de fond, en face du débarcadère et sous les canons du fort qui commande la rade. Trois petites goëlettes se balancent sur leurs amarres autour de nous et portent le pavillon hollandais.

Mon premier soin est d'envoyer MM. Demas et Ducorps à terre saluer de ma part le résident, chef de la colonie, le prévenir de notre arrivée et lui faire

part de nos besoins. Sa réponse ne se fait point attendre; au bout d'une demi-heure MM. les officiers reviennent et m'annoncent qu'ils ont été reçus avec une exquise politesse; le résident met toute l'île à notre disposition, et comme il a appris que j'étais malade, il me fait dire qu'il m'a destiné un appartement dans sa demeure.

Le peu de temps que je destine à cette relâche ne me permet point d'accepter la politesse de M. Van-Olpen, mais je profiterai de ses offres pour faire acheter des vivres frais pour l'équipage, ainsi que 120 litres d'arack pour chaque corvette, dont je veux ménager la provision de vin. Du reste, je n'oublierai jamais combien les attentions de M. le résident furent empressées et délicates pour ma personne, car le soir je recevais de sa part des fruits et du lait, ainsi que quelques provisions si salutaires à un malade. M. Van-Olpen avait en outre fait prévenir tous les officiers que sa maison leur était ouverte, et qu'il serait heureux s'ils voulaient bien lui consacrer leur soirée. J'étais loin de pouvoir profiter de ces offres aimables, mais M. Jacquinot voulut bien se charger de lui offrir mes salutations et mes remercîments. A son retour j'appris que le gouverneur général des Moluques, M. de Stuers, était ici il y avait peu de temps et qu'il était parti depuis cinq jours seulement pour retourner à sa résidence, à Amboine. M. Van-Olpen n'habitait Ternate que depuis cinq ans et il attendait tous les jours son remplaçant pour profiter d'un

1839. Janvier. congé qu'il avait obtenu, et aller faire un tour en Europe. « Le gouvernement hollandais, ajoute M. Jacquinot, se montre très-avare de ces sortes de faveurs; il ne les accorde qu'après vingt ans de séjour dans les Moluques, et il ne paie pendant ce temps d'absence qu'un tiers de la solde. Il fournit seulement les frais de voyage, laissant le retour entièrement à la charge des individus. D'après la coutume, M. Van-Olpen aurait dû demeurer dans le fort. Une maison à deux étages a été jadis construite à cet effet. Mais aujourd'hui cette habitation étant toute délabrée, il a été forcé de l'abandonner et de louer celle qu'il occupe actuellement. Du reste les règlements ont prévu ce cas, et ils allouent dans cette circonstance trente roupies par mois pour le logement du résident, et soixante-dix pour l'emplacement de ses bureaux. »

Tous les officiers qui sont descendus à terre ne peuvent se taire sur l'hospitalité généreuse et bienveillante que leur ont offerte MM. le résident et les officiers civils et militaires de la colonie, et chacun se propose de parcourir encore demain cette île florissante où l'on retrouve ce luxe utile et cette propreté remarquable qui caractérisent tous les établissements hollandais.

30. De grand matin, chacun a disposé de sa journée qu'il va dépenser à terre dans des occupations de toute sorte. Une caravane de naturalistes se dirige vers le sommet du volcan, tandis que nos observateurs établissent leurs observatoires sur le bord de la mer. M. Thanaron commence le plan de la rade, nos ma-

telots jouissent à bord d'un repos absolu. Bientôt nos corvettes sont visitées par de nombreux industriels qui apportent un grand nombre d'oiseaux de paradis. Ces parures que les Malais vont exclusivement acheter aux naturels de la Papouasie, étaient jadis assez recherchées en Europe, pour donner lieu à un commerce assez étendu dont Ternate était presque l'entrepôt. Mais depuis longtemps il n'était pas venu dans la colonie de navire européen qui voulût de cette marchandise, et les naturels avaient hâte de s'en débarrasser. Aussi après les avoir offerts aux officiers qu'ils rencontraient à terre, ils se hâtèrent de les apporter à bord où ils en espéraient un meilleur prix. Je ne crois pas exagérer en disant que plus de 400 de ces oiseaux trouvèrent leur placement parmi nos équipages au prix moyen de cinq francs la pièce. 1839. Janvier.

Du reste les marchés toujours bien débattus entre nos matelots qui désiraient vivement posséder ces parures et les Malais, vinrent faire un peu diversion à la vie monotone du bord qu'une attaque de goutte ne me permettait point de quitter. Cependant la terre était si près, son aspect était si riant, il y avait tant de luxe et de propreté dans ces lignes de maisons assises le long de la mer, qu'à six heures je me suis décidé à descendre à terre pour aller faire ma visite au résident.

Un joli débarcadère entièrement construit en joncs vient se prolonger jusques à l'accore du récif qui s'étend à 500 mètres environ du rivage, puis on

1839. Janvier. arrive sur la plage devant laquelle s'élève la maison occupée par le résident. Celle-ci ne se fait remarquer ni par son architecture ni par son faste, mais tout y est ménagé pour le confortable, et sous le petit pavillon qui en dépend on respire un air frais que l'on chercherait peut-être vainement ailleurs. M. Van-Olpen était à table et j'y rencontre aussi M. le capitaine Jacquinot. La réception la plus gracieuse m'attendait sous ce toit hospitalier. M. Van-Olpen est un homme d'environ quarante ans; pendant une dixaine d'années il a été employé dans les bureaux du secrétariat du gouverneur général de Java, M. Bousquet, et ensuite il a été envoyé comme résident à Ternate. Pendant les quelques heures que je causai avec lui, je pus admirer ses formes polies et prévenantes, et j'appris des nouvelles de toutes nos anciennes connaissances d'Amboine.

M. Paape, connu par la relation de mon premier voyage, était mort depuis un mois à peine. Amboine a été récemment ébranlé par un violent tremblement de terre auquel a succédé une maladie épidémique qui a fait des ravages effrayants. M. Van-Olpen craint que nous ne trouvions pas dans cette île les provisions que je me propose d'aller y chercher.

Un brik américain le *Hummalch*, commandé par le lieutenant A.-J. Fraser, a paru dans ces îles et a mouillé à Ternate il y a deux ans. Le naturaliste de ce bâtiment nommé Lay monta au sommet du pic; le navire se rendit ensuite à *Bornéo-propre* où les ha-

bitants l'accueillirent avec plaisir. Il portait avec lui deux missionnaires. 1839. Janvier.

Les seuls établissements des Hollandais sur Bornéo sont *Sambas*, *Pontianak* et *Tatas* ou *Banier-Massin*. La colonie de *Manado* sur la pointe nord de *Celèbes*, que j'avais visitée dans mon dernier voyage, prend tous les jours de nouveaux accroissements et paraît devoir devenir un point important. *

Après une courte promenade à travers les jardins de la ville, je me dirige vers l'embarcadère. M. Van-Olpen insiste pour que j'aille demain assister à un banquet chez lui, où se trouveront réunis les deux états-majors avec les autorités civiles et militaires de la colonie. La soirée sera consacrée à une visite que je désire faire au sultan de Ternate. Puis nous nous quittons en promettant de nous retrouver demain matin à bord de la *Zélée* où le capitaine Jacquinot nous attend pour déjeuner.

Dès le matin le résident accompagné de M. Jacqui- 31
not vient me rendre sa visite; je lui offre une médaille de l'expédition, et après qu'il a parcouru avec

* Au milieu de ces renseignements on lit encore sur le manuscrit de M. d'Urville :

Maklot fut tué à Karavang (*Java*) *dans un....* (un mot illisible) *les collections de Kaise....* (un mot illisible) *furent perdues dans le naufrage sur l'île aux Cocos.* Je n'ai pu deviner à quelle expédition devaient être rapportés les événements dont fait ici mention M. d'Urville. Maklot et Kaiser sont deux naturalistes au service de Hollande. Il est question du premier dans le Voyage de l'Astrolabe, tome V, page 628. Le second a fait un voyage dans l'intérieur de l'île Bornéo. V. D.

1839. Janvier.

plaisir l'album des dessins de la campagne, un salut de sept coups de canon marque le moment où tous les trois nous quittons ensemble l'*Astrolabe* pour aller à bord de la *Zélée*; il est près de midi lorsque nous nous séparons pour nous revoir ce soir. J'atteins l'échelle de l'Astrolabe au moment où M. Hombron, qui faisait partie de la petite caravane qui dès la veille s'était dirigée vers la bouche du cratère, rentre à bord. La course avait été longue et pénible, et il avait fallu toute la persévérance de nos zélés naturalistes pour gravir jusqu'au sommet de ce cône formé de cendres et de laves encore chaudes. On en jugera par le récit tracé par M. Hombron de cette excursion laborieuse.

« Fidèles à l'obligation que nous nous étions imposée, de gravir toujours les hautes cimes des lieux où nous abordions, dans la persuasion intime que là surtout nous trouverions les nouveautés scientifiques échappées aux recherches de nos prédécesseurs, je me hâtai de faire l'ascension du volcan de Ternate. Grâce à l'obligeante intervention de M. le résident hollandais, le sultan me fit donner des guides, et, le lendemain de notre arrivée dans la capitale de Sa Hautesse, je me mis en route. M. Dumont-d'Urville m'avait autorisé à mener avec moi le zélé et inséparable compagnon de mes courses, Saint-Martin, et un des braves matelots de l'*Astrolabe*, le nommé Bernard.

» Le temps était magnifique; la montagne, dépouillée de nuages, nous donnait l'espoir d'une excursion aussi favorisée que possible; son amphithéâtre s'élevait

rapidement au-dessus de nos têtes, il exposait à nos yeux ses richesses géologiques et botaniques ; il semblait qu'il avait été disposé de telle sorte que rien ne nous échappât, et comme pour exciter notre admiration et pour stimuler notre ardeur, nous distinguions tout à la fois ; ici, jusqu'aux détails tristes et sévères des bouleversements encore récents que le pic avait subis ; là, les diverses zones de végétation qui couvrent ses versants, ses contreforts, ses ravins. La mer calme des détroits de Gilolo et de Tidor, la chaîne du groupe Almaheira (îles Moluques) et ses formes inconstantes, se déroulant à des distances variables, nous promettaient, des hauteurs, les plus ravissants tableaux. Tout cela se développait au milieu d'un torrent de lumière épanché de l'azur du ciel le plus pur. 1839. Janvier.

» Malheureusement, la nécessité d'étendre le champ de nos explorations me priva trop souvent de la société de M. Jacquinot, mon collègue ; il évitait avec raison de parcourir les mêmes localités que moi ; son absence était prévue, inévitable, je ne pouvais m'en plaindre, mais j'étais trop habitué à la société de M. Dumoulin pour ne point regretter vivement que ses occupations l'eussent retenu à la plage. Les souvenirs sont *tout* à la mer, où *tout* est si uniforme ; mais s'ils ne sont partagés, l'isolement est le seul moyen de se procurer les douceurs de la rêverie. Un homme qui se complaît dans sa narration et cherche à peindre ce que seul il a vu, peut être ennuyeux.

1839. Janvier.

» En sortant de la ville, la pente est assez douce pendant un quart d'heure, mais bientôt le sol s'élève rapidement, et la marche y deviendrait vite pénible si on ne la réglait patiemment sur un pas calme et régulier. A trois milles, dans l'intérieur, l'inclinaison est déjà très-raide; les sentiers, presque partout creusés par les eaux, sont peu propres à faciliter la progression; nulle part leur tracé n'emprunte le secours de l'art, aussi passent-ils rarement par les points les moins escarpés. L'ascension du pic de Ternate peut être considérée comme une espèce d'escalade, bien que l'on ne soit point forcé, ainsi qu'à Taïti, à se hisser de temps en temps, et cela par des cordes, au-dessus de certaines chaussées basaltiques que l'on n'a pas encore songé à percer ou à tourner, car les indigènes n'en sentent nullement la nécessité; une simple infractuosité, que dis-je? la moindre entaillure est pour eux un escalier vaste et commode, et les cordes ne leur sont que des rampes à peine utiles.

» A neuf heures, c'est-à-dire trois heures après notre départ de la ville, nous arrivâmes à une petite maison de plaisance, propriété du résident, où nous devions déjeûner. Nous avions fait alors une lieue et demie environ, par suite de quelques légers détours inévitables. Dans cet endroit, à peu près, finit le chemin ou ce qui en tient lieu; là aussi la crête, que nous devions suivre à travers le bois, se bombe en arc, comme pour mieux soutenir l'énorme cône qu'il supporte, et offre à l'intrépide curieux, si fier en

général de son jarret, la perspective d'une ascension encore possible, il est vrai, mais à l'aide de ses mains et des arbres qui lui offrent de toute part leurs troncs et leurs branches secourables. Leur assistance salutaire, la fraîcheur des montagnes, dont nous jouissions déjà dans ce lieu, nous promettant le succès de notre entreprise, après un léger repas, nous nous établîmes dans un petit kiosque avancé au delà d'une espèce de terrasse, et nous y laissâmes un libre cours à nos appétits. 1839. Janvier.

» Nos guides, en fidèles musulmans, reculèrent d'horreur à l'apparition de quelques pièces de porc dont nos sacs étaient pourvus; ils refusèrent d'abord le vin, mais ils ne tardèrent point à s'humaniser, et ils en eussent bu beaucoup plus que nous ne l'eussions désiré, si notre provision les eût pu satisfaire. Un peu de pâte de poisson desséché, du sagou, formaient tout leur approvisionnement; leur honorable chef, l'homme de confiance, aux soins duquel nous étions remis, partageait familièrement ce frugal repas, quoique le chapeau chinois qui couvrait sa tête et la décorait de mille couleurs marquât assez la supériorité de son rang.

» Nous eûmes quelque peine à quitter ce séjour de repos et de quiétude: nous marins, nous ne comprenons le bonheur qu'avec le repos, il est notre roman continuel; le mouvement ne constitue chez nous qu'une habitude, une manie, mais jamais un goût: l'homme est fait pour les jouissances sédentaires. De ce belvéder on avait une vue délicieuse, nous

1839. Janvier.

dominions les plantations de l'île; ses cultures étendues, ses champs de girofliers symétriquement alignés, nous replaçaient enfin au milieu de cette civilisation dont la vue nous était interdite depuis si longtemps! L'ordonnance de cette ville, le bon goût de ses maisons, entourées de jolis jardins, le fort Orange, le quartier mahométan et son enceinte; ses cases en bambou, abritées des vastes branches du manguier, le *dalem* ou château du Sultan, la mosquée, la petite méditerrannée formée par le canal de Guilolo, entre cette île et Ternate, le cône aigu de Tidor entouré d'une ceinture de nuages, les baies nombreuses dessinées au loin par des massifs de verdure où se balancent sans cesse les gigantesques feuilles du palmier sagou; des pirogues voguant çà et là, sur les rives de la mer, une fraîcheur délicieuse, la pureté de l'air, son souffle embaumé par les douces émanations des bois, tout nous retenait, et nous n'eussions point eu le courage de nous arracher à cette douce fascination, si la nécessité du prompt appareillage qui nous menaçait déjà, ne nous eût fait une loi de compter les heures par nos récoltes.

»Nous recommençâmes donc à gravir sur le terrain rapide, humide et glissant de la forêt où nous venions de pénétrer. Sur cette crête inégale, couverte de débris qui contrastent si fortement avec la riche et fraîche exubérance de vie surgissant des ruines, nous n'avancions qu'avec lenteur; mais la récolte des plantes, l'abattis des grands arbres et la recherche des insectes y contribuaient plus encore que les empêche-

1839. Janvier.

ments propres à la localité, car nos collections étaient le but principal de notre excursion à travers ces hautes solitudes. Nous nous trouvions sous une double voûte de feuillage, de fleurs et de fruits ; les arbres qui nous entouraient étaient disposés dans un ordre admirable de prévoyance ; les grands abritaient les petits. Parmi les premiers les plus remarquables étaient : l'immense *Canarium commune*, l'*Élæocarpus monogynus*, le *Cussonia thyrsiflora*, l'*Eugenia malaccensis*, l'*Anona muricata*, etc. ; parmi les seconds, le *Murraya exotica*, l'*Abroma angusta*, l'*Erylhrina corallodendron*, l'*Agati grandiflora*, etc. Au niveau de cette partie du volcan, où se propage la plus vigoureuse végétation des montagnes, des Moluques et des Philippines, les troncs et les tiges des plantes ne sont point tellement serrés que l'on ne puisse y passer en dépit des lianes embarrassantes qui les enlacent de toutes parts : il n'en est plus ainsi à la limite supérieure de ces forêts ; d'immenses *saccharinées* s'y emparent du terrain ; les points battus des vents, sont ceux où ils pullulent même avec le plus d'activité ; leur masse est tellement pressée et profonde que la lumière ne peut pénétrer jusqu'à la base de leurs tiges. Si vous les coupez, un an suffit à faire disparaître tout vestige de vos traces. Tel fut le dernier obstacle que nous dûmes franchir, il avait été prévu, et deux hommes armés de grands coutelas étaient chargés de rechercher l'ancien passage et de nous percer des voûtes à travers cette impénétrable muraille. Ce travail fut long et pénible ; souvent on hésita à reconnaître la place

1839. Janvier.

de l'ancienne issue. Ce ne fut qu'à cinq heures du soir que nous arrivâmes enfin sur le plateau qui dessine le sommet du pic.

» Nous nous trouvâmes alors entre deux cônes tronqués qui ne sont que les parois extérieures de deux cratères; l'un situé au nord-est, éteint, envahi par d'immenses masses de cannes, nous en avions contourné la base; l'autre situé au sud-ouest, aride, laissant voir à nu les scories qui le composent, et couronné d'une énorme et imposante colonne de fumée. Une forte brise du sud-est nous préservait des vapeurs acides de ses exhalaisons sulfureuses ; nous pûmes donc étudier à loisir la disposition des lieux. Vers le sud le plateau s'incline promptement ; là est l'origine d'un profond ravin qui court se perdre vers les bords de la mer avec les eaux qu'il recueille ; au fond de son excavation protectrice quelques arbustes rabougris se sont propagés jusqu'au pied du piton cratérique du sud-ouest. Au nord ce sommet se termine brusquement par une muraille perpendiculaire de deux cents toises environ; sur ses bords sont suspendues les accumulations coniques de *pumites* qui simulent de la mer deux espèces de créneaux, et constituent les deux points culminants de la fraîche et verdoyante Ternate.

» Ce côté de la montagne est stérile et nu dans toute sa hauteur : cent quarante-six ans n'ont encore pu décomposer cette vaste chaussée de lave, de deux ou trois lieues de base, qui consuma cette partie de l'île en 1693. Le sol sur lequel nous marchions était par-

tout sonore et sans cohésion ; j'en détachai facilement une grosse *leucostine* compacte qui saillait à sa surface près du précipice ; je la poussai dans le gouffre, et nous l'entendîmes pendant trente secondes au moins frapper le roc, faire d'immenses bonds d'un côté de la coulée à l'autre ; nous ne cessâmes d'entendre qu'en nous éloignant : nous frissonnions d'horreur devant cet abîme sans fond que figuraient à nos imaginations frappées ce bruit incessant, ces sourds retentissements grondant toujours au loin. Notre élévation au-dessus de la surface de la mer était de six cent quarante toises. Cette cime du volcan de Ternate tardera probablement peu à s'écrouler du côté du nord ; il ne faudra pour cela qu'une forte explosion du cratère.

» La nuit s'approchait, déjà le soleil était couché pour les habitants de nos corvettes et pour ceux de la ville ; les mille échos de la montagne nous avaient transmis les coups de canon de retraite ; la vallée se voilait de sombres brouillards ; l'extrémité des montagnes de Gilolo et de Tidor restait seule illuminée d'une lumière de pourpre, mais à chaque instant s'éteignaient ces grands flambeaux de deuil.

» Je manifestai l'intention de coucher sur la montagne, parce que le retour me paraissait trop pénible, même à la clarté de nos torches, à travers les détours d'une forêt où il fallait franchir une innombrable quantité de pointes escarpées : mais nos guides parurent très-effrayés de ce projet ; ils nous firent comprendre, en nous montrant les faibles plantes qui nous entouraient, qu'elles avaient été récemment

1839. Janvier.

desséchées par les vapeurs sulfureuses, et que si la brise, venant à changer, les refoulait sur nous, elles nous étoufferaient. Je me rappelai que M. le résident m'avait engagé à me méfier de cet accident, en ajoutant que la variabilité des courants atmosphériques de la saison nous y exposait. Je leur proposai alors de descendre jusqu'au bois et de nous y abriter de notre mieux. Comparant leur costume au nôtre, ils nous expliquèrent clairement moitié par mots, moitié par signes, qu'ils n'avaient rien emporté pour se prémunir contre le froid de la nuit. Le thermomètre marquait alors + 11° de Réaumur, et la température devait encore baisser ; ces malheureux étaient presque nus. Le but principal de notre course était atteint, nos collections remplissaient nos sacs et nos boîtes, nous dûmes céder à leurs justes observations et sacrifier à l'humanité la satisfaction de nous élever le lendemain à deux ou trois cents pieds de plus pour nous donner le plaisir de contempler l'ouverture du cratère.

» Nos torches nous guidèrent d'abord assez bien ; mais à mesure que nous descendions, elles pâlissaient ; et malgré les efforts de nos guides pour les ranimer, elles s'éteignirent sans retour. Cette circonstance prouve combien l'air se renouvelle difficilement sous ces vastes et épais fourrés. A partir de ce moment, nous n'eussions point fait un pas de plus, si nos Malais aiguillonnés par le froid ne se fussent emparés de nous et ne nous eussent soutenus constamment jusqu'à la sortie de cet infernal dédale. Ils mon-

trèrent dans cette circonstance une rare habitude de ces voyages nocturnes au milieu des difficultés, car j'affirme que je ne voyais point l'homme qui me guidait. Il était minuit lorsque nous atteignîmes la modeste case d'un pauvre cultivateur; nous étions restés cinq heures dans le bois. Après avoir réparé nos forces avec des œufs, des bananes et des mangues, nous nous jetâmes sur un lit de camp en latte de bambou où le jour trop hâté nous surprit agréablement endormis. Nous partîmes longtemps avant le lever du soleil; et profitant de la fraîcheur du matin, en deux heures nous arrivâmes à Ternate.» 1839. Janvier.

Vers trois heures, je descends en compagnie de M. Jacquinot pour faire un tour à terre avant le dîner du résident. La ville paraît propre et bien située; les maisons qui la forment sont séparées par de petits enclos, dont les barrières à jour sont bien alignées : aussi les rues sont aérées; elles sont sablées et bien entretenues, et forment des promenades agréables. Une d'elles longe la mer, et sur toute son étendue elle est bordée d'arbres qui y jettent un peu d'ombre. Elle se termine vers le nord par un emplacement affecté à un marché bien ordonné, où chaque jour les habitants viennent vendre leurs denrées. Le plus grand ordre et une grande propreté règnent sous cette petite halle qui paraît parfaitement approvisionnée de légumes, volailles et fruits de toute espèce. On y trouve même une grande quantité de gâteaux de riz sous les formes les plus variées, des confitures et jusques à du tabac.

1839.
Janvier.

Après le marché vient le campong chinois, qui s'étend des deux côtés d'une rue unique. C'est là réellement le quartier commerçant de Ternate; on y retrouve nos étalages de boutique, où le marchand expose tout ce qui peut tenter le passant. Ces habitations ne ressemblent plus en rien à la ville européenne que nous venons de visiter, et si on y remarque autant de soins et de propreté dans l'intérieur des maisons, l'extérieur n'a rien qui puisse fixer l'attention du passant, ou charmer le coup d'œil d'un architecte. Un instant je m'arrêtai dans la boutique du capitaine chinois; elle était grande, spacieuse, et bien éclairée. Aussitôt notre arrivée, il s'empressa de m'offrir une grande quantité d'oiseaux de paradis, dont il demanda d'abord un prix très-élevé, sauf à rabattre de ses prétentions suivant les exigences de l'acheteur.

En nous retirant je visitai le fort Orange, situé entre la ville hollandaise et le campong chinois; c'est un grand rectangle développant un front de plus de 150 mètres de longueur, garni d'un fossé et d'un rempart flanqué de bastions. Tout est en maçonnerie sans terrassements, et si ce fort paraît imprenable avec les forces dont peuvent disposer les maîtres dépossédés de Ternate, il ne résisterait pas longtemps à une attaque sérieuse. L'intérieur contient des casernes où logent la garnison et les officiers, ainsi que des magasins où l'on pourrait réunir au besoin toutes les marchandises de la compagnie des Indes au moment d'une attaque. La garnison se compose de 250 hommes, la plupart Javanais, et

d'une batterie d'artillerie. Le fort était, suivant l'esprit d'ordre hollandais, parfaitement tenu, et le service militaire parfaitement installé. 1839. Janvier.

J'avais encore la ville malaise à parcourir pour connaître complétement la cité de Ternate; je me hâtai de m'y rendre pour mettre à profit le temps qui me restait. Elle est composée de vastes enclos garnis d'arbres fruitiers, au milieu desquels se trouvent de petites maisonnettes en bambous, mal couvertes et mal construites; si nous n'avions aperçu les rues bien sablées et bien entretenues, nous aurions facilement pu nous croire encore au milieu d'une peuplade de la Mélanésie ou bien au milieu des villages presque sauvages de Vavao et des Hapaï. Échelonné le long du rivage, le quartier malais n'a rien d'agréable que sa situation sur le bord de la mer. A son extrémité septentrionale s'élève la mosquée, remarquable surtout par sa forme bizarre et sa grande élévation. Une galerie percée de petites fenêtres demi-circulaires l'environne, puis une colonnade, d'assez mauvais goût, supporte cinq toits à la chinoise superposés en échelons et terminés par une flèche. Un peu plus loin que la mosquée, nous apercevions le *Dalem*, demeure du sultan, qui ne paraissait avoir rien de bien remarquable si ce n'est la grandeur de ses bâtiments et sa galerie, d'où on doit jouir d'un coup d'œil ravissant; mais il était près de cinq heures, nous dûmes rallier la demeure du résident, où nous trouvâmes déjà presque tous les officiers réunis. Chacun savait que la soirée devait se terminer

Pl. CVII.

1839. Janvier.

par une visite au sultan de Ternate, la curiosité la plus vive avait réuni les deux états-majors au complet, et environ quarante convives prirent place autour d'une table, sous un pavillon d'une fraîcheur admirable, lorsque l'on annonça que le dîner était servi.

Parmi les officiers hollandais dont les uniformes se mêlaient aux nôtres, nous remarquâmes quelques métis, mais en petit nombre. La plus grande gaieté régna dans ce banquet, dont le résident faisait les honneurs avec beaucoup de grâce. Au dessert circulèrent les liqueurs qui paraissaient bien plus communes dans la colonie que les vins dont les arrivages sont rares. Enfin deux toasts, l'un au succès de l'expédition porté par M. Van-Olpen, et l'autre au résident et aux autorités de Ternate, terminèrent le festin et chacun se dirigea vers le Dalem où nous étions attendus.

Le sultan avait eu l'attention de nous envoyer sa voiture, la seule qui existe, dit-on, à Ternate. C'est un cadeau du gouverneur général des Indes, fait au nom du roi de Hollande au maître détrôné de Ternate. Il était près de huit heures lorsque M. Van-Olpen, le capitaine général des troupes, M. Jacquinot et moi y prîmes place pour rouler ensuite vers la demeure du sultan. La route qui y conduisait avait été jalonnée par des enfants placés à des distances très-rapprochées; les torches allumées qu'ils tenaient à la main produisaient un effet ravissant. En outre plusieurs estafiers nous accompagnaient aussi avec des torches enflammées, tandis que d'autres placés

en avant colportaient sur la route la nouvelle de notre arrivée prochaine. Enfin nous franchîmes le seuil de la porte du Dalem où se trouve aussi le divan. Une cour nous restait à traverser; nous y trouvâmes les gardes du sultan qui, nombreux et bien habillés, formaient la haie de chaque côté en présentant les armes à notre passage. Après avoir défilé au son d'une musique militaire d'un effet assez sauvage, nous arrivâmes enfin au pied de l'escalier.

J'avais d'avance demandé au résident s'il était convenable que je fisse un cadeau au sultan; sa réponse avait été que puisque les capitaines hollandais ne suivaient point cet usage, il préférait que je suivisse leur exemple. J'avais bien vite compris ces raisons, aussi je n'avais qu'une médaille de l'expédition à offrir à ce monarque lorsque en descendant de voiture il vint nous recevoir au pied de l'escalier. Son costume était riche et brillant, mais sans caractère; c'était un mélange informe de vêtements européens unis au turban oriental; un large parasol, porté par un esclave, abritait sa tête suivant l'usage des Mahométans.

Le résident reçut deux accolades dictées par l'étiquette, tandis que le sultan nous donnait une poignée de main. Je lui adressai quelques compliments en malais, qui parurent lui faire plaisir, puis toujours poursuivis par la musique militaire des gongs unis à quelques instruments européens en cuivre, nous montâmes côte à côte le grand escalier. Nous entrâmes d'abord dans un grand vestibule garni d'un beau balcon, où nous attendaient les officiers qui

1839. Janvier.

nous avaient précédés. Puis enfin nous entrâmes dans un vaste salon rectangulaire où se trouvait un peu de luxe européen, qui jurait singulièrement avec les murailles simplement blanchies à la chaux de l'appartement. Quelques mauvais tableaux garnissaient cette muraille; c'étaient des épisodes de naufrages, dont le sultan, fidèle à sa religion, avait fait effacer les personnages. Un beau tapis garnissait le plancher de cette pièce, tout autour de laquelle étaient rangées des banquettes pour faire asseoir les assistants. La place d'honneur me fut destinée, le sultan se mit à ma gauche et plaça à ma droite d'abord M. Jacquinot, ensuite le résident et tous les officiers, tant français que hollandais, qui au nombre de soixante environ garnissaient tout un grand côté du salon.

Après que tout le monde fut assis, le sultan me présenta successivement les premiers enfants de *Moukanoud* et les grands dignitaires. D'abord ce furent les généraux, puis le *kakkou*, chef de la justice, l'amiral de la flotte, le secrétaire du sultan, espèce de ministre, etc., etc. Tous ces individus s'avancèrent avec aisance et dignité, mais avec un air d'humilité et de soumission remarquable. Presque tous portaient des uniformes hollandais, sous lesquels ils ne paraissaient éprouver aucune gêne, et ils s'acquittèrent avec grâce de cette étiquette.

Bientôt ensuite la musique se fit entendre; puis douze jeunes filles, toutes costumées de la même manière, sortirent d'une porte latérale et s'avancèrent lentement en faisant le tour de la salle. Elles

avaient une robe d'indienne faite à l'européenne, mais dont la taille était placée au milieu des reins, deux bandes légères imitaient un tablier fendu en deux; un diadème, un hausse-col et une ceinture en chrysocale complétaient leur bizarre costume. Enfin, une écharpe bleue et un éventail jouaient un grand rôle dans leur toilette comme dans la danse qu'elles allaient exécuter. Elles entonnèrent un chant lent, monotone et nasillard, qui joint aux deux tambours et au hautbois composant l'orchestre, produisait une musique détestable. Après avoir fait quelques tours sur elles-mêmes, elles se retirèrent à pas lents de la même manière qu'elles étaient entrées. Toutes ces femmes étaient laides; leurs pieds nus faisaient mal à voir; ainsi rien ne vint jeter quelque intérêt sur cette pantomime. 1839. Janvier.

Après elles, parurent sur la scène treize enfants de l'âge de cinq à vingt ans. La musique militaire du sultan était venue accroître l'orchestre; aussi il y avait de quoi faire saigner nos oreilles. Bientôt, après avoir fait leur salut au sultan, les danseurs, armés chacun d'un sabre en bois, et coiffés d'un chapeau à trois cornes, orné d'oiseaux de paradis, se mirent à exécuter une danse espagnole avec une rapidité et une précision admirables : ils figuraient des passes, contre-passes, des combats particuliers ou des engagements avec une dextérité remarquable. Nous admirions surtout un pauvre petit enfant à peine âgé de cinq ans, qui disparaissait sous son large chapeau à trois pans. Ce jeu nous amusa beaucoup; le sultan

1839. Janvier. s'en aperçut sans doute, car, après nous avoir offert des rafraîchissements de toutes sortes, tels que thé, gâteaux, confitures, etc., nous vîmes reparaître de nouveau les danseurs qui vinrent exécuter devant nous un nouveau ballet avec de nouvelles figures.

Il est dix heures lorsque je me retire; le sultan me reconduit avec le même cérémonial jusqu'au pied de l'escalier, puis la voiture traverse la garde d'honneur, au milieu de laquelle je remarque quelques *harfours* armés de lances et de boucliers. Enfin j'arrive au débarcadère, et, après avoir fait mes adieux et mes remercîments à M. Van Olpen, j'atteins le bord de l'*Astrolabe*.

1er Février. Dès le matin nos corvettes relèvent leurs ancres, mais bientôt, poussées par le courant sur la bande des récifs, elles sont forcées de mouiller de nouveau pour attendre le vent. Devant nous se déroule la partie méridionale de la ville; une jolie petite maison de campagne devant laquelle se trouve un débarcadère, appartient au sultan de Tidor, qui, égal en puissance à celui de Ternate, dont il jalouse le voisinage, ne fait que de rares apparitions sur cette terre, et seulement quand l'influence hollandaise lui en fait sentir la nécessité.

Pendant qu'impatient de continuer ma route, j'attends l'arrivée de la brise pour remettre à la voile, plusieurs embarcations accostent l'*Astrolabe* et inondent son pont de fruits, de légumes et de provisions de différentes espèces. C'est un envoi du sultan de Ternate qui fait accompagner ces divers présents de

ses souhaits de réussite pour l'expédition des Français; puis nos corvettes étendent de nouveau leurs voiles et s'avancent lentement dans le canal qui sépare Tidor de Ternate. 1839. Février.

Nous avions à peine atteint le milieu de ce canal, une goëlette hollandaise venait de nous dépasser en se dirigeant vers le mouillage, lorsque le courant renverse, la brise cesse, et nous laissons de nouveau retomber nos ancres pour attendre le lendemain. De ce côté Tidor offre une belle campagne; de belles cultures, plantées d'arbres majestueux, lui donnent un délicieux aspect de richesse. Une petite île, située au milieu du détroit, paraît couverte d'habitations, tandis que l'on n'aperçoit que peu de maisons sur la grande terre. Placés entre ces îles, si riches en produits de toute espèce, où flotte aujourd'hui sans retour le pavillon hollandais, le coup d'œil est des plus ravissants; au loin les terres presque sauvages de Guilolo, près de nous ces deux imposantes masses volcaniques, les pitons de Ternate et de Tidor, puis à leurs pieds et comme pour faire contraste avec ces flancs noircis par le feu, les riches productions des tropiques qui recouvrent de leur végétation active, les habitations européennes où règnent le luxe et le confortable. D'un côté, des peuples guerriers, et leurs sultans, jadis tout-puissants, commandant en maîtres absolus; de l'autre, les trois couleurs d'un peuple de marchands, flottant avec orgueil sur ces terres lointaines, et à ses pieds, groupés autour de lui, les quelques hommes devenus tout-puissants par la force

1839. Février. du génie et de la persévérance : du reste, il ne nous fut pas donné de jouir longtemps de ce beau panorama des Moluques ; la pluie vint nous inonder d'eau et nous masqua les terres, mais elle nous amenait la brise dont nous avions besoin, personne ne songea à s'en plaindre.

2 A cinq heures du matin nous sommes sous voiles, et nous longeons les terres de Tidor, *Potbakir*, *Motir*, *Matchan*, etc. ; nous voyons Ternate s'abaisser rapidement derrière nous au-dessous de l'horizon : avant que son sommet disparaisse tout à fait, nous allons récapituler ce que nous y avons vu, et les réflexions qui nous y ont été suggérées.

Ternate et Tidor sont les deux îles les plus importantes du groupe des îles Moluques proprement dites, dont Guilolo est la plus grande. Ce sont en effet les résidences des deux sultans dont la souveraineté s'étend sur tout le groupe.

D'après les renseignements que nous avons pu obtenir, la population de toutes ces îles serait peu importante, et bien inférieure à ce qu'elles pourraient nourrir. Ainsi Ternate ne compterait que cinq mille âmes, Batchan dix mille, et l'île Obi, que Dampier appela l'île de la Volupté, ne serait habitée aujourd'hui que par quelques vagabonds qui y trouvent une patrie. La grande île de Guilolo elle-même ne comporterait pas plus de dix mille âmes ; sa partie nord seule reconnaîtrait la souveraineté du sultan de Ternate, tandis que la partie sud de cette terre, toutes les îles qui l'avoisinent vers

l'est, et la Paponasie, obéiraient au sultan de Tidor. 1839. Février.

Le terrain des Moluques, quoique essentiellement volcanique, est riche et fécond; de vastes plaines entourent les pieds de ces volcans encore mal éteints, et se couvrent d'une riche végétation. Le volcan de Ternate est celui qui aujourd'hui paraît doué de l'activité la plus grande; plus d'une fois les habitants ont vu, surtout vers le nord, la lave brûlante arriver presque au bord de la mer, et nous pûmes nous-mêmes voir des cendres qui, au mois de mai 1838, furent lancées jusque sur la ville. A cette époque, un léger tremblement de terre vint ébranler l'île entière; toutefois, aucune éruption de laves ne vint accompagner ce jet de cendre. Un voile de fumée, dont ce cratère était couvert au moment de notre passage, était pour les habitants un signe certain d'une éruption prochaine, et je dois ajouter que plus tard, les renseignements qui nous sont parvenus nous ont appris que quelques jours après notre départ, le cratère de Ternate avait vomi une grande quantité de cendres et de laves; la ville même n'a pas été à l'abri de ce fléau; plusieurs personnes ont, dit-on, été blessées, et les dommages occasionnés par cette éruption postérieure à notre passage ont été considérables.

Quoi qu'il en soit, c'est l'île de Ternate que les Hollandais ont choisie pour y établir leur principal établissement dans les Moluques proprement dites. De tout temps ce poste a été regardé par la Hollande comme très-important, et on peut avancer que, d'après ce que nous avons vu, cette position est en effet

1839.
Février.

admirablement choisie. Placé entre les deux puissances rivales du groupe, Tidor et Ternate, le pavillon hollandais peut également surveiller et dominer les sultans de ces deux îles, dont il paraît être à la fois le médiateur et le protecteur. Sans aucun doute, le sol des Moluques, par ses richesses et la variété de ses productions, pourrait devenir le siége de colonies riches et florissantes, dont les produits iraient enrichir la métropole. Entre les mains d'un autre peuple, on verrait probablement les Moluques se couvrir rapidement de riches comptoirs européens qui, par leur commerce, porteraient un coup funeste à la puissance hollandaise dans les mers de l'Inde ; tous les éléments de réussite pour la colonisation se trouvent dans les Moluques ; le sol produit tout ce que l'on recherche sur l'île Java ; c'est le même peuple malais qui les habite, peuple dont le travail et l'industrie font la richesse des colonies hollandaises dans l'Archipel d'Asie.

Dans l'état actuel, Ternate n'est qu'un poste militaire qui assure à la Hollande la possession exclusive de toutes les Moluques, et rien de plus. Deux peuples rivaux couvrent de leurs pavillons les immenses royaumes de l'Inde et de l'Archipel d'Asie ; déjà l'Angleterre, dont la puissance tend à envahir le monde entier, si on n'y prend garde, a planté son pavillon sur la presqu'île de Malaca ; c'est de là que, planant sur les riches possessions hollandaises qu'elle convoite depuis longtemps, elle surveille ce vaste archipel d'Asie où flotte encore sans partage le pavillon néerlandais. Les Moluques, si elles étaient

abandonnées, ne tarderaient pas à être envahies par les maîtres de l'Inde et de l'Australie; et dès lors tomberait, par la concurrence, ce monopole du commerce si avantageux au peuple batave, et qui lui assure pendant longtemps encore des richesses immenses et faciles à recueillir. 1839. Février.

La faiblesse des fortifications hollandaises, le peu de troupes que le gouvernement entretient à Ternate, indique combien les attaques des sultans sont peu redoutables, ou plutôt, combien la domination hollandaise est établie solidement au milieu de ces îles. Non-seulement, en effet, les sultans paraissent être des sujets soumis et fidèles du gouvernement paternel de Java, mais encore ce sont des alliés puissants et dévoués, lorsque la Hollande ou plutôt la compagnie a des attaques à repousser. « Le résident et tous les Européens établis à Ternate, dit M. Duzet, accordent les éloges les plus pompeux au sultan de cette île; il est considéré par eux comme un de leurs alliés les plus sûrs, et il leur a donné des preuves de la plus grande fidélité pendant la guerre de Java. Pour eux il a versé son sang avec courage en défendant l'île contre les Anglais qui la prirent en 1812. » Il a fallu toute la persévérance et la ténacité que montre la Hollande dans ses entreprises, pour arriver à un pareil résultat. Il a fallu, après avoir vaincu ces peuples demi-sauvages, fiers de leur puissance et de leur liberté, se les attacher par un régime paternel: les Hollandais ont trouvé dans ces îles, un gouvernement despotique établi sur des bases solides

1839. Février.

qu'il ne fallait pas détruire ; la différence de religion devait leur opposer des obstacles sans nombre, et il ne suffisait point de laisser subsister la liberté des cultes, il fallait encore que le musulman ployât la tête et obéît à un peuple chrétien : aussi, loin de se poser en maître, le gouvernement hollandais s'est donné comme allié et protecteur ; puis exploitant avec adresse la convoitise des sultans, maîtres souverains des destinées populaires, après les avoir vaincus, il les a couverts de chaînes d'or ; puis ils ont intronisé au milieu de ces peuples sauvages la civilisation avec ses besoins ; ils les ont rendus tributaires de leur industrie, et bientôt ce sont les sultans eux-mêmes qui sont allés au devant de leurs désirs, en imposant à leurs sujets les volontés de ceux qui les stipendiaient. « Les sultans de Ternate et de Tidor, dit M. Dubouzet, sont pensionnés par le gouvernement des Indes. Leur salaire, qui forme la plus forte partie de leurs revenus, s'élève à 12,000 florins par an. A ce prix, les sultans sont engagés par leurs traités à fournir au gouvernement des contingents de troupe et à l'aider dans toutes ses guerres. On leur garantit leurs États, et l'exercice de leur souveraineté sur toutes les Moluques qui les reconnaissent comme souverains et leur payent un léger tribut. Aucun des sultans ne peut entreprendre une guerre sans le consentement de ses alliés. Ceux-ci se sont réservé, par une politique habile, le soin de garder leurs États et le droit de choisir dans la famille des sultans l'héritier du trône. Par suite ils conservent toujours

sous leur dépendance, et ils ont dans leurs mains l'instrument nécessaire pour gouverner le pays sous un autre nom. Ces conditions furent imposées à tous les princes vaincus ou qui recherchaient l'alliance des Hollandais du temps de la fameuse compagnie des Indes. Le gouvernement qui lui a succédé en a trop senti les avantages pour négliger de la stipuler dans tous ses traités avec les princes malais. 1839. Février.

« En échange de tant de sacrifices que l'on pourrait regarder comme un abandon de la souveraineté, les Hollandais rendent aux alliés des honneurs et leur accordent de belles pensions qui servent à dorer leurs chaînes, et ceux-ci parviennent avec le temps à s'identifier tellement avec leur position, qu'ils n'en voient plus que les avantages financiers et leur douce tranquillité ; ils deviennent alors par intérêt les alliés les plus fidèles du gouvernement de Batavia. Tel paraît être aujourd'hui le sultan de Ternate, descendant des premiers rois mahométans qui régnèrent dans les Moluques et qui étaient déjà très-puissants à l'arrivée des premiers navigateurs portugais et espagnols, et dont le nom, quelle que soit aujourd'hui sa grandeur, exerce encore une grande influence dans toutes les îles voisines. Il a fallu plus de deux siècles d'habileté et de persévérance aux Hollandais pour exploiter celle-ci à leur profit; ils ont aujourd'hui complétement atteint leur but. La rivalité entre les sultans de Ternate et de Tidor les sert merveilleusement dans cette tâche. Aujourd'hui, chacun de ces princes, chez lequel une haine héréditaire a succédé à l'im-

1839. Février. puissance de se nuire, est au même titre l'allié de la Hollande. Sa médiation, longtemps employée avec succès pour les affaiblir l'un et l'autre, s'est changée en un protectorat qui les réduit tous les deux à l'état de vassaux, malgré les dehors de l'indépendance qu'ils conservent. »

C'est dans le seul but de conserver cette alliance des princes malais, de faire exécuter les traités, en un mot, de gouverner à leur gré, que les Hollandais ont établi un résident à Ternate. Ses fonctions sont toutes diplomatiques, et sous les dehors de l'étiquette et de la bienveillance envers les alliés de son gouvernement, il doit surveiller tous leurs mouvements. La police est le principal ressort de la puissance hollandaise; près de chaque sultan veille une garde européenne, masquée sous le titre pompeux de garde d'honneur; en effet, elle n'est point assez forte pour tenter même un coup de main au besoin contre la personne du sultan; mais elle est plus que suffisante pour épier tous ses mouvements et prévenir à temps le gouvernement, si son allié était dans l'intention de se soustraire à sa protection impérieuse; le résident, choisi généralement parmi les officiers civils, exerce l'autorité préfectoriale dans la ville de Ternate; il représente le gouvernement hollandais auprès des sultans; là est vraiment l'importance de ses fonctions. Il dispose en temps de paix de toutes les forces de l'île. La garnison est commandée par un capitaine qui, en temps de guerre, prend le gouvernement suprême de la colonie. En outre, la garnison peut s'augmenter

de la milice, dont le commandement appartient au chef de la justice qui cumule les fonctions de grand justicier et de commandant de la garde civique. Dans l'état actuel, Ternate est à charge au gouvernement de Batavia; l'entretien de la colonie et le payement des employés dépassent de beaucoup les revenus de la petite colonie, dont le commerce est à peu près nul.

Nous avons déjà dit que le terrain des Moluques était riche et fécond : de tout temps ces îles ont vu leur réputation justement acquise comme jardin des épices, s'étendre dans tout le monde. « L'habitant de Ternate, comblé des dons de la nature, dit M. Rocquèmaurel, peut trouver dans son enclos de quoi nourrir lui et sa famille, sans se donner la moindre peine; aussi paraît-il peu porté au travail, dont le produit tournerait au profit de ses dominateurs. La culture des arbres à épices offrait jadis aux naturels un moyen de se procurer le petit nombre d'objets qui pouvaient leur manquer; mais, par suite des vues de monopole, qui ont toujours guidé les Hollandais dans leurs établissements aux îles Moluques, on extirpa de Ternate tous les muscadiers et les girofliers dont on voulait concentrer la culture sur d'autres îles. Cette guerre impie faite à deux arbres bien innocents désola tour à tour les îles de Ternate et de Tidor, se propagea même sur quelques parties de Guilolo, Céram, et une foule d'autres lieux où les Hollandais purent dicter des lois. Pour justifier cette mesure vandale et spoliatrice, les Hollandais allèguent la conservation de leur commerce et de leurs

1839. Février.

colonies qui ne peuvent exister qu'à ce prix. La consommation des épices en Europe n'a jamais dépassé une certaine limite, par conséquent, si l'on veut conserver le monopole des épices, il faut en limiter la production à la quantité strictement nécessaire, s'emparer de tous les lieux de production, et ruiner ceux dont le produit excède les besoins. Pour imposer son système aux princes malais, la Hollande eut à soutenir des guerres longues et ruineuses dont la dépense excéda de beaucoup les bénéfices sur la vente des épices. Les autres nations de l'Europe, peu disposées à payer ces épices au poids de l'or, parvinrent aussi à s'en procurer soit par le commerce interlope, soit même en faisant dans leurs colonies quelques essais de culture qui ne furent pas toujours infructueux. Le monopole était débordé, et la compagnie hollandaise, au lieu d'exploiter une veine de richesses, se trouva plus d'une fois en dessous de ses affaires. La compagnie fut supprimée, mais la Hollande, loin de se laisser aller au découragement, n'en a pas moins persévéré avec une constance admirable dans son système de colonisation. On a cessé de faire la guerre aux girofliers de Ternate, et l'on paraît même en encourager la culture. Mais on n'en a pas moins persisté dans ces conventions onéreuses passées avec les princes malais pour l'extirpation des arbres à épices dans leurs possessions. L'ancienne compagnie jouissait des priviléges les plus étendus et exploitait les Moluques à son propre compte : elle avait pour la garde de ses colonies des escadres et des armées;

elle seule faisait les prix d'achat et de vente des épices, qui ne pouvaient passer en Europe que sur ses vaisseaux ni être versées dans d'autres magasins que les siens. Aucune marchandise d'Europe ne pouvait être importée dans ces colonies que par la même voie. Le commerce des Moluques était rigoureusement interdit à toutes les nations, même aux marchands hollandais qui n'appartenaient pas à la société privilégiée. Cet état de choses, tout absurde qu'il paraisse aux économistes de nos jours, n'en existe pas moins en ce moment, malgré les modifications introduites dans les statuts de la nouvelle compagnie ; le monopole est déguisé sous de nouvelles formes, moins rigoureuses pour le commerce hollandais, mais il pèse encore de tout son poids sur les îles Moluques.

1839. Février.

» La nouvelle société a pris le titre de *Compagnie royale;* elle mérite d'autant mieux cette dénomination, que le roi Guillaume est regardé comme le principal actionnaire. Je crois même que les troupes et les vaisseaux employés à la défense de ces colonies sont à la charge de l'État, qui doit prélever en retour une certaine part sur les bénéfices. La compagnie est obligée de fréter, pour son commerce, les navires des particuliers, ce qui du moins admet une certaine concurrence. Les indigènes n'ont pas été tout à fait exclus du commerce de l'Inde dans l'Inde. Leurs bateaux peuvent, sous pavillon hollandais et sous certaines conditions, servir au transport des marchandises d'une île à l'autre.

» Mais les indigènes ne peuvent pas plus que par

1839. Février.

le passé, vendre leurs épices à d'autres qu'aux agents de la compagnie et aux prix fixés par elle. Tout commerce étranger est interdit, et aucune marchandise d'Europe ne peut être introduite dans les Moluques que par des mains hollandaises. Il est douteux que la compagnie puisse se maintenir longtemps sous un pareil régime. Elle n'a, comme l'ancienne, d'autres profits que ceux de la vente des épices en Europe, et des marchandises d'Europe dans les Moluques. Elle a toujours à payer les frais d'occupation, qui tendent sans cesse à s'accroître, et les subsides aux sultans dépossédés. Elle manque même de ce puissant secours que l'ancienne compagnie tirait de son commerce exclusif avec le Japon, de ses relations avec la Chine, et des profits qu'elle réalisait sur la vente des toiles et de l'opium importés du Bengale. Il nous semble donc peu probable que la compagnie royale se soutienne longtemps dans les Moluques, quoiqu'elle jouisse d'une prospérité apparente, sous la protection immédiate du chef de l'État, et à l'ombre du crédit public. »

Ternate n'est qu'une dépendance du gouvernement général des Moluques, dont le siége est Amboine. Ternate, Manado, Macassar, Banda, sont les points principaux de ce département, qui embrasse, sous le nom de gouvernement des Moluques, les grandes terres des Célèbes, celles de Céram, de Banda, et les Moluques proprement dites.

Le gouverneur est tenu à des tournées annuelles, et nous avons vu qu'il ne nous avait précédés que de

quelques jours à Ternate. Les prohibitions commerciales imposées par la compagnie éloignent de ces terres les navires européens ; les baleiniers seuls ont la permission, quels que soient leurs pavillons, de relâcher sur ces terres et d'y prendre des rafraîchissements. Ils sont même autorisés, en outre, à y débarquer, en payant un léger tribut, des marchandises pour une valeur égale à celle nécessaire pour acquitter leurs dépenses. Mais là s'arrêtent les concessions de la compagnie. Amboine seule, comme siége du gouvernement, est généralement assez abondamment fournie de toutes les matières nécessaires à la navigation. C'est sur ces approvisionnements que je compte en y conduisant nos corvettes; car elles ont besoin d'un ravitaillement complet, pour continuer la route qu'il leur reste à faire. 1839. Février.

Après midi, nous avions déjà dépassé les îles *Motir* et *Matchan*, et nous traversions l'espace où Horsburgh place le rocher *Wolf*, à la suite des îles *Gerfstein*. Nous longeâmes ensuite la plus ouest de ces dernières îles, sans rien apercevoir. Cependant l'horizon était fort pur, la mer était assez creuse pour former un brisant considérable sur une roche à fleur d'eau, et même sur un danger immergé de deux ou trois brasses. J'en conclus que le rocher Wolf n'existe pas là où on l'a placé, et qu'on doit le rayer des cartes.

Les sommets élevés de la longue chaîne d'îles qui longent Guilolo à l'ouest, étaient encore bien au-dessus de l'horizon, lorsque la nuit vint nous les ca-

1839. 3 Février. cher, et au jour toutes les terres avaient disparu.

Un baleinier anglais, navire à trois mâts, se montrait seul sur l'horizon, courant sous toutes voiles à notre rencontre; mais il continue sa route aussitôt qu'il a reconnu nos couleurs, Dans l'après-midi, nous voyons de nouveau les couleurs de la Grande-Bretagne se dérouler sur l'arrière d'un beau navire, puis nous apercevons une baleinière qui s'en détache et se dirige sur nous : elle nous apporte deux lettres pour Londres, avec prière de les faire parvenir à leur destination quand nous pourrons; le master qui monte cette jolie embarcation, nous apprend que le navire qui déploie si majestueusement le yacht anglais à sa corne, est un ancien brick français de 16 canons, capturé pendant la guerre. Il peut porter 2000 barils d'huile; mais il n'en a encore récolté que 500, bien qu'il tienne la mer depuis un an. Bientôt il se dirige sur le détroit de Guilolo, et disparaît derrière nous, après de mutuels souhaits d'un heureux voyage.

4 Le lendemain les hauteurs de *Bourou* et Céram se déroulent devant nous; la brise nous pousse rapidement vers le détroit qui les sépare. *Manipa* grandit devant nos corvettes, qui traversent lestement cette mer toujours agitée par les raz de marée; mais lorsque Manipa reste derrière nous, et que les terres d'Amboine surgissent au-dessus de l'horizon, la nuit est arrivée, et il faut renvoyer au lendemain le parcours de la jolie rue qui conduit au port d'Amboine.

5 A cinq heures du matin, en face de l'entrée du

canal d'Amboine ; nos corvettes, couvertes de voiles, laissent voir suspendues à leurs cornes les trois couleurs nationales; après avoir dépassé le joli village de Laviki, elles rangent la pointe Allang, à un demi-mille au plus de sa rive; puis, à l'aide des faibles brises qui seules agitent les eaux paisibles du port, elles gagnent lentement le mouillage. Il est près de midi lorsque, l'une à côté de l'autre, elles laissent tomber leurs ancres sous le fort *Victoria*, à une demi-encâblure au plus du pont du débarcadère *. 1839. Février.

* Notes 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24 et 25.

CHAPITRE XLI.

Séjour à Amboine.

1839. 5 Février. Il y avait trop peu de temps que nous avions quitté la jolie et verdoyante Ternate avec ses bosquets délicieux, et ses jolies maisons si fraîches et si agréables; aussi, les montagnes élevées et nues d'Amboine, les murailles blanches du fort Victoria, cette longue suite de cabanes en bambou qui s'échelonnent sur le bord de la mer, ne nous auraient donné qu'une idée assez triste de cette capitale des Moluques, si sur la rade, nous n'avions aperçu immobiles sur leurs ancres, deux ou trois beaux navires de commerce, et la corvette de guerre le *Triton*, qui laissait voir déployée sur son arrière, sa grande enseigne aux couleurs horizontales.

La ville d'Amboine, assise sur une plaine peu étendue derrière le fort Victoria, est à peine visible de la mer; toutes les fois que l'on porte les yeux du côté de la terre, on est ébloui par la blancheur de ces murailles protectrices, qui ne sont coupées que par

des embrasures assez rapprochées, à chacune desquelles se présente la gueule d'un canon. Vers le sud du fort dont il est séparé par la place d'armes, se développe le *campong* chinois, tandis que la ville européenne fait face au fort que le quartier malais touche vers l'ouest. 1839. Février.

C'était la troisième fois que, commandant d'expédition scientifique, je venais demander au port d'Amboine l'hospitalité et les moyens de continuer ma route aventureuse; les soins empressés, les égards dont j'avais déjà été entouré étaient présents à ma mémoire, et nos souvenirs si récents de l'île Ternate, venaient encore nous rappeler que le peuple hollandais est le peuple le plus hospitalier du monde, pourvu cependant que la mission de l'étranger ne soit point commerciale. Nous devions donc nous attendre à une réception tout amicale et toute bienveillante, et à cet égard notre attente ne fut point trompée.

A peine sommes-nous mouillés que je reçois la visite de M. Boll, magistrat et fiscal, seconde autorité de la ville. Le maître du port vient aussi s'enquérir du nom de nos navires et des motifs qui les amènent dans le port. Après quelques minutes, ces messieurs nous quittent en nous faisant leurs offres de service.

Je venais d'apprendre que le gouverneur de Stuers était absent, et qu'il n'était attendu qu'à la fin du mois. J'expédiai aussitôt M. Gourdin au résident qui remplace le gouverneur en son absence, pour lui pré-

1839. Février. senter nos lettres patentes, et traiter la question du salut. A son retour, M. Gourdin, en me rendant compte de l'accueil amical qu'il a reçu du résident et de ses offres de services, me rapporte les quelques lettres qui sont arrivées ici pour l'expédition; mais j'ai la douleur de n'en trouver aucune à mon adresse. Il est bien venu, il y a quatre à cinq mois, des paquets de lettres pour l'*Astrolabe*, mais elles ont été renvoyées à Batavia.

J'étais encore sous le poids de sensations pénibles éveillées par cette circonstance lorsque arrive le capitaine Eidseling, fait capitaine de vaisseau depuis son départ d'Europe, et commandant la corvette le *Triton*; il me donne quelques nouvelles de notre frégate l'*Artémise* qu'il a rencontrée, puis il se retire en me prévenant qu'il veut saluer mon guidon.

Profitant des instants qui me restent, je me hâte de descendre à terre avec M. Jacquinot pour aller faire mes visites; la chaleur est accablante; car la brise n'entre que rarement dans le long canal au fond duquel s'élève la ville d'Amboine; aussi j'avais à peine traité des approvisionnements qui nous étaient nécessaires avec le résident, homme de formes polies et prévenantes, que je me dirige chez M. Boll, et ensuite chez le lieutenant-colonel commandant la place.

Ce n'est que dans l'après-midi, et après avoir réglé avec les deux lieutenants des navires et M. Ducorps, la liste de nos besoins, que je me rends avec M. Jacquinot vers le palais du gouverneur (à *Batou-Gadja*). J'y trouve auprès de madame de

Stuers mon ancienne connaissance madame Paape, 1839. Février.
dont les politesses et les attentions amicales avaient laissé les souvenirs les plus agréables chez tous les officiers de ma dernière expédition. Madame de Stuers est une belle et jolie femme de trente à trente-six ans. Son aimable accueil, joint à sa facilité à parler le français, nous font oublier que nous sommes en pays étranger; et ce furent des moments délicieux que ceux que nous pûmes passer à entendre la conversation spirituelle et pleine d'intérêt de cette femme agréable: elle paraît s'occuper beaucoup de ses enfants, et elle nous parla longuement de sa terrible position sur le banc de *Lucépara*, où elle fut obligée de passer quarante-trois jours avec sa famille, après le naufrage du vaisseau qui la portait.

A huit heures du matin, la rade retentit des coups 6.
de canon tirés par l'*Astrolabe* et par le fort; c'est le salut national auquel succède celui de onze coups de canon, fait par la corvette le *Triton*, au guidon du commandant. L'*Astrolabe* les rend, puis tout se tait, et l'on n'entend plus que les mille bruits du gong malais, dont est munie chaque embarcation sillonnant ces eaux tranquilles, et qui sert à marquer la cadence aux nombreux pagayeurs qui la dirigent.

Bientôt chacun prend son essor; les officiers vont établir leurs observations ou fraterniser avec les Hollandais, dont l'amitié est aussi franche que si déjà nous étions pour eux de vieilles connaissances; les naturalistes gravissent les montagnes où ils vont chercher des richesses botaniques et étudier les effets

1839. Février.

destructeurs du dernier tremblement de terre, qui a laissé de si terribles traces sur cette terre amie. Pour moi, souffrant, déjà épuisé par les longues fatigues qui ont traversé ma vie, ce n'est plus que de dessus la dunette de la corvette, que je puis suivre par la pensée la trace de nos géologues sur ces montagnes ardues, où, il y a quinze ans, j'éprouvais tant de plaisir dans mes longues courses.

C'est tout ce que je puis faire que d'aller visiter le capitaine Eidseling sur sa corvette, qui part le 13 de ce mois pour aller à Banda, se mettre aux ordres du gouverneur qui est en tournée; je rentre à mon bord pour y recevoir la visite de MM. le résident, le fiscal, le jeune de Stuers, neveu du gouverneur, et un autre officier qui vient m'apporter les excuses du lieutenant-colonel, à qui une indisposition n'a pas permis de se joindre à ces messieurs.

7 Du reste, la vie du bord n'est point sans mouvement; tout notre gréement est en réparation, les chaloupes font des provisions d'eau; elles apportent aussi les vivres que nous fournit la colonie; et je reçois les nombreuses visites des autorités de la ville; une d'elles me met en rapport avec le chirurgien en chef, qui vient accompagné du capitaine commandant l'artillerie. Ce médecin m'apprend qu'il a fait le tour du monde en 1825, comme chirurgien du *Pollux*, qui naviguait de conserve avec la frégate *Marie Regbergen*. Ces deux navires se rendirent directement de Lima à Nouka-hiva, et de ce dernier archipel à Amboine, sans faire de recherches sur leur

route ; depuis lors, les deux capitaines commandant ces navires sont morts. 1839. Février.

Plus tard, M. le capitaine de Stuers vient m'inviter, de la part du résident, à faire une partie en palanquins avec la moitié de nos états-majors, et à visiter une grotte curieuse qui se trouve dans l'intérieur de l'île. La proposition était trop amicale pour la refuser ; mais déjà fatigué et malade, je ménage mes forces pour cette circonstance, et je me repose paisiblement à bord, en écoutant les récits pleins d'intérêts pour moi de la course dans la montagne que vient de terminer M. Hombron. Ce naturaliste, parti dès la veille, à trois heures du matin, sur une pirogue, avait pris terre sur le côté opposé de la baie. Guidé par des Malais auxquels M. Boll avait donné l'ordre de l'accompagner, il visita d'abord le petit canal de *Paguala*, coupée étroite, ouverte à travers l'isthme qui joint la partie septentrionale à la partie méridionale de l'île d'Amboine, et qui n'est praticable que pour les légères embarcations des indigènes. Toujours dirigé par son guide, dont il vante l'obligeance et les égards, et dont il ne connut le caractère public que plus tard (c'était l'exécuteur des hautes œuvres d'Amboine), M. Hombron, après avoir poliment remercié le chef du village de Paguala, qui lui avait préparé un palanquin et une escorte pour qu'il pût faire sa promenade plus commodément, se disposa à gravir les montagnes où l'attendaient de riches récoltes d'histoire naturelle. Nous ne suivrons point M. Hombron dans sa course scien-

1839. Février. tifique, à travers les vastes forêts de l'île, où se rencontre la végétation si active des tropiques, ni sur les arêtes tranchantes des montagnes qui les dominent; nous préférons renvoyer le lecteur à son récit, inséré dans les notes qui terminent ce volume; il put constater presque à chaque pas, combien durent être terribles tous les effets du dernier tremblement de terre qui a ébranlé ces îles; plus d'une fois il rencontra des terrains horriblement tourmentés; des parties entières de montagnes ont été brisées, au dire des habitants du pays, et leurs débris sont allés combler les profondes ravines creusées par les eaux de la pluie.

A son retour, M. Hombron fit la rencontre d'une pauvre jeune fille devenue folle à la suite d'une scène de jalousie qui s'était passée entre deux hommes qui aspiraient à son amour. Un d'eux avait été assassiné par son rival, sous les yeux même de la jeune fille, qui, depuis lors, avait perdu la raison. Il fut ensuite ramené par le chef du village de Paguala, dont il avait déjà refusé les offres obligeantes, et qui voulut l'accompagner lui-même dans sa pirogue, à bord de nos corvettes.

8. Ce tremblement de terre, qui a laissé des traces de bouleversement jusque sur les sommets des montagnes, a laissé aussi de tristes souvenirs dans la ville; une cruelle épidémie fit invasion à cette époque au milieu de la population d'Amboine, et n'épargna personne, Européens, Malais ou Chinois, chacun eut des amis ou des parents à pleurer, et lorsque

la fête du dimanche appelle les chrétiens à l'église, on ne voit que des toilettes de deuil ; l'on dirait une scène de mort, ou plutôt un cortége funèbre dont la population entière conduirait le convoi. Il n'y a rien qui gagne le cœur du voyageur comme la tristesse de ses hôtes ; aussi lorsque les chaleurs ont fait rentrer dans leurs demeures les Européens, bien que les Chinois et les Malais, qui ne sont pas chrétiens, vaquent à leurs affaires comme à l'ordinaire, la ville paraît triste et ennuyeuse ; la rade seule offre un tableau assez agréable. Aujourd'hui une jolie petite goëlette de guerre vient lui donner une nouvelle animation ; après avoir gagné lentement le mouillage, elle ploie coquettement ses voiles et laisse tomber son ancre auprès de nous. C'est la goëlette hollandaise la *Circé*, qui faisait partie de la marine coloniale, avant que celle-ci fût confondue avec la marine royale hollandaise. Dans tous les cas, la nature des services que rend cette petite embarcation est toujours la même ; elle est destinée à faire la police dans les Moluques, où les pirates malais trouvent un asile presque assuré, à cause de la grande quantité de canaux qui découpent ce vaste archipel. 1839. Février.

A six heures du matin, je descendis à terre avec M. Jacquinot, et huit officiers invités comme moi à prendre part à une excursion intérieure. Le résident nous attendait avec des rafraîchissements nécessaires, disait-il, pour entreprendre notre voyage. Une douzaine de palanquins, avec leurs équipages au grand 9.

1839. Février. complet, stationnaient sur la place d'armes, attendant notre départ. La matinée s'avançait, le soleil allait commencer à paraître au-dessus de l'horizon, et il fallait nous hâter pour profiter de la fraîcheur; aussi nous ne nous arrêtâmes qu'un instant chez le résident; puis, tranquillement assis dans nos chaises mouvantes, nous fûmes emportés par nos porteurs. La caravane était nombreuse; les pions, armés de leurs cannes à pommes d'argent, précédaient et terminaient le convoi. Une musique, où le bruit du gong dominait, formait l'avant-garde et servait à exciter nos porteurs en marquant le pas, puis arrivaient les chaises à porteurs, espèces de fauteuils attachés sur deux brancards, et que portaient quatre vigoureux Malais, se relevant à tour de rôle. Plusieurs officiers de la corvette hollandaise, le résident et M. Boll, étendus comme nous sur ces chaises mobiles, composaient avec nous l'état-major de la troupe.

Nous franchîmes d'abord la ville au pas de course, puis nous nous dirigeâmes sur Batou-Gadja; le bruit du gong, les chants de nos porteurs, faisaient un bruit épouvantable. Nous avions à peine dépassé le joli ruisseau qui alimente les bassins du parc du gouverneur, que déjà nous avions atteint le pied des montagnes. Là, il fallut prendre un sentier étroit et tortueux, dont la pente était des plus rapides, et qui aurait pu paraître impraticable pour des piétons ordinaires. Mais rien ne pouvait arrêter nos agiles porteurs, ces obstacles étaient tout au plus faits pour développer la vigueur et l'agilité sur-

prenante qui les caractérisent. La sueur ruisselait sur leurs corps ; d'immenses précipices montraient leurs pentes rapides presque sous leurs pieds, et nous craignions à chaque instant, de voir ces hommes, après avoir épuisé leurs forces, abandonner leurs fardeaux, ou rouler avec eux dans les crevasses des rochers qui s'ouvraient sous nos yeux ; cependant leur visage fatigué prit un air riant et heureux qui nous avertit bien vite, que nous arrivions au lieu désiré, et à la fin de ce travail pénible où tant d'hommes sacrifient leurs efforts pour éviter un peu de peine à un seul individu de leur espèce. La vue de ces hommes haletants et harassés faisait vraiment mal à voir, excepté aux habitants du pays, déjà habitués à ce genre de transport. 1839. Février.

Nous nous trouvions alors engagés assez avant dans une belle forêt, et devant nous se trouvait l'entrée de la grotte (Seang-Kang) que nous venions visiter. Aussitôt une centaine de torches furent allumées, et nous pénétrâmes dans cette cavité souterraine. C'est un boyau de 200 à 300 pas de longueur, présentant quelques chambres peu étendues et assez élevées pour s'y tenir debout sans toucher ; elles communiquent entre elles par des ouvertures étroites et tortueuses, par lesquelles nous étions obligés de nous glisser. La formation de cette grotte toute volcanique, avec quelques infiltrations calcaires, présente quelques stalactites incomplets. Elle a dû servir de réservoir et de lit à une nappe d'eau considérable dans des temps peu reculés. L'air y était pur au moment de notre

1839. Février. arrivée, et sa température n'était que de deux degrés centigrades inférieure à celle de l'extérieur; mais bientôt la grande quantité de flambeaux qui nous éclairaient, vint rendre ce séjour d'une chaleur insoutenable; la fumée des torches et l'haleine de près de 200 individus qui se trouvaient alors dans la grotte, vinrent altérer l'air et nous empêcher de respirer; il fallut hâter notre visite. Un bloc de marbre sur lequel on avait gravé l'inscription : *Boll. duce d'Urville*, fut scellé au fond du souterrain, et aussitôt après nous nous retirâmes.

A neuf heures nous étions de retour à Amboine. L'accueil flatteur des autorités hollandaises, la galanterie délicate de M. Boll qui dirigeait la troupe, l'amitié sincère qui avait dicté ces procédés bienveillants, devaient laisser chez nous tous des souvenirs bien plus durables et bien plus agréables que les beautés naturelles que nous avions pu observer. Du reste, l'amabilité de M. Boll était loin encore d'être épuisée : à notre retour, un déjeuner nous était offert dans sa maison, et nous y retrouvions tout le luxe et le confortable de nos meilleures maisons d'Europe; de plus, sur le désir que je lui exprimais de posséder, dans l'intérêt des sciences naturelles, l'animal vivant du *Nautilus*, il ne me laissa partir qu'avec la promesse de faire des recherches actives pour me satisfaire, et je me hâte d'ajouter que plus tard il tint fidèlement sa promesse.

A six heures du soir je redescends à terre avec quelques officiers, pour aller nous asseoir à la table du

résident Reykerskroff, qui nous y avait conviés. Un dîner servi avec luxe et prodigalité nous y attendait, et l'hôte, quoique homme de couleur, faisait les honneurs de sa table avec grâce et cordialité. Le premier toast fut porté par les Hollandais, qui burent au succès de notre expédition; immédiatement après, je proposai une santé aux autorités hollandaises, en accompagnant ma proposition d'une allocution qui, dictée par les sentiments de reconnaissance qui m'animaient, parut faire impression sur tout le monde. Ce festin, du reste, fut une véritable bonne fortune pour moi, car bien que, fatigué et maladif, j'aie pris peu de part aux douceurs de la bonne chère, je vis s'asseoir à notre table le jeune *Sousou-Hannou*, sultan destitué de *Solou* ou *Sourou-Carta*, retenu prisonnier à Amboine. Il n'arriva qu'à la fin du dîner et vint s'asseoir à côté du résident; ses manières gracieuses et aisées, sa tournure et son maintien indiquaient sa haute naissance et formaient un contraste frappant avec la personne et les gestes du résident. Ce dernier, en effet, quoique très-affable en faisant les honneurs de chez lui, avait quelque chose de bizarre dans ses manières. 1839. Février.

Après le dîner, je pus, grâce à M. de Stuers qui me servait d'interprète, m'aboucher avec Sousou-Hannou, et profiter de sa conversation, digne et intéressante. Ce pauvre sultan a été détrôné à l'instigation du gouverneur Néaz, uniquement parce qu'il n'a pas voulu souscrire aux conditions humiliantes et injustes proposées par le gouvernement

1839. Février. hollandais. Il avait été l'ami fidèle et dévoué des Hollandais dans les dernières guerres qu'ils eurent à soutenir; confiant dans la reconnaissance qu'il croyait avoir méritée de la part de ces maîtres de l'archipel, il osa faire entendre des idées de progrès et de liberté, et il se vit reléguer prisonnier dans l'île d'Amboine. Du reste, tout le monde ici plaint son sort, et condamne hautement l'auteur de sa ruine, d'autant plus qu'il paraît que son successeur est un homme universellement haï et méprisé, et que la conduite de Sousou-Hannou a toujours été irréprochable depuis qu'il habite cette terre d'exil.

10 Chacune des journées que nous devions encore passer au mouillage était presque marquée par une fête nouvelle donnée en notre honneur; l'empressement de nous posséder était général; la société d'Amboine était cependant peu nombreuse; une discussion toute personnelle d'abord, et qui se termina par un procès assez scandaleux, paraissait avoir séparé à tout jamais les Européens des hommes de
12 couleur; dans le bal qui nous fut offert par la société d'Endracht, nous ne remarquâmes pas une seule femme du pays. Les danseurs étaient nombreux; en outre des officiers de nos corvettes, presque toutes les autorités de la ville s'y trouvaient réunies; mais huit ou neuf dames seulement, toutes européennes, furent chargées de faire face aux danseurs, et, malgré toute la complaisance qu'elles y mirent et la cordialité hollandaise, la soirée fut triste et languissante.

La corvette le *Triton* n'attendait que la fin de cette fête pour déployer ses voiles; dès le lendemain, elle relevait ses ancres, et, aidée par les embarcations de nos navires, elle sortait lentement du canal. La goëlette la *Circé* la remplaçait au mouillage; fatiguée par ses longues courses dans les Moluques, elle travaillait activement à se réparer. Nos corvettes même se trouvèrent là à propos pour l'aider à démâter, car Amboine est loin de présenter un arsenal avec les ustensiles nécessaires à un navire en armement, et la *Zélée* vint bien à propos prêter l'assistance de sa haute et forte mâture pour enlever le grand mât de la goëlette, qui avait besoin d'être remplacé. **1839. 13 Février.**

Toutes nos provisions de campagne étaient faites, les navires étaient prêts à reprendre la mer, et j'éprouvais une vive impatience de continuer ma route; mais j'avais reçu tant d'instances de la part de MM. Boll et Van-Doern, il y avait tant d'empressement de leur part à nous fêter, que je passai volontiers quelques jours de plus à Amboine, pour donner à ces messieurs de nouvelles occasions de nous réunir. Le même soir, nous assistions, chez le premier magistrat, à une soirée dansante, terminée par un bel ambigu, et où se trouvaient plusieurs femmes de sang mêlé; mais où ne parut aucun des officiers composant la garnison. **18**

Enfin, c'est tout au plus si ces messieurs donnèrent le temps à nos officiers de traiter à leur tour tous les officiers de la garnison d'Amboine, et ce fut dans les salons de M. Van-Doern, qui nous avait

1839. Février. tous conviés à un bal, que nous prîmes congé, pour la dernière fois, de nos bons amis d'Amboine.

18 A huit heures du matin, nos corvettes avaient levé leurs ancres, toutes les embarcations du port étaient venues se joindre aux nôtres pour nous donner la remorque et nous éloigner du rivage. Bientôt, poussées par la brise, nos corvettes déploient leurs voiles, mais les commissaires, MM. Ducorps et Huon, sont encore à terre à régler les comptes de nos dépenses dans la colonie hollandaise; il faut les attendre en courant des bordées, et ce n'est que le soir que nous gagnons la haute mer.

Tandis que, poussés par des brises assez faibles, mais qui laissent la mer dans une tranquillité parfaite, nos corvettes se dirigent sur le petit groupe des îles Banda, le lecteur lira, j'espère, avec quelque intérêt, les réflexions suivantes sur la colonie hollandaise, la plus importante des Moluques, qui se trouvent consignées dans le journal de M. Dubouzet.

« La ville d'Amboine est loin d'offrir de la rade un aspect aussi agréable que celui de Ternate, tant parce que les collines que l'on aperçoit derrière elle, sont arides et dénudées, que parce que la ville est presque entièrement masquée par le fort Victoria. Cette forteresse, qui a un grand développement, n'est dominée d'aucun côté. Toutes ses batteries, entourées de glacis en terre et disposées d'après le plan des fortifications modernes, peuvent opposer une grande résistance à une attaque du côté de la mer, et se

maintenir longtemps du côté de la terre. Le seul endroit de la côte où l'on puisse aborder, est l'extrémité d'un môle avancé, qui s'étend à environ 400 mètres des murailles, et sur lequel s'agite constamment une foule nombreuse, occupée à pêcher à la ligne tout autour. 1839. Février.

» Pour pénétrer dans la ville, on est obligé de traverser le fort par un pont-levis qui est jeté dans le fossé d'enceinte extérieure. Ce fort, qui renferme toutes les casernes, les jolis pavillons qui servent de logements aux officiers, et une grande quantité de beaux magasins, est une véritable citadelle et pour ainsi dire une ville à part. Quand on en sort, on arrive dans une vaste place plantée d'acacias, de muscadiers et de girofliers assez chétifs, sur laquelle aboutissent toutes les rues principales de la ville européenne. Deux côtés de cette place sont bordés par de fort belles maisons, dont la régularité et le soin de leur entretien plaisent à l'œil. Les principales rues sont perpendiculaires au rivage. Ce quartier occupe un espace considérable, car les maisons ont généralement un jardin et une grande cour plantée derrière elles, où s'élèvent de fort beaux arbres fruitiers de toute espèce, qui donnent à cette vallée l'aspect d'une réunion de jolies *villas*. On voit s'élever, au milieu de chacun de ces jardins ou de ces cours, d'élégants pavillons en bambou, destinés à servir de refuges dans les tremblements de terre, et où beaucoup de personnes, craignant d'être surprises la nuit, ont l'habitude de coucher. Ce quartier a un aspect peu

1839. Février.

animé; ses rues sont généralement désertes dans le jour, et ce n'est que la nuit que l'on voit les personnes qui les habitent se réunir sous les galeries extérieures qui servent de salon. Ces appartements sont éclairés avec un grand luxe, ce qui fait parfaitement ressortir la richesse des appartements et la coquetterie de propreté toute hollandaise qui les distingue.

» A droite de la place, en sortant du fort, on laisse le quartier chinois, qui occupe deux rues parallèles à la mer, très-longues, mais peu mouvantes, à l'extrémité desquelles se trouve le grand marché d'Amboine. Ce quartier est le centre du commerce, et presque chaque maison est une boutique où sont étalées toutes les marchandises d'Europe et les produits du pays. On n'y voit guère de *chinoiseries*, si ce n'est les ameublements, et les Chinois qui habitent ce quartier sont, comme à Ternate, d'un sang bien mêlé.

» Du côté opposé au quartier chinois, en allant vers la rivière, on arrive au quartier malais, habité par les Mahométans de l'île. Leurs chaumières gracieuses en bambou, d'une architecture bien appropriée au climat, sont à moitié cachées au milieu des jardins qui les entourent. Ceux-ci sont plantés de cocotiers, de bananiers et d'arbres à fleurs d'agrément, d'où s'exhale sans cesse un doux parfum. Les enclos, contigus à des allées très-propres, sont entourés de légères balustrades, et ce *Kampong*, dont les maisons sont disséminées sans ordre, comme celles d'un village, occupe les deux rives de la rivière.

Le lit de celle-ci est très-large comparativement à la masse de ses eaux, ce qui annoncerait des alternatives de crue et de grandes baisses dans le niveau des eaux. Elle se jette à la mer dans le nord du fort Victoria; les bas-fonds qui sont à son embouchure et qui l'obstruent, n'en permettent l'entrée, même avec la marée favorable, qu'à de très-petits bateaux. Le voisinage de la rivière entretient dans cette partie une fraîcheur qu'on rencontre difficilement dans les autres, et qui la rend un des sites les plus agréables pour la promenade, après toutefois Batou-Gadja, beau parc au milieu duquel s'élève le palais du gouverneur; ce site est délicieux; on y trouve réunis tous les agréments de la vie, sous le ciel embrasé des Moluques, et il serait vivement apprécié dans tous les pays. 1839. Février.

» J'aimais, pendant mon séjour à Amboine, à diriger mes promenades dans ces deux directions; tantôt j'allais aux bains de *Batou-Mera*, endroit retiré de la rivière, offrant aux baigneurs un joli bassin, où les Musulmans du quartier vont ordinairement faire leurs ablutions; tantôt je dirigeais mes pas vers la jolie retraite de Batou-Gadja, et j'éprouvais toujours un vif bonheur à contempler les beautés naturelles qui l'entourent, et cette riche végétation équatoriale dans toute sa majesté. Elle réalise tout ce que l'on peut désirer de plus varié : la forme de chaque arbre, les teintes diverses de leurs feuillages réveillent une succession d'idées toutes agréables, quoiqu'elles parcourent souvent toutes les Pl. CX.

1839. Février.

phases, depuis la gaîté la plus riante jusqu'à la plus profonde mélancolie. Je voyais la réunion de tous les arbres précieux et d'agrément de ces climats, depuis les figuiers gigantesques, les mangliers touffus, les cocotiers et les arequiers, dont les touffes se balançaient avec grâce, les sombres massifs de sagoutiers, qui renferment dans leur moelle une fécule très-abondante, les canaris à l'écorce blanche, les mangoustans, les arbres à pain, les manguiers et les bilimbings, couverts de jolies fleurs bleues et de fruits; une multitude d'acacias fleuris, le modeste papayer et le précieux bananier. Chacun d'eux avait une vigueur particulière sur son sol de prédilection, tous formaient ensemble un ombrage impénétrable, et semblaient réunis au hasard comme les arbres d'une forêt. Tous étaient chargés des fruits qu'ils donnent en abondance à l'homme, et pour ainsi dire sans culture.

» Depuis l'époque où les dominateurs des Moluques jugèrent convenable à leurs intérêts de concentrer la culture des épices sur les îles d'Amboine et de Banda, la première de ces îles a été le centre de leur puissance dans ces mers, et le siége du gouvernement particulier des Moluques. Le titulaire de cette autorité, bien qu'il soit sous les ordres directs du gouverneur-général des Indes, a des pouvoirs beaucoup plus étendus que les résidents. Cette île, qui est aujourd'hui la seule où l'on cultive le girofle, quoique les Hollandais aient renoncé depuis longtemps à faire arracher ces arbres dans les autres îles,

rapporte au gouvernement des Indes, grâce à cette culture, de quoi couvrir non-seulement les frais considérables que nécessitent la possession et l'entretien de ses forteresses, mais encore de quoi subvenir aux frais des autres établissements, qui sont presque tous onéreux; le gouvernement s'est réservé le monopole de l'achat des clous de girofle, qu'il paie aux habitants d'après des tarifs qui sont bien au-dessous de la valeur qu'ils auraient si le commerce était libre. Malgré ce monopole, le sol d'Amboine est tellement propre à cette culture, que les propriétaires s'aperçoivent à peine de ces restrictions, et la production augmente plutôt que de diminuer. 1839. Février.

» La population de l'île est évaluée à 50,000 habitants, répartis entre les deux presqu'îles qui forment chacune une résidence. On compte parmi eux un petit nombre d'Européens et de métis qui habitent presque tous la ville; enfin, des Chinois et des Malais de diverses îles. Le reste est composé de purs Amboinais, descendants des premiers indigènes qui habitaient l'île à l'époque où elle faisait partie des possessions du sultan de Ternate. Ceux-ci sont répartis dans les divers districts, où ils ont pour chef un *orang-kaya*, nommé par le résident. Ce chef, chargé de prélever les impôts et de transmettre les ordres du résident, sert aussi d'intermédiaire entre les agents hollandais et les indigènes, pour l'achat des récoltes annuelles de clous de girofle. Les Amboinais ont en grande partie embrassé le christianisme. Fidèles et dévoués à la Hollande, c'est parmi eux

1839. Février. qu'elle recrute les soldats les plus braves de l'armée des Indes.

» On compte à peine dans cette population une trentaine de Mahométans qui forment trois districts séparés. Ils se distinguent des chrétiens, en ce que ceux-ci ajoutent au costume malais ordinaire, le chapeau européen qu'ils sont très-fiers de porter et qui remplace le mouchoir, coiffure ordinaire des Malais. Ils sont tous chrétiens de la communion de Luther, du moins de nom, et cette communauté de croyance est un lien de plus pour les unir aux Hollandais. Elle électrise leur courage et leur dévouement dans toutes les guerres, et assure pour longtemps la possession de leur pays à la Hollande. Les Amboinais sont naturellement indolents et très-adonnés aux plaisirs. Comme tous les peuples malais, surtout depuis leur conversion au christianisme, ils se livrent sans réserve à leur passion effrénée pour le vin de sagouer, dont l'île produit une grande quantité. Le gouvernement hollandais retire d'eux, outre le bénéfice de son monopole, un impôt de capitation, plus des droits considérables sur la vente du sel, de l'opium, du vin de sagouer et de l'arak. Il les soumet à toutes les corvées que nécessite son service, sans qu'il s'élève jamais parmi eux le moindre murmure. Il est vrai qu'aujourd'hui les impôts et les corvées sont répartis avec beaucoup de justice, et ils sont affranchis de la tyrannie et de la cupidité des anciens orang-kaya. On est étonné de voir le petit nombre d'agents hollandais employés pour les administrer. Malgré cela, tout marche avec

la plus grande régularité, grâce à la simplicité des rouages et au mérite personnel des agents. Le gouvernement, qui les rétribue tous avec la plus grande libéralité, s'est donné par là la faculté de bien les choisir, et a trouvé, de cette manière, le moyen de diminuer ses dépenses sans entraver l'administration. 1839. Février.

» La garnison d'Amboine ne se composait, pendant notre séjour, que de 300 soldats européens et d'environ 200 Malais ou nègres. Ce nombre est bien insuffisant pour garder le pays et fournir aux garnisons des établissements voisins; mais il prouve dans quelle sécurité se croit le gouvernement hollandais. Ces troupes sont toutes casernées dans le fort; chaque soldat européen ou malais a sa femme avec lui, ou du moins une femme. Celles-ci vivent casernées avec eux, dans la plus parfaite intelligence, sans qu'il en résulte jamais aucun de ces inconvénients qui auraient inévitablement lieu en Europe. Le gouvernement reconnaît, pour chaque soldat, la nécessité de ces femmes, et leur délivre à chacune une ration de riz. Ces sortes de mariages, les seuls que puissent contracter en quelque sorte les officiers inférieurs, sous-officiers et soldats de l'armée qui, d'après les règlements, ne pourraient épouser que des femmes qui leur apportent une dot proportionnée à leur grade, sont tout à fait tolérés par les mœurs très-relâchées de ces colonies. On n'y voit rien d'illicite, et il est peu d'Européens qui n'aient une liaison de ce genre, qu'il peut rompre quand il veut, pour s'al-

1839. Février. lier aux familles les plus respectables du pays, sans que jamais qui que ce soit ait l'idée d'y trouver rien de mal.

» Les Chinois vivent à Amboine, comme partout, dans un quartier séparé, sous l'autorité d'un chef, qui est ordinairement un de leurs notables, et qui porte le titre de capitaine chinois. Il est admis, en raison de ce titre, dans la société du gouverneur et de tous les Européens. Il est sous les ordres immédiats du fiscal, qui réunit les fonctions de magistrat de police à celles de procureur du roi près le tribunal. Tous sont soumis au droit de capitation d'une piastre par tête, qu'on appelle, dans le pays, droit de *queue*, car celle-ci est le signe distinctif par lequel ils prouvent qu'ils conservent leur nationalité. Malgré les avantages qu'ils auraient à y renoncer, bien peu d'entre eux y consentent; ils sont trop orgueilleux, et ils ont trop le sentiment de leur supériorité sur les indigènes, pour consentir à se mêler avec eux comme peuple, bien qu'ils aient toujours été réduits à s'allier à des femmes malaises, aucune chinoise ne pouvant s'expatrier du céleste empire.

» Bien que la ville d'Amboine soit le siége du gouvernement des Moluques, ses magasins sont souvent mal approvisionnés, et son port ne saurait être considéré comme un port de ressources pour un navire qui aurait besoin de se ravitailler. Ce n'est, dans tous les cas, que dans les magasins du gouvernement que l'on doit espérer de trouver quelques denrées, qui souvent y ont vieilli, et encore cela dépend toujours de la

bonne volonté du résident ou du gouverneur. Pour nous, grâce au louable empressement que mirent toutes les autorités à nous procurer les approvisionnements qui nous étaient nécessaires, nous pûmes obtenir à des prix très-modérés les objets qui se trouvaient dans les magasins de l'État. Mais il n'en fut pas de même lorsqu'il fallut acheter les vivres dont nous avions besoin, et que l'on ne trouvait que chez les marchands particuliers; abusant du besoin pressant qui nous mettait à leur merci, ils nous obligèrent à les payer très-cher. 1839. Février.

» Il fallut acheter à un prix très-élevé, chez les marchands chinois, tout ce que nous trouvâmes de farine et de biscuit pour compléter seulement deux mois de vivres, et encore, la farine, quoique belle, était déjà attaquée par la vermine. Du reste, les prohibitions commerciales éloignent à tout jamais les navires de commerce de ces ports, et ce ne doit être que bien rarement que le voyageur va chercher à Amboine les moyens de continuer son trajet *. »

Notes 26, 27, 28, 29, 30, 31 et 32.

NOTES.

NOTES.

Note 1, page 27.

Le 4 novembre à quatre heures du matin, ayant aperçu la terre nous mîmes en panne, et au jour, nous reconnûmes l'île *Aurore*, l'une des Nouvelles-Hébrides. Les sommets étaient couverts de nuages. Nous fîmes servir aussitôt en courant au N $\frac{1}{4}$ N.-O. Nous ne tardâmes pas à distinguer le Pic de l'Étoile, petite île ronde et élevée, qui paraît inhabitée. A dix heures nous la relevions à l'Ouest du monde à environ douze milles, et peu après nous distinguâmes à sept ou huit milles dans le Nord un petit îlot qui n'est pas indiqué sur les cartes (l'île *Claire*). . . . . .

A onze heures dix minutes, un cri parti de l'avant nous annonça qu'un homme venait de tomber à la mer. La brise était fraîche et la corvette filait de six à sept nœuds ; nous vînmes cependant promptement en travers, et le canot major, dans lequel s'embar-

qua M. de Montravel, fut amené avec célérité. Au bout de quelques minutes nous eûmes le bonheur de le voir revenir avec l'homme, qui était heureusement un bon nageur; c'était le boulanger qui en se rendant à la poulaine avait glissé, et n'avait pu se retenir.

Dans la journée du 5 novembre, le temps fut constamment chargé; de forts grains de pluie tombèrent par intervalles, et la brise inégale varia de l'E. à l'E. N. E. et N. E. Nous fîmes route au Nord pour nous rapprocher de l'île *Vanikoro* sur laquelle le commandant d'Urville avait l'intention d'envoyer un canot de chacune des corvettes.

Le lendemain au jour, nous aperçûmes les hauteurs de Vanikoro bien distinctement, et dès dix heures nous commençâmes à apercevoir la grande ceinture des récifs que nous prolongeâmes jusqu'à la fausse passe qui se trouve en face du village de *Payou*, et dans laquelle eut lieu le naufrage de Lapérouse. Devant cet endroit les deux grands canots furent mis à la mer et expédiés chacun avec cinq personnes de l'état-major; ils se rendirent sur les récifs de Payou, sous la direction du commandant d'Urville, qui s'était embarqué dans sa baleinière, dans l'intention de revoir cet endroit devenu célèbre et que dix ans auparavant nous avions visité avec soin. Durant leur absence nous nous tînmes aux petits bords. A quatre heures du soir, nos officiers étaient de retour, ayant obtenu peu de résultats d'une course que la pluie avait rendue désagréable.

Le 14 novembre au jour, nous nous trouvions à cinq milles environ dans le N. E. du cap de l'île *Christoval* vu la veille, et où commençait l'enfoncement que nous n'avions pas exploré; nous fîmes route pour le contourner et en faire la géographie. A six heures, une douzaine de pirogues se dirigèrent sur nous et nous atteignirent bientôt. Les noirs qui les montaient refusè-

rent d'accoster et se contentèrent de nous montrer des cocos et des racines de taro, en nous invitant par leurs gestes à aller à terre en chercher. Ces pirogues ne portaient en général que trois ou quatre individus, une seule en contenait dix au nombre desquels se trouvaient deux femmes d'un certain âge. Ces naturels avaient le corps entièrement nu, leur peau était d'un noir peu foncé et n'offrait aucune trace apparente de tatouage; leurs cheveux, rasés au-dessus du front et des oreilles, étaient épais et crépus sur le reste de la tête, et quelquefois teints en rouge. Ces insulaires ne portaient que des bracelets en coquillages pour tout ornement. Le vent ayant fraîchi, ils nous quittèrent sans faire d'échange.

(*M. Jacquinot.*)

Note 2, page 27.

La veille au soir, quinze lieues au plus nous séparaient encore de l'île *Vanikoro*. Le voisinage de cette terre, où s'était accompli un naufrage mystérieux, réveillait en nous des sympathies de tristesse et de regret. Chacun s'était endormi avec l'espérance de voir de près cette côte funeste et célèbre, mais il en était quelques-uns parmi nous qu'un pareil atterrissage avait particulièrement émus. Le commandant d'Urville avait décidé d'y envoyer les grands canots des deux corvettes, avec tous les apparaux qu'on jugeait nécessaires au sauvetage des débris qu'on aurait pu trouver sur les récifs. Lui-même dans sa yole devait diriger les recherches, et on avait disposé tout ce qu'il fallait pour les rendre aussi complètes que possible en raison du temps qu'on devait y consacrer. Toutes ces embarcations devaient visiter le lieu du naufrage, et on espérait trouver dans les habitants des gens plus sociables et plus habitués qu'autrefois à voir

des Européens. Dans cette hypothèse, cette courte exploration devait compléter les recherches que le chef de notre expédition avait pu faire dans son précédent voyage. Aussi les heureux, que les circonstances du service avaient désignés pour prendre part à cette recherche, étaient-ils tous dans l'attente et l'espérance.

Deux officiers, un médecin, l'ingénieur hydrographe et un élève devaient compléter, avec douze hommes, l'équipage de chaque grand canot.

A deux heures et demie du matin, le 7 novembre, on aperçut la terre qui se dressait devant nous, chargée de nuages et de pluie. C'était l'île sacrée, l'île que chacun voulait voir. Après avoir reconnu la passe par laquelle l'*Astrolabe* était sortie dans son voyage de 1828, on fit route pour doubler une pointe qui restait à l'est. La ceinture des brisants qui défendent les abords de l'île offrait dans cette partie, plusieurs petits canaux qui devaient permettre à nos embarcations d'entrer dans l'intérieur du récif pour y accomplir leur saint pèlerinage.

A onze heures trente-cinq minutes, n'étant plus qu'à un mille des canaux, on masqua le grand hunier et l'on mit sur-le-champ le grand canot à la mer; il fut lestement armé, et à midi moins un quart la petite escadrille s'avança paisiblement vers une ligne de blanche écume qui, d'aussi loin, ne paraissait interrompue que par quelques étroits canaux. En approchant du plateau des récifs, nous aperçûmes une première entrée vers laquelle on dirigea les embarcations. La mer brisait avec violence sur les abords des coraux; mais le milieu de la passe était calme et paisible: on ne voyait pas encore le fond, et la sonde nous accusa constamment dix et douze brasses. Le canal conduisait dans un espace de mer d'un mille à peu près et resserré d'un côté par les récifs, et de l'autre par la terre de Vanikoro. C'était un lac tranquille qui offrait un excellent mouillage, autant du moins que j'ai pu en

juger. Si le hasard y avait conduit les navires de Lapérouse on n'aurait certainement pas à déplorer sa perte.

Nous cherchions à suivre la yole du commandant; mais cette légère embarcation, après avoir été vers la partie des récifs situés plus à l'ouest, revint brusquement sur sa route et mit le cap sur l'embouchure d'une petite rivière qui se trouvait devant nous. Quelques bancs de sable en défendaient l'approche ; mais, en manœuvrant avec précaution, on parvint à faire franchir ce passage sinueux avec deux grands canots qui ne tardèrent pas à rejoindre la yole. On amarra l'escadrille le long du rivage à l'aide du grappin qu'on ficha dans le sable. La profondeur des eaux pouvait être de cinq à sept pieds dans cet endroit.

Ce point de vue était charmant; la rivière, après quelques contours tortueux, allait se perdre dans les mangliers qui bordaient ses deux rives. Sur la gauche se déroulait un beau plateau chargé d'herbes touffues qui permettaient à peine d'y pénétrer, et, un peu plus loin, du même côté, commençait une forêt épaisse qui couvrait les flancs et les sommets des montagnes voisines. Ce plateau, par sa position comme par sa végétation dépourvue d'arbres, nous fit supposer que là peut-être les Français, échappés au naufrage, avaient assis un camp. Le voisinage d'une jolie rivière et d'une forêt, une grève en pente douce et baignée par des eaux assez profondes; l'éloignement des lieux habités par les naturels, tout concourait à nous entretenir dans cette supposition, fausse peut-être, mais au moins vraisemblable. Malheureusement il nous fut impossible de faire la moindre fouille dans l'endroit où reposaient peut-être quelques-uns des compagnons de Lapérouse. Il aurait fallu incendier d'abord ce plateau, et une pareille opération était impraticable, en raison du peu de temps qu'on pouvait y consacrer.

Il y avait là, à petite distance, une pauvre cabane d'un assez misérable aspect. C'était un toit à deux versants, jeté sur plu-

sieurs piquets plantés en carré long et recouverts de nattes pour abriter l'intérieur. Un grand feu brûlait à côté, et dans cette case, dont nous venions de voir le propriétaire s'enfuir à notre approche, nous trouvâmes un arc, quelques paniers grossièrement tressés et un reste de provisions. Chacun de nous respecta cet intérieur abandonné, et, après avoir examiné chaque objet pour voir si par hasard on ne découvrirait pas quelques débris européens, chaque chose fut remise à sa place. Cette cabane était placée dans un rond point qui n'avait pas encore été envahi par la végétation active du pays, et elle servait sans doute de résidence à quelque pauvre famille de pêcheur, car l'on remarqua sur la grève voisine deux petites pirogues assez mal travaillées, dont les extrémités étaient noircies par la fumée du bois résineux que ces peuples allument pour attirer le poisson à la surface de la mer.

Un peu plus loin, après avoir longé un étroit sentier, le hasard me conduisit dans un grand esp ce à peu près rond, et jalonné, çà et là, par des troncs d'arbres brûlés. Il y avait là une seconde cabane, mais elle était encore plus pitoyable que la première; c'était tout simplement un mauvais toit en feuilles de cocotiers, soutenu par quatre pieux; deux grandes plates-bandes de taro, assez mal entretenues d'ailleurs, me firent penser que cette case était plutôt un abri momentané qu'une habitation pour le cultivateur ou le propriétaire des deux champs que je voyais devant moi. Ce qui me fit le plus de plaisir dans tout cela, fut la trouvaille de quelques cocotiers élancés qui balançaient leurs têtes sur la lisière de la forêt. Grâce à l'agilité d'un de nos marins je pus étancher ma soif, mais le pauvre diable, en descendant, paya cher sa complaisance; les fourmis l'avaient envahi, et, pour s'en débarrasser, il fut obligé d'aller se jeter à la mer, qui heureusement n'était pas loin.

En explorant les environs, chacun de nous aperçut quelques

arbres couverts de vieilles cicatrices; on chercha à deviner si, dans ces traces anciennes, on pouvait reconnaître des coups de hache donnés depuis cinquante ans; mais toutes nos recherches furent infructueuses à cet égard. Cependant, le commandant découvrit sur un arbre, dont la naissance, à en juger par la grosseur du tronc, devait remonter à une date bien reculée, des traces dignes de remarque. A sept ou huit pieds du sol on aperçut sur le tronc une incision profonde et circulaire, comme si on avait tenté de l'abattre, alors qu'il en était là de sa croissance. On examina avec soin cette marque singulière, mais les fourmis y avaient élu domicile et il devint impossible de voir si c'était avec une hache ou un autre instrument que ce sillon avait été creusé.

Voyant que tous nos efforts étaient inutiles et que l'agitation de la mer ne permettait aucune recherche sur les récifs, craignant d'ailleurs un changement brusque dans le temps qui avait pris une très-mauvaise apparence, le commandant donna l'ordre de retourner à bord. Chacun de nous se dirigea sur-le-champ vers les embarcations, et après avoir attendu quelques minutes deux d'entre nous qui s'étaient perdus dans les bois, on appareilla les canots et une heure après ils avaient atteint les corvettes.

(*M. Marescot.*)

Note 3, page 27.

Tandis que nous longions l'île Anna à deux milles environ on aperçut sur la grève une troupe de naturels, et plusieurs pirogues se dirigeant sur les corvettes, sans avoir égard à leur vitesse qui était de quatre à cinq milles. Nous crûmes un instant que les sauvages, découragés par la rapidité de notre marche, qui pouvait leur faire supposer que nous ne voulions pas communi-

quer avec eux, allaient virer de bord et regagner leur île; mais nous avions affaire à des pagayeurs intrépides, qui, malgré notre éloignement et la vitesse de notre course, parvinrent à nous joindre à plus de trois milles de la côte. Ne voulant pas d'abord s'aventurer trop près de nous, les deux premières pirogues naviguant dans nos eaux se tinrent quelque temps en observation, les rames levées ou pagayant à petits coups. On vint alors en panne pour donner aux naturels le moyen de nous accoster; mais en voyant qu'au bout de cinq minutes ils ne s'étaient pas décidés, on mit le cap en route. Ces pirogues, aussi remarquables par la beauté des formes que par la légèreté, étaient sans balancier. Mais elles ne paraissaient pas avoir assez de solidité pour porter la voile : aussi les rameurs étaient-ils assis au fond de l'embarcation, en ayant grand soin de la maintenir en équilibre. Les pirogues, parfaitement symétriques de l'avant à l'arrière, avaient les extrémités courbées en arc de cercle, s'élevant à plus d'un mètre au-dessus du plat-bord. Le fond paraissait formé d'un seul tronc d'arbre creusé; on avait ajusté deux fargues reliés à la proue et à la poupe par une seule pièce formant le remplissage du taille-mer, et la saillie de l'éperon; le tout était solidement attaché par des liens en fil de cocos. Les coutures étaient enduites d'une sorte de mastic noir qu'on eût pris pour du brai gras.

Le 14 novembre, en gouvernant pour passer entre l'île du Golfe et la terre, la côte N. E. de San Christoval se montra bordée de forêts de cocotiers. Cet indice et les feux qui brûlaient sur divers points, nous annonçaient une population assez nombreuse. A notre passage un grand mouvement de pirogues se fit sur les récifs du cap oriental du golfe de San Christoval. Nous en vîmes accourir une trentaine qui, se groupant autour de nous, formèrent une petite flottille. La curiosité et le désir de faire des échanges paraissaient être les seuls motifs de la venue des naturels, chez qui

aucun geste n'indiquait des intentions hostiles. Ils regardaient nos navires avec étonnement, mais sans pousser ces clameurs désordonnées, dont les Polynésiens nous ont assourdis plus d'une fois. Ceux-ci paraissaient plus graves, moins babillards, et semblaient jouer le rôle d'observateurs.

Malgré le peu d'empressement des naturels à s'approcher de nous, on parvint à faire accoster à poupe de l'*Astrolabe* deux ou trois de leurs pirogues. Les autres se tinrent longtemps assez près, mais sans vouloir nous aborder. On remarqua que plusieurs sauvages effrayés à la vue des lunettes qui étaient braquées sur eux, poussaient des cris en gesticulant comme pour détourner ce qu'ils prenaient sans doute pour une arme à feu. On ne parvint à les rassurer qu'en retirant les lunettes. Ces sauvages nous présentèrent quelques fruits qu'ils avaient dans leurs pirogues, puis montrant la terre de la main, ils semblaient nous dire que là nous trouverions des cocos, des ignames et enfin des femmes qu'ils nous désignaient par un geste très-significatif. Plusieurs mots sortis de leur bouche nous prouvèrent qu'ils avaient eu déjà des relations avec les Anglais J'ai entendu le mot *manoua* qui, dans toute l'Océanie, veut dire un bâtiment de guerre (de l'anglais *man of war*). L'extrême circonspection des naturels permit à peine de nouer quelques relations avec eux. Deux d'entre eux se décidèrent à céder leurs pagaies pour une hache. Ces pagaies en bois très-léger ont la pelle mince et très-effilée. L'une d'elles portait sur chaque face le dessin d'un poisson, dont l'œil était figuré par un morceau de nacre incrustée ; la poignée était aussi enrichie d'incrustations.

Plusieurs pirogues avaient leurs fargues décorées d'une manière analogue. Des rubans en paille rouge et jaune flottaient aux extrémités des éperons et figuraient de loin un pavillon américain. L'avant et l'arrière de la pirogue étaient recouverts d'une sorte de tillac très-gondolé, sur lequel ont remarquait encore

de nouvelles décorations, soit en coquilles blanches (porcelaines œufs de Léda) soit des sculptures qui représentaient des dragons, des caïmans, etc. Nous avons pu juger de la vitesse que quatre ou six bons pagayeurs peuvent imprimer aux pirogues des îles Anna et San Christoval : cette vitesse excède selon nous celle que peuvent prendre les meilleures embarcations à rames. La construction des petites pirogues de Samoa est peut-être plus soignée que celle-ci, on y trouve plus de précision dans les assemblages ; mais le balancier, qui est de rigueur, même à la rame, doit les rendre inférieures à celles des Salomon.

Nous nous attendions à trouver dans cet archipel une race tout à fait noire ; nous ne fûmes pas peu étonnés lorsque nous remarquâmes que les naturels de San Christoval avaient la peau d'une couleur suie ou chocolat peu différente de celle des Vitiens. C'est encore la couleur polynésienne mais d'une intensité double. Quelques-uns des sauvages pouvaient à la vérité passer pour noirs, mais c'était le petit nombre. N'ayant vu les naturels qu'assis dans leurs pirogues, on ne peut rien préciser sur leur taille et leurs formes. Je dirai cependant qu'ils m'ont paru d'une taille et d'une complexion ordinaires; leur langue doit différer beaucoup de celle de la Polynésie, et même de l'archipel Viti, car notre Tonga Mafi ne put se faire entendre autrement que par une sorte de pantomime, qui doit être commune à tous les hommes vivant à l'état sauvage.

Les habitants de Christoval que nous avons pu voir de près ont le front peu développé, et par compensation, la partie inférieure du visage assez saillante, quoique dans un rapport bien moindre que chez le véritable nègre. Leurs pommettes proéminentes, leur nez assez aplati, leurs lèvres grosses, leur bouche large et empoisonnée par l'usage du bétel qui rend les dents noires comme de l'ébène et les gencives sanguinolentes ; leurs cheveux crépus et laineux, coupés courts autour des tempes, et flottant sur l'arrière de la

tête en longues mèches noires, blanches, jaunes ou rouges, tout cela compose une physionomie peu gracieuse et quelquefois même horrible. Il faut ajouter à cela le barbouillage de la face avec de l'huile et des terres de toute couleur, des oreilles singulièrement dilatées à la partie inférieure, et l'on aura un portrait peu avantageux. Nous n'avons remarqué chez ces sauvages d'autres ornements que des bracelets et des colliers en coquillages et une étroite ceinture qui les couvre à peine.

Le 17 novembre, la brise faiblit beaucoup dans la soirée ; mais un léger courant nous venait en aide et nous poussa jusqu'à l'embouchure du canal d'Ortega. En approchant du cap Prieto, nous vîmes les sommets qui le dominent couronnés de bouquets d'arbres à fruits, au milieu desquels perçaient plusieurs groupes de cases, relevées par une peinture blanche qui était peut-être un badigeonnage à la chaux. Quelques portions de terrain cultivé paraissaient séparer les habitations, tandis que tout le reste des montagnes était enveloppé de forêts épaisses qui descendaient jusqu'à la mer. On ne distinguait sur les rives du canal que des grèves peu étendues, qui, le plus souvent, sont envahies par les mangliers. Nous ne pûmes apercevoir que deux ou trois cases sur la côte de Sainte-Isabelle. Il paraît que toute la population préfère les hauteurs pour y faire sa résidence, soit pour être moins exposé aux incursions des peuplades ennemies, soit pour jouir d'un air plus frais et plus salubre que celui des terrains bas et souvent marécageux. Quand nous ne fûmes plus qu'à deux ou trois milles de la côte, nous vîmes accourir sur le rivage quelques naturels, qui, après avoir considéré nos corvettes, se décidèrent à mettre à l'eau leurs pirogues pour nous voir de plus près. Quatre pirogues partirent en même temps de divers points du rivage et pagayèrent vigoureusement pour nous atteindre ; mais, arrivées à une certaine distance, elles s'arrêtèrent pour tenir conseil. Une seule vint à nous, et s'approcha de

l'*Astrolabe* avec assez de résolution. Les trois naturels qui la montaient, rassurés par nos démonstrations amicales, accostèrent sans crainte et nous firent leur offres de service avec cette naïveté sauvage qui n'est pas sans attraits pour le navigateur. Malgré l'admiration des naturels pour ces vastes machines flottantes, qui apportent sur leurs bords des hommes inconnus, armés du tonnerre et de la foudre, ces peuples enfants n'en savent pas moins discerner les besoins et les faiblesses de leurs puissants visiteurs. Aussi, après nous avoir offert les fruits du pays sans exiger de payement, nos bons sauvages ne manquèrent pas de nous dire en gestes fort clairs, qu'en abordant sur leur rivage nous trouverions autant de femmes que de fruits. Nous nous contentâmes pour le moment d'accepter les fruits, en offrant en retour quelques verroteries dont les insulaires parurent si contents, qu'ils nous livrèrent des armes ou ustensiles pour de simples colliers de verre bleu.

La première pirogue étant déchargée de tout ce qu'elle contenait, alla rejoindre les autres qui furent sans doute satisfaites de l'accueil fait par les étrangers, car nos deux corvettes furent, dans la soirée, enveloppées d'une foule de pirogues, qui ne cessèrent leur commerce d'échange qu'à la nuit. Nos relations avec les sauvages ne furent troublées par aucun acte de filouterie.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 4, page 87.

Bien convaincu, et avec juste raison, que les disputes et les hostilités avec les sauvages doivent souvent être attribuées à la conduite peu réfléchie des équipages, le commandant d'Urville voulut prévenir ces scènes fâcheuses qui, si elles ne sont pas toujours funestes à ceux qui les provoquent, finissent tôt ou tard par être fatales aux navigateurs qui se succèdent; il se décida

en conséquencce à intercepter, dès le début, tout contact immédiat et toute communication entre les matelots et les habitants, en défendant aux embarcations de dépasser les points du mouillage et de se mettre hors de vue des corvettes. Ne voulant cependant pas gêner ceux des officiers qui avaient envie d'aller visiter l'île Isabelle pour observer les habitations des indigènes, il les au torisa à s'y rendre dans les pirogues des sauvages. Plusieurs profitèrent de cette voie aventureuse, et n'eurent qu'à se louer de leurs relations avec les naturels.

Les naturels que nous vîmes à l'ancre de l'*Astrolabe* appartenaient tous à l'île Isabelle. Ils sont en général d'une taille moyenne et d'une constitution peu robuste, n'ayant pour tout vêtement qu'une légère pièce d'étoffe ou une étroite ceinture d'un tissu en paille; ils complètent leur costume en se barbouillant le corps en noir ou en blanc, et sont d'autant plus fiers de leur personne qu'ils sont plus bariolés. Rien ne leur causait plus de joie et ne les mettait en plus belle humeur que lorsque le dessinateur, M. Goupil, cédait à leurs sollicitations et les couvrait de figures grotesques. Quelques-uns d'entre eux dénichèrent la baille à chaux sur le gaillard d'avant et s'en barbouillèrent complétement; d'autres, profitant du moment où nos hommes étaient occupés à peindre le navire, demandèrent avec instance qu'on leur passât le pinceau sur le visage, et témoignèrent une grande satisfaction lorsqu'ils eurent obtenu cette faveur.

Ils sont dans l'habitude de se raser les cheveux au-dessus des oreilles; ils ne les laissent pousser que sur le sommet de la tête, et leur donnent une couleur rousse au moyen de la chaux. Tous ont les dents noircies par l'usage qu'ils font du bétel.

Durant la semaine qui s'écoula dans cette relâche, ils venaient chaque jour passer plusieurs heures à notre mouillage, apportant des casse-têtes, des arcs, des flèches, des lances, et quelques ornements en coquilles qu'ils échangeaient avec facilité et promp-

titude. Les objets qu'ils appréciaient le plus en retour étaient les indiennes de couleur rouge ou bleue et les dents de cachalot; les autres objets, tels que les colliers de verre, les miroirs, les couteaux, etc., etc., ne passaient qu'en seconde ligne. Les pirogues, les armes et les ornements ne paraissent avoir subi aucun changement depuis le passage de *Mendana* et de *Surville*.

(*M. Jacquinot.*)

Note 5, page 87.

Depuis notre arrivée dans ce point, par mesure de prudence nous n'avions pas envoyé de canots en dehors de la baie, et c'était à leurs risques et périls et sous l'égide de la bonne foi seule des habitants d'un district de l'île Isabelle, que quelques officiers s'étaient aventurés parmi eux; le 24, cette interdiction fut levée et on envoya des canots sur la petite île de l'entrée du canal. On y tua une quantité très-considérable de pigeons et un mégapode, oiseau rare et précieux qui sans doute est très-commun dans ces îles.

La nature de nos communications avec les indigènes de l'île Isabelle, que nous ne vîmes guère que dans leurs pirogues et à bord des corvettes, où ils étaient dominés par la crainte salutaire de nos canons, ne nous permit d'étudier qu'imparfaitement leur caractère et leurs penchants; et, quoique leur conduite à notre égard fût tout à fait différente de celle que les habitants des îles voisines tinrent avec les premiers navigateurs qui les visitèrent, nous ne pouvons avancer qu'on peut se fier entièrement à eux et taxer d'exagération les récits des navigateurs qui les ont dépeints comme des hommes féroces et intraitables. Je crois néanmoins que la terreur que leur inspirent les armes à feu, assure aux Européens une si grande supériorité sur eux, que tout capitaine prudent, fort de cet avantage, pourra toujours avoir des

communications avec ces hommes sans rien craindre, et que ceux qui se présenteront à l'avenir, dans cette partie de l'île Isabelle, trouveront les naturels extrêmement empressés d'établir des relations amicales, et qu'avant peu on pourra descendre à terre dans ces îles et s'y établir même, comme on l'a déjà fait aux îles Viti.

Nous nous procurâmes dans nos échanges avec eux toutes les armes, les instruments et les ornements qui ont été si bien décrits dans le voyage de Surville. Les ossements humains dont leurs lances et leurs flèches sont armées, les colliers de dents humaines dont ils se parent, eussent suffi pour nous convaincre du cannibalisme dont ils sont accusés, si eux-mêmes n'avaient pris soin par leurs discours de nous donner une assurance complète à cet égard. Loin de s'en cacher, tous nous en parlèrent avec une simplicité surprenante et nous donnèrent des détails précis sur la manière dont ils président à ces horribles festins. Le besoin de la vengeance et non celui de la faim entretient chez eux cette coutume; cependant ils apprécient la chair humaine comme un mets très-délicat. Les cadavres des ennemis paraissent seuls destinés à satisfaire cet affreux penchant, car ils ont autant de vénération qu'aucun peuple pour les dépouilles mortelles de leurs parents, de leurs amis et de tous les membres de leur tribu. Manger un ennemi est pour eux une sanction du droit de la guerre, et leur paraît une chose si naturelle, qu'ils ne peuvent pas croire qu'on puisse en agir autrement, d'autant plus que chez eux l'usage est réciproque. Ceux auxquels nous proposions de rester avec nous refusaient toujours, en nous disant qu'ils ne voulaient pas être mangés.

Le chef Pertahi, interrogé sur les denrées principales qui servent à leur nourriture, répondit un jour avec un calme et une naïveté remarquables : « Nous mangeons du taro, des *namous* (cocos), des bananes, des amandes de canaris, des pois-

sons, des rats et du *bodo* (cochon); » et après avoir énuméré tous les fruits et les animaux qui font la base de leur alimentation, il ajouta à cette liste le nom de toutes les tribus ennemies de la sienne, en disant avec un geste énergique, qu'après avoir mangé les vaincus leurs os servaient à armer les lances destinées à tuer leurs pères, leurs frères et leurs enfants..... Un langage pareil tenu par des hommes doux en apparence, craintifs et doués de vertus incontestables, ne prouve-t-il pas combien l'homme à l'état *de nature* de quelques philosophes, méconnaît les lois de cette même nature; il suffit de les avoir vus de près pour bénir à tout jamais la civilisation et ses bienfaits.

La langue de ces naturels me parut douce à l'oreille, bien articulée et ses sons faciles à rendre; j'y trouvai plusieurs mots communs avec les langues de la Polynésie et avec le malais. Deux indigènes auxquels je demandai des mots pour faire un vocabulaire me les donnèrent avec assez d'intelligence, et quoique le système de Lavater et la phrénologie leur fussent peu favorables, ils me parurent aussi susceptibles d'apprendre à lire et à écrire et de partager les bienfaits de l'instruction européenne, que les habitants des îles de l'Est. Les missionnaires qui voudraient se dévouer à cette tâche, ont autant de chances de réussite que dans beaucoup d'autres îles, et les dangers qu'ils ont à courir ne me paraissent pas plus grands qu'ailleurs. Il suffirait de gagner un chef pour avoir tout un village; le plus grand obstacle à une pareille entreprise paraît être, comme aux îles Viti, l'intérêt du chef, qui, maître des femmes et des propriétés de tous ses sujets, serait naturellement froissé par les exigences les plus naturelles et les premières obligations qu'impose le christianisme. Il est à désirer que notre séjour au port de l'Astrolabe et nos relations amicales avec Pertahi, servent un jour à frayer la route à nos aventureux apôtres; il serait glorieux pour eux

d'arriver les premiers dans ce bel archipel, et ce serait déjà une tâche digne de leurs efforts et de leur honorable dévouement.

(*M. Dubouzet.*)

Note 6, page 87.

A dix heures du matin, le grand canot de la *Zélée*, armé en guerre, est disposé pour aller visiter le fond du canal qui sépare l'île Saint-Georges d'Isabelle; M. de Montravel est désigné pour le commander; un élève, un naturaliste l'accompagnent, et moi-même je dois m'occuper dans cette excursion de travaux hydrographiques intéressants. Une légère brise de S. E. agite faiblement les eaux du golfe, elle favorise notre marche; notre premier soin est de visiter la côte qui fait suite au port de l'Astrolabe. On y aperçoit une immense baie, deux îlots bordent sa pointe ouest et un récif en défend l'entrée. Les terres sont hautes et le littoral bordé de mangliers. Plus loin, la terre toujours haute se montre découpée par une série de baies profondes mais dont les entrées sont bordées de récifs, au milieu desquels il existe fort probablement des passes. Nous continuons à prolonger la côte et nous nous arrêtons quelques instants sur un petit îlot, isolé et très-exigu, pour y faire une station géographique, au milieu d'une foule de jolies mouettes blanches à tête noire, alarmées par notre approche et voltigeant auprès de leurs œufs déposés sur les pierres.

Toujours favorisés par la brise, nous gagnons le fond du golfe; les terres basses qui le forment laissent entre elles un passage large d'un demi-mille et au centre duquel la sonde indique cinq brasses de fond; la sonde à la main nous avançons dans ce boyau, qui après avoir couru de l'est à l'ouest forme un coude. L'île Saint-Georges s'y termine par une pointe, auprès d'un petit îlot, puis sa côte court au N. N. O. Vers la partie

occidentale, le canal est plus étroit, mais aussi plus profond qu'à l'entrée ; enfin, après environ trois heures de navigation, nous arrivons à la mer ouverte. L'île Isabelle continue à courir dans le nord, et forme dans cet endroit une baie au fond de laquelle on aperçoit un village.

Ne pouvant disposer de plus de deux jours pour notre excursion, et pressés par le travail, malgré l'heure avancée, à cinq heures nous rebroussons chemin ; à peine la mer libre nous est-elle apparue au bout du canal, que nous virons de bord et revenons sur nos pas ; malheureusement la brise, fraîche jusque-là, tombe, et les avirons nous font faire peu de chemin ; les courants de marée se font sentir vivement dans le canal, ils entravent notre marche, de telle sorte que contrairement à nos désirs, le calme et les courants contraires nous forcent à mouiller.

Pendant la soirée le temps devient fort mauvais ; les grains s'accumulent autour de nous, la foudre gronde, et l'orage, chose fort belle à voir quand on est à l'abri, nous inonde de pluie ; elle tombe par torrents et rend notre situation fort désagréable. A minuit cependant la pluie ayant cessé et les courants étant devenus favorables, nous levons le grappin, et nous nous mettons en route ; mais notre répit est de courte durée, au bout de peu de temps nous sommes encore inondés par la pluie, et ce n'est qu'après avoir louvoyé toute la nuit, que nous atteignons au matin l'entrée du canal. Longeant alors la côte de l'île Isabelle, notre travail se termine par une station sur l'île du Passage, puis nous regagnons le bord.

Le canal que nous venons d'explorer peut avoir trois lieues de longueur, sur une largeur variable de un mille à trois encâblures. Ses bords sont formés de terres noyées ou plutôt par des arbres dont le pied est baigné par la mer ; de temps en temps même, de petits bouquets de verdure constatent l'empire de la végétation gagnant peu à peu du terrain, sur l'édifice des co-

raux. Le fond est vaseux ; il varie de cinq à neuf brasses au milieu du chenal. Partout le mouillage y serait excellent, seulement les communications seraient difficiles avec la terre. Peut-être même ce passage est-il malsain, car les miasmes qui s'exhalent des végétaux pourrissant dans les eaux, doivent vicier l'air et contribuer à rendre le séjour dans cet endroit tout à fait dangereux. Nulle part nous n'y avons vu de traces de culture ; aucun cocotier n'élève sa tête au milieu des mangliers ; la côte de l'île Saint-Georges paraît déserte et celle de l'île Isabelle ne possède que deux villages à chacune des pointes de ce canal, qui a près de deux lieues de long, ce qui semblerait indiquer que ces grandes terres sont bien peu habitées.

Les oiseaux, surtout les perroquets, sont nombreux dans ce canal; dans la soirée nous avons aperçu d'innombrables troupes de roussettes vampires très-grandes et dont le vol était remarquable. On eût dit qu'elles planaient comme des oiseaux de proie. En accostant sur une pointe de l'île Isabelle pour en fixer la position, on tira sur une iguane d'une longueur de près d'un mètre.

Le terrain de ces îles est formé par un conglomérat très-dur. On y voit beaucoup de sable, des coraux, et une terre rouge et ferrugineuse, qui présente tous les caractères volcaniques. La végétation y est admirable ; j'ai remarqué sur la petite île du Passage un arbre qui s'élevait parfaitement droit et qui eût été assez grand et assez gros pour faire un bas-mât de vaisseau d'une seule pièce. D'immenses lianes descendaient des branches les plus élevées, sur un sol couvert de coquilles terrestres et de grosses fourmis rouges, dont la piqûre est douloureuse.

(*M. Vincendon-Dumoulin.*)

Note 7, page 87.

Les Salomoniens sont incontestablement un peuple adroit; leur adresse manuelle se montre dans une foule d'objets, tels que des ornements, des armes, et surtout dans la construction des pirogues ; ces dernières sont d'une légèreté parfaite ; celle dans laquelle nous prenons passage pour nous rendre sur l'île Isabelle, mesure environ dix mètres de longueur. Sa partie inférieure, formée par un seul tronc d'arbre creusé, présente la base sur laquelle plusieurs planches de même longueur sont réunies par des amarrages solides et serrés, tandis qu'un mastic noirâtre bouche les fentes et les jointures qui pourraient livrer passage à l'eau. De distance en distance de petites courbes donnent de la force au système entier, et servent aussi de dossiers aux pagayeurs, assis tout à fait au fond de la pirogue pour en augmenter la stabilité ; cette dernière précaution est nécessaire, car ces embarcations sont si légères que le poids d'un homme suffirait pour les faire chavirer. Les indigènes les manœuvrent avec beaucoup de dextérité, leur donnent souvent une grande vitesse de marche, et savent surtout, lorsqu'un imprudent passager vient à faire incliner la pirogue, la redresser et la soutenir, en appuyant le plat de leur pagaie sur la surface de la mer, du côté où le bord penche le plus.

Les casse-têtes des îles Salomon ont des formes très-variées. Dans plusieurs j'ai remarqué des ornements en forme de croix. Un casse-tête avait même tout à fait la forme des anciennes épées, dont la poignée affectait la figure d'une croix. Serait-ce là une trace ou une réminiscence du passage des Espagnols dans ces contrées ?

(*M. Coupvent.*)

Note 8, page 121.

Le 6 décembre, au jour, le vent étant au S. O, nous gouvernâmes pour rallier la côte, au-dessus de laquelle nous apercevions des montagnes très-élevées. Vers neuf heures nous fûmes de nouveau surpris par le calme, auquel succéda, à onze heures, une petite brise de N. E. variable à l'E.

Dans l'après-midi, une pirogue très-large et relevée aux extrémités se dirigea vers nous, quoique les corvettes fussent à plus de deux lieues du rivage le plus voisin. Ne pouvant présumer que les huit naturels qui la montaient eussent entrepris une course aussi longue dans le seul but de nous considérer de loin, nous nous attendions à les voir s'approcher franchement et sans défiance; mais il n'en fut rien : ils levèrent rames à environ deux encâblures et résistèrent à tous les signes que nous leur fîmes pour entrer en communication, se contentant de nous montrer des cocos et de nous engager, par gestes, à aller à terre. Notre sillage ayant augmenté, ils nous quittèrent pour regagner la plage.

Nous courûmes sur la pointe N. O. de l'île *Bougainville*, alors en vue, jusqu'à six heures du soir; nous trouvant alors à petite distance de la côte, nous mîmes le cap au nord sous les trois huniers. Peu après le vent passa de nouveau au S. O.

Le lendemain de bonne heure, le temps étant beau, nous prîmes les amures à bâbord et nous suivîmes la terre à une distance de deux ou trois milles, gouvernant sur une petite île basse couverte d'arbres, que nous présumions être l'île *Laverdi*. Bientôt une trentaine de pirogues se détachèrent de ce point et firent route de notre côté. Chacune d'elles était montée par trois ou quatre sauvages, qui tous chantaient pour animer leur nage. Nous fûmes bientôt entourés par ces embarcations qui accostèrent la corvette sans montrer de défiance. Différentes de celles

que nous avions vues jusqu'alors dans cet archipel, elles étaient d'une construction très-inférieure et avaient un balancier ; elles se composaient d'un tronc d'arbre grossièrement creusé, sans aucune saillie aux extrémités, et étaient très-étroites par le haut. Les rameurs étaient assis sur les bancs supérieurs, qui n'étaient séparés que par un espace très-étroit, et se tenaient avec une aisance surprenante dans cette position où l'équilibre paraissait si difficile à garder.

Ces insulaires, entièrement nus, d'une couleur noire rougeâtre uniforme, et différant par les traits, la nuance de la peau, et surtout par la taille, de ceux que nous avions vus sur l'île *Isabelle*, nous parurent grands, robustes et bien faits. M. Dubouzet ne put parvenir à leur faire comprendre aucun des mots qu'il avait recueillis dans notre dernière relâche, ce qui indiquerait une différence dans l'idiome. Ils entrèrent promptement en relations avec nous, et nous pûmes juger qu'ils n'en étaient pas à leur première entrevue avec les Européens par l'ardeur qu'ils mirent à échanger leurs arcs, leurs flèches et leurs cocos contre des colliers et des mouchoirs. A dix heures cinquante minutes ils nous quittèrent et se dirigèrent vers leur île.

(*M. Jacquinot.*)

Note 9, page 121.

Le groupe *Nougouor* forme un cercle d'îles, d'îlots et de récifs qui a environ cinq milles de diamètre avec un lagon intérieur, mais où il ne paraît pas possible de pénétrer, à moins que ce ne soit par le nord, que nous n'avons pu voir de près. L'île principale occupe la partie la plus orientale du groupe. Toute la partie ouest est formée par une chaîne de récifs continus ; une belle rangée de grandes cases forme le village qui s'élève au bord de la mer sur la partie occidentale de l'île principale. Nous avons compté une soixantaine de cases, ce qui suppose une population

assez nombreuse, eu égard au peu d'étendue de cette terre. Il est inutile de dire que toutes les îles sont couvertes d'arbres à fruits.

Les pirogues des naturels vinrent au devant de nous à près de trois milles au large ; ces Carolins accostèrent sans défiance ; ils paraissaient ravis de nous voir, et ne cessèrent de se montrer contents et joyeux, babillant sans cesse ou riant aux éclats. Ces bonnes gens avaient fait près d'une lieue contre une brise très-fraîche et une grosse mer, pour nous apporter quelques cocos et une petite quantité de poisson. Plusieurs mêmes, n'ayant rien à échanger, se contentaient de voltiger autour des corvettes pour les examiner.

Ces hommes appartiennent au type brun ou cuivré peu foncé. Leur taille m'a paru moyenne et bien proportionnée, quoique plusieurs individus semblent avoir des formes féminines. Leur visage, quoiqu'un peu aplati, n'est pas dénué de grâce ; ils ont le nez large et peu saillant, le front développé, mais fuyant ; leurs dents sont les plus belles qu'on puisse voir ; aussi ne font-ils pas usage du bétel, mais j'en ai remarqué plusieurs qui mâchaient une plante qui m'est inconnue ; leur physionomie est douce et gracieuse. Ils portent les cheveux longs et lisses, flottant sur les épaules ou noués derrière la tête. Ils ne pratiquent pas le tatouage, et un simple *maro* en tissu de paille est leur unique vêtement ; mais ils n'attachent pas une grande importance à ce voile de la pudeur, puisqu'ils le cèdent pour un hameçon ou quelque autre bagatelle.

Les naturels de Nougouor portent de grands chapeaux chinois dont les ailes sont très-relevées sur les côtés, et les bords courbés en arc de cercle, de manière à couvrir la tête et la nuque. Ces chapeaux de paille, dont la forme nous a paru très-singulière, ne sont que posés sur la tête, où on les maintient en équilibre au moyen d'une jugulaire.

Ces insulaires doivent beaucoup s'adonner à la pêche, car ils possèdent tous un bel assortiment de lignes en fil de coco et d'hameçons en nacre bien travaillés. Cependant ils échangeaient volontiers leurs hameçons pour les nôtres; mais ils ne voulaient pas se défaire de leurs petits coffrets dans lesquels ils ramassaient leurs menus ustensiles.

Les pirogues de Nougouor sont bien faites, et les plus étroites que j'aie encore vues. Pour la beauté des formes et la légèreté des constructions, elles ne le cèdent qu'à celles de Samoa; mais il faut ajouter qu'elles n'ont pas, comme ces dernières, cette série de bordages si habilement assemblés. Une seule pièce d'un bois rouge forme le corps des pirogues de ce pays. Deux petits renforts à l'avant et à l'arrière servent à exhausser de trois à quatre pouces les deux extrémités de la pirogue. La préceinte, indiquée par une moulure, se termine à la partie supérieure par un large plat-bord, qui ne laisse pas à la pirogue une largeur d'un pied à l'intérieur; aussi les naturels, assis sur le plat-bord, n'ont-ils, le plus souvent, qu'une jambe dans la pirogue et l'autre reste croisée au-devant de la première. Les pagayes sont minces et pointues, comme celles des Salomon.

La plus grande de ces pirogues avait environ douze mètres de longueur et portait neuf personnes. Le balancier est court, mais taillé comme la pirogue, quoique massif. Le mât, la voile et le gréement, n'offrent rien de remarquable, si ce n'est leur légèreté. Ces pirogues, très-solides à la mer, paraissent aussi moins véloces que celles de Samoa ou des Salomon.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 10, page 168.

Dès le lendemain de notre arrivée aux îles *Rouk* nous étions déjà pourvus de tayos comme dans toute l'Océanie. Deux habitants de l'île *Périadik* ou *Périadiou*, nommés Otokoï et Ikevet échangèrent leur noms contre celui de M. Marescot et le mien. Quelques cadeaux consolidèrent de notre part cette liaison naissante, et si nos nouveaux amis ne nous firent aucun don en retour comme les Salomoniens, du moins ils nous offrirent de visiter leur île et de nous y conduire dans leur pirogue. J'avais déjà promis à M. Jacquinot (Honoré) de faire avec lui une excursion sur la grande île Rouk, mais M. Lafond ayant consenti à prendre ma place, je me décidai, ainsi que M. Marescot, à profiter de l'occasion qui s'offrait à nous d'être guidés par deux sauvages de bonne volonté vers leurs habitations.

Sur ces entrefaites *Ikevet* s'étant absenté pour aller pêcher, *Otokoï* seul nous reçut dans sa pirogue, joli *pros* à voile, qui, malgré le vent contraire, atteignit bientôt le rivage de *Périadik*, et vint s'échouer sous une voûte de feuillage formée par les branches entrelacées de grands palétuviers. Il fallut d'abord se jeter à l'eau pour prendre pied sur la rive, puis attendre que nos compagnons de route se fussent lissé les cheveux, et eussent placé leurs légers vêtements avec une certaine coquetterie pour nous diriger dans l'intérieur. *Otokoï*, à qui M. Marescot avait donné une chemise et un pantalon, endossa ces vêtements dont il s'était dépouillé pendant la traversée, pour ne pas les salir, puis il marcha devant nous pour nous guider vers sa demeure; un terrain sans culture, des sentiers glissants et à peine tracés nous conduisirent sur le point culminant des collines; là, la mer nous apparut des deux côtés de l'île; dans le lointain, devant la petite île Tsis, nos corvettes à l'ancre, entourées d'une cein-

ture de pros, et dans diverses directions les terres accidentées des diverses îles du groupe ; c'était un tableau charmant, plein de vie et d'intérêt; une de ces scènes dont le souvenir reste empreint dans la mémoire pendant de longues années.

La végétation de l'île Périadik ne trahissait aucune trace de culture. La nature en faisait tous les frais; des arbres à pain disséminés et rabougris, des cocotiers, des bananiers en assez grand nombre, étaient les seuls végétaux nourriciers que nous aperçûmes au milieu d'arbres clairsemés, atteignant quelquefois d'assez grandes dimensions, quoiqu'en général ils m'aient paru plutôt dépourvus de vigueur.

Peut-être cet état était-il dû à un manque d'eau; car nous n'eûmes pas occasion de remarquer le moindre filet d'eau courante sur notre route, et en même temps, des amoncellements de pierres, amassées dans l'intention évidente de construire une espèce de réservoir, nous firent penser qu'il n'existait pas de ruisseau sur l'île et que l'eau pluviale était la seule qui pût subvenir aux besoins des habitants.

Des cases en général assez grandes, mais basses à l'entrée, servaient sur le rivage à remiser les pirogues; sur la hauteur leurs dimensions étaient moindres; nous ne pûmes visiter que l'intérieur de deux ou trois de ces édifices à cause de l'effroi que notre présence semblait inspirer aux femmes, et ne voulant pas augmenter leurs appréhensions nous nous abstînmes de nous approcher de leurs demeures. Souvent Otokoï nous faisait signe de l'attendre quelques instants, puis il s'éloignait et allait faire admirer son costume au beau sexe rassemblé dans les environs. Plusieurs fois nous l'entendîmes dire qu'il s'appelait désormais *Marescot* et que c'était *Otokoï* qui lui avait fait ces riches présents. Fréquemment aussi, nous entendîmes des conversations à distance s'établir entre les femmes cachées derrière le feuillage des arbres, et quelquefois le bruit d'une

branche indiscrète dirigea notre regard vers la cachette des beautés de Périadik, dont nous apercevions la peau jaune et luisante glisser entre les feuilles des fourrés, ou bien une physionomie curieuse s'incliner vers nous entre les branches des bananiers. Les nombreux discours de notre *tayo* finirent naturellement par nous rendre moins redoutables aux yeux de la population féminine, et avant même d'arriver à la demeure d'Otokoï, elle n'était déjà plus aussi effarouchée.

Nous avions fait un long circuit pour atteindre cette case située au bord de la mer, à l'ombre d'un groupe d'arbres plus verdoyants et plus grands que partout ailleurs. Tout autour d'elle d'immenses tiges de *taro* couvraient le sol, sans ordre et sans culture ; ces végétaux avaient atteint dans ce lieu un développement que nous n'avions vu nulle part encore ; la plupart des sagaies des indigènes sont faites avec leur tige moëlleuse et fort légère. Dans l'intérieur de la case cinq ou six hommes déjà avancés en âge nous reçurent très-bien, et sur notre demande envoyèrent cueillir des cocos. Plusieurs femmes qui s'étaient d'abord enfuies, revinrent petit à petit ; cependant malgré tous nos efforts pour leur persuader que nous n'avions aucune mauvaise intention, elles ne paraissaient pas entièrement rassurées à cet égard ; toutes les fois que nous nous levions, elles se sauvaient en courant, et ce n'est qu'avec beaucoup d'hésitation, qu'elles vinrent à la fin recevoir de nos mains divers cadeaux qui devaient les tenter considérablement.

Toutes ces femmes étaient petites, laides et disgracieuses ; comme les hommes elles avaient le corps barbouillé d'un enduit jaunâtre et gras, et des rouleaux de bois jaune remplissaient les énormes trous du lobe inférieur de leurs oreilles ; une pièce d'étoffe roulée autour du corps formait leur unique vêtement, elle s'arrêtait ordinairement à la ceinture, quelquefois aussi, mais rarement, elle montait plus haut.

La stature des hommes était moyenne; leurs membres, assez sveltes chez les jeunes hommes, étaient maigres chez les vieillards; chez ces derniers on remarquait une décrépitude précoce qui se trahissait par de profondes rides et la rareté des cheveux.

Au premier abord nous avions cru apercevoir une différence de couleur entre divers individus; mais nous reconnûmes bientôt qu'elle provenait uniquement de ce que les uns s'étaient enduit le corps d'une couche d'ocre, et que les autres avaient la peau délivrée de cette composition. Du reste, tous ces naturels nous parurent plus colorés que ceux de *Nougouor* , et surtout que les indigènes de Nouka-Hiva, notre type préféré.

Une ceinture assez large et un vêtement tout à fait semblable au *poncho* des Chiliens couvraient les hommes. Cette dernière pièce a tout à fait la forme d'une chasuble de prêtre, et elle descend jusqu'aux genoux. Ces étoffes, assez régulièrement tissées, étaient probablement faites avec des fibres de cocotier, et étaient teintes de différentes couleurs. La jaune était la plus générale, puis la noire, et enfin la grise. A notre arrivée dans la case d'Otokoï, les femmes étaient occupées à tisser cette étoffe, d'autres filaient le fil qui devait la composer ; mais craignant de voir nos intentions mal comprises nous ne voulûmes pas nous approcher des métiers; plus tard, M. Marescot parvint à les examiner de près.

La physionomie des naturels, en général repoussante, offrait des traits caractéristiques beaucoup plus prononcés que dans les îles habitées par les races jaunes de l'Océanie, que nous avions déjà visitées; un front étroit, quelquefois un peu bombé, des yeux obliques, un visage plat, un nez très-peu saillant, étaient les principaux caractères qui nous frappèrent. Leur chevelure longue était relevée sur le sommet de la tête et ressemblait tout à fait à la coiffure que les femmes portaient il y a quelques années en France, sous le nom de coiffure à *la chinoise*; un peigne

en bois, formé par quatre longues dents et orné d'un manche sculpté et enrichi de plumes arrachées aux ailes des poules, consolidait cet arrangement des cheveux ; malheureusement cette mode, agréable à l'œil, avait le grand désavantage de donner asile à une dégoûtante vermine ; cette plaie des nations sauvages se montrait à nous dans toute sa plénitude. Les Patagons seuls pourraient l'emporter sous ce rapport.

La saleté de la case de notre ami Otokoï, le peu d'abri qu'elle offrait, et le dégoût que nous inspirait la vue des maladies horribles dont quelques naturels étaient affligés, nous engagèrent à retourner le soir même à bord. Notre demande fut accueillie avec empressement. On aurait dit que notre tayo n'osait pas nous faire lui-même cette proposition et qu'il était charmé de nous voir aller au-devant de ses désirs. Nous prîmes congé des naturels au milieu desquels nous avions passé une heure ou deux, et nous nous dirigeâmes vers le rivage par le chemin que nous avions déjà suivi ; mais cette fois les femmes, loin de fuir à notre approche, s'avançaient pour nous offrir des poulets, précieuse ressource pour nos gamelles appauvries par une longue traversée sans vivres frais ; d'abord elles ne reçurent nos cadeaux que par l'intermédiaire des hommes, puis elles se familiarisèrent assez pour venir les prendre elles-mêmes ; enfin leur confiance augmenta au point qu'elles vinrent nous prier d'adapter à leurs oreilles démesurément fendues, les brillantes et légères boucles d'oreilles en verre de couleur, dont nous avions été prodigues. En nous voyant acheter avec empressement les volatiles qu'on nous apportait, les indigènes des deux sexes, envieux de nos objets d'échange, nous apportèrent aussi des chiens et des chats de tout âge, animaux inutiles et beaucoup plus nombreux que les poules sur Periadik ; notre refus, réitéré plusieurs fois, paraissait les étonner.

Un incident curieux se passa dans un de ces marchés. Une

magnifique poule se pavanait en gloussant, devant la porte d'une case. J'offris à la femme qui la possédait divers objets pour l'obtenir; mais elle me fit remarquer que cette poule avait des poussins et refusa de la céder. Voulant voir jusqu'où irait sa résistance j'augmentai proportionnellement mes offres, j'étalai devant elle une foule de brimborions brillants, des ciseaux, un miroir, etc. La pauvre femme, puissamment tentée par la vue de ces trésors, trahissait l'agitation de sa pensée par les regards qu'elle jetait alternativement sur la poule et sur moi, mais elle triompha de cette épreuve difficile et persévéra dans sa première résolution. Lorsque, pour ne pas lui laisser le regret d'avoir suivi une généreuse impulsion, je lui abandonnai toutes les richesses qu'elle convoitait, la pauvre femme parut tout interdite ; un moment après elle sautait presque de joie, et elle criait à ses compagnes éparses dans les alentours, la bonne fortune qui lui était advenue. Plus loin la femme d'Ikevet, prévenue de l'arrivée de l'ami de son époux, vint nous inviter à nous asseoir à l'ombre, sur une natte qu'elle avait fait apporter pendant qu'on cueillait des cocos destinés à nous rafraîchir. Assises près de nous, elle et ses compagnes, me montrèrent un jeune enfant en me faisant signe qu'il m'appartenait; sans doute elles voulaient indiquer par là, qu'ayant changé de nom avec Ikevet, cet enfant était à moi; toutes ces petites scènes avaient changé pour nous l'impression fâcheuse que nous avions éprouvée en débarquant; mais la vue de la malpropreté de cette population, la saleté des cases, la crainte de voir nos souvenirs gâtés par un séjour plus prolongé, firent que nous continuâmes notre route pour regagner le bord.

Un peu plus loin cependant nous fîmes une nouvelle pause; sous une grande case, un homme âgé, à figure plus pleine et plus belle que ses compagnons, nous invita à nous reposer et nous reçut avec une certaine dignité, après qu'Otokoï

eut conféré quelques instants avec lui. Nous ne pûmes nous assurer si c'était un chef, ainsi qu'il en avait l'air, car tous les naturels se donnaient le titre de *tamol*, nom que nous traduisions par celui de chef à la manière dont il était employé. Du reste, nous ne vîmes aucun acte de subordination, qui pût indiquer clairement qu'ils reconnaissaient un pouvoir quelconque à certains individus; ils nous parurent au contraire vivre dans un état de complète indépendance.

La case de ce Carolin était non-seulement plus grande que les autres, mais aussi mieux construite. La division intérieure était aussi différente. Dans presque toutes les autres cases, deux ouvertures établissaient un courant d'air dans le sens de la plus grande longueur de l'édifice; à l'une des extrémités deux petits réduits fort étroits, enclos par des parois de roseaux, marquaient la place où la famille se livrait au sommeil; ici les ouvertures étaient grandes et dans une direction opposée, le lieu où le *tamol* couchait n'était pas abrité par des séparations et se trouvait placé au centre de la plus grande paroi de la case. En outre on ne voyait aucun instrument de travail, aucune trace d'œuvre manuelle; sur le sol tapissé de nattes, d'herbes sèches, ou d'un cailloutage serré, nous ne vîmes même pas de foyer. Dans tous les cas, les constructions des indigènes, y compris cet édifice plus parfait que les autres, nous parurent inférieures à celles des Salomoniens et infiniment au-dessous de celles de la Polynésie. Les objets les plus précieux de l'industrie des habitants d'Hogoleu étaient à nos yeux des vases en bois, d'une forme particulière, et des coffrets de forme carrée fermés par un couvercle; ces objets avaient demandé une patience et un travail bien remarquables pour de pauvres sauvages.

Les armes qui nous furent montrées soit sur l'île, soit à bord, consistaient en frondes semblables à celles de Nouka-Hiva, en lances de bois dur, destinées principalement à la pêche, et en

lances légères peintes en rouge et armées à leur extrémité d'une arête de raie. La blessure de cette dernière arme doit entraîner de graves résultats, car la pointe barbelée doit être d'une extraction difficile, surtout si elle se brise dans la plaie, ce qui est presque inévitable. Nous vîmes aussi des casse-têtes en bois dur, à double tête et d'une longueur de deux mètres environ, mais ces instruments étaient rares; en revanche un bâton de moindre longueur, à deux bouts aussi, et assez gros, abondait dans les mains des indigènes. Ce bâton nous parut être plutôt un bâton de cérémonie qu'une arme; Otokoï et Ikevet confirmèrent cette opinion en nous montrant la manière de s'en servir. Ils prirent le bâton par le milieu et frappèrent celui de leur vis-à-vis plus ou moins vite et en cadence. Il est possible cependant que cet instrument, arme redoutable dans les mains d'un bâtoniste exercé, soit aussi employé dans ces îles comme moyen de défense.

En arrivant sur la plage nous rencontrâmes encore quelques *tamols* dont les demandes incessantes nous débarrassèrent du reste de nos objets d'échange. Nous avions rencontré très-peu d'hommes dans notre course; sans doute nos corvettes les avaient tous attirés, tandis que les vieillards et les infirmes étaient restés seuls gardiens de l'île; aussi nous ne fûmes pas trop étonnés du spectacle dégoûtant qui s'offrit à nos yeux au moment de nous embarquer. La population, réunie sur ce point, nous montra des vieillards d'une laideur hideuse, qui couverts d'affreuses rides, paraissaient décrépits avant l'âge. A cet aspect déjà repoussant se joignaient les traces de la lèpre, de l'éléphantiasis, des ulcères horribles, des cicatrices à peine fermées; il y avait de quoi épouvanter l'œil même d'un médecin. En général, cependant, les hommes jeunes ont des formes gracieuses et pleines; souvent leur coiffure, la rotondité de leurs membres, nous avait fait douter de leur sexe; malheureusement

ils n'étaient pas exempts non plus des maladies qui affligeaient les vieillards. Elles semblaient être attachées à la race ou au régime diététique de ces insulaires.

La pirogue d'Ikevet croisa la nôtre en route ; il s'approcha de nous, et comme le vent était faible, il nous proposa de pagaier pour rejoindre plus promptement le navire, et nous présenta plusieurs poissons, fruit de sa pêche ; nous acceptâmes les deux offres, dont il avait eu soin de réclamer le prix à l'avance ; pour le satisfaire je fus obligé de me dépouiller d'une portion de mes vêtements ; l'avidité de mon *tayo* ne m'étonna pas ; chez tous les peuples sauvages la générosité est chose rare ; elle s'exerce rarement sans espoir de retour ; cette conduite est d'ailleurs toute naturelle chez des hommes qui possèdent si peu vis-à-vis des Européens qui ont tant de richesses ! Un pauvre fait bien rarement des cadeaux désintéressés à un homme opulent.

Le déclin du jour s'approchait à grands pas, l'ombre couvrait déjà les voiles des pros regagnant leurs pénates, et la nuit était faite lorsque nous atteignîmes l'échelle de l'*Astrolabe*.

Le 26 décembre, n'ayant pas encore visité la grande île Rouk, je profitai de la bonne volonté d'un habitant de cette île pour m'y rendre dans sa pirogue. MM. Lafond, Ducorps et Thannaron, avaient aussi pris cette route, et quoique destinés à débarquer sur des points différents nous nous proposions de nous rejoindre sur l'île dans la soirée.

Depuis longtemps déjà j'aurais atteint le rivage s'il n'avait pris à mes conducteurs fantaisie de pêcher leur souper avant de prendre terre. Ils avaient déjà adapté les hameçons que nous leur avions donnés, au bout de leurs lignes, et s'en servaient avec succès ; ils les amorçaient avec de la chair de limaçons, et pour conduire leur ligne au fond, ils y fixaient des morceaux de corail dont ils avaient fait provision, de manière à pouvoir les

lâcher au fond de l'eau. La ligne, dégagée alors de tout poids, flottait librement et trompait le poisson plus sûrement.

Pendant que tous les trois nous pêchions ainsi de beaux poissons rouges et jaunes, je remarquai que le grand canot de l'*Astrolabe*, que j'avais vu il y avait déjà quelque temps doubler la pointe ouest de Rouk, venait d'amener subitement ses voiles et se dirigeait à l'aviron vers moi, contre le vent, au lieu de se rendre directement à bord. Cette manœuvre m'étonna, et je me perdais en suppositions, lorsque j'aperçus M. Dumoulin qui me faisait des gestes avec son chapeau. Sans comprendre le motif de sa sollicitude je m'approchai du canot et j'appris aussitôt qu'une attaque des naturels de la côte opposée de Rouk ayant été repoussée à coups de fusil, il serait imprudent à nous d'y rester seuls, isolés et sans armes.

Il était fort heureux pour nous que le grand canot eût rencontré M. Lafond sur sa route; ce fut lui qui le conduisit sur nos traces, et M. Duroch, quelque pressé qu'il fût, se détourna de sa route pour nous ramener à bord. M. Ducorps seul ne fut pas aperçu dans cette recherche; heureusement il revint dans la soirée nous délivrer des inquiétudes que nous avions sur son sort. Il avait remarqué parmi les naturels une certaine agitation qu'il ne pouvait expliquer; mais qui l'engagea à profiter de l'offre de son hôte de le ramener à bord. Ignorant le lieu où M. Ducorps avait débarqué, il eût été difficile d'aller lui porter secours immédiatement, et cependant le peu de largeur de l'île, l'arrivée des pros qui avaient assisté à la bataille, tout nous faisait craindre qu'il ne tombât victime de la perfidie de quelque sauvage.

(*M. Desgraz.*)

Note 11, page 168.

Après quelques jours passés au milieu des Carolins, tous nous fûmes convaincus que nous avions affaire à des sauvages de mœurs douces et inoffensives, et, si nous n'eussions fait au milieu de ces îles qu'un séjour de quarante-huit heures, quel magnifique portrait eussions-nous tracé d'eux. Cependant, comme presque tous les sauvages, ils étaient traîtres et perfides. Bien fou qui se fierait à eux.

Le 25 décembre, je reçus l'ordre de partir le lendemain avec le grand canot, pour mettre l'ingénieur à même de compléter son travail sur les Hogoleu ; j'avais aussi l'ordre d'explorer un canal formé par les îles *Rouk-Falanga* et *Doublon*. Le 26, à six heures du matin, j'étais en route. Je donnai d'abord dans le canal formé par les îles *Rouk* et *Chamisso*, dans lequel je rencontrai une grande quantité de pirogues venant de cette dernière île et se rendant à bord pour y commercer. Tous les insulaires me parurent joyeux de nous rencontrer, et faisant virer leurs pirogues ils se mirent à lutter de vitesse avec notre canot, qu'ils n'eurent point de peine à gagner, lourd et chargé comme il l'était, car j'avais un caisson contenant douze fusils et mousquetons, quelques paires de pistolets et cinq à six sabres. J'avais voulu refuser ce coffre, mais c'était l'armement obligé ; et on me donna l'ordre de le garder dans le canot, et bien en prit à ceux qui me donnèrent cet ordre. Le canot était peut-être perdu sans cette précaution.

Nous continuâmes notre route jusqu'à la pointe N. E. de l'île Rouk, toujours en compagnie de plusieurs pirogues; mais, arrivés là, les sauvages ne voulurent pas avancer davantage et m'engagèrent à me rendre sur leur île, m'y promettant par leurs gestes une foule de joies. Un récif ne me permettait pas

d'accéder à leurs offres ; j'entrai donc dans le canal que je devais explorer : toutes les pirogues me quittèrent, excepté trois d'entre elles qui se mirent au vent et ne naviguèrent dès lors qu'à une grande distance de nous. Aussitôt d'une pointe avancée de l'île *Rouk* déboucha une flotte de pirogues toutes à la pagaie. Nous longions d'assez près la côte nord de l'île, et sur tous les arbustes de la plage se pendirent en grappes une foule de sauvages attirés par la curiosité. Ce spectacle nous plaisait infiniment, et peu après, quand nous nous trouvâmes au milieu des pirogues qui nous avaient rallié, nous fîmes aux sauvages qui les montaient mille signes, et je tâchai moi-même de leur faire comprendre que dans peu j'irais à terre pour y manger. Tous parurent contents, et dès lors nous accompagnèrent.

Sur les neuf heures du matin, nous arrivâmes toujours escortés le long d'un énorme récif de corail qui, obstruant tout à fait notre route, paraissait se joindre à l'île Doublon et nous empêcher de passer ; je fis alors amener notre voile, et, faisant armer les avirons, je remontai le long de cette barrière pour y chercher une passe. Sur le récif il y avait fort peu d'eau, car nos avirons touchaient à chaque instant. Tout occupé de mon affaire je ne faisais aucune attention aux sauvages, quand tout à coup une grêle d'oranges vertes, lancées avec force, vint nous surprendre et atteindre nos matelots occupés de leurs avirons. Grande fut notre surprise. Nous n'y attachâmes pourtant aucune importance. Qui, en effet, eût pu se figurer qu'une volée d'orange pût être une attaque sérieuse. Nous nous contentâmes de jeter à l'eau ces projectiles inoffensifs, montrant cependant un air fâché aux sauvages pour leur faire comprendre que cette plaisanterie n'était point de notre goût ; mais leur intention à eux n'était point de plaisanter, et après les oranges ils nous envoyèrent des sagaies et des lances dont plusieurs se plantèrent dans le bord du canot, et dont une vint effleurer la tête de M. Dumoulin

debout à côté de moi. C'était donc un assaut sérieux, et les coquins avaient mis dans leurs projets beaucoup plus de finesse qu'on n'eût pu le supposer de leur part, car ils ne nous attaquèrent que lorsqu'ils nous virent engagés sur le récif et qu'ils nous y crurent échoués, moment très-opportun pour eux ; une cinquantaine de sauvages arrivaient à pied sur le récif pour leur prêter main forte ; ils accouraient à grands pas, convaincus probablement que nous serions pris et voulant partager nos dépouilles, si le canot eût été en effet échoué. Notre position n'était pas agréable ; obligés de nous déséchouer et de nous défendre, nous courions quelques risques.

L'aspect des figures de ces hommes avait changé tout à coup ; de douces et bienveillantes, elles étaient devenues hideuses et pleines de férocité. A côté de notre canot, sur les tréteaux du balancier d'une pirogue, sans doute pour animer ses hommes, un chef, les cheveux flottants, dansait en faisant mille gestes bizarres et nous provoquait par ses poses un peu sales. Deux fois ce malheureux fut mis en joue par M. Dumoulin et par moi, et deux fois l'arme tomba de nos mains ; le malheureux ne bougea pas, la puissance de nos armes lui était sans doute inconnue.

Il fallait pourtant en finir. Je fis armer tout mon monde, mais avec défense expresse de tirer. Il fallait d'abord dégager le canot de la position fâcheuse dans laquelle il se trouvait ; nous étions presque échoués. Je fis sur-le-champ hisser les voiles, et peu après, sur une mer plus libre, nous traversâmes la flottille des sauvages sous une volée de lances et de projectiles de diverses espèces. Quand nous fûmes en eau profonde, je fis amener les voiles et j'attendis pour voir ce que feraient les sauvages. Ces malheureux, croyant que nous partions, nous avaient suivis, en continuant leurs gestes et leurs provocations indécentes. Il me répugnait de tirer des coups de fusil sur ces hommes nus et ignorant peut-être l'effet de nos armes meurtrières ; mais enfin que faire ? Pouvais-je re-

tourner et dire au commandant : vingt pirogues m'ont empêché de passer et je suis revenu! Cependant les pirogues nous entouraient de nouveau; un chef monté sur une pirogue conduite par vingt hommes me faisait signe d'aller à lui, et quand il se fut approché à portée de pistolet, tous ses hommes, et lui-même, s'armèrent de pierres et de zagaies et se disposèrent à une nouvelle attaque. D'un autre côté, le chef le plus turbulent gambadait de plus belle brandissant une lance. Je fus donc forcé de repousser ces misérables; puisqu'ils ne voulaient point nous laisser passer; il m'était dès lors impossible d'agir autrement. M. Dumoulin et moi commençâmes le feu sur le chef qui depuis si longtemps nous provoquait, et l'espingole fut tirée au milieu d'un groupe de pirogues. Cette décharge suffit d'abord : tous les assaillants effrayés se jetèrent à l'eau, et s'abritèrent sous leurs pirogues du côté opposé au canot. Je fis aussitôt cesser le feu; alors ils remontèrent dans leurs pirogues, et, faisant force de rames, se dirigèrent sur le récif, où ils se réunirent de nouveau pour barrer encore ma route : nous étions en ce moment fort éloignés d'eux; je fis tirer un coup d'espingole, qui malheureusement trop bien ajusté tomba au milieu de leurs pirogues. Ce fut alors une déroute générale, les barques, halées à terre, disparurent; toute la côte, garnie d'une foule innombrable, se dégarnit. Au bruit et aux cris succéda le silence le plus profond. Il ne restait de cette flottille qu'une pirogue probablement touchée par nos balles, car elle paraissait cassée en plusieurs endroits et n'était dirigée que par trois hommes. J'aurais pu m'en emparer, mais j'aimai mieux laisser ces malheureux rejoindre leurs pénates. Nous pûmes dès lors continuer et terminer nos travaux; rien ne s'opposa plus à notre marche.

Cette leçon servira-t-elle à ces insulaires, ou sera-t-elle fatale à quelque navigateur qui se fiera imprudemment à leur mine douce et trompeuse? Il est très-pénible sans doute d'avoir

à tirer des coups de fusil sur de malheureux sauvages, mais lorsque ces sauvages vous y contraignent, le salut commun exige une fatale répression. Il m'était impossible, dans cette affaire, de reculer; tout ce que j'ai pu faire, a été de retarder le moment autant que possible; j'ai patienté longtemps, mais enfin il fallait remplir ma mission. Il est malheureux que j'aie été forcé de le faire en employant la force. J'aime à espérer que la leçon sera profitable du moins. Par leur attitude, ces sauvages ont paru ne pas connaître les effets des armes à feu; avertis maintenant, ils n'attaqueront plus les hommes qu'ils verront porteurs d'armes semblables, et il est rare qu'on aille à terre dans ces contrées peu connues sans être convenablement armé.

Quand je vis que la chose se gâtait et qu'il faudrait en venir aux voies de fait, j'avais fait signe de la main aux trois pirogues de l'île *Chamisso* de s'éloigner des autres pirogues. Elles me comprirent parfaitement et se tinrent tout le temps à distance du lieu de l'action. Quelles pouvaient être les pensées de ces hommes? Avaient-ils l'intention de se joindre aux autres si la chance nous eût été contraire, ou étaient-ils réellement ennemis de cette peuplade, comme ils nous l'ont affirmé plus tard? Quoi qu'il en soit, les naturels de Chamisso se conduisirent fort bien dans cette circonstance, et quand leurs signes précédents nous revinrent à la mémoire, il nous parut évident qu'ils avaient voulu nous empêcher de pénétrer dans ce canal; ils connaissaient donc le caractère des nouveaux hommes que nous allions voir. Il y a donc dans ce petit archipel des castes plus ou moins tranquilles, opprimées ou opprimant. Qui nous dira jamais l'histoire vraie de ces peuplades? Les faits recueillis jusqu'à ce jour ne donnent rien encore.

En retournant à bord, j'aperçus sur la plage méridionale de l'île inhospitalière plusieurs de nos camarades qui, ignorant l'événement, se promenaient paisiblement. Je changeai de route

pour les prendre dans mon canot, car ils eussent pu se trouver dans une position fâcheuse en restant à terre. Mais encore, les peuplades du sud ressemblent-elles aux peuplades du nord? J'arrivai enfin à bord à une heure, je rendis compte de l'événement au commandant d'Urville, qui approuva pleinement ma conduite.

(*M. Duroch.*)

Note 12, page 168.

A trois heures, je partis dans le canot major avec le *Théodolite* pour faire compléter la série des observations astronomiques de la relâche. On avait, par mesure de précaution, mis quelques fusils dans l'embarcation, et j'avais emmené notre maître-d'hôtel pour lui faire acheter quelques cocos. J'étais à terre depuis quelques instants; mon instrument monté n'attendait plus que l'apparition du soleil caché par un gros nuage noir, lorsque je vis le maître-d'hôtel accourir en toute hâte, et quelques canotiers se mirent à crier que les sauvages les poursuivaient. Au même instant j'entendis siffler quelques pierres; je fis sur le champ ramasser le *Théodolite* pour le mettre à l'abri des projectiles, je fis prendre les armes et rafflouer le canot; puis avec quelques hommes je m'acheminai vers l'endroit où notre domestique avait abandonné une hache en battant en retraite. A cent pas de nous, sur un petit monticule se trouvaient postés une trentaine de sauvages, la plupart armés de sagaies, de frondes et de grands couteaux à manche de fer et à large lame. C'était la troupe qui avait assailli les canotiers; à notre vue ils poussèrent des hurlements de forcenés et nous accueillirent, malgré nos gestes pacifiques, avec une grêle de pierres. Un d'eux surtout, probablement un chef, se tenait droit devant moi et dansait en brandisant une lance de la main gauche et en faisant tourner de la droite une fronde garnie d'une grosse pierre. Je le mis en joue pour l'intimider, mais loin d'arrêter ses démonstrations

menaçantes, mon sauvage adversaire lança sa pierre, qui vint siffler à mes oreilles et cogna rudement un cocotier à mes côtés; j'ajustai alors mon homme et je fis feu. Je le vis chanceler, et aussitôt la troupe ennemie disparut.

En revenant au canot je vis accourir quelques naturels le long de la plage, une sagaie à la main. Ignorant leurs intentions, je mis en joue le premier qui se présenta, et aussitôt le pauvre diable jeta son arme et tomba la face sur le sable. Je lui fis signe d'approcher, il rampa jusqu'à moi, et d'après ses gestes je crus comprendre qu'il était l'ennemi de ceux qui nous avaient attaqués. Je le laissai sur le rivage protestant de son innocence, mais le soleil ayant totalement disparu, je rentrai à bord, assez inquiet sur le compte de plusieurs de nos officiers qui étaient partis dès le matin pour parcourir l'île; mais en arrivant sur le pont j'appris avec plaisir qu'ils étaient tous rentrés sans accident.

(*M. Demas.*)

Note 13, page 168.

L'île Tsis, près de laquelle nous étions mouillés, est une petite île volcanique peu élevée, dont le sol est presque entièrement couvert de cocotiers, d'arbres à pain, de pandanus, de baringtonia et d'une grande variété de plantes qui constituent une belle végétation. Elle est entourée d'un récif de corail qui en rend l'abordage difficile pour les canots, partout ailleurs qu'à la pointe nord qui est basse et semée de débris de corail et de coquilles. Cette île est très-habitée, les maisons principales occupent le sommet et le bord de la mer dans la partie du N. E. Un chemin la traverse dans toute sa longueur ; partout ailleurs les broussailles rendent la circulation très-difficile. Les naturels qui sans doute avaient caché leurs femmes dans les habitations qui occupent la partie la plus Est de l'île et la plus éloignée de nous , témoignèrent dès le premier jour un vif déplaisir en nous voyant étendre nos promenades dans cette direction et cherchèrent à

nous en détourner en nous répétant à tue-tête le mot *farak*, qui semble être chez eux l'équivalent de *tabou*. Ne voulant pas les contrarier, je me contentai de visiter les cases qui se trouvaient à la pointe N. E. Là je fus accueilli avec la plus grande bienveillance par une douzaine d'indigènes, qui étaient réunis sous un grand hangar à pirogues, à côté duquel se trouvaient cinq ou six petites habitations bien inférieures à celles de Vavao et de Samoa. L'architecture de celles-ci était de la dernière simplicité. La toiture en feuilles de vaquois, très-basse, reposait sur des pieux plantés en terre, de la hauteur de cinq pieds environ. L'intérieur était divisé en plusieurs compartiments par des nattes, et chacun d'eux contenait un lit élevé d'environ deux pieds au-dessus du sol, reposant sur des estrades et surmonté d'une natte fine suspendue par une ceinture en forme de ciel de lit. Cette espèce de tenture est sans doute destinée à les préserver de l'eau pendant le temps du sommeil. L'extérieur de cette couche était fermé par des nattes grossières et des panneaux mobiles faits avec des branches de cocotier dont les feuilles étaient entrelacées. Tout cela était on ne peut plus malpropre et ne ressemblait en rien au tableau brillant tracé par Morrel. A en juger par la différence des soins apportés à la construction des hangars à pirogues et à l'entretien de la toiture, ces édifices étaient pour les naturels des objets du plus grand prix et qu'ils tenaient le plus à conserver.

A peine me trouvai-je au milieu du groupe dont j'ai parlé plus haut, que tous firent cercle autour de moi et manifestèrent le plus grand étonnement de voir une différence entre la couleur de mes bras et celle de ma figure et de mes mains hâlées par le soleil; je devins pour eux l'objet d'une curiosité souvent fort importune. Un Européen couvert d'habits, à peau blanche, était presque un phénomène aux yeux de ces hommes nus, de couleur cuivrée et habitués à se teindre la peau. Je crus un instant

que je serais obligé de me déshabiller, pour les convaincre qu'il n'entrait aucun artifice dans les différentes nuances qu'ils remarquaient dans les portions apparentes de ma personne ; l'un d'eux insista vivement auprès de moi pour leur donner ce spectacle, qui m'eût fait jouer un rôle fort ridicule, et fut jusqu'à m'offrir une fronde comme récompense ; un autre sauvage poussa la curiosité jusqu'à me flairer la peau ; j'eus bien de la peine à me débarrasser d'eux ; mais quand ils virent cependant, que leurs investigations me déplaisaient, ils me laissèrent tranquille, et firent apporter des cocos pour me prouver, sans doute, qu'ils n'avaient jamais eu l'intention de me faire du mal.

Pendant la journée, un vieillard, qui montait une des pirogues qui entouraient la *Zélée*, nous donna le spectacle curieux de la manière employée par eux pour conjurer les tempêtes, et que quelques voyageurs ont déjà mentionnée. Depuis près d'une demi-heure nous le voyions placé sur l'avant de sa pirogue dans l'attitude d'un homme qui prie, étendant ses bras en avant et les rapprochant avec force en faisant claquer ses mains. Sa tête légèrement penchée en arrière suivait le mouvement des bras et chacune de ses inflexions marquait la mesure d'accord avec les mains ; son regard était fixe et sa bouche articulait à voix basse des sons qui ne parvenaient pas jusqu'à nous, lorsque tout à coup, dans le moment le plus fort d'un grain, il se leva, ôta son *puncho* et se mit à danser et à trépigner, accompagnant ses gestes et ses poses indécentes de véritables hurlements, qui durèrent quelques minutes et excitèrent un rire universel ; car les naturels qui l'entouraient, après avoir montré la plus grande indifférence et leur peu de foi dans ces exorcismes, se mirent à rire à l'unisson. Le vieillard n'en parut nullement troublé, il conserva toute sa gravité et recommença de plus belle à battre des mains et à étendre les bras comme avant, mais en ralentissant les mouvements à mesure que le vent diminuait ; il reprit, après

que le grain eut passé, le cours de son trafic, bien convaincu sans doute que c'était lui qui venait de le faire cesser, mais seul à partager cette opinion de son pouvoir, si on en juge par l'indifférence de ses concitoyens.

(*M. Dubouzet*).

Note 14, page 203.

Fatigué de ne voir que des peaux squammeuses, n'ayant plus rien à visiter à Umata, je pris le parti de me rendre dans la capitale de l'île. Ainsi chacun pendant cette relâche, toute de repos et de bonne chère, allait où l'appelaient ses penchants, et plusieurs autres de ces messieurs étaient partis pour une chasse aux cerfs. Il s'agissait cependant de savoir comment nous nous transporterions à Agagna; j'avais pensé d'abord, sur la foi des récits des voyageurs qui nous avaient précédés, que nous pourrions nous faire mollement transporter en palanquins, mais ce moyen commode de locomotion n'était plus pratiqué. Mon embarras était extrême; faire cette course à pied eût été absurde, car il y avait loin et les chemins, nous assurait-on, n'étaient pas fameux. Heureusement l'alcade vint à mon aide en m'offrant sa mule; j'acceptai aussitôt, et le jour étant venu, je partis en compagnie d'un de mes camarades, moi monté sur ma mule, et lui sur un superbe bœuf, dirigé par un bout de corde attaché à un morceau de bois qui lui traversait les narines; nous avions pour guide un pauvre hère, bon garçon, mais peu intelligent.

Enfin nous voilà partis. La route à la sortie du village traverse une grande plaine plantée de riz et de légumes de différentes sortes. Après l'avoir traversée nous arrivâmes au pied d'un morne élevé que je croyais contourner à sa base, mais il n'en fut pas ainsi. Arrêtés devant le ravin nous pûmes apercevoir le sentier serpentant sur les flancs raides et escarpés du ro-

cher. Force nous fut donc de descendre de nos montures et de commencer l'escalade. Rien dans cet entonnoir ne nous abritait des rayons d'un soleil brûlant ; pas un souffle de vent n'arrivait jusqu'à nous, et ce fut avec une rare satisfaction que nous nous vîmes à la fin de ce sentier raboteux. Mais chaque peine mérite une récompense, et la nature se chargea de nous donner une ample compensation. Jamais, en effet, spectacle plus ravissant n'avait frappé nos regards. A notre gauche se trouvait le gouffre d'où nous sortions, d'une aridité désolante dans la partie que nous avions traversée, mais s'agrandissant à sa base et se terminant en un vallon où se croisaient des milliers d'arbres de toute espèce dominés par la tête élégante du cocotier. Devant nous, à nos pieds, la mer et son vaste horizon, la plage à peine visible, les caps, les îles, les promontoires qui la découpent ; plus au large la ceinture argentée des brisants qui défendent l'approche des côtes, à notre droite de profonds ravins, de frais vallons où l'on apercevait quelques portions de la route que nous avions à parcourir. Derrière nous enfin, se trouvait une plaine vaste couverte de gras pâturages, quelques marais, remplis de roseaux, demeures favorites des cerfs ; cette plaine est adossée à quelques mornes plus élevés qui, de chaînes en chaînes, de sommets en sommets, se joignaient aux montagnes de l'intérieur, dont quelques-unes se perdaient dans l'azur des cieux.

Nous nous étions arrêtés pour contempler ce magique tableau, quand notre bœuf, fort peu amateur des belles scènes de la nature, rompit son lien et partit au galop à travers le ravin que nous avions franchi si péniblement. Nous le croyions perdu, lorsque notre guide se mit à courir après lui, et après une petite demi-heure nous le vîmes arriver ramenant le bœuf fugitif. Nous continuâmes alors notre route qui, après avoir traversé encore quelques ravins et quelques mornes assez escarpés, aboutissait à la mer dont elle n'était séparée que par une haie d'arbres qui l'abritaient

du soleil et la rendaient d'une fraîcheur délicieuse. Il était alors près de midi, la faim commençait à nous faire sentir ses atteintes, et cependant nous étions fort éloignés du but. Nous arrivâmes sur ces entrefaites dans un assez grand village (Agra) bâti régulièrement le long de la mer, et remarquable par une grande propreté. La route qui en formait la rue principale était balayée avec grand soin, et très-bien entretenue. Des jardins de fruits et de légumes l'entouraient de toutes parts. La beauté du site, la fatigue et la faim que nous éprouvions nous engagèrent à faire une halte, et nous allions entrer dans une habitation pour y demander l'hospitalité, quand nous apprîmes que plusieurs de nos camarades, partis quelques heures avant nous, étaient chez le curé du lieu, chez lequel on nous conduisit aussitôt. Une table chargée de mets savoureux de différentes espèces, autour de laquelle étaient rangés une demi-douzaine de nos camarades, fut ce que j'aperçus tout d'abord. Sur l'offre du curé nous en fîmes autant, et nous prîmes aussitôt une bonne part du festin, tout émerveillés de notre bonne fortune, et tout étonnés de trouver en un lieu si écarté une si bonne chère.

Note hôte était un jeune moine âgé de vingt-cinq ans environ, à la figure fraîche, aux yeux noirs et expressifs. Il avait un goût très-prononcé pour la danse et la musique, goûts bien pardonnables chez un homme très-jeune destiné à vivre au milieu d'honnêtes et bons insulaires, mais peu amusants et doués d'une intelligence bornée; il avait pourtant réussi à faire quelques musiciens et leur fit exécuter plusieurs morceaux devant nous; puis aux sons peu harmonieux d'un faible piano, il fallut bon gré, mal gré, et nonobstant la fatigue que nous éprouvions, que plusieurs des nôtres valsassent avec lui. Vainement ils se plaignaient que la valse leur faisait tourner la tête; cette journée faisait époque chez lui, il était si content de nous avoir qu'il ne voulait plus nous lâcher; il nous promettait bonne chère, mu-

sique, fêtes de toute espèce, il mettait tout le village à notre disposition. Enfin il n'est rien qu'il ne fît pour nous empêcher de le quitter. Son pouvoir me parut plein et entier sur la peuplade. Je lui parlai de la propreté que j'avais remarquée dans les rues du village; et à ses réponses je reconnus qu'il en était tout à la fois le directeur spirituel et temporel. De plus, par les marchés que nous conclûmes avec lui, je vis aussi qu'il devait en être le plus riche propriétaire. Il nous proposa de nous fournir de tout ce qui nous était nécessaire pour une longue navigation. En somme, sa position ne nous parut pas aussi à plaindre que nous l'avions cru d'abord. Voué à l'état monastique, état qui en Europe est considéré comme tout d'abnégation, rien ne pouvait mieux lui convenir qu'un pays où par suite des traditions et de l'état stagnant de l'intelligence des habitants, un prêtre pouvait encore exercer les deux fonctions civile et religieuse, et pas assez éloigné de tout établissement pour ne pouvoir se procurer tout le confortable nécessaire, car Manille en est très-rapproché.

Nous dûmes cependant dire adieu à ce curé hospitalier; nous lui fîmes promettre de venir nous voir à Umata, et nous le quittâmes tout chagrin de notre départ. En sortant du village, la route nous conduisit sur un morne pierreux et escarpé, du sommet duquel nous apercevions de magnifiques plaines, vastes rizières, tombeaux de beaucoup d'indigènes. Sur le sommet du plateau nous rencontrâmes les trois principaux personnages de la colonie après le gouverneur; c'étaient le *padre Bernardo*, chef de la religion dans les Mariannes, vrai type de moine, long, sec et nerveux; *Don Torrès*, chef de la première famille du pays, renommé par son caractère affable et hospitalier, mentionné par les navigateurs qui nous avaient précédés; enfin, l'officier comptable de la colonie. Ces trois messieurs se rendaient de la part du gouverneur auprès du commandant d'Urville. Ils parurent très-fâchés de ne pouvoir se trouver à Agagna lors de notre arrivée.

Tous nous offrirent l'hospitalité, et ce n'était pas une offre vaine, car dans ce bon pays des Mariannes il y a si peu de voyageurs, que l'usage des hôtelleries y est inconnu. Dès qu'il y arrive un étranger, c'est, parmi les personnes riches, à qui l'aura; on se le dispute, et pendant tout son séjour il est fêté, soigné comme dans sa propre famille. Ces messieurs ne voulant point, malgré leur absence, nous laisser sans asile, chargèrent un de leurs domestiques de nous conduire chez la femme du comptable, seule espagnole de l'île, qui devait nous faire les honneurs de sa maison jusqu'à l'arrivée de son mari. En quittant ces messieurs, et d'après ce qu'ils nous avaient dit de la longueur du chemin qui nous restait à parcourir, nous dûmes doubler le pas. La route, après avoir traversé une grande rizière, devenait une belle chaussée sur un marais vaste planté de palétuviers; élevée de quelques pieds au-dessus du sol, elle permettait aux marées d'y suivre leurs mouvements réguliers, et en empêchant ainsi la stagnation de l'eau, enlevait aussi une grande cause d'insalubrité. Cependant nous avancions rapidement sur une route devenue belle comme l'allée d'un parc, et ce ne fut néanmoins qu'à la nuit que nous aperçûmes les premières maisons de la capitale des Mariannes.

La nuit était faite quand nous entrâmes dans la ville; nous tînmes conseil, et nous ne trouvâmes rien de mieux que de nous rendre à la maison de *dona Félix*. Il nous avait fallu les offres pressantes de don Félix et celles de ses deux compagnons de route, il nous fallait connaître aussi les récits des voyageurs pour nous pousser à une démarche aussi extraordinaire; car nous étions cinq, tous cinq jeunes et d'un bon appétit. Il était huit heures : peut-être cette bonne dame était-elle couchée, et alors, quel embarras! nous nous y rendîmes pourtant. Guidés par notre homme, nous arrivâmes bientôt devant la porte d'une grande maison à un seul étage orné d'un balcon en

bois : nous montâmes un vaste escalier et nous nous trouvâmes au milieu de plusieurs enfants en bas âge sautant sur le palier; le domestique qui nous avait accompagnés alla prévenir la maîtresse du logis, qui vint aussitôt nous recevoir. Elle nous introduisit dans un grand salon garni de canapés et de fauteuils en rotin, et là, avec la plus douce aménité, avec une voix qui partait du cœur, elle nous fit ses offres de services, mettant toute la maison à notre disposition, et nous remerciant d'avoir bien voulu accepter l'invitation de son mari. Touchés d'une pareille réception, nous ne pûmes qu'accepter, et voilà peu après la maison en l'air. Des ordres furent donnés pour nous préparer un repas magnifique; cette bonne dame se donnait un mouvement d'enfer ; elle avait ordonné de nous apporter du chocolat pour nous réconforter préalablement, quand un envoyé du gouverneur arriva, et nous pria de la part de son excellence de nous rendre chez lui. Notre pauvre hôtesse fut toute décontenancée en apprenant cette invitation ; elle nous demanda si nous rentrerions chez elle après notre visite, et paraissait toute consternée ; elle prévoyait probablement que le gouverneur nous retiendrait; et nous réitéra à plusieurs reprises ses offres de services. Nous suivîmes donc notre nouveau guide jusqu'au palais du gouvernement : sur la porte de la grande salle nous trouvâmes le gouverneur lui-même, qui nous reçut avec la plus grande aménité et qui nous témoigna vivement sa joie de recevoir des officiers français.

Don José Casilla était âgé de 40 ans environ ; il avait commencé sa carrière à l'époque où la fortune militaire de la France était sur son déclin : entré en France avec l'invasion, il s'était pris d'amour pour ce pays dont il avait appris la langue, qu'il parlait couramment ; en 1822, il fut envoyé aux Philippines, où il parvint au grade de lieutenant-colonel ; ce fut dans ce dernier grade qu'il fut envoyé en 1836 gouverner les Mariannes, place peu fatigante qu'il avait demandée pour réparer sa santé,

altérée par un long séjour aux Philippines. Aimant la France et les Français, il fut très-heureux de recevoir chez lui des officiers de cette nation. Il n'est rien qu'il ne fît pour nous rendre le séjour de sa capitale agréable. Il voulut nous retenir chez lui malgré nos engagements avec *dona Félix;* il envoya un officier la prévenir qu'il nous gardait au palais. Combien cette bonne dame dut être désappointée! nous ne pûmes profiter de sa bonne volonté à notre égard, mais nous n'en conservâmes pas moins une grande reconnaissance pour elle, qui la première nous avait si bien accueillis et donné une idée si favorable de l'hospitalité des Mariannes. Du reste, aussi hospitalier et aussi généreux, le gouverneur nous traita avec magnificence : après un splendide repas, il nous fit conduire dans nos chambres à coucher, où nous pûmes enfin nous livrer à un repos devenu nécessaire après une journée si bien employée.

Le lendemain au jour nous étions debout; nous n'avions que cette seule journée pour visiter la ville et nous voulions l'employer tout entière. Des fenêtres du palais nous pûmes la voir se réveiller; mais quel réveil! pas le moindre bruit, pas un marteau ne retentit à nos oreilles, pas un chariot : rien; aussi silencieuse que pendant la nuit. Combien une ville morte donne de la tristesse! Pauvre Agagna! privée de commerce et d'activité, que deviendras-tu? Finiras-tu comme les îles presque toutes dénuées d'habitants qui t'environnent? Seule tu comptes encore parmi les villes, mais ton repos te tuera, tu te dessécheras, tu mourras d'inanition après avoir longtemps végété; cela est triste. Cette ville est située dans une jolie plaine, adossée d'un côté à un morne peu élevé, couronné par une forêt de cocotiers; toutes les maisons de ce côté se perdent sous un dôme de verdure d'un brillant effet. Elle est bornée dans le sud par un joli ruisseau que l'on traverse sur de fragiles ponts, formés parfois par le tronc d'un seul arbre; devant ce ruisseau est une plage de sable,

et enfin la mer. La ville a beaucoup plus de longueur que de largeur, ses rues sont larges, droites, formées de terre battue; ses maisons, toutes élevées sur des poteaux à plusieurs pieds au-dessus du sol, sont construites en planches ou en bambous, mais l'extérieur est revêtu d'une couche de terre délayée, blanchie à la chaux, qui leur donne une apparence de propreté qui est loin pourtant de répondre à celle de l'intérieur. Ces maisons, en effet, presque toutes petites, n'ont presque toutes qu'un rez-de-chaussée coupé en deux par une simple cloison en bois : la plus petite des deux salles sert de chambre à coucher à toute la famille, l'autre sert de salle à manger, de salle de réunion, de lieu de repos et de cuisine; tout autour sont placées des banquettes et quelques siéges suspendus au plancher par deux cordes. Un grand coffre ou une commode est le meuble principal de l'appartement. C'est sur ce meuble qu'est élevé l'autel où, environnés de cierges et vêtus de soie ou de gaze, se trouvent le saint ou les saints patrons de la maison. Un doux farniente occupe presque tous les loisirs des Mariannais. Dans leurs maisons, où on peut toujours entrer, on les trouve couchés nonchalamment. Hospitaliers comme les personnes riches, dès que vous vous présentez, ils vous offrent des boissons rafraîchissantes ou des cocos, ils ne demandent rien, mais à l'aspect de leur intérieur on sent leur misère et on ne peut s'empêcher de vouloir payer ce qu'ils ont offert de très-bon cœur; ils acceptent, car réellement ils sont bien pauvres. Nous fîmes ainsi plusieurs visites dans la matinée, et partout nous trouvâmes les mêmes sentiments d'obligeance qui caractérisent si bien ce bon peuple. Nous eûmes le plaisir de constater que l'affreuse maladie qui défigurait les habitants d'Umata, ne régnait point dans la capitale. Nous étions toujours environnés par une foule nombreuse au milieu de laquelle se montraient un essaim de jeunes filles curieuses et vraiment très-jolies, aux formes arrondies et superbes, à peine cachées

par leurs blancs corsets, qui, avec une simple jupe rayée, formaient tout leur costume; leurs cheveux noirs nattés et luisants, leurs yeux expressifs, le sentiment de curiosité et de coquetterie qui les animait les rendaient vraiment charmantes.

Si nous admirions, nous étions admirés aussi : il va si peu de navires à Gouham, et surtout des navires de guerre, que des uniformes étrangers sont pour ces peuples chose très-curieuse. Ces pauvres habitants ne font quelque commerce que lorsqu'un baleinier relâche sur leur rade. En échange de leur eau-de-vie de cocos, de leurs poules, et de leurs cochons, ils se procurent des étoffes ou quelques piastres pour en acheter dans les magasins du gouvernement. Leur industrie est nulle, et qu'en feraient-ils? Après l'eau-de-vie et le farniente, leur seule passion est celle des combats de coqs; chaque Mariannais possède le sien, et quand il a quelque argent, il va l'exposer aux chances d'un combat; pour cette seule espèce de plaisir, il sort de son apathie ordinaire. Tout en roulant dans sa bouche un cigarre, il suit avec anxiété son animal, l'excitant quand il ne va pas, et l'applaudissant quand il est vainqueur; puis il se retire gravement et va panser les blessures de sa bête chérie pour la mettre à même de recommencer. Telle est la vie des Mariannais. Les femmes sont plus actives, étant chargées de tous les soins du ménage.

Agagna possède quelques édifices que nous allâmes visiter. Nous vîmes le collége, qui a pu avoir primitivement cette destination, mais qui aujourd'hui presque en ruines, ne possède plus d'écoliers; nous n'y trouvâmes plus qu'une vieille table vermoulue et un fauteuil antique, siége des professeurs. Mais si les enfants n'y sont plus, si leurs cris n'ébranlent plus les voûtes de l'ancien édifice, ils y sont remplacés par une immense quantité de coqs de combat; partout, dans les galeries, dans les salles, on en rencontre; il y en a une véritable armée, tous beaux, superbes, bien nourris, à l'air fier et provocateur. Nous

quittâmes cet établissement et nous entrâmes dans l'église, vaste édifice d'une grande hauteur, mais pauvre et mal décoré. On n'y voyait rien de remarquable, et il ne nous restait plus qu'à visiter le palais du gouverneur, que nous habitions. Ce palais, lézardé en plusieurs endroits, portait l'empreinte de l'ancienneté de son origine. Il n'a qu'un seul étage d'une grande longueur, et il est environné par un parapet où se montrent quelques embrasures garnies de canons. En dehors de la grille d'entrée est une vaste place percée par deux routes perpendiculaires, place capable de contenir toute la population de l'île, estimée à 5,000 âmes.

Nous ne vîmes pour défendre la côte d'Agagna qu'un vieux fort dont les embrasures sont fermées, que nous rencontrâmes par hasard; il est situé près de la mer et il est entouré d'une magnifique végétation qui le cache aux regards. Telle est cette ville, retraite délicieuse pour qui est revenu des illusions de ce monde, pour qui veut fuir le bruit et la dissipation, mais ville pleine d'ennui et de tristesse pour qui est habitué au tumulte de nos cités d'Europe; ville indigente, contenant une population pauvre, douce, tranquille et hospitalière. Le passage de nos corvettes aura fait époque parmi ces honnêtes insulaires, ils en parleront longtemps et ce souvenir se présentera vivace et comme d'hier aux navigateurs que leurs courses à travers le globe y amèneront. Le gouverneur, pour fêter notre présence chez lui, avait invité les principaux habitants de la ville; parmi ceux-ci se trouvait l'alcade de Tinian, île bien déchue, car sa population compte à peine 40 personnes, ce qui faisait dire à ce bon alcade que toute la population de l'île tenait dans son salon. Enfin pendant notre séjour à Agagna, le gouverneur fut toujours pour nous d'une complaisance et d'une bonté à toute épreuve; malade, et suivant un régime sévère, il dérangea complétement pour nous ses habitudes, cherchant toujours à nous être agréable : notre reconnaissance, nos vœux l'accompagneront toujours. Nous causâmes plusieurs fois

de l'état du pays, des efforts que l'on faisait pour le mettre en état prospère. Malheureusement il était soumis à deux influences, toujours en opposition. Comment faire le bien? mais ce n'est point ici le lieu de soulever cette question ; nous, voyageurs, tous nous avaient bien reçus, grâces leur en soient rendues. Puissent les autorités se mettre d'accord pour donner le plus de bonheur possible à une population si douce, si patiente, si digne d'un sort heureux !

Le Mariannais est éminemment religieux ; il est ce que l'ont fait les prêtres, qui dans ces îles ont toujours eu la haute main. Les moines y exercent une immense influence, et ils y sont considérés peut-être plus que les gouverneurs militaires. Ils y jouissent non-seulement d'une grande considération, mais ils possèdent et sont peut-être les plus riches habitants d'Agagna. Au milieu de toutes ces maisons en bois s'élevaient quelques belles maisons en pierres appartenant aux prêtres. La vie qu'ils mènent est très-confortable; ils ne se refusent rien : puissent-ils employer leur influence et leurs biens au bien-être de leurs ouailles !

Le lendemain nous dûmes faire nos adieux à nos amis d'Agagna ; nous partîmes de grand matin accompagnés par le gouverneur, qui voulut nous faire les honneurs de chez lui jusqu'au bout. Nous traversâmes de nouveau ce magnifique pays dont nous admirâmes encore la fertilité ; nous revîmes Agra, séjour d'un prêtre joyeux, et nous arrivâmes à deux heures à Umata, d'où nous rejoignîmes bientôt nos demeures flottantes. Avant d'embarquer j'allai rendre ma mule au vieil alcade et lui demandai combien je lui devais... Donnez-moi la main, me dit ce brave homme, c'est tout ce que je demande. Je la lui donnai de bon cœur, j'étais touché du caractère de ces bonnes gens.

(*M. Duroch.*)

Note 15, page 203.

Jadis le gouverneur des Mariannes n'était pas payé par la métropole, mais il avait le monopole du commerce, qui lui assurait de grands profits en pressurant les habitants. Aujourd'hui une constitution fondée sur de plus sages principes a remplacé ce régime arbitraire. Tous les chefs sont payés par la métropole et il ne leur est plus permis de faire le commerce ou de s'enrichir aux dépens des indigènes; les prêtres mêmes qui ont conservé le droit de faire le commerce, ne peuvent faire travailler les habitants qu'en leur payant un salaire fixé par les règlements. Enfin une certaine quantité de terres ont été allouées à chaque famille suivant ses besoins, mais ces terres sont retirées à ceux qui n'en tirent pas le parti convenable. Le sol de l'île est fertile, mais l'indolence de la population est si grande qu'elle ne cultive que les portions strictement nécessaires à sa nourriture ou pour faire un petit nombre d'échanges avec les navires qui viennent la visiter. Si les habitants voulaient s'adonner à l'agriculture, ils en retireraient des résultats magnifiques. En un mot, on peut vivre très-bien à Gouaham; le riz, l'arrow-root, l'igname, le maïs y viennent à profusion. Les Mariannais pilent le riz et le maïs dans des bassins en pierre et en bois, ainsi qu'un fruit particulier dont le nom m'échappe, et de toutes ces fécules ils composent une pâte qu'ils cuisent sous la cendre et qui leur sert de pain. On retire aussi du riz, des cocos ou du suc d'un palmier, une eau-de-vie pure, limpide et d'un goût agréable. L'île possède plusieurs distilleries de ce genre.

Les forêts sont peuplées de cerfs introduits par les Espagnols dans l'origine de la colonie; ces animaux ont tellement multiplié qu'on en tue annuellement de mille à douze cents; leur chair est à la portée de presque toutes les classes de la population. Les bêtes à cornes y sont communes, quelques troupeaux vi-

vent pour ainsi dire à l'état sauvage. Un jeune taureau de 100 kilos, coûte de 15 à 18 piastres d'Espagne. Les cochons et les poules sont aussi communs; un cochon vendu 3 gourdes faisait un repas de notre équipage, et la douzaine de poules ne coûtait que 3 gourdes.

Les habitants de Gouaham ont appris des Manillais ou peut-être même des Espagnols à faire combattre les coqs; leur passion pour ce divertissement est portée à l'excès; presque tous les indigènes élèvent avec soin plusieurs coqs de combat; on les arme de *lames d'acier* bien tranchantes, et une minute suffit souvent pour terminer le combat. La victime devient la possession du vainqueur.

(*M. Gourdin.*)

Note 16, page 257.

La partie orientale, ainsi que l'extrémité nord de l'île Gouap sont assez escarpées : mais du côté de l'ouest les pentes du terrain sont plus douces et se terminent à la mer par une belle plage. Ici, comme dans la plupart des îles de l'Océanie, la côte est bordée d'une lizière de cocotiers et d'autres arbres à fruits, au milieu desquels sont éparpillées les habitations des naturels; mais ce que nous n'avions encore vu nulle part, dans les pays sauvages, ce sont de vastes champs de culture parfaitement entretenus, avec leurs sillons très-réguliers, leurs palissades en plantations d'arbres qui établissent les séparations. Nous avons même cru reconnaître quelques plantations en échalas. Sous cet heureux climat, l'homme n'a eu qu'à choisir parmi les trésors d'une nature trop prodigue. L'agriculteur ne doit avoir ici d'autres soins que de purger le sol des plantes inutiles, et de régler les cours d'eau. Il n'a pas à craindre qu'un hiver rigoureux ou une extrême sécheresse lui enlèvent le prix de ses fatigues.

Ces beaux tapis d'un vert tendre encadrés par les sombres forêts qui couronnent les hauteurs, ce contraste de l'industrie de

l'homme avec la nature sauvage; enchantaient nos regards, tandis que nous défilions le long de la côte de l'île Gouap. Ce pays doit être très-peuplé à en juger par l'étendue des cultures et le nombre des habitations qu'on aperçoit sur le rivage. Les cases proprement construites sont entourées de palissades légères ou d'un petit mur en pierres sèches; quelques-unes plus considérables s'élèvent sur une sorte de plate-forme en pierres. Le toit incliné du côté de l'ouest a la forme d'un trapèze, et le mur qui fait face à la mer est percé de trois ou quatre petites fenêtres, qu'on ne voit pas souvent dans les cases des sauvages......

A 5 heures du soir les deux corvettes mirent en panne pour donner aux naturels le temps de nous visiter. Leurs pirogues nous atteignirent bientôt. Elles évoluèrent longtemps autour de nous, mais aucune d'elles ne parut disposée à accoster. L'une d'elles s'approcha cependant, assez pour qu'il fût possible de se faire entendre de ceux qui la montaient. On demanda à un vieillard à longue barbe grise si le nom de son île était *Yap* ou *Gouap* il répondit *Gouap*, *Carolinas*,... et finit par demander du *brandy* ou eau-de-vie. Les naturels de Gouap, nous ont paru appartenir à la même famille que ceux du groupe Hogoleu*. Ils ont cependant les cheveux longs et crépus. Ils portent à la ceinture un petit maro, et quelques-uns sont même complétement nus; leurs bras sont ornés de gros bracelets en coquillages; plusieurs sont tatoués, leur bouche est le plus souvent gâtée par l'usage du bétel.

Leurs pirogues, construites dans le genre de celles d'Hogoleu, sont en général mieux faites, plus légères, plus élancées, leurs extrémités sont plus relevées et plus gracieuses. L'extérieur est peint à l'ocre rouge, la voile et le balancier ne diffèrent en rien de ceux des pirogues d'Hogoleu; le côté opposé au balancier a aussi une plate-forme destinée à recevoir le chargement de l'embarcation......

* Ou Rouk.

Les naturels des îles *Pelew* nous ont paru moins beaux que les Carolins. Les cinq ou six naturels que nous avons pu examiner de près, peuvent même passer pour laids et chétifs; leurs yeux peu ouverts sont légèrement obliques, leur bouche est horriblement défigurée par l'usage du bétel; leurs cheveux sont longs et flottants, leurs pieds et leurs mains sont tellement noircis par le tatouage, qu'on serait d'abord tenté de croire que ces extrémités du corps sont couvertes de gants et de brodequins. Quelques festons de tatouage remontent le long des bras et des cuisses. Ces insulaires sont nus ou voilés d'un simple maro. Ils portent aux poignets de gros anneaux en coquillage, et leurs oreilles sont ornées de morceaux d'écaille de tortue : ils font usage de l'arc et de la flèche. Leurs poteries sont en bois verni de couleur rouge, analogues aux vases d'Hogoleu; leurs peignes sont en bois jaune d'un assez joli travail, mais ce qui m'a paru le plus remarquable parmi leurs ustensiles, si toutefois c'est bien le résultat de leur industrie, c'est une cuiller en écaille, de forme assez régulière, que les sauvages sont parvenus à rendre malléable. Quoique l'écaille de tortue soit très-répandue dans l'Océanie, nous n'avions pas encore rencontré de peuplade sauvage qui se fût appliquée à lui donner une forme autrement que par des découpures.

Les pirogues des Pelew sont proprement tenues; elles sont légères, étroites et d'une jolie construction; leurs extrémités moins relevées que celles de Gouap, rappellent la coupe des pirogues de Nougouor; elles n'ont point de plate-forme opposée au balancier; les fargues qui soutiennent la plate-forme au centre de l'embarcation sont chargées de peintures en incrustations en coquillages. Sous le rapport de la voilure et de la coque, ces *Praos* nous semblent bien entendus pour la marche et pour s'élever à la lame; mais malgré ces qualités il n'est guère permis de leur attribuer une vitesse de plus de sept nœuds dans les cir-

constances les plus favorables. Après avoir échangé quelques volailles et divers objets de leur industrie, les naturels nous quittèrent pour retourner sur l'île Pililio d'où ils étaient partis.

(M. Roquemaurel.)

Note 17, page 257.

Un grand nombre de pirogues se détachent des plages, incultes en apparence, des îles Pelew, pour atteindre nos navires. Elles nous amènent des hommes de petite taille et de peau plus sombre que celle des habitants de Gouap, de Rouk et de Nougouor; les traits de leur physionomie sont surtout beaucoup plus laids; plusieurs de ces sauvages montent à bord et nous offrent des coquilles, de l'écaille de tortue et divers objets de leur industrie; ils demandent en échange des étoffes et du fer, et nous montrent même, diverses pièces de monnaie de cuivre, au coin espagnol, pour payer les objets qu'ils convoitent. Ces offres prouvent non moins que les mots espagnols et anglais qu'ils prononcent, qu'ils ont des communications fréquentes avec les navires européens.

Nous allions continuer notre route et nous débarrasser de tous ces naturels aux traits repoussants, lorsque deux hommes de petite taille, joignent leurs bras grêles et supplient le commandant de les emmener avec lui et de les arracher à la vie misérable qu'ils mènent dans ces îles; fort heureusement le commandant connaît la langue malaise dont ils se servent et comprend le récit qu'ils lui font.

Ces deux hommes proviennent de l'équipage d'un bateau jeté par le mauvais temps sur les îles Pelew; ils étaient au nombre de sept lorsque leur naufrage les abandonna aux mains des indigènes, qui en tuèrent deux sur-le-champ, dépouillèrent tous les autres et les emmenèrent sur les différentes îles du groupe, donnant ainsi un démenti au portrait favorable du caractère de ces

sauvages, tracé par le capitaine Wilson de l'*Antilope*. Il y avait déjà quelques mois que ces Malais étaient réduits à un état d'esclavage très-pénible, sans aucune chance de pouvoir s'échapper, car on les surveillait strictement et on leur avait interdit de se rendre à bord des navires qui passent dans ces parages. Aujourd'hui, leur maître commun a été moins méfiant que d'habitude et leur a permis de l'accompagner dans sa visite à l'*Astrolabe*.

Le commandant, touché de leurs prières, consent à les arracher à leur malheureuse condition ; il donne l'ordre de les recevoir à bord, et aussitôt une scène fort divertissante a lieu. Dès que leur maître apprend cette désertion, il ouvre de grands yeux, et une large bouche rougie et déformée par l'usage du bétel commun à tous les indigènes ; d'abord il paraît stupéfait, puis il réclame ses deux esclaves, et leur enjoint de retourner dans sa pirogue ; les traits contractés par la colère, il appelle ses compagnons pour leur montrer les transfuges qui refusent de le suivre, il se plaint et les injurie tour à tour. Enfin le capitaine d'armes, chargé de faire évacuer la corvette, le pousse brusquement vers la coupée de l'échelle ; quelques vigoureux matelots activent son expulsion en le rejetant promptement et sans la moindre cérémonie dans sa pirogue. Sur-le-champ on fait servir, et nous laissons derrière nous la flottille de Pelew et le propriétaire inconsolable de nos passagers. Pendant que la corvette poursuit rapidement sa course vers Mindanao, ces deux pauvres hères, nous donnent tant bien que mal divers détails sur leur séjour dans ces îles ; ils ne connaissent que les noms de trois îles du groupe : *Angour*, *Koror* et *Pililio*. Ils n'ont même visité que cette dernière, sur laquelle ils habitaient ; ils nous disent le plus de mal possible des habitants et témoignent quelques craintes sur le sort de leurs compagnons d'infortune qu'ils n'ont pas vus depuis longtemps. Tout le groupe est d'ailleurs peu peuplé et très-misérable ; les habitants possèdent cependant beaucoup de volailles et de co-

chons ; ils ont même, assurent-ils, des bœufs ou des buffles, et le poisson est très-abondant dans les récifs.

L'idiome de l'île *Pililio* a beaucoup de mots semblables avec le malais, mais il constitue une langue différente. Nos Malais qui ont eu le temps de l'apprendre, nous indiquent plusieurs différences notables et nous aident à former un vocabulaire comparé.

(*M. Desgraz.*)

Note 18, page 257.

Le commandant d'Urville, voyant que les calmes et les courants s'étaient réunis pour arrêter ses desseins, se décide à abandonner la relâche de Mindanao et à faire route directement pour les Moluques ; mais il profite de la proximité de la côte pour y envoyer auparavant un canot avec M. Dumoulin et les naturalistes, pour y faire des observations d'intensité magnétique et d'inclinaison, et pour récolter quelques productions naturelles de cette belle côte. Nous débarquons dans une petite crique bien abritée et où il y a une belle grève sablonneuse ; devant nous se trouve le lit caillouteux et vaseux d'un torrent desséché ; l'aspect des grands bois vierges et silencieux qui ceignent le rivage est vraiment admirable. La majesté de cette végétation dépasse tout ce que nous avons vu jusqu'à ce jour ; des arbres portent leurs têtes touffues à une hauteur prodigieuse que nous estimons de cinquante à soixante-dix mètres à la vue, sur un tronc droit et de grosseur proportionnée ; malheureusement il est difficile de pénétrer dans l'intérieur de ces belles forêts, à cause des lianes qui, pour ainsi dire, lient entre eux tous les arbres de la lisière.

Les traces de pieds nus sont les seuls indices que nous ayons trouvés du passage des hommes sur ce point ; les empreintes d'une patte semblable à celle d'un chien les accompagnaient. Au bout de deux heures nous regagnons le bord, après avoir aperçu

un bateau malais, peut-être un pirate, paraissant porter un nombreux équipage, glisser silencieusement le long de la côte.

(*M. Marescot.*)

Note 19, page 257.

Quelques instants avant le coucher du soleil, l'île *Sanguir* fut aperçue dans le S. S. O. ; nous gouvernions alors au S. E. et cette route, d'après la carte d'Horsburgh, devait nous faire passer au large des îlots qui sont groupés dans le N. E. de la pointe nord de cette terre, ainsi que de ceux qui se trouvent au N. O. ; mais les courants continuant à porter avec force dans le sud, nous aperçûmes vers minuit, droit devant nous, l'îlot désigné sous le nom de *Louisa's shoal* et nous prîmes aussitôt les amures à tribord.

Au jour, nous laissâmes porter de nouveau sur *Sanguir*. Le temps était pluvieux, les terres couvertes, et la brise variait du N. N. E. au N. O. et à l'ouest ; prolongeant l'île dans l'est, nous étions à midi sur le point de doubler les rochers qui se trouvent sur sa pointe S. E., lorsque le vent tomba tout à coup et nous laissa exposés aux courants qui, très-forts sur ce point, portèrent rapidement les deux corvettes dans la direction de ces écueils ; malgré tous nos efforts pour nous en écarter, malgré la surveillance la plus active pour profiter du moindre souffle favorable, nous ne pûmes maîtriser la force qui nous entraînait et nous ne pûmes détourner la *Zélée* de cette route fatale ; à une heure elle ne se trouvait plus qu'à quelques toises de ces rochers sur lesquels la mer battait avec violence. Notre perte était imminente et paraissait inévitable ; encore deux ou trois minutes et notre pauvre navire allait se briser en pièces. Chacun de nous s'attendait à ressentir les premières secousses qui devaient être le signal de notre destruction, et en même temps tous les regards étaient fixés

sur la mer, qui, à une encâblure du point où nous étions, commençait à montrer les signes précurseurs d'une brise de N. E. Tous les vœux appelaient cette brise, qui seule pouvait nous donner encore quelques chances de salut; c'était presque compter sur un miracle; il eut lieu. Le vent nous atteignit à temps et, trouvant nos voiles orientées pour le recevoir, nous délivra à point nommé d'une des situations les plus critiques et les plus voisines du naufrage où puisse se trouver un bâtiment.

L'*Astrolabe* s'était trouvée tout aussi près de sa ruine que la *Zélée*; comme elle, elle fut sauvée par un de ces hasards heureux sur lequel nous étions loin de compter; quelques instants de plus et la mer engloutissait tous les riches matériaux de l'expédition, matériaux amassés au milieu de tant de peines, de fatigues et de périls.

(*M. Jacquinot.*)

Note 20, page 257.

Le 26 janvier au matin, par un temps très-chargé et avec beaucoup de pluie, nous aperçûmes d'assez bonne heure dans une éclaircie la côte nord de l'île Sanguir, et après nous en être approchés, nous suivîmes de près la côte N. E de cette île avec une belle brise de N. O. en passant au large des îles disséminées sur cette côte. Nous nous trouvions à midi, près des roches avancées qui se trouvent un peu au nord de la pointe sud de la dernière de ces îles, lorsque tout à coup nous fûmes pris par le calme et drossés sur elles avec une vitesse surprenante. La brise étant venue un instant du N. E., nous réussîmes non sans peine à nous en éloigner un peu, en nous couvrant de voiles, mais le calme survint de nouveau et le courant nous jeta alors sur elles avec une rapidité extrême; malgré tous nos efforts, entraînés par une mer creuse et un courant violent, nous vîmes le

naufrage s'approcher inévitablement, et crûmes que notre pauvre corvette, qui n'était plus qu'à quelques pieds de ces roches, allait se briser sur elles..... Mais, par un bonheur inespéré, au moment où nous allions toucher par l'arrière, nous démolir et couler presque à pic le long de cet écueil, aux acores duquel il y avait dix-huit brasses d'eau, il s'éleva subitement une belle brise de N. E. qui enfla toutes nos voiles heureusement disposées pour la recevoir. La corvette dont l'avant était en dedans de la roche extrême, prit de suite de l'aire en venant assez au vent pour la raser à l'honneur, et nous échappâmes ainsi par une faveur toute providentielle au plus grand de tous les dangers. L'*Astrolabe* qui était fort près de nous, courut les mêmes dangers; quelques minutes de calme de plus, eussent suffi pour consommer la perte de nos corvettes, et la nature des roches et du fond eût empêché probablement de rien sauver de l'expédition. C'est tout au plus si nous aurions pu nous sauver tous à la hâte dans les chaloupes et les canots sur la terre voisine.

(*M. Dubouzet.*)

Note 21, page 257.

Vers dix heures, la brise du nord nous manque et ne souffle plus que par bouffées en passant à l'ouest; nous nous trouvons à trois ou quatre milles de la côte de Sanguir, où nous entraînent les courants et une mer assez creuse. On vient alors au S. S. E. au S. E. et même à l'E. S. E. pour nous éloigner de la côte; mais peine inutile, le vent nous manque et les deux corvettes dérivent à vue d'œil. A onze heures trente minutes, devenues le jouet du courant et de la lame, elles étaient entraînées dans une sorte de baie formée par la grande et la petite île Sanguir; on croit voir au fond de cette baie une sorte de canal en partie obstrué par des rochers et quelques lignes de récifs. La mer, battue

par le courant, bouillonnait dans cette baie, ainsi qu'autour de la pointe sud de la petite île Sanguir. A une heure l'*Astrolabe* était décidément acculée au milieu d'un groupe de rochers détachés de cette dernière pointe. Notre seul espoir était que le courant nous ayant portés sur cette pointe, nous pourrions y mouiller, et nous maintenir à la faveur du ressac; mais il fallait pour cela ne pas talonner dans ce trajet sinueux. En attendant, la corvette ayant contourné un gros rocher de quarante à quarante-cinq pieds de hauteur sur une largeur à peu près égale, roulait et tanguait à ravir dans le ressac de ce redoutable voisin, dont cinq ou six toises nous séparaient à peine. La *Zélée*, compromise comme nous, était sur le point de périr sur le même rocher qu'elle n'avait pu contourner comme nous. Dans ce moment critique, les corvettes ne pouvaient se prêter aucun secours. Les ancres avaient été disposées pour le mouillage, mais à une trentaine de brasses du récif, la sonde avait donné vingt-huit et trente brasses.

A une heure la brise du N. E. que nous n'osions plus espérer s'élève à point pour nous tirer d'un danger imminent. Les deux corvettes sans perdre de temps se couvrent de voiles et courent la bordée du N. N. O.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 22, page 257.

En approchant de Ternate, favorisés par le plus beau temps du monde, grâce à la pureté du ciel, nous pûmes apercevoir très-distinctement le cratère du volcan dont l'ouverture est au nord. De ce côté la montagne était entièrement dépouillée de végétation. On voyait distinctement les traces noirâtres des diverses coulées de lave descendre jusqu'à la mer, qui dans cette partie est bordée de galets. Les riches cultures qui couvraient au delà les flancs du pic, faisaient une agréable opposition à cet aspect de

stérilité. Nous aperçûmes alors la ville de Ternate, et nous vîmes se dérouler successivement, en suivant de près cette côte, un panorama délicieux formé par le petit fort bâti par les Portugais aux abords de la ville et autour duquel sont échelonnées les plus jolies maisons de campagne, la ville malaise avec les toits à quatre étages de ses mosquées dont les formes gracieuses rappellent les pavillons chinois, le palais ou *Dalem* du sultan avec ses jardins et ses dépendances, le fort Malayto, sous le canon duquel mouillaient autrefois les navires et dont le grand développement atteste l'ancienne importance, le quartier chinois avec ses bazars et ses pagodes, enfin la ville hollandaise proprement dite, avec les clochers de ses églises et sa maison de ville, ses maisons élégantes qui semblent autant de petits palais entourés de jardins où s'élèvent, en offrant le feuillage le plus varié, tous les arbres fruitiers et d'agrément des tropiques. Plus loin les magnifiques campagnes qui couvrent les flancs inférieurs de la montagne qui sert de base au volcan, s'étendaient sans interruption jusqu'à la pointe ouest, limite de notre horizon de ce côté. Nous avions devant nous Guilolo et ses hauts sommets, et laissions dans le nord toute la grande presqu'île qu'elle forme dans cette partie, et sur laquelle se trouvent les maisons de plaisance du sultan et des riches Ternatais. Après avoir vu défiler ce riant tableau devant nos yeux ravis, nous jetâmes l'ancre à une heure de l'après-midi à 150 toises de terre dans la partie occidentale de la ville, presqu'en face de la maison du Résident sur laquelle flottait le pavillon néerlandais.....

Nous fûmes comblés pendant notre séjour à Ternate de politesses et de prévenances, tant de la part du Résident que de tous les officiers de la garnison et de tous les notables de la ville. Parmi ceux-ci je remarquai particulièrement M. Jam de Venbod, commandant des milices et agent de la société royale des Pays-Bas, homme distingué qui emploie utilement ses loisirs et sa fortune

à des observations astronomiques et aux dépenses qu'elles nécessitent.

On se plaignait beaucoup à Ternate des restrictions imposées au commerce, et de la cherté de toutes les denrées d'Europe, qu'on attribuait aux priviléges étendus de la société de commerce des Pays-bas. Depuis que cette espèce de monopole a été établie dans les Moluques, les bâtiments frétés par cette société peuvent seuls y venir commercer ; tous les produits sont accaparés par ses agents, et les denrées de première nécessité pour les Européens s'y maintiennent à un prix élevé et souvent manquent tout à fait. Le commerçe de cette île qui ne produit guère que ce qui est nécessaire à la subsistance des habitants a toujours été très-borné. N'ayant d'ailleurs aucune production particulière comme les autres îles du sud, Ternate n'exporte aujourd'hui qu'un peu de cacao, dont la culture a été nouvellement introduite. Elle est aussi onéreuse au gouvernement des Indes, qui ne tient à cette possession qu'à cause de son importance politique. Son port est fermé à tous les navires étrangers, excepté les bâtiments baleiniers qui ont la faculté d'y relâcher pour y prendre des rafraîchissements et qui sont autorisés en outre à débarquer, en payant un léger droit, des marchandises pour une valeur égale à celle nécessaire pour acquitter leurs dépenses. Si le gouvernement hollandais, si éminemment partisan du système restrictif de la liberté du commerce, a accordé à ceux-ci cette franchise, c'est sans doute parce qu'il savait bien que la quantité de marchandises étrangères qui serait introduite ainsi, ferait fort peu de tort au fisc, et lui procurerait à peu de frais le moyen de contenter la population, en lui offrant un petit débouché de plus pour ses produits.

L'occupation du port de Ternate, onéreuse pour le gouvernement des Indes hollandaises, n'est maintenue que dans le but de conserver dans ces contrées son influence politique et sa domi-

nation, tant qu'aucune puissance maritime n'interviendra pas. D'elle dépend la stabilité de son établissement dans les Moluques, et les sultans de Ternate et de Tydor sont non-seulement des alliés utiles par les contingents de troupes qu'ils fournissent à leurs suzerains de Batavia, mais parce qu'il est bien reconnu que si on les abandonnait à eux-mêmes, leur faiblesse les livrerait à la première puissance venue de l'Occident, par exemple l'Angleterre, qui depuis si longtemps convoite la possession des Moluques. C'est dans le but de maintenir cette alliance et de veiller à l'exécution des traités qu'est établie la *résidence* de Ternate : celui qui l'occupe doit, en outre, servir constamment de médiateur entre les deux sultans rivaux, maintenir entre eux la paix qui est aussi utile aux intérêts de la Hollande qu'à leurs propres sujets. A ces fonctions diplomatiques importantes le Résident de Ternate joint le gouvernement de la ville et de tous les sujets de la Hollande, qui s'élèvent en tout au nombre de six mille.

Le 31 janvier monsieur le Résident Van-Holpen nous réunit tous à un dîner somptueux, auquel prirent part toutes les autorités du pays et les principaux notables. Au milieu de la profusion des mets délicats qui nous furent offerts, je fus frappé surtout de la variété et de l'excellence des fruits des tropiques et de l'Europe qui se trouvaient sur la table. A côté des mangoustans, ce fruit exquis qu'on ne trouve que dans les pays les plus voisins de l'équateur et dans la Malaisie, on remarquait avec plaisir des raisins superbes et les meilleurs légumes des pays tempérés; les productions si différentes et si délicates qui avaient vu le jour dans cette île, située presque sous la ligne, faisaient suffisamment l'éloge de son sol et de son climat.

La gaieté la plus vive régna pendant tout le temps du repas, dont monsieur Van-Holpen fit les honneurs avec une affabilité rare. Notre humeur naturellement expansive réussit à dérider

les fronts graves et sérieux de nos hôtes qui n'ayant pas éprouvé les mêmes privations que nous, ne pouvaient être aussi sensibles à l'influence du bien-être que nous éprouvions. Après le dîner, vers huit heures et demie environ, nous nous rendîmes en corps au palais du sultan, auquel le résident avait annoncé notre visite. Nous fûmes accompagnés pendant toute la route par une foule de domestiques armés de grandes torches de dammier, qui jetaient autour de nous une vive clarté et donnaient au cortége un aspect tout à fait fantastique. C'est avec cette résine qu'on éclaire chaque boutique dans les bazars, et dans toute la Malaisie, les voitures ne marchent jamais la nuit sans avoir une ou plusieurs torches allumées derrière elles. En approchant du palais nous vîmes les alentours occupés par une haie de soldats hollandais, mêlés au petit nombre de ceux qu'il est permis au sultan d'entretenir à ses frais. Les uns et les autres étaient placés là pour servir de garde d'honneur, et peut-être les Européens avaient-ils un rôle occulte différent. Les guerriers du sultan, portant encore la cuirasse et le casque qui faisaient partie jadis de l'équipement des combattants ternatais, fixèrent particulièrement mon attention; c'étaient les derniers représentants d'une monarchie qui n'existe plus que de nom, et à côté d'eux on voyait les grands du pays revêtus de la livrée hollandaise. A notre arrivée, la musique fit entendre ses sons, et les honneurs militaires furent rendus au résident et au commandant de l'expédition. Le sultan vint lui-même au devant d'eux, jusqu'au bas de l'escalier, avec son ministre, pour les recevoir, et fit à chacun de nous l'accueil le plus amical. Sa main royale fut offerte à tout le monde successivement avec beaucoup de bonhomie. Monsieur Van-Halpen, en lui présentant le commandant et tous les officiers de l'expédition, le complimenta en malais. A voir l'empressement que chacun des chefs mit à aller saluer le résident, il eût été facile de reconnaître la véri-

table puissance de l'île, si la démarche du sultan, qui était allé le recevoir si loin, ne l'avait suffisamment prouvé.

Nous fûmes introduits dans le grand salon de réception du palais, meublé avec un luxe tout à fait européen, où se trouvaient réunis les fils du sultan en uniforme du grade que chacun d'eux occupe dans l'armée des Indes. L'amiral et le généralissime ternatais, tous les grands dignitaires y étaient aussi rassemblés et presque tous étaient revêtus d'uniformes et d'épaulettes. Je remarquai surtout parmi eux un vieux major ternatais, décoré de plusieurs médailles en or et en argent qu'il avait gagnées dans la guerre de Java. Le sultan lui-même portait un habit à la française brodé en or comme ceux des résidents, genre de costume qui jurait un peu avec le turban malais qui couvrait sa tête. La figure du sultan indiquait un homme d'environ soixante ans ; ses traits exprimaient à travers la laideur inhérente au type malais d'après nos idées sur la beauté, la bonhomie qui le distingue de l'avis de tout le monde, la noblesse du caractère et les vertus domestiques que chacun lui accorde et qui sont si rares chez les princes malais. On me fit remarquer le plus jeune de ses fils, désigné par l'opinion comme devant lui succéder ; il portait les insignes du grade de capitaine ; son frère aîné, qui avait les épaulettes de major, devait, dit-on, être exclu de la succession parce que son caractère paraissait moins souple et portait ombrage au gouvernement ; mais d'après leurs coutumes sur la transmission de la couronne, il n'avait nullement lieu de s'offenser de cette exclusion, car son père, n'eût-il pas été lié par des traités, aurait toujours eu le droit de choisir parmi tous ses enfants son héritier, sans s'astreindre à la primogéniture.

Le sultan fit asseoir le résident et le commandant d'Urville sur un grand sofa, à un des bouts du salon, et nous prîmes place des deux côtés sur des fauteuils disposés à cet effet. La soirée commença par un thé qui fut servi avec toute la magnificence d'un

prince, dans de belles porcelaines que le sultan avait reçues en cadeau de la famille régnante en Hollande. On voyait dans toutes les parties du salon beaucoup d'autres témoignages de la magnificence de cette famille. Le vieux sultan parut se faire un plaisir de nous les faire voir, en nous indiquant leur source; ces présents prouvaient que le roi Guillaume avait su apprécier son courage et sa fidélité et lui tenait compte du sang qu'il avait versé pour lui.

Après le thé, qui fut accompagné de gâteaux et de confitures de toute espèce, nous vîmes apparaître une douzaine de jeunes femmes, coiffées avec une grande recherche et vêtues de longues robes presque traînantes, qui constituaient une mise des plus décentes. Ces femmes défilèrent devant le sultan à plusieurs reprises en étendant les bras dans diverses poses uniformes et marchant d'un pas cadencé, en s'accompagnant de chants nasillards passablement monotones. Leur pantomime grave ressemblait plutôt à une danse funèbre qu'à une représentation faite pour causer du plaisir; aussi, malgré les grâces naturelles et la beauté relative des actrices, cette danse grave et sévère nous offrit peu d'attrait et nous en vîmes arriver avec plaisir la fin : mais nous fûmes vivement intéressés par le charmant ballet qui lui succéda, dans lequel une vingtaine de jeunes Ternatais, vêtus de l'ancien costume des nobles espagnols, portant en guise de panaches des queues touffues d'oiseaux de paradis, exécutèrent devant nous dans tous ses détails la célèbre danse de l'épée, avec une agilité et une adresse qui auraient pu nous faire croire que nous étions bien loin de ces régions reculées de l'orient et au sein de la civilisation européenne. Ce qui nous surprenait le plus, c'était de voir que c'étaient des Ternatais qui jouaient à la fois le rôle de danseurs et de musiciens, et ces derniers exécutaient pendant le ballet les airs les plus convenables pour animer cette danse très-différente de leur musique nationale. J'éprouvai un plaisir d'au-

tant plus vif à voir cette scène charmante que j'étais bien loin de m'attendre à en être témoin chez un sultan de Ternate. J'appris alors que les habitants de cette île ont conservé aussi beaucoup d'usages espagnols, et qu'ils tiennent ces danses et ces airs de l'époque déjà fort éloignée de leur domination : leur langue aussi a emprunté à celle de leurs dominateurs, beaucoup de mots qui sont restés depuis.

Le vieux sultan avait fait tout ce qu'il avait pu pour honorer notre visite, car ces danses sont ordinairement le grand passe-temps et l'amusement de la cour des princes malais. Nous prîmes congé de lui aussitôt après, car l'heure était très-avancée ; il accompagna le résident jusqu'au bas de l'escalier, les fanfares de la musique annoncèrent le moment du départ, et nous le quittâmes enchantés de sa réception. Nous fîmes bientôt nos adieux au résident, car nous devions partir le lendemain, et nous prîmes congé de toutes les personnes que nous regrettions de quitter si tôt.

(*M. Dubouzet.*)

Note 23, page 257.

Au moment du mouillage j'étais de service ; le commandant me donna l'ordre d'aller saluer le résident de Ternate de sa part et de traiter du salut national. J'accostai à un joli môle en bambous d'une centaine de toises de longueur, au bout duquel je trouvai réunie la plus étrange population qu'on puisse voir. C'était le Malais a peau colorée portant fièrement son kriss à la ceinture ; l'Arabe à la longue robe de mousseline, à la face noire surmontée d'un turban ; des officiers hollandais attendant mon arrivée sous une tonnelle et le grave Chinois clignotant ses petits yeux à l'ombre d'un parasol monstre, étalant sa robe à grands ramages et sa longue queue armée d'une petite touffe de soie noire,

comme jadis le catogan de nos aïeux. Les officiers vinrent au-devant de moi ; l'un d'eux, M. Boon, parlait parfaitement le français, et tous deux nous nous acheminâmes vers la résidence. Le gouverneur ou résident, M. Van-Holpen, est un homme de taille moyenne et très-affable ; il me reçut parfaitement dans un vaste salon où régnait une fraîcheur délicieuse. Après les politesses d'usage je lui montrai les lettres-patentes du roi de Hollande enjoignant à tous ses représentants dans les colonies de l'Inde de donner aide et protection à l'expédition française. Le résident me dit fort obligeamment que des officiers français n'avaient pas besoin de cette recommandation pour être bien accueillis ; il ajouta que toutes les ressources de l'île étaient à notre disposition et qu'il allait immédiatement faire préparer des appartements pour les deux commandants. Il nous priait aussi de nous considérer ici comme chez nous, on ne pouvait pas être plus aimable : je lui dis que le commandant comptait saluer le pavillon hollandais de vingt et un coups de canon, pourvu qu'on rendît le salut coup pour coup, après quoi je pris congé de lui et je fus à bord rendre compte de ma mission ; bientôt après le canon de l'*Astrolabe* faisait retentir les échos d'alentour......

Le lendemain, à cinq heures du matin, monté sur un charmant petit cheval de Célèbes, je galopais en compagnie de quelques officiers hollandais sur un charmant chemin couvert de beau gazon et ombragé de tous côtés par de magnifiques panaches de sagoutiers. Quel délicieux pays ! De toutes parts on voit poindre à travers le feuillage de jolies maisonnettes en bambou ; la végétation se fait place partout avec une force prodigieuse. Ici c'est le caféier qui ploie sous le poids de ses cerises rouges, là le coton couvre de ses flocons blancs comme neige un vaste terrain; cannes à sucre, cacao, poivre, muscade, tout pousse, tout croît pêle-mêle avec une telle vigueur que l'heureux habitant n'a presque que la peine de récolter. Mais ce n'est pas encore tout : la nature,

en bonne mère prévoyante, partout où elle a mis des hommes leur a donné les moyens de subsister : le Lapon a ses rennes, l'Esquimaux le phoque ; au plus misérable sauvage elle a donné le taro, aux peuples d'Asie le riz, à nous ses favoris le froment, et enfin aux habitants de l'archipel Indien le sagoutier.

Le sagoutier se propage des pousses qui sortent de la tige des arbres qui ont atteint leur entier développement. Ces rejetons conservent longtemps la forme d'un arbuste du sein duquel s'élance, peu à peu, une tige qui monte en ligne droite sans aucune branche latérale, jusqu'à une hauteur de quarante à soixante pieds et qui se termine par un beau panache de feuilles, plus épais que celui du palmier. L'arbre parvenu à toute sa croissance offre à l'œil l'aspect le plus agréable et au promeneur un délicieux ombrage ; sa tige est couverte d'une écorce d'un demi-pouce d'épaisseur qui renferme une substance blanchâtre, spongieuse et farineuse ; c'est le sagou ; c'est le pain de plusieurs millions d'hommes ! Quand le haut de la tige immédiatement au-dessus de la couronne commence à devenir d'un blanc jaunâtre, on abat l'arbre aussi près du pied que possible pour ne rien perdre de sa précieuse moelle ; lorsqu'il est à terre on le partage en deux dans le sens de la longueur et on fend l'écorce qui recouvre le sagou. Il se présente alors sous la forme spongieuse de la moelle de sureau ; avec des branches ou plutôt des côtes de feuilles on forme une espèce de doloire avec laquelle on détache le sagou de l'écorce pour le réduire en farine, puis on met cette fécule grossière encore et ressemblant assez à de la sciure de bois, dans des espèces de pétrins ; on y jette de l'eau et on y mêle bien le sagou pour en détacher les fibres. Ces fibres servent à la nourriture des cochons et des volailles. Lorsque la pesanteur spécifique de cette fécule l'a précipitée au fond de la huche on en décante l'eau et on passe le sagou par un second lavage ; on le met ensuite dans des paniers de rotin, et quand l'eau s'est toute écou-

lée, on le pétrit en gâteaux assez semblables à nos galettes de biscuit, puis on en remplit des formes et plus tard on le fait cuire jusqu'à ce qu'il soit parfaitement sec et consistant. Ce pain a assez le goût de celui que l'on fait avec le manioc dans nos colonies des Antilles et au Brésil, mais je le trouve beaucoup plus agréable, et surtout plus nourrissant quand après l'avoir légèrement imbibé d'eau on le fait frire avec du beurre.

On réduit aussi la fleur de cette fécule en petites boules : c'est sous cette forme qu'elle parvient sur les marchés d'Europe. — Quand les Malais veulent bien se régaler, ils en font une bouillie un peu gluante et la mangent en y plongeant de petits bâtons sur lesquels cette pâte s'attache ; ils les trempent aussi dans un bouillon de poisson assaisonné de poivre, girofle, etc., etc., de manière à emporter la bouche, ce qui constitue, aux yeux de ces braves gens et même à ceux de beaucoup d'Européens, le mets le plus friand que l'on puisse manger.

Un arbre ordinaire donne de cinq à six cents livres hollandaises de sagou. L'écorce sert de conduit pour les eaux ; les belles feuilles sont employées à couvrir les cases des naturels ; elles forment des toits impénétrables à l'eau, qui durent de six à sept ans.

Outre le sagoutier, ces îles produisent en abondance un autre arbre qui donne une boisson réputée saine et agréable. A le voir, avec ses feuilles jaunâtres et desséchées, sa tige chétive et inclinée, on serait tenté de l'abattre pour le jeter au feu ; mais ces feuilles si misérables, quand on les coupe, laissent tomber goutte à goutte une liqueur blanchâtre, douce et rafraîchissante ; elle acquiert de jour en jour plus de force et finirait par s'aigrir si on ne lui faisait subir une préparation en y mêlant un bois amer qu'on y laisse séjourner quelque temps ; elle perd alors sa douceur et devient d'une amertume désagréable (du moins pour moi) et très-enivrante. On la conserve dans

des bouteilles hermétiquement bouchées : les naturels appellent cette boisson *sagouer* du nom de l'arbre qui la produit.

Nous poussâmes notre promenade jusque auprès d'un petit fort nommé Boutoun, situé sur la mer à deux lieues environ de Ternate. Nous revînmes par le même chemin, et en débouchant sur la savane au petit pas de nos chevaux, nous rencontrâmes tout un cortége d'indigènes; en tête marchait un grave personnage coiffé d'un turban dont les deux bouts se relevaient en petites cornes ; une longue robe de soie, ouverte sur la poitrine et laissant voir une petite veste à boutons d'argent, lui tombait jusqu'aux talons; une ceinture de même étoffe faisait plusieurs fois le tour de son corps et supportait un *kriss* à riche poignée sculptée ; une paire de babouches jaunes complétait le costume. Immédiatement derrière lui marchait un esclave portant ouvert au-dessus de sa tête un parasol chinois ; un autre suivait en portant une boîte d'argent contenant du bétel et un Malais tenait par la bride un beau cheval qui piaffait sous un riche caparaçon javanais. Nos compagnons hollandais le saluèrent, et nous imitâmes la manœuvre; il nous rendit très-gracieusement notre salut en portant la main à son turban. C'est un prince javanais qui a bravement soutenu la guerre contre les Hollandais; il a fini par tomber dans une embuscade et a été envoyé prisonnier à Ternate : il a l'île pour prison.

Il était à peine 8 heures, la chaleur devenait insupportable et nous nous dirigeâmes vers la ville. Sur notre chemin nous trouvâmes une redoute en terre assez bien entretenue et garnie de quatre pièces de dix-huit et de deux obusiers; elle forme avec la citadelle et le Boutoun les fortifications de l'île. Quoi qu'en disent ces messieurs de Ternate, l'île ne résisterait pas à un coup de main; la garnison se compose de cent cinquante soldats européens, dont l'effectif ne monte pas à cent, sur lesquels il n'y a pas trente Hollandais : les autres sont des coquins de tous

les pays et surtout des déserteurs français, allemands et prussiens. Ils ont en outre un corps de deux cent cinquante à trois cents Amboinais et Javanais, véritables caricatures de soldats. Ils prétendent que les Malais et surtout les Harfours sont tellement attachés à la domination hollandaise qu'en cas d'attaque, ils se lèveraient en masse. J'en doute, d'autant plus que plusieurs indigènes ne se gênaient pas le moins du monde, pour nous dire *Balanda trada bagous*, Hollandais pas bon; et pendant la dernière guerre il a suffi d'une seule frégate anglaise pour enlever Ternate.

Les officiers du service colonial ont de grands avantages : leur solde est deux fois plus forte qu'en Hollande. Un simple lieutenant a jusqu'à deux cents roupies par mois (la roupie vaut 2 fr. 15 cent. de notre monnaie) et après quinze années de service effectif dans l'Inde il peut retourner en Europe avec une forte retraite. Il est alloué en outre soixante roupies par mois à un capitaine pour frais de logement, et à Ternate on avait une maison entière avec jardins et écuries pour trente cinq roupies. Il est vrai que la mortalité est effrayante dans ces climats : Ternate est assez sain ; mais à Java, à Sumatra, à Celèbes, etc., la dyssenterie fait d'affreux ravages parmi les nouveaux débarqués. Les excès de toute nature auxquels se livrent les Européens et leur régime incendiaire ajoutent aux causes locales de mortalité. Il est impossible de se faire une idée de la quantité de poivre et d'épices qui entre dans leurs mets, et cela avec leur national genièvre ne doit pas peu les prédisposer aux influences morbides.

En retournant au débarcadère je trouvai les instruments arrivés et je fis des observations dans la cour du résident. La chaleur était étouffante : le thermomètre centigrade donnait 31° à l'ombre, de ma vie je n'avais eu si chaud qu'en observant la latitude : l'instrument en était brûlant.

(*M. Demas.*)

Note 24, page 257.

Il faut connaître l'esprit d'ordre et la propreté minutieuse des Hollandais, pour se faire une idée juste de la jolie petite ville de Ternate. Ce n'est pas le luxe de sa construction, ni des palais somptueux qui frappent les regards de l'étranger ; là tout est simple, tout est bourgeois ; mais c'est une heureuse combinaison d'habitations parfaitement appropriées au climat, de pavillons bien situés pour jouir de la vue de la mer et de la campagne, le tout entremêlé de bosquets et de jardins délicieux où l'on trouve quelque fraîcheur sous ces climats brûlants. Les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée dont l'aire est exhaussée de deux à trois pieds au-dessus du sol. Le toit qui est aussi élevé a une grande saillie sur le mur de face, de manière à couvrir un large portique supporté par des colonnes en pierre ou des piliers de bois. Ce toit est recouvert de tuiles entremêlées de feuilles de sagoutier, et par ce moyen chaque brique étant supportée par un coussin élastique, est moins susceptible d'être cassée par les secousses des tremblements de terre. Le salon et la salle à manger sont toujours parfaitement aérés par le courant d'air qui s'établit entre les portiques qui se correspondent. Dans les maisons des plus hauts fonctionnaires, le péristyle antérieur s'étend le plus souvent sur toute la façade qui prend alors un caractère assez imposant. Des persiennes très-légères, faites avec de petites baguettes de rotin, se déroulent à volonté dans les entre-colonnements du péristyle, et le changent en une belle salle en plein vent. Les habitations n'offrent d'autre luxe qu'une éclatante propreté. Quelques fauteuils garnis en rotin, une table ronde de huit à dix pieds de diamètre, faite d'une seule pièce, en bois du pays, composent tout l'ameublement. Ses murs blanchis à la chaux n'ont d'autre décoration que quelques mauvais tableaux ou des gra-

vures françaises. On ne peut se défendre d'un certain orgueil national en retrouvant à quelques milliers de lieües de son pays les images de nos vieux généraux et le souvenir de leurs grandes actions. Les Hollandais qui ont été les témoins des guerres de l'empire, soit comme amis, soit comme ennemis, sont tous admirateurs des hauts faits de nos armées et savent apprécier ce qu'il y eut de glorieux dans nos jours de malheur.

Les maisons de Ternate sont en général séparées par de petits enclos ou jardins, mais la continuité des rues n'en est pas moins établie par des barrières de bambou alignées sur la façade des habitations. Les rues sont sablées et nettoyées avec le plus grand soin. Celle qui borde la mer est plantée d'arbres parmi lesquels on voit quelques muscadiers. Cette allée se termine vers le nord par une halle où les habitants de l'île vont étaler chaque jour leurs denrées. Le même esprit d'ordre et de propreté qu'on remarque dans toute la ville, règne aussi dans ce marché qui est bien approvisionné en poissons, volailles, fruits de toute espèce, tabac à fumer, et une variété infinie de gâteaux, pâtes, confitures, et autres préparations alimentaires, reproduisant sous toutes les formes des mélanges de riz et de piment. Tous ces mets, rangés par portions, dans de petites écuelles de porcelaine commune, sur des feuilles fraîches ou des plateaux, sont le régal ordinaire du peuple, dont le palais et l'estomac s'accommodent fort bien de ces préparations incendiaires. Le marché, qui languit pendant la grande chaleur du jour, devient très-animé après le coucher du soleil ; alors chaque marchand allume des torches en bois résineux dont l'ensemble présente une belle illumination.

On passe de là au *campong* chinois qui occupe une rue peu étendue, entre le quartier européen et le fort d'Orange ; ce quartier présente une double rangée de boutiques dont l'extérieur est peu agréable. Quelques pièces d'étoffes, des drogueries, des épices ou de la porcelaine commune forment un assez triste éta-

lage sous le péristyle des maisons ou sur les degrés qui y conduisent. Ce péristyle, isolé des maisons voisines par le mur de séparation, est borné sur la rue par un mur à hauteur d'appui au-dessus duquel s'élèvent deux piliers de support. Une vaste persienne couvre pendant le jour la demeure du marchand chinois, dont le genre de commerce n'est indiqué aux passants que par quelques caractères peints sur la muraille, ou sur deux ballons en papier suspendus devant la porte. Malgré la mesquinerie de ces dehors, les maisons chinoises ont le plus souvent quelque luxe à l'intérieur, et toujours une excessive propreté.

L'étranger n'est admis que dans la première pièce qui est vaste, bien meublée, et quelquefois décorée avec une certaine recherche. Le marchand, quoique très-réservé et mystérieux dans son intérieur, fait assez bien les honneurs de chez lui, surtout lorsque avec le thé et les confitures, offerts à propos, il peut amener le marché à des conclusions avantageuses. Mais le commerce de Ternate est si restreint, par suite des prohibitions hollandaises, et du manque d'industrie des habitants, que nous n'avons pu trouver autre chose à notre convenance que des oiseaux de paradis (*bourou-mati*), apportés en assez grand nombre de la Nouvelle-Guinée.

Le fort d'Orange s'élève entre le campong chinois et le quartier malais, à cent mètres du bord de la mer; il a la forme d'un rectangle dont les longs côtés, qui font face au sud et au nord, n'ont guère moins de cent cinquante mètres de développement. Il est flanqué de bastions trop étroits pour qu'on puisse en attendre une bonne défense. C'est peut-être pour obvier à cet inconvénient et pour suppléer à cette faiblesse des flancs qu'on a brisé les courtines en quelques points; mais cette disposition ne contribue pas à la défense du rentrant de la courtine, puisque cette partie cesse d'être vue par les flancs des bastions collatéraux. Le rempart et le pa-

rapet sont faits en moellons provenant des laves volcaniques ; on n'y voit que de la maçonnerie sans le moindre terrassement. Les bastions principaux sont bien armés et enfilent le campong malais et le campong chinois. La porte, qui n'est couverte par aucun ouvrage extérieur, regarde la mer ; elle tire sa défense du flanc du bastion situé à l'angle sud-est. Le fort d'Orange contient un grand nombre de constructions servant de magasins, de casernes ou de logements pour les troupes et les officiers. Dans les premiers temps qui suivirent la conquête, les Hollandais éprouvèrent sans doute le besoin d'un lieu de refuge assez vaste pour mettre en sûreté les agents de la compagnie en cas d'attaque des indigènes : c'est peut-être ce motif qui les a portés à se bâtir cette enceinte dont le grand développement, en outre de ses autres défauts, la rend incapable de résister à une attaque sérieuse. Le fort est commandé par un capitaine ayant sous ses ordres une compagnie de deux cent quarante hommes et une batterie d'artillerie. Il s'en faut de beaucoup que la compagnie d'Européens soit au complet ; mais on y supplée par des milices du pays et par des compagnies de Javanais qui passent pour de bons soldats (autant que peuvent l'être des Indiens dressés à notre tactique). Le fort est entouré d'un fossé peu profond, qui est encore considérablement rétréci par une sorte de berme revêtue, accolée à l'escarpe : les débris d'un parapet, accumulés sur cette berme, suffiraient pour rendre l'escalade assez facile, sans avoir besoin d'ouvrir la brèche.

La nuit nous surprit sur le rempart de l'ouest du fort d'Orange dominé de ce côté par un terrain uni qui s'élève en pente douce vers le volcan. Nous ralliâmes le quartier européen pour rendre visite au chef de la milice ou garde bourgeoise, qui paraît être une des personnes les plus considérables du lieu. Les officiers et autres fonctionnaires de la colonie étaient réunis sous le large portique et la belle habitation du chef qui nous fit

l'accueil le plus aimable; la réception que nous firent les autres officiers ne fut ni moins polie, ni moins aimable. Dès ce moment nous pouvions nous regarder comme au milieu de nos compatriotes. Les dîners et les parties de plaisir s'organisèrent à l'envi, de manière à remplir le mieux possible les deux journées que nous devions passer à Ternate. Notre soirée fut partagée entre le président et le bourgmestre, qui voulurent bien nous accompagner dans une promenade nocturne au milieu des jardins.

Le campong malais se déploie sur deux ou trois longues avenues qui s'étendent parallèlement au rivage, depuis le fort d'Orange jusqu'au petit fortin le plus nord. Sa longueur est aussi de près d'un mille et sa largeur est à peine de 100 ou 150 toises. Les cases des Malais sont toutes construites en bambou presque à jour, avec un toit très-élevé. Chacune a son petit enclos ou jardin planté de beaux arbres à fruits, et limité par une barrière en bambou qui forme des avenues très-régulières. Ces rues sont sablées et entretenues avec la même propreté que le quartier européen. Mais il s'en faut de beaucoup qu'elles offrent l'aspect de véritables rues : il n'y a ni portiques extérieurs, ni peintures à la chaux, et le petit nombre de portes ou fenêtres qui s'y trouvent est très-peu apparent. Ce qu'on appelle *la ville maure,* est donc plutôt un vaste jardin dans lequel sont percées de longues avenues formées par des haies de roseaux, au-dessus desquelles de grands arbres chargés de fleurs et de fruits élèvent leur tête panachée, tels que le cocotier, cette providence de l'Océanie; l'arequier pinang, dont l'amande narcotique, jointe au betel et à la chaux, fait les délices de la race malaise et des peuples de l'Inde; le sagoutier, dont la tige renferme une excellente fécule nutritive; le sagouer, qui fournit par incision un lait rafraîchissant qui ne tarde pas à se convertir en une liqueur enivrante, analogue au vin de palme; le pisang ou bananier, qui produit des fruits délicieux; puis enfin l'arbre à pain, le pam-

plemousse, le manguier, le mangoustan, le muscadier, le giroflier et une foule d'autres arbres dont les noms me sont inconnus.

Non loin de l'extrémité nord de la ville malaise se trouve une mosquée d'assez belle apparence, quoique d'une architecture un peu écrasée. Elle a une étroite galerie formée par une longue file de petites fenêtres demi-circulaires. C'est là que se tient le muezzim chargé d'appeler les vrais croyants à la prière. Mais ici on emploie pour cet usage le son d'un gong qui est braqué à l'une des fenêtres comme une pièce d'artillerie. L'édifice est recouvert de quatre toits à la chinoise, étagés l'un sur l'autre et terminés par une flèche.

L'avenue principale de la ville maure, à quelques pas de la mosquée, est barrée par un corps de garde occupé par la milice du pays, armée et vêtue à l'européenne. Le passage voûté qui traverse ce corps de garde est orné de quelques instruments de musique, de boucliers et de sabres en usage dans les armées indigènes. Parmi les armes confiées à la milice nous avons remarqué avec surprise quelques pistolets à piston. Au sortir de là on arrive sur une belle pelouse dominée par le *Dalem*, ou palais du sultan de Ternate. C'est là que le successeur de ces princes, dont la domination s'étendait jadis sur la plupart des îles Moluques, mène une modeste existence. Ce fantôme de roi partage encore avec le sultan de Tydor une puissance éphémère sur les îles Guilolo, Morty et quelques autres points de l'archipel des Moluques. La politique hollandaise a laissé à ces princes dépossédés une flottille de *koro-koros*, une milice, des gardes, des ministres, une cour, un harem, des équipages .... Vains simulacres d'une puissance qui n'est plus. Les sultans ne peuvent sortir de leur palais que sous le bon plaisir du résident hollandais. Leurs descendants ne régneront que sous le bon plaisir de la Compagnie.

Le dalem de Ternate est dans une position charmante. Du

haut de son vaste balcon circulaire le prince vassal jouit de la vue de la rade et des terres de Guilolo. Il voit se dérouler à sa droite la ville de Ternate et ses bosquets embaumés : mais j'ai vainement cherché autour de cette belle habitation un jardin ou parc pour les promenades du sultan.

La partie méridionale de la ville de Ternate offre une habitation moins splendide que la précédente, destinée au sultan de Tydor, lorsqu'il lui prend envie de visiter son confrère, ce qui doit arriver rarement, car ils vivent en fort mauvaise intelligence. Non loin de cette maison se trouve sur le bord de la mer une petite batterie barbette en gazon qui peut armer six à huit pièces. Elle bat d'un côté le mouillage de Ternate, et de l'autre, l'entrée du canal de Tydor. Elle n'a ni fossé, ni revêtement. A un mille plus loin se trouve encore sur le canal de Tydor un fortin en pierres de taille, à quatre bastions, avec fossé, sans chemin couvert. Une autre batterie barbette pareille à celle dont nous avons déjà parlé est située sur la rive du même canal, pour en défendre le mouillage; mais comme on peut mouiller partout à portée de canon de la côte de Ternate, cette batterie ne suffit pas pour empêcher un débarquement.

Les moyens de défense de l'île de Ternate se réduisent donc au fort d'Orange situé au centre de la ville et aux deux fortins en pierre placés aux extrémités nord et sud, à la distance de près d'une lieue, et aux trois petites batteries barbettes intermédiaires. Aucun de ces ouvrages n'est susceptible d'une défense sérieuse. Ils peuvent être attaqués séparément, n'étant pas flanqués l'un par l'autre. Le rivage est accessible sur tous les points, excepté sous le fort d'Orange, à cause du récif qui s'avance en mer à plus de 100 toises. La côte qui borde le canal de Tydor offre une belle plage de débarquement, d'où l'on pourrait bientôt gagner les longues avenues qui s'étendent derrière la ville jusqu'au fort d'Orange, après avoir tourné le fortin et les batte-

ries du sud. Le débarquement sur la partie nord de Ternate, offre moins de chances de succès, à cause du plus grand escarpement de la côte, des gros quartiers de lave qui encombrent le rivage, et de la profondeur des ravines qui avoisinent le *dalem* du sultan. Mais en attaquant par le sud on peut espérer d'avoir quelques canons en batterie sur les hauteurs qui dominent le fort d'Orange, deux heures après avoir mis pied à terre.

La population de la ville de Ternate est de cinq mille habitants, celle de l'île entière ne doit pas s'élever à plus de six ou sept mille âmes. On ne peut guère évaluer le chiffre de la milice au grand complet à plus d'un millier d'hommes. La garnison européenne ne doit pas s'élever beaucoup au-dessus du chiffre de deux à trois cents hommes de toutes armes, à cause du grand nombre de points sur lesquels les forces de la Hollande sont disséminées. J'ignore jusqu'à quel point Ternate pourrait compter pour sa défense sur les contingents fournis par les résidences de Tydor et de Guilolo.

On a donc lieu de s'étonner que quelques auteurs hollandais et même un de leurs gouverneurs-généraux, regardent l'île de Ternate comme une position militaire qui est la clef des Moluques. Le canal des Moluques entre Célèbes et Guilolo est assez large pour que des vaisseaux ennemis puissent entrer dans les Moluques sans passer sous le canon de Ternate, qui du reste nous paraît bien inoffensif.

Nous ne parlerons pas des avenues de plus d'un mille de longueur qui s'étendent derrière la ville parallèlement au contour de la côte. Elles sont bordées de magnifiques plantations et de superbes pelouses au milieu desquelles sont des habitations aussi propres, aussi jolies et aussi confortables que les maisons de la ville; mais par compensation, les cases des indigènes, éparses çà et là dans les bosquets, paraissent bien misérables.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 25, page 257.

En quittant le lord, le soir du 30 janvier, à la suite d'un grand dîner que nous donnâmes aux officiers de la garnison, nous nous rendîmes à leur cercle. C'était un établissement servant de café, pourvu de rafraîchissements et d'un billard entièrement réservé aux officiers qui en payaient les frais. Pendant que nous nous y reposions, nous entendîmes des cris et les sons de la musique dans une maison voisine. On nous dit qu'ils étaient causés par une des grandes cérémonies du culte mahométan, la circoncision, à laquelle deux enfants d'une famille malaise de cette religion étaient soumis. Curieux d'assister à cette cérémonie si rarement offerte aux regards des Européens, nous allâmes frapper à la porte de la maison où nous ne fûmes introduits qu'après nous avoir fait parlementer, ou plutôt sur l'injonction qui en fut presque donnée par un officier hollandais qui nous accompagnait; après avoir franchi la porte, nous nous trouvâmes dans une cour assez spacieuse : à gauche on voyait une longue galerie occupée par une table couverte de mets de toute espèce ; à droite on apercevait une chambre assez petite remplie de monde, où l'on dansait, et dans le fond de cette chambre se trouvait un appartement plus petit encore, mais dont l'entrée était fermée par un rideau. Une foule assez grande remplissait la cour, et nous ne savions pas encore ce que faisaient tous ces individus courant çà et là, chantant et sautant comme des fous. Nous nous approchâmes de la salle de danse, et nous fûmes reçus à la porte par un vieux Malais d'environ cinquante ans, d'une maigreur extrême, et porteur d'une bonne physionomie. Nous ayant salués fort poliment, il nous introduisit dans l'appartement où nous trouvâmes rangées le long des murs, plusieurs femmes en grande toilette; au centre, un homme seul dansait une danse de caractère au son des gongs et autres instruments.

Parmi ces femmes, il s'en trouvait de fort bien. Leur costume se composait d'une robe, en général noire ou brune, sans ceinture, qui commençait au menton et descendait jusqu'aux talons. Les plus riches avaient des babouches dorées; plusieurs avaient les pieds nus, mais toutes avaient les cheveux parfaitement arrangés, réunis sur le haut de la tête et se répandant en larges bandes de chaque côté du front : ils étaient parsemés de fleurs de différentes couleurs. Généralement noirs comme du jais, l'huile de coco avait sans doute été employée pour leur donner un lustre remarquable.

Malgré notre désir, nous n'avions encore rien appris au sujet de la cérémonie; nous vîmes danser pendant longtemps, mais le cabinet où régnait une grande clarté, et où nous voyions se mouvoir un grand nombre de personnes, restait toujours fermé. Là se passait pour nous un mystère que nous voulions éclaircir; là se trouvait l'explication de la fête, et notre attention se trouvait concentrée sur le rideau qui en interdisait l'entrée. Nous nous rapprochions petit à petit de ce réduit, et enfin il s'ouvrit pour nous ; mais la cérémonie était accomplie depuis longtemps. On nous montra le jeune patient : c'était un gentil garçon de dix à douze ans, revêtu d'habits en étoffe rouge et bordés de franges blanches. Au lieu du mouchoir que les Malais portent sur la tête, il avait un béret rouge orné d'un gland blanc au milieu. A peine entrés dans le sanctuaire, on nous demanda de l'argent; nous donnâmes une piastre sur-le-champ, et dès lors nous fûmes considérés comme étant de la maison.

Le cabinet était presque entièrement tendu de mousseline bordée de rubans roses. L'air ne pénétrait que par une seule fenêtre ornée de rideaux de la même étoffe, et elle était garnie sur ses bords de plusieurs pots remplis de fleurs. Deux faces contiguës de ce petit appartement étaient occupées par deux lits élevés de trois pieds, couverts aussi de mousseline, fermés par de grands

rideaux et ornés de fleurs artificielles et de fleurs fraîches. Tout ce petit intérieur était décoré avec goût. C'était sur un de ces lits qu'on venait d'accomplir l'opération sacramentelle, et il paraît qu'elle n'est pas bien douloureuse, puisque l'enfant qui l'avait subie courait çà et là, et avait presque l'air de faire les honneurs de la maison.

Sur le plancher de ce cabinet était étendu un assez joli tapis bordé de nattes, sur lequel s'étaient tout bonnement placées pour jouer aux cartes quatre grosses commères vêtues de leurs plus beaux habits. Elles gardaient un aplomb et un sang-froid parfaits; j'avoue que je fus confondu; je m'étais attendu à trouver dans ce cabinet quelque chose de mystérieux et d'extraordinaire, et nous n'y rencontrions que quatre femmes jouant avec acharnement; elles avaient devant elles une pile de monnaie et à leur côté une boîte à bétel en cuivre ou en bois, suivant la fortune de son possesseur.

Je n'ai pas pu savoir, au milieu du brouhaha qui régnait, si ces femmes jouaient un rôle dans la cérémonie; je n'ai pu que le supposer. Pendant qu'elles se livraient à leur passion pour le jeu, on sautait dans la chambre à côté et on se poussait dans la cour. A un signal qui fut donné par le vieillard dont j'ai parlé, tout le monde se leva, alla se mettre à table, et se mit à manger avec une grande voracité. La majeure partie des convives était composée de femmes; personne ne parlait, et chacun se dépêchait comme s'il regrettait le temps consacré à ce repas. Riz cuit, poulets, confitures, tout y passait, tout était englouti. On voyait une foule de mains se rencontrer en cherchant les plats, et une foule de doigts se plonger dans les mets. De ma vie je n'ai vu un repas aussi silencieux et aussi promptement expédié. Ce qui m'a surtout étonné, c'était l'air cavalier des femmes; on les aurait prises pour autant de dragons en jupes, tandis que les hommes paraissaient d'une humilité complète;

ils avaient l'air d'autant de domestiques. Quand ce repas fut terminé, les nappes et les mets restants furent enlevés avec la même promptitude, et bientôt cette grande table fut remplacée par un grand nombre de petites tables, autour desquelles hommes et femmes se rangèrent et se mirent à jouer aux cartes sans perdre un moment, sans articuler une parole. Je n'avais pas idée d'une chose pareille. Il fallait que cette fête fût tout à fait une occasion de réjouissance pour les femmes, car elles y remplissaient partout le premier rôle. Au bout de dix minutes le jeu était en train; on employait des cartes, et des cartes chinoises; elles étaient petites, très-petites et barbouillées de signes inconnus qui ne nous permirent pas de voir comment ils les employaient.

Après les avoir vus jouer pendant un quart d'heure j'en eus assez et je m'éloignai émerveillé de cette liberté féminine si peu d'accord avec les lois mahométanes, et tout étourdi par l'assommante musique des gongs et d'autres instruments aussi discordants et aussi criards que le *biniou* des Bretons. Il m'a paru, d'après ce que je venais de voir, que la circoncision chez les habitants de Ternate, ne donne lieu à aucune cérémonie extraordinaire, mais qu'elle est accompagnée tout simplement par une fête et un festin dont les femmes sont les parties agissantes. En cela, ils s'éloignent des préceptes de la religion qu'ils professent, qui condamnent les femmes à une réclusion constante, les laissant probablement se réjouir entre elles, mais ne les exposant pas aux regards des hommes. Du reste les Malais se piquent peu de connaître les préceptes de leur religion; ils leur arrivent tronqués, ils les pratiquent ainsi, et y introduisent même quelques usages européens défendus par la loi du prophète, mais dont ils se trouvent bien.

(*M. Duroch.*)

Note 26, page 281.

Les terres d'Amboine sont hautes et découpées; nous faisons route à l'est pour attaquer la côte occidentale de cette île, qui, quoique escarpée, est couverte d'arbres depuis le bord de la mer jusqu'aux sommets; on ne distingue qu'une grève étroite et peu étendue où se trouve la factorerie de Larique. On aperçoit un petit groupe de maisons, parmi lesquelles une assez grande est sans doute l'habitation du sous-résident. Une batterie en pierre, percée d'une douzaine d'embrasures, a arboré le pavillon hollandais, pendant que de notre côté nous hissons nos couleurs. Un édifice surmonté d'un triple toit en pyramide paraît sur le penchant des hauteurs au milieu des bois, c'est peut-être une mosquée. Toute la côte occidentale d'Amboine est couverte d'un massif épais de verdure, au milieu duquel on ne distingue d'autres parties habitées que celle de Larique. Trois îlots de moyenne hauteur, plats et boisés, s'étendent parallèlement à la côte, à un mille environ de distance; ils sont semblables entre eux et à peu près également espacés. Les terres d'Amboine s'abaissent vers le S. O. par petites ondulations, et se terminent par une pointe assez basse et rocailleuse nommée pointe d'Alang: elle est dominée par un mamelon sur lequel se trouve une tour de signaux qui correspond avec la ville d'Amboine, éloignée de près de trois lieues.

A neuf heures, la pointe d'Alang est doublée et nous découvrons la vaste baie d'Amboine qui s'enfonce bien avant dans les terres du S. O. au N. E. L'île d'Amboine a environ cinq lieues de longueur du S. O. au N. E.; elle est formée par deux presqu'îles réunies par un isthme qui a tout au plus un demi mille de large. La presqu'île de l'ouest se nomme *Hitou*, celle de l'est *Laytimor*. La baie comprise entre les deux terres est étranglée vers le fond par deux pointes qui se rapprochent beaucoup l'une de l'autre et forment une sorte d'arrière-port. Sa passe, qui se présente

au S. O., est resserrée par des récifs qui ne laissent qu'un canal très-étroit. Un second étranglement, formé par la terre basse du *Laha* qui de la côte d'*Hitou* s'étend à l'est pour se rapprocher de celle de *Laytimor*, termine la baie d'Amboine proprement dite. Le reste de la baie, depuis la pointe d'Alang jusqu'à celle d'Hitou, n'offre ni abri, ni mouillage, à cause du très-grand fond qu'on trouve sur les côtes des deux presqu'îles et d'un courant assez rapide qui, selon la mousson régnante, entre dans la baie en longeant une presqu'île et en sort de l'autre côté après l'avoir contournée. C'est pour cela qu'il est recommandé de hanter la côte du vent pour n'être pas dépalé ; suivant ce principe nous avons longé à petite distance la côte d'Hitou, aussi près que la brise qui est très-faible nous l'a permis. On aperçoit là deux petits villages en grande partie ruinés par le tremblement de terre qui a désolé l'an passé cette belle île. Nous distinguons les profondes crevasses dont le sol est sillonné; le rivage présente l'aspect de concrétions madréporiques, minées par le travail des eaux. Les terres, moins escarpées que du côté de *Larique*, offrent des pentes assez douces et très-propres à la culture, mais ce n'est que vers les terres du *Laha* qu'on aperçoit de belles plantations de girofliers. Un grand plateau déboisé domine la pointe même du *Laha*, en dedans de laquelle on trouve près de terre un assez bon mouillage ; partout ailleurs les eaux sont trop profondes.

A partir de cette pointe, nous nous sommes dirigés sur la ville d'Amboine qui est adossée à des terres rougeâtres et crevassées ; la lisière de terrain qui borde la mer et remonte dans les ravins paraît seule bien boisée. La ville offre de loin un aspect qui n'est ni gracieux, ni imposant ; les longues murailles badigeonnées du fort Victoria, les grands toits rouges des magasins qui s'élèvent au-dessus, une file de cases en bambou qui s'étendent le long d'une plage bordée de récifs, voilà tout ce qu'on voit : ce n'est plus la jolie Ternate avec son magnifique volcan, ses habitations et ses

bosquets enchanteurs ; mais la rade d'Amboine n'est pas tout à fait aussi déserte que celle de Ternate ; nous y trouvons sept navires de commerce hollandais dont deux à trois mâts de quatre à cinq cents tonneaux. La corvette de trente-deux canons, le *Triton*, est mouillée à cinquante toises du môle ; on voit aussi au mouillage quatre ou cinq champans ou bateaux du pays d'une singulière construction. A midi notre ancre tombe par seize brasses d'eau fond de sable à environ cent toises de la cale du débarcadère. Ce poste de mouillage est fort bon, mais nous sommes trop près de la corvette hollandaise. Afin de nous en éloigner, nous élongeons dans le N. O. l'ancre moyenne mouillée par trente brasses et nous restons ainsi affourchés S. E. et N. O. très-près de terre. Tous les navires sont ainsi groupés à deux ou trois encâblures de la côte , tout au plus : à une plus grande distance on trouve trente brasses d'eau, et même davantage.

Dans l'après-midi un officier de la corvette hollandaise est venu nous faire offre de services, ainsi que M. Bôl, fiscal de la colonie. Le gouverneur général des Moluques , le colonel de Stuers, est en ce moment en tournée d'inspection : en son absence le gouvernement est géré par le résident, homme de sang mêlé. Un officier de l'*Astrolabe* est envoyé lui annoncer l'arrivée des corvettes et le motif de cette relâche , on présente à cette autorité une demande de vivres et de rechanges nécessaires pour le ravitaillement de l'expédition. Le résident fait la réponse la plus obligeante à cette missive et s'engage à partager les faibles approvisionnements de la colonie. Les Hollandais d'Amboine nous préparent un aussi bon accueil que ceux de Ternate.....

La partie de la côte sur laquelle s'étend la ville d'Amboine est formée par une large plage sablonneuse qui assèche de basse mer ; le débarquement n'est guère commode que sous le fort Victoria, où conduit un môle d'une centaine de pieds de longueur,

construit sur pilotis. On franchit d'abord un premier retranchement en terre qui ferme du côté de la mer une seconde enceinte de la citadelle ; mais cet ouvrage, assez mal défilé, ne paraît pas susceptible d'une bonne défense ; il laisse même presque à découvert les flancs et les faces des bastions du corps de place ; mieux vaudrait peut-être un simple chemin couvert palissadé et bien défilé. Quoi qu'il en soit, le Vauban hollandais a fait de son mieux pour donner quelque apparence à son retranchement qui est bien gazonné et percé d'embrasures, mais il n'a pu en dissimuler le manque de relief. La citadelle présente dans son tracé les mêmes défauts que l'ouvrage extérieur. Le front qui regarde la mer est aussi très-défectueux sous le rapport du défilement. Le rempart, tout en briques, n'est point terrassé ; le fort est bâti sur le plan d'un heptagone irrégulier. Les bastions du côté de la mer sont plus élevés que ceux de terre. De ce côté se trouve un fossé plein d'eau et peu profond, ainsi qu'un chemin couvert. La porte de terre percée dans l'alignement de celle de la mer n'est couverte que par la place d'armes du chemin couvert ; ces deux portes s'ouvrent au milieu des courtines correspondantes. Cette citadelle, dont la construction a coûté, dit-on, plus de quatre millions à la compagnie hollandaise, a un trop grand développement pour être défendue par les garnisons qu'il est possible d'entretenir dans ces contrées si éloignés de la métropole. Elle renferme un grand nombre d'édifices destinés au logement des troupes et des officiers, aux bureaux, aux magasins d'arack, de riz, salaisons et farines, ainsi qu'aux approvisionnements de la marine. On y trouve aussi un petit parc d'artillerie et des ateliers de forge et de charronnage ; cet établissement est sous la direction d'un capitaine d'artillerie qui réunit à ces fonctions celles de directeur du génie pour toutes les îles Moluques.

Les ressources militaires de la ville d'Amboine ne s'élèvent guère au delà de cinq à six cents hommes de troupes européen-

nes, sur lesquelles on peut compter tout au plus une centaine d'artilleurs; il faut y joindre un millier de cipayes javanais ou autres, bien vêtus et bien armés. Quant à la population indigène de l'île d'Amboine, elle a été jusqu'ici assez exploitée par ses dominateurs pour qu'ils aient sujet de compter sur sa fidélité en cas de revers....

Amboine est le centre du gouvernement des Moluques qui comprend l'île de Ternate avec les dépendances de Guilolo et Tydor, la presqu'île N. E. de Célèbes où se trouvent les deux factoreries de Munado et Gsorontaloa, l'île Bourou, la factorerie de Cayeli, l'île de Céram où les Hollandais n'ont qu'un port aux environs de la baie Savay, le petit groupe de Banda à l'est d'Amboine, et enfin l'île d'Amboine où se trouvent les deux factoreries de Larique et Hilla, et les petites îles Harouko et Saparoua situées à petite distance dans le N. E. d'Amboine. Les îles de Ternate, Amboine et Banda constituent les possessions réelles de la Hollande dans les Moluques. Quant aux grandes îles de Guilolo, Célèbes, Bourou et Céram, elles n'en dépendent que sous le bon plaisir des indigènes, et la Hollande ne peut y occuper que quelques points isolés.

Après avoir fait d'énormes sacrifices pour conserver le monopole des épices, la Hollande n'est jamais parvenue à réaliser des profits notables dans son gouvernement des Moluques. On dit même que le produit de la vente des épices ne suffit pas toujours pour solder les nombreux employés et les garnisons, et que le trésor de Batavia a quelquefois été obligé de venir en aide à celui d'Amboine. S'il en est ainsi, on peut se demander pourquoi la Hollande s'obstine à garder les Moluques? Ne devrait-elle pas s'occuper à garder le petit groupe d'Amboine et de Banda qu'elle pourrait défendre avec peu de monde? il y aurait même lieu à examiner s'il ne lui serait pas avantageux d'appeler le commerce européen dans le port d'Amboine qui, par sa position au centre

de la mer des Moluques, pourrait devenir un entrepôt très-florissant, et le marché de toute la Malaisie orientale. Mais les économistes bataves ne paraissent pas disposés à entrer dans la voie des franchises commerciales; on suit encore religieusement les traditions surannées et les restrictions qui après avoir ruiné l'ancienne compagnie, finiront bien par miner le crédit du roi Guillaume. En attendant les Moluques sont à la merci de la puissance maritime européenne qui voudra les attaquer, non point pour les occuper (il y aurait folie) mais pour les rançonner : deux ou trois frégates suffiraient pour ruiner toutes les factoreries hollandaises et vider les magasins de girofle et de muscade.

L'île d'Amboine produit du café et de l'indigo en petite quantité. Le giroflier est la principale ressource du pays. La culture de cet arbre est concentrée dans les districts d'Amboine, Hilla, Larique, Harouko et Paparoua. Tous ces districts sont subdivisés en cantons sous la surveillance de chefs natifs nommés *Orang-Kayas*. Les cantons sont divisés eux-mêmes en parcs ou jardins contenant un certain nombre de girofliers, dont la culture est sous la direction d'un chef natif subalterne. Les boutons à fleurs qui constituent le girofle parviennent à leur maturité vers la fin d'octobre. La récolte se fait en novembre, décembre et janvier. Un arbre produit cinq à six livres, quelquefois même vingt à vingt-cinq livres de clous. Amboine fournit année commune trois cent mille livres de clous qui sont payés aux indigènes à raison de dix sous la livre. La Hollande a dit-on renoncé au système de dévastation qui fut jadis suivi avec tant d'acharnement par l'ex-compagnie. On a cessé de faire défense aux girofliers et muscadiers de naître hors des possessions immédiates de la compagnie. Le gouvernement a même accordé aux indigènes la faculté de planter de nouveaux arbres; mais ce bienfait devient illusoire par la restriction qui pèse toujours sur les

épices, que les indigènes ne peuvent vendre qu'aux Hollandais et à un prix établi.

Ici, comme dans toutes les Moluques, le sagoutier fournit aux besoins des indigènes leur principale nourriture. La moelle de cet arbre précieux étant broyée, lavée et desséchée, donne une fécule qui pétrie en galettes remplace le pain. Le cocotier, l'arequier, le bananier et le sagouer croissent en abondance dans ce pays. Ce dernier arbre fournit par incision un suc doux et rafraîchissant, qui par la fermentation se convertit en liqueur âcre et enivrante. Le riz, le sucre et l'arack sont importés de Batavia.

On évalue de trente à trente-cinq mille âmes la population de l'île d'Amboine, composée de Malais, de Chinois et de quelques esclaves de Céram et de Macassar, avec une centaine d'Européens ou de créoles. La ville ne compte pas plus de huit à dix mille habitants.

L'industrie du pays est à peu près nulle, et l'on ne voit pas qu'il puisse en être autrement : sous un climat énervant, une population indolente ne peut se livrer au travail, lorsqu'il lui rapporte si peu. Les employés de la garnison font venir de Batavia tout ce qui leur est nécessaire. Il ne reste aux Amboinais que la pêche et la culture des terres. Les Chinois eux-mêmes, qu'on voit en d'autres lieux si actifs et si industrieux, ne peuvent se livrer ici, qu'à un petit commerce.....

Le campong chinois est sur la droite et sous le canon immédiat de la citadelle. Les constructions qu'on y remarque sont à peu près dans le même style que celles des Européens, quoique sur une échelle moindre. Quelques Chinois voulant s'isoler de leurs voisins, ferment leurs portiques par deux murs latéraux, renonçant ainsi aux bienfaits du courant d'air. Les magasins ou boutiques sont assez mal approvisionnés ; on n'y trouve que quelques cotonnades communes, de la quincaillerie grossière, des faïences ou porcelaines de Chine qui sont loin de mériter

leur réputation, et quelques drogueries. J'ai remarqué dans ce bazar un petit nombre de Persans, de Musulmans ou d'Indous venus de Surate, de Mascate ou de la côte de Malabar. Le marché est assez bien fourni de poissons, volailles, fruits et légumes. Il est à peu près exclusivement tenu par les indigènes.

Le quartier chinois se termine non loin d'un petit ruisseau bourbeux qu'on passe sur un pont. On trouve à la sortie de la ville, du côté du S. O., une petite redoute en terre dont le pied est baigné par la haute marée. Elle paraît destinée à défendre le débarquement sur la côte de Laytimor et à couvrir un ravin profond par lequel il serait facile de gagner les hauteurs qui dominent la ville. L'une de ces hauteurs est occupée par une sorte de retranchement ou redoute que je n'ai pu voir que de loin.

Les seuls édifices publics de la ville d'Amboine qui méritent quelque attention sont un temple luthérien, fortement ébranlé par les tremblements de terre, et une caserne construite en bambous, destinée au logement des cipayes ou milice de Java. Elle se compose de deux grands hangars ou baraques, disposés parallèlement sur les deux côtés d'une cour plantée d'arbres et proprement gazonnée. Les rateliers d'armes, les étagères pour recevoir les hardes, l'équipement et les vivres des soldats, aussi bien que les lits de camp, sont faits avec des tringles de bambou fixées à des morceaux de même roseau par des liens de coco. Tout est propre, léger et gracieux dans cette charpente, qui est à l'abri de toutes les commotions. Là, vivent pêle-mêle les soldats, une troupe de femmes et d'enfants qui partagent sans doute la modique ration de riz et de poisson salé allouée par la Hollande à ses serviteurs. La caserne javanaise est établie sur les glacis mêmes du fort Victoria dans la partie N. E. On voit du même côté, quelques magasins et hangars en maçonnerie, que les derniers tremblements de terre viennent de renverser en partie. Là, se trouve un petit parc aux ancres, un chantier pour réparer les

embarcations, et quelques pièces de bordage ou de mâture, le tout dans un état de délabrement et d'abandon complet.....

Les autorités et les officiers de la garnison d'Amboine ont fait le meilleur accueil aux commandants et aux états-majors des deux corvettes. Le résident nous donna un splendide dîner où furent invités les principaux fonctionnaires de la colonie. Quoique d'un sang mêlé, le résident fit les honneurs du festin avec une dignité, une bonhomie qu'on ne rencontre pas toujours chez les dignitaires d'un pur sang. Des toasts furent portés à la France et au chef de l'expédition.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 27, page 281.

Les soldats européens sont en petit nombre à Amboine, et ils habitent dans le fort. On y a même ménagé des logements pour les officiers, et il était question de les y réunir tous. Quant aux troupes assez nombreuses de la milice, elles occupent une caserne particulière, qui se trouve à l'extrémité orientale de la ville. Ces soldats indigènes y vivent en famille avec leurs femmes et leurs enfants; je suis allé visiter cet établissement, et j'ai été étonné du bon ordre, de la discipline et de la propreté qui y régnaient.

Cette caserne est bâtie dans un vaste enclos fermé de tous côtés par une palissade en bois; on y pénètre par une porte assez grande qui mène dans une cour bien aérée et que de petits jardinets, jetés çà et là, décorent agréablement. A droite et à gauche de cette vaste cour, on a bâti deux longues cases en bambous rapprochés, et couvertes en feuilles de latanier. La largeur de ces espèces de galeries peut atteindre douze mètres à peu près. Cette muraille en bambous permet à l'air de circuler librement et d'y entretenir sinon la fraîcheur, du moins un air sain et pur.

» Deux lits de camp traversent cette caserne dans toute sa longueur ; appuyés l'un et l'autre aux légères murailles de l'édifice, on a ménagé entre eux deux une coursive ou passage de cinq à six mètres de large qui permet de se transporter d'un bout à l'autre de l'édifice, en laissant les lits de camp à droite et à gauche. Cette coursive est coupée perpendiculairement par plusieurs passages qui conduisent à des portes, dont le nombre est suffisant pour assurer une circulation facile et prompte à tous les membres de cette grande famille.

Chaque milicien a sa place numérotée et parfaitement limitée. Cette partie du lit de camp commun est assez grande pour lui et sa femme ; elle est garnie de nattes épaisses, et par une disposition bien entendue chaque femme couche tantôt à la droite tantôt à la gauche de son mari, de sorte qu'elles ont toujours leur mari d'un côté et la femme de leur voisin de l'autre, et ne sont point par conséquent entre-mêlées. Ce lit de camp ainsi divisé est à la fois le lit, la chambre et le salon de chaque famille. Sous le lit de camp, il y a un espace correspondant à celui que je puis appeler le premier étage. Il est fermé partout avec des nattes et sert à la fois de magasin et de retraite quand on veut s'isoler entièrement des voisins.

Au-dessus du lit de camp, à hauteur d'homme, se trouve une étagère dont l'espace est également réparti entre tous. C'est là que le soldat indigène étale son shako, son sac militaire, son habit d'uniforme, ses armes, en un mot son fourniment. Tout cela est fourbi, brossé avec soin ; tout cela est d'une propreté remarquable.

Dans cette singulière caserne j'ai vu des hommes, des femmes des enfants couchés côte à côte ; sur des nattes, pendant la chaleur du jour, tandis que les mères de famille qui ne dormaient pas, vaquaient aux soins du ménage absolument comme si elles s'étaient trouvées dans une case isolée.

Il y a pour surveiller tout ce monde, quelques sous-officiers hollandais; leur flegme et leur bon sens arrêtent et terminent toutes les disputes qui peuvent avoir lieu entre les différentes familles. Ce sont pour ainsi dire des juges de paix devant la sagacité et la justice desquels chacun s'incline. Ce système paternel et tolérant attache les indigènes miliciens au gouvernement hollandais, qui trouverait parmi eux de zélés défenseurs en cas de besoin.

De l'autre côté de la cour, il y a un bâtiment semblable au premier, mais son usage n'est plus le même. C'est là que se trouvent les cuisines, l'infirmerie, le corps de garde et le logement des sous-officiers de service.

Le quartier chinois est le centre de l'activité commerciale du pays. En y entrant par une belle et large rue qui le traverse, on rencontre sur la droite l'église paroissiale de la ville; c'est un beau bâtiment dont la construction récente a une certaine apparence; en poursuivant cette route, on aperçoit à droite et à gauche des maisons chinoises dont l'apparence est assez piteuse: ce sont autant de magasins, sur le fronton desquels quelques caractères indiquent le genre de commerce. J'ai pénétré dans plusieurs de ces maisons de commerce et je suis resté étonné du luxe et de la propreté qui y régnaient. Les Chinois, véritables Israélites des Indes, s'établissent partout où ils espèrent gagner quelque chose, partout où il y a quelque commerce. Ceux qui s'expatrient ainsi, soit pour chercher fortune, soit pour échapper au mauvais vouloir de quelque mandarin, savent très-bien qu'au bout d'un certain nombre d'années, ils ramasseront assez d'or pour rentrer dans leur patrie et y terminer tranquillement leurs jours. Ces hommes sont aussi engageants que possible; ils reçoivent parfaitement les étrangers, et c'est en leur offrant des rafraîchissements, du thé et des confitures, qu'ils débutent dans leurs marchés. Ils sont d'autant plus polis qu'ils espèrent en tirer

un plus grand avantage, et comme ils sont à peu près les seuls qui s'occupent du commerce usuel, c'est à eux qu'on est nécessairement forcé d'avoir recours pour se procurer les choses nécessaires à la vie.

Non loin de cette grande rue se trouve le bazar général. C'est un édifice dont toute la construction consiste en un grand toit, soutenu par un certain nombre de piliers en bois. Avant de le voir, je m'attendais à quelque chose de mieux; cependant son effet est assez pittoresque le soir. Le concours des acheteurs, les poses des vendeurs dont les vilaines figures sont voilées par une obscurité favorable, le bruit sourd et indéfinissable de toutes ces voix au timbre d'une douceur extrême, les torches de résine qui projettent une lumière rougeâtre sur l'ensemble du tableau; tout cela a quelque chose de bizarre et de singulier qui surprend agréablement le voyageur qui voit Amboine pour la première fois.

En quittant le bazar, je me rendis à une petite pointe de terre qui s'avançait dans la mer et dont la grève était couverte de bateaux de différentes formes; à l'extrémité de cette espèce de presqu'île s'élevait une fortification en terre, dans laquelle on me laissa pénétrer sans difficulté; j'y comptai six pièces de fonte du calibre de vingt-quatre, mais ce que j'admirai le plus, ce fut un joli pavillon de bambou qu'on avait élevé au milieu du parapet en terre qui battait la rade. Cette élégante construction s'appuyait sur l'épaisseur de la muraille; on y montait par un escalier dont les marches étaient en bois, et on avait alors un panorama délicieux devant soi : ce pavillon avait quelque chose d'aérien, il était de forme circulaire; une muraille en bambous et faite en galerie soutenait un toit conique d'une légèreté admirable. Des treillis en rotin pouvaient se lever et s'abaisser à volonté pour se garantir des rayons solaires ou d'un vent trop fort. Je restai volontiers une demi-heure dans ce joli pavillon; j'y avais rencontré

le sultan déchu de Solo, que les Hollandais gardent à Amboine, et il m'avait fait les honneurs de ce belvédère qu'il paraît affectionner et d'où il vient contempler les rivages de l'île.

La nuit commençait à se faire, et de ce belvédère charmant je jouis à mon aise d'un panorama que je me rappellerai toujours avec plaisir. Il faisait calme, la rade avait perdu de son animation; au loin, derrière plusieurs pointes et à travers les mâts inclinés d'une foule de bateaux échoués sur la grève, je voyais les grandes murailles blanches du fort Victoria; sur le même alignement, un grand nombre de lumières, scintillant et tournoyant dans tous les sens, m'indiquaient la ville, et, bien plus loin dans la brume du soir, quelques feux épars çà et là me rappelaient le quartier malais. Près du débarcadère, qui disparaissait dans l'éloignement, la corvette hollandaise, l'*Astrolabe*, et les autres navires, balançaient leurs mâts noirs et élancés en projetant sur les eaux des jets lumineux qui s'échappaient d'un sabord ou d'un hublot. La glace unie de la rade était d'ailleurs sillonnée par des reflets semblables qui venaient soit des bateaux pêcheurs, soit des feux qu'on allumait à la côte.

Il y avait un grand silence, seulement parfois on entendait le chant rude, mais cadencé d'une pirogue d'esclaves, ou bien c'était un bruit sourd et indéfinissable qui venait de la ville et qui passait comme un soupir. Peu à peu de nouvelles teintes confondirent tous les objets; je ne vis plus qu'une grande masse noire dont il m'était impossible de distinguer les formes, c'était l'île d'Amboine qui s'endormait.

(*M. Marescot.*)

Note 28, page 281.

Toutes les autorités d'Amboine se sont efforcées de suppléer à l'absence du gouverneur, et nous reçoivent de telle manière que cette relâche eût été un séjour délicieux sans les chaleurs excessives qui ont régné.

Le résident, désireux de nous faire connaître les curiosités de l'île, mit en réquisition, le 9 février, les habitants d'un district voisin pour nous faire porter en palanquin à une grotte située dans la montagne, à une lieue de la ville, et qui était renommée par ses belles stalactites. Dès le matin, nous étions réunis, au nombre d'une douzaine, chez lui, où nous trouvâmes des palanquins avec leurs équipages complets. Chacun de nous prit place dans un de ceux-ci, qui consistaient en un grand fauteuil fixé sur deux brancards, et aussitôt nous partîmes, précédés par la musique et par des pions armés de cannes à pomme d'argent, représentants du résident et du fiscal et escortés d'une nombreuse suite. Nous traversâmes ainsi la ville au pas de course, au bruit des chants des porteurs, en nous dirigeant vers Batou-gadja. A peine avions-nous dépassé ce parc et traversé le joli ruisseau qui alimente ses bassins, que nous gravîmes la montagne par un sentier étroit et tortueux, dont la pente était quelquefois telle qu'un piéton eût été obligé de s'aider de ses mains pour s'élever; mais rien ne pouvait arrêter nos porteurs qui déployèrent alors une vigueur et une agilité surprenante. La sueur ruisselait de leur corps; à chaque instant on croyait qu'ils allaient être entraînés dans le fond des crevasses qui bordaient la route, et que nous allions dégringoler avec eux; mais nous franchîmes sans accident ce passage, que j'aurais cru impraticable à tout homme chargé d'un fardeau. Je fus honteux pendant quelque temps de voir tant

d'hommes employés à me porter, et se donnant tant de peine pour cela; c'était un vrai raffinement de l'exploitation de l'homme par l'homme, si en usage dans tout l'Orient, auquel j'avais peine à m'habituer; mais ces hommes le faisaient avec tant d'aisance et un visage si content, que, peu à peu, mon cœur d'Européen s'endurcit, et je ne vis plus dans cette manière de se faire transporter qu'une chose toute naturelle. Après avoir voyagé ainsi l'espace d'environ une lieue, à travers un pays assez sauvage, où, çà et là dans les vallées, on voyait quelques habitations entourées de cocotiers et de sagouers, nous nous dirigeâmes vers la droite à travers la forêt jusqu'aux bords d'un ravin où se trouvait l'entrée de la fameuse grotte. Nous y entrâmes aussitôt, précédés de torches, et la parcourûmes dans toute son étendue, tantôt debout, tantôt à moitié courbés, et souvent à plat ventre, car si de temps en temps on rencontrait de grandes salles voûtées de huit à dix pieds d'élévation, tapissées de stalactites qui étincelaient à la lueur des torches, elles ne communiquaient entre elles que par des couloirs bas, tortueux et très-étroits. La fatigue de cette marche, le manque d'air, le feu des torches, la chaleur excessive, furent médiocrement compensés par l'attrait offert par cette grotte à notre curiosité, car on n'y voyait que sur une petite échelle les beautés naturelles qu'on trouve en général, dans les excavations des roches calcaires. La difficulté vaincue pour y arriver faisait le principal mérite de cette course. M. Bol, qui nous accompagnait, avait eu la galanterie de faire placer une inscription gravée sur un bloc de marbre, portant le nom du commandant de l'expédition et la date de notre visite. Nous bûmes avec plaisir en sortant de cette fournaise, un verre de vin du Rhin mélangé d'eau de seltz, boisson favorite des hollandais d'Amboine, que notre guide prévoyant avait eu l'attention de faire apporter avec lui. Nous rentrâmes en ville aussitôt après au pas de course,

couverts de terre et de fumée, tant sur nos vêtements que sur nos figures; malgré ce désordre forcé de nos toilettes, M. Bol ne voulut pas nous laisser partir de chez lui, sans nous faire prendre part à un excellent déjeuner auquel chacun fit honneur. En quittant cette maison nous rentrâmes chez nous, appréciant plus que jamais toute la cordialité de l'hospitalité hollandaise.

Le soir même, le résident nous donna un grand dîner auquel je fus invité. C'était un vrai festin servi avec un luxe et une recherche qu'on ne trouve guère que chez les plus grands seigneurs d'Europe et qui se prolongea fort avant dans la soirée, car à 10 heures du soir on portait encore des toasts au champagne. Je trouvai pour mon compte la séance un peu longue, mais les convives d'Amboine qui se composaient de toutes les autorités et des principaux officiers de la garnison, firent honneur aux santés jusqu'au bout, et semblaient se trouver là dans leur élément habituel. Je vis dans ce dîner, pour la première fois, le jeune empereur de Solo, dépossédé il y a quelques années de ses états, pour s'être absenté de son palais sans avoir fait prévenir le résident, et exilé depuis cette époque à Amboine. Ce jeune prince dont les manières sont très-distinguées et qui a adopté presque toutes les coutumes d'Europe, supporte cet exil avec la plus grande dignité et a su s'attirer par sa conduite et son noble caractère, l'intérêt de toutes les personnes d'Amboine; il n'y a qu'une voix pour le plaindre de l'excessive sévérité du gouvernement de l'Inde à son égard. Son plus grand crime est peut-être d'avoir porté ombrage par ses heureuses qualités. On craignait qu'il n'acquît un jour trop d'influence et ne cherchât à s'en servir contre les dominateurs de son pays; et on oublia pour une légère infraction aux traités sa conduite loyale pendant la guerre de Java. La politique fit saisir avec empressement l'occasion de le sacrifier, et aujourd'hui il paraît destiné à passer le reste de ses jours dans un exil auquel il paraît être tout à fait résigné. Il

mène à Amboine une vie simple, il s'occupe d'études, et ses mœurs, contrairement à celles de tous les princes de sa famille, passent pour être on ne peut plus réglées.

Le 12 février, nous assistâmes à un trè-beau bal donné par les officiers de la garnison et la société d'Endracht, à notre intention. Le bal, qui fut très-beau, fut suivi d'un beau souper. Il péchait seulement par le petit nombre des dames. Nous apprîmes que s'il y en avait si peu, cela était dû à une récente division de la société et à la susceptibilité des dames créoles d'Amboine.

Ce bal ne fut que le prélude d'autres réunions du même genre; elles eurent lieu chez M. Bol, fiscal, et M. Van Doren, chef de l'administration militaire. Ce furent de véritables fêtes où le luxe des toilettes, des décors et la somptuosité des ambigus étaient de nature à faire oublier qu'on était dans une partie aussi reculée du monde. La danse se prolongea dans chacune de ces fêtes jusqu'au jour et on porta une infinité de toasts ou *conditions*, tous on ne peut plus flatteurs pour nous, accompagnés de longs discours et de houras répétés, dont l'usage paraît être consacré dans les Moluques.

La dernière de ces fêtes eut lieu la nuit qui précéda notre départ; nous rentrâmes à bord à cinq heures du matin et mîmes à la voile presque aussitôt, emportant un doux souvenir de ce bon pays d'Amboine et de ses habitants, dont nos devanciers avaient déjà eu tant à se louer et qui nous avaient comblés de prévenances, d'attentions et de politesses.

(*M. Dubouzet.*)

Note 29, page 281.

Le beau quartier d'Amboine est situé presque en entier, autour de la place d'armes, derrière le fort. Des maisons petites en général, mais d'une admirable propreté, garnies d'un

péristyle soutenu par des colonnes en bois, et ne dépassant jamais le rez-de-chaussée en élévation, le composent. C'est là que se trouvent réunies les demeures des principales notabilités de la colonie. Le cercle de l'Harmonie ou d'Endracht, établissement que nous avions déjà remarqué à Ternate, et qui paraît exister dans toutes les colonies bataves, occupe une des plus belles maisons.

Dans une petite ville comme Amboine, les moindres événements font sensation. Notre salut renvoyé au lendemain matin à cause de l'heure avancée de la journée au moment de notre mouillage, ayant été attendu vainement par les curieux, a fait le sujet commun de la conversation de toute la société hollandaise. On nous a même dit que si nous n'avions pas déjà reçu des prévenances et des politesses, cela tenait uniquement à cette cause; il paraît que la population tient beaucoup à entendre le bruit de nos pauvres caronades. C'est chez un mulâtre d'Haïti, jeté par je ne sais quel vent sur la plage d'Amboine, que nous apprenons ces petits détails, assez difficiles à comprendre dans le jargon moitié hollandais moitié français de ce bon vieillard. Il nous montre divers ouvrages du pays en clous de girofles dont il offre l'achat; ces objets sont plus bizarres que jolis; ils revêtent toutes les formes, boîtes, tasses, nécessaires, urnes, etc., etc., et leur prix n'est pas élevé. M. Lacrete, qui se vante d'avoir été le maître d'hôtel du prince d'Orange, nous fait remarquer en outre, que ces petits meubles ont l'avantage, quand ils sont brisés, de pouvoir assaisonner les mets de leur propriétaire; ils changent alors d'emploi, du salon ils passent à la cuisine.....

Dès 8 heures du matin le 6 février, vingt et un coups de canon viennent satisfaire à l'impatience des Amboinais; le fort nous rend notre salut sur-le-champ, et la corvette hollandaise le *Triton* salue à son tour le guidon du commandant d'Urville de

onze coups de canon, de sorte que la matinée a été remplie de bruit et de détonations. Peu après, les visites officielles précèdent des invitations et des politesses sans nombre. Une fois le point d'étiquette réglé, toute la cordialité du caractère hollandais se fait jour, et à peine descendus à terre, nous sommes introduits par les officiers du *Triton* dans plusieurs maisons où nous recevons un accueil des plus aimables.....

Récemment une épidémie très-violente a exercé d'affreux ravages à Amboine; un grand nombre de victimes appartenant à toutes les classes de la société, ont succombé à la suite de cette maladie diversement appelée dyssenterie, fièvre, typhus ou choléra; elle a, assure-t-on, enlevé le cinquième de la population de l'île. Il est peu de familles qui n'aient à déplorer la perte de quelque personne, et l'œil est attristé dans les rues par la vue des costumes noirs des habitants. Le deuil est général, même chez les Malais qui ont emprunté à leurs maîtres cette coutume, ainsi que plusieurs autres usages qui ôtent à ce peuple son cachet primitif.

Un violent tremblement de terre a précédé l'invasion de la maladie. On voit encore sur presque toutes les maisons, les traces des secousses du sol; on en remarque surtout les terribles effets, dans une des rues qui aboutissent auprès de la demeure du résident; des maisons en ruines, des murs lézardés et crevassés, attestent la violence des oscillations terrestres. Les tremblements de terre, quoique très-fréquents à Amboine, en raison du voisinage de nombreux volcans en activité, sont rarement aussi désastreux; de mémoire d'homme on n'en avait vu d'aussi terrible que celui-ci.

On m'a donné le nombre approximatif de huit mille habitants pour la population de la ville d'Amboine. Elle se compose comme dans toutes les possessions hollandaises, de différentes tribus malaises, réunies sous le titre général de *Malayo*, de Chi-

nois à sang mélangé, de quelques Arabes et d'un petit nombre d'Européens tous Hollandais, car le séjour des étrangers est prohibé à Amboine. Le monopole des épices n'admet pas de concurrence, et la présence des sujets d'une nation rivale pourrait lui être nuisible en exerçant une contrebande active de clous de girofle, principale production de l'île. On estime à neuf cents quintaux environ le montant de la récolte moyenne de ces épices livrées à la compagnie hollandaise, qui les paye à un taux fixé par elle, sans que les cultivateurs puissent recourir à un autre acheteur. Certes ce système est excellent pour acquérir des richesses, mais il est, comme d'ailleurs la plupart des systèmes exclusifs qui régissent les colonies, très-injuste à l'égard des malheureux producteurs. Il nuit à l'accroissement de la culture et à la prospérité de tout un pays en faveur de quelques privilégiés.

Je ne sais où j'avais lu que la population d'Amboine était renommée dans tout l'archipel des Moluques, pour la beauté de ses formes, et, sur la foi du récit imprimé, je m'attendais à voir une assez belle race d'hommes; mais il a suffi d'un coup d'œil pour me désabuser. Les Amboinais sont chétifs, de petite taille et portent une affreuse physionomie. Je n'en ai pas vu un seul mesurant cinq pieds cinq pouces; les femmes sont encore plus laides; ce sont de véritables avortons, types de difformité. Je ne parle ici que de la généralité; il existe nécessairement quelques exceptions; j'en ai rencontré quelques-unes, mais presque toujours elles avaient du sang européen mélangé dans leurs veines, ou elles provenaient de Java. Toute cette population porte les traces d'une décrépitude précoce; dans ce climat ardent elle atteint promptement l'âge adulte, mais elle décline aussi très-vite. A douze ans les femmes sont mères, et quelquefois plus tôt. Cette grande précocité paraît influer sur la race qu'elle énerve, et ce qui semble le prouver, c'est qu'à l'âge de quatorze ans environ, les hommes présentent

ordinairement des formes rondes, moelleuses et charnues. Les muscles ne s'y dessinent pas fortement, il est vrai, mais ce n'est peut-être pas une condition indispensable pour la vigueur corporelle; car nous avons vu les Tongas, hommes très-vigoureux, présenter une disposition à peu près semblable; cette apparence d'embonpoint règne jusqu'à vingt ans, puis elle décline rapidement jusqu'à trente ans, époque à laquelle un Malais est vieux, pour peu qu'il ait usé de l'existence comme en usent les Amboinais.

L'habillement des indigènes n'est plus celui de Ternate; ici, une plus longue domination a modifié les mœurs. Une grande partie de la population, convertie au christianisme, a en même temps adopté quelques parties du costume européen. Presque tous les hommes portent un pantalon et une chemise par-dessus; souvent la chemise est remplacée par une espèce de robe, et le mouchoir, coiffure caractéristique des Malais, ne paraît plus que rarement; de vieilles casquettes et des chapeaux déformés le remplacent. Le costume des femmes est encore plus simple. Une simple jupe, une petite camisole, voilent à peine des formes de corps en général peu gracieuses; elles portent des fleurs odorantes dans leurs cheveux noirs, et mitigent ainsi l'odeur nauséabonde de l'huile de coco dont les basses classes se servent.

Le costume, l'ameublement des maisons, le culte, les tombeaux des Chinois, sont ceux de leur patrie. Ils conservent religieusement les usages de leurs ancêtres, ne les modifient jamais, et partout où ils transportent leurs pénates, ils suivent toujours les mêmes habitudes et les mêmes coutumes. Dans toutes leurs maisons, on voit invariablement un autel dressé au-dessous d'un tableau représentant la divinité, donnant ses préceptes à un disciple à figure noire. J'ai entendu nommer *Fohi* ce dieu gros et gras, au ventre proéminent, aux longues moustaches et aux ongles difformes; il tient ordinairement

une pipe à la main, et son aspect est tout à fait celui d'un bon gros marchand chinois. Des offrandes de fleurs et de fruits sont déposées sur cet autel, et l'on y remarque aussi, parfois, des plantes germant dans de petits pots.

Cette divinité paraît présider à tous les actes de la vie des Chinois qui la consultent dans presque toutes leurs entreprises ; aussi, elle doit se trouver compromise souvent dans des actions peu honnêtes, car ses adorateurs ont la réputation la plus équivoque qu'il soit possible d'avoir. Un jour, nous achetions une caisse de raisins secs, par l'entremise d'un Hollandais officieux qui nous servait d'interprète. Après avoir conclu le marché, le marchand chinois prit une grappe et la posa sur l'autel : « C'est bien, s'écria notre interprète, remercie ce pauvre *Fohi* de t'avoir aidé à filouter ces étrangers. » La gravité du marchand ne fut nullement troublée par cette apostrophe. « Dieu, répondit-il, envoie le gain et la prospérité ; il faut le remercier. » Il continua ensuite à vaquer à ses affaires pendant quelques instants, puis il vint nous offrir de prendre une tasse de thé et de goûter des confitures chinoises, pour compenser sans doute le surplus du prix des raisins qu'il avait fait payer à notre inexpérience. Le thé et les confitures servis dans de petites tasses et de tous petits plats, avaient tout à fait l'air d'un service à l'usage d'un petit dîner d'enfants. Les Chinois boivent le thé sans sucre; heureusement pour nous, les confitures y suppléaient, et nous les trouvâmes fort bonnes.....

Le quinze février fut un jour de grande fête pour la population chinoise ; autant que nous pûmes le comprendre, c'était pour eux le premier jour de l'année. Partout les boutiques étaient illuminées, et les marchands vêtus de costumes resplendissants de propreté faisaient brûler des feux d'artifices. Ces réjouissances ne les empêchaient pas de continuer leur commerce; ils vendaient leurs marchandises avec le même empressement. Leur dieu est décidément le dieu du commerce.

Plus d'une invitation nous fut adressée par eux de prendre du thé et des confitures ; toutes leurs maisons nous étaient ouvertes, mais nous n'étions admis que dans une grande salle située à l'entrée de la maison : comme chez les Turcs l'entrée du *Harem* est interdite aux profanes. De vaste ballons en papier peint étaient autant de lustres qui illuminaient les maisons du quartier. La vue du *campong-tchina* comme l'appellent les Malais, animé par cet air de réjouissance était attrayante ; nous restâmes assez tard à le parcourir , et à chaque pas les marchands nous accueillaient en nous invitant poliment à nous reposer.....

Le 16 février nous prenons part à une soirée donnée à notre intention par M. Bol, le *magistraat*, une des premières autorités d'Amboine : homme de couleur lui-même, il a épousé la querelle des Amboinais contre la garnison et n'a invité aucun des officiers ; mais en revanche il a réuni plusieurs familles de sang mêlé que nous n'avions pas vues au bal de la société de l'Harmonie. Ces personnes fort aimables d'ailleurs, ne parlent absolument que le hollandais et le malais, langues qui nous sont tout à fait étrangères, ce qui abrége singulièrement nos entretiens. Comme au bal de la société de l'Endracht, un ambigu termine la fête. Si la danse a été peu animée, en retour tout le monde a rempli admirablement les fonctions dévolues aux convives.

Une dernière fête succède à un grand dîner donné à bord de nos corvettes, M. Van-Doren nous réunit encore une fois la veille de notre départ, ainsi que les officiers de la garnison, dont la présence impliquait naturellement l'éloignement des dames créoles, que nous avions vues chez M. Bol. La difficulté qu'on éprouve de former des contredanses jette un peu de froideur dans cette réunion, mais elle fait le bonheur d'une petite fille de six ans, qui, à sa grande joie, est invitée à faire vis-à-vis dans toutes les contre danses. Madame de Stuers assiste à cette soirée d'adieux, qui se prolonge jusqu'au matin. Pendant le souper

de nombreux toasts nous sont portés, mais les expressions employées pour porter ces santés, la stricte traduction des mots hollandais équivalents, ont une étrangeté qui frappe notre attention. Ainsi, c'est par les mots suivants : « Je vais porter une honorable condition, » qu'on prélude à l'exposé des toasts; cet exorde inaccoutumé fait fortune parmi nous, ainsi que les mots: *kassi api*, apportez du feu, proférés constamment par les intrépides fumeurs de la réunion. Désormais le souvenir des personnes qui nous ont reçus avec tant d'aménité sera inséparable de ces expressions, et loin d'être comme on pourrait le croire des répétitions ironiques, elles ne feront que nous rappeler plus intimement l'obligeance et la cordialité de ceux qui les proféraient. Les souhaits les plus bienveillants nous accompagnent à notre départ; les politesses dont nous avons été l'objet seront gravées pendant longtemps dans notre souvenir, et c'est presque avec un sentiment de peine que nous donnons un dernier coup d'œil aux rivages hospitaliers d'Amboine, lorsqu'à trois heures du matin, le *verdah* de la sentinelle signale notre sortie du fort Victoria.

(*M. Desgraz.*)

Note 30, page 281.

Le gouverneur des Moluques était absent quand nous arrivâmes à Amboine. Nous eûmes l'occasion de voir madame de Stuers, une des personnes les plus accomplies qu'on puisse imaginer. Fille du général de Kock, elle est proche parente, nous a-t-on assuré, de notre romancier populaire du même nom ; la fermeté de son caractère avait été mise à une rude épreuve dans sa traversée de Batavia à Amboine. Ces mers sont si belles qu'il semble qu'on n'a aucun danger à redouter, cependant le maladroit chargé de conduire à Amboine M. et Mme de Stuers, leurs enfants et leur suite, trouva le moyen de se jeter sur de mau-

vais îlots incultes appelés Lipari, situés entre Timor et Amboine. Les passagers se sauvèrent avec ce qu'ils avaient sur le corps sur un îlot de sable. On parvint à ramasser quelques vivres avariés, et le seul canot qu'ils eussent fut expédié sous le commandement de M. Muller, officier de la marine coloniale, pour chercher des secours à Timor; mais cette embarcation fut prise par des pirates avant d'arriver à sa destination; ils s'emparèrent des objets précieux qu'elle pouvait contenir et la relâchèrent après avoir emmené en esclavage l'officier qui la commandait. Les naufragés ainsi frustrés dans leurs espérances restèrent quinze à vingt jours dans cette affreuse position; quelle cruelle situation pour une femme élevée dans tout le luxe et le bien-être des riches familles de l'Inde! La pauvre mère, sous une chaleur accablante, souffrant de soif et de faim, ne pouvait que serrer dans ses bras ses petits enfants; la fermeté de son caractère ne se démentit pas pendant ces moments pénibles; après une éternité d'angoisses un navire apparut enfin, et vint les délivrer au moment où les vivres allaient leur manquer tout à fait. Quelques jours plus tard on n'aurait plus trouvé que des cadavres.....

Toutes les personnes d'Amboine nous firent le plus aimable accueil; on nous fit les offres les plus obligeantes, toutes les maisons nous furent ouvertes: les dîners et les bals se succédèrent sans interruption, avec une telle rapidité que pas un jour ne se passa sans partie de plaisir; pour nous qui venions de tenir la mer pendant longtemps, le séjour d'Amboine ne fut pas une occasion de repos, et nous n'eûmes pas le moyen de nous reposer de nos fatigues, au milieu des invitations cordiales qui nous étaient adressées de toutes parts.

(*M. de Montravel.*)

Note 31, page 281.

Les officiers de la garnison d'Amboine nous ont adressé une invitation pour un bal donné à notre intention, dans la salle de la société de l'Harmonie. A sept heures et demie du soir nous nous rendons à cette invitation ; on n'a rien épargné pour nous y faire la meilleure et la plus agréable réception. Malheureusement le nombre des danseuses est très-limité ; à la suite de quelques petits différends survenus entre les officiers et les familles de sang mêlé, celles-ci se sont abstenues de paraître à ce bal, où il n'y a que huit dames hollandaises et quelques-unes de leurs jeunes filles pour suffire à un nombre considérable de cavaliers ; cependant malgré cette pénurie de danseuses, les danses durent jusqu'à trois heures du matin. Un superbe ambigu a été ménagé au milieu de la soirée et les toasts aux officiers hollandais et français suivis de vigoureux *houras* se succèdent avec rapidité. Le prince de Solo invité à ce bal, y a paru quelques instants. A trois heures, quand le bal était terminé nous nous disposions à nous retirer, lorsque les officiers hollandais, fermant les issues, nous retiennent ; nous nous formons en cercle et vidons encore quelques bouteilles de vin du Rhin ; ce n'est qu'à cinq heures qu'on nous livre passage et la musique du bal nous accompagne à travers les rues d'Amboine jusqu'à notre domicile.....

Le 17, veille de notre départ nous avons encore assisté à un bal qui nous a été donné par M. Van-Doren, intendant militaire, et nous y avons passé une des plus agréables soirées de notre séjour. La salle de bal était ornée d'un portrait lithographié de M. d'Urville, dont on avait environné le cadre d'une guirlande de lauriers ; à minuit un magnifique ambigu fut servi et la fête ne se termina qu'au matin.

(*M. Gervaize.*)

Note 32, page 281.

Ce fut à l'obligeance de M. Bol, magistrat supérieur d'Amboine, que je dus la facilité de visiter les montagnes du nord-est de la colonie. Il me fit donner un guide; il lui expliqua lui-même le motif de mon excursion, et lui enjoignit de me faire parcourir le plus d'espace possible, pendant les quarante-huit heures qu'il m'était loisible d'employer à cette exploration.

Le jour du départ ayant été fixé, dès trois heures du matin mon guide était à bord de l'*Astrolabe*; une petite pirogue à balancier m'attendait. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, et déjà nous glissions légèrement sur la surface calme et unie de la rade.

Mon conducteur s'établit respectueusement à l'avant de notre étroite et courte embarcation; l'un des pagayeurs était derrière; il imprimait la direction à notre frêle esquif, après avoir donné l'impulsion de concert avec son compagnon, lequel était placé devant moi. Nous nous hâtâmes de nous rapprocher de la côte opposée à celle que nous venions de quitter, afin de nous soustraire à l'action des courants; car la marée descendait et opposait à nos pauvres esclaves papous un effort difficile à vaincre. Notre navigation devint alors plus rapide; la silhouette capricieuse des hauteurs et des arbres se dessinait sur la scintillante lumière des étoiles, elle fuyait et variait à chaque instant. Quelques êtres muets s'agitaient seuls; des insectes lumineux voltigeaient et des poissons traçaient au fond de l'eau de longs sillons de feu rapides comme l'éclair. Au milieu de la vague incertitude que la nuit laisse autour de l'homme, la vie matérielle n'est plus qu'un souvenir, parce que l'immensité fixe seule ses yeux; la poésie, cet ange, cette émanation, ce pressentiment d'une intelligence supérieure, épanche ses douces clartés et éloigne les bornes étroites de notre pauvre sphère: je croyais voir dans ces êtres fugitifs les

puissances créatrices, émissaires de la Divinité, distribuant dans l'ombre les éléments des sublimes phénomènes que le soleil vivifie chaque jour. Non, le fantastique n'est point une erreur; c'est la peinture idéale de mystères insaisissables, mais que notre imagination cherche à se figurer!

Après avoir contourné les parcs de deux ou trois pêcheries qui s'étendent jusqu'à la limite des petits fonds, nous descendîmes à terre. Le ciel réfléchissait les premiers rayons du soleil; le sommet des montagnes sortait des ténèbres et apparaissait dans l'espace; mais le jour était encore trop faible pour nous diriger à travers les obscurs et étroits sentiers où s'engagea mon guide, en me présentant le bout d'un bâton qu'il tenait par l'autre extrémité. Les Papous tirèrent leur pirogue à terre, se précipitèrent sur nos pas, prirent les devants, et annonçaient par leurs cris les pas difficiles à franchir. Après une longue demi-heure de marche à tâtons, nous commençâmes à distinguer un peu les objets environnants; le jour éclairait la vallée, et ses rayons traversaient enfin les épaisses cimes des palétuviers et du palmier *nipa fruticans*. Cette dernière espèce était tellement multipliée partout où le *rhizophora gymnorhiza* et le *mangium candelarium* lui avaient cédé la place, qu'elle formait à elle seule des bois étendus et très-touffus. A la sortie de ces forêts marécageuses, nous nous trouvâmes sur les bords d'une petite baie où des embarcations, soigneusement abritées sous de petits hangars de feuilles de palmier, m'indiquèrent la proximité d'une ou plusieurs habitations. En effet, nous gravîmes une petite éminence calcaire, où la main de l'homme avait taillé quatre rampes de dix marches chacune, tout à côté d'une petite cascade, et nous arrivâmes sous un berceau de pandanées, en face d'une petite maisonnette, construite sur le plan d'une maison d'Européen, bien qu'elle ne fût entièrement composée que de bambous.

Il n'était que cinq heures du matin, cependant les propriétaires de cet agréable asile avaient déjà quitté leurs nattes pour jouir de la fraîcheur du matin, ou se livrer à leurs travaux sans être exposés à l'ardeur du soleil. Trois enfants de trois à six ans, deux petites filles et un petit garçon, tous trois nus et barbouillés de terre, jouaient devant le seuil de la porte; une jeune femme appuyée contre un arbre donnait à teter; tous avaient un air de santé auquel je ne me fusse point attendu, dans un lieu aussi près des marécages.

Mon introducteur me présenta, et l'inévitable fauteuil en *bambou* me fut offert au centre du péristyle, entre deux troncs de *bambou* faisant office de colonnes. Le petit nourrisson fut aussitôt déposé à terre sur une tresse, où il se mit à gigotter, tout en suçant son pouce, pendant que sa mère m'offrait, dans une corbeille, les fruits de l'anonia muricata et des pisang-radja.

Les manières de cette femme étaient bienveillantes; sa figure me rappela immédiatement les femmes de Samoa, de Taïti et de Vavao : impression qu'il est bon de noter, car l'on a trop éloigné les Malaisiens de la race rouge océanienne considérée dans son ensemble. Sa propreté était parfaite; ses cheveux noirs lisses et brillants. Ses seins étaient à peine recouverts d'un corsage de mousseline large et flottant, adapté à un jupon en coton rayé de rouge et de blanc. Sa taille lourde trahissait des formes peu gracieuses; cependant son bras était beau, sa main délicate. Ses yeux noirs étaient grands et vifs; il ne manquait à sa physionomie, pour être réellement séduisante, que des pommettes moins marquées, une bouche moins grande et vierge de bétel. Telle était la femme d'un pêcheur d'Amboine.

Il est bien remarquable que les indigènes cuivrés de l'Océanie, soit homme, soit femme, à demi civilisés ou même encore à l'état sauvage, l'emportent autant en dignité sur la plupart des Européens des villes et des campagnes qui reçurent trop peu

ou point d'éducation. Ne faut-il pas en rechercher la cause dans les travaux pénibles auxquels sont soumis la plupart des hommes civilisés? La fatigue du corps semble accabler l'esprit et étouffer en nous jusqu'à l'estime de nous-même, lorsqu'une éducation convenable *, une instruction indispensable, ne nous élèvent point, de prime abord, à nos propres yeux.

Pendant que la maîtresse du logis remplissait les devoirs de l'hospitalité, mon bouda ** s'était éloigné; mais il tarda peu à revenir; il était accompagné de quatre hommes; l'un deux était le maître de l'habitation; il était très-gras, ce qui est une véritable rareté parmi les Malaisiens; il entra en prononçant le mot sahaba, *ami*, et quelques autres que je jugeai aussi polis au ton de soumission avec lequel ils furent prononcés. Il remit aux trois autres individus trois pagaies, et parut attendre mes ordres. Alors mon domestique, tel était le titre que mon guide se donnait près de ma personne, s'approcha de moi avec les manières les plus souples, les plus révérencieuses, et me fit comprendre par un signe, qui consiste à simuler l'action de compter de l'argent, qu'il fallait pour continuer notre voyage, faire briller le nerf de toute entreprise. Sa demande était juste : aussi m'empressai-je de le satisfaire; je lui livrai cinq piastres; il les changea immédiatement en une foule de petites pièces; puis divisa cette monnaie en tas inégaux de volume, les distribua au propriétaire de la pirogue que nous frétions, aux deux Papous qui retournaient à la ville; enfin, aux nouveaux pagayeurs : il mit le reste dans sa poche, après avoir enveloppé chaque part, séparément, dans un morceau de papier. Tout cela se fit avec une promptitude qui me donna une bonne idée de l'intelligence de mon factotum; car il venait de mériter ce titre à ma grande

* J'entends par éducation, non pas seulement une instruction préparatoire, mais surtout cette direction de l'esprit qui forme le jugement et le cœur.

** Bouda, mot malais, qui signifie serviteur.

satisfaction : je n'avais plus en effet qu'à marcher à mon but, sans m'inquiéter des indispensables interventions et formalités que j'aurais inévitablement encore à subir. Cet homme avait un extérieur remarquable : sa démarche était vive, affairée ; sa physionomie semblait affecter un sérieux étudié et l'air d'importance d'un Crispin. Son costume était cependant celui d'un initié de la police : un large baudrier, orné de bandes en drap noir et rouge, et d'une large plaque argentée, croisait en écharpe sa poitrine, et soutenait une espèce de sabre d'infanterie. Une veste bleue, bordée de rouge et munie de boutons d'uniforme ; une petite canne noire, plus propre à marquer l'autorité de celui qui la portait, qu'à servir d'auxiliaire dans la marche ou de moyen de défense, eussent encore été autant de preuves en faveur de mes présomptions sur la nature de sa profession, si son arrogance et l'empressement que l'on apportait à exécuter ses volontés, ne m'eussent point démontré qu'un rapport bon ou mauvais de cet alguazil malais, n'était point chose indifférente. Sa coiffure consistait en un madras rouge noué et disposé avec une certaine prétention ; une blouse rayée de rose et de blanc s'échappait de dessous sa veste, et descendait jusqu'au milieu des cuisses ; le reste de cet affublement se terminait par un pantalon de même étoffe. Ses pieds étaient nus. Il était grand, maigre ; ses traits secs et mobiles, étaient singulièrement animés par de très-petits yeux noirs, obliques, d'un feu extraordinaire, que la hardiesse naturelle de son regard ne lui permettait point d'adoucir, lors même qu'il se croyait obligé à conquérir vos bonnes grâces par les témoignages de la servilité la plus élastique.

Notre relâche avait été à peine d'une demi-heure, et pourtant tout avait changé d'aspect : la rade réfléchissait les flots de lumière, dont l'atmosphère était déjà traversée. La marée basse nous força encore à quelques longs circuits, qui nous exposèrent pendant une heure à l'éclat éblouissant d'un soleil peu élevé,

dont les rayons, déjà très-chauds, nous frappaient directement le visage. A six heures et demie nous commençâmes à ressentir les premiers effets du flot; nous nous rapprochâmes petit à petit de la côte, où bientôt nous pûmes naviguer à l'ombre protectrice des palétuviers qui se pressent sur ces bords séduisants, mais pernicieux : des odeurs fort désagréables nous prévenaient de temps en temps que ces lieux cachaient la mort sous leurs frais et verdoyants bocages. C'est ce que savaient très-bien nos compagnons de voyage; car ils ne manquaient pas de répéter chaque fois le mot lara, *maladie*, en précipitant le mouvement de leurs pagaies. A sept heures, sept heures et demie, nous avions atteint la limite Est de la rade d'Amboine, et nous faisions notre entrée dans le petit canal de Paguala.

Cette petite coupée a été pratiquée à travers l'isthme étroit et sablonneux, qui réunit la partie nord de l'île à sa partie sud. Il sert de communication directe, entre les districts situés au vent et ceux des rivages de l'ouest. Son extrémité orientale s'ouvre dans une vaste baie, un peu agitée, mais où les grandes pirogues du pays et de Céram, destinées à l'approvisionnement de la ville, peuvent jeter l'ancre, en attendant que la marée leur permette de franchir la digue de coraux, que la mer éleva entre les deux baies. Ce pertuis si utilement ménagé par la main de l'homme, évite aux petits navires un immense contour et les difficultés d'une longue navigation contre le vent, lorsqu'ils retournent vers leurs pénates.

L'aspect de Paguala est pittoresque, les cases en sont régulièrement alignées; quelques-unes de ces habitations sont construites avec assez de goût. La terre détrempée, le bambou en sont les principaux éléments; toutes sont couvertes avec les feuilles de sagouer. Des palissades légères et basses environnent la demeure des riches; elles en defendent l'approche du côté de

la rue, sans en obstruer la vue. Ce *Nygri**, se composé d'une centaine de maisons ; je lui suppose une population de trois à quatre cents personnes. Je fus accompagné jusque chez l'Oran-Caya** par une foule qui soulevait une poussière étouffante : j'arrivai assez promptement, à ma grande satisfaction, car j'espérais échapper aux cris importuns et à l'agitation incessante de cette foule d'enfants, d'hommes et de femmes ; mais je fus trompé dans mes espérances, je dus subir la réception dans l'espèce de galerie extérieure qui précède la porte, et où le fauteuil me fut présenté. J'aurais donc encore été pressé par cette multitude de curieux, si mon bouda, redoublant de zèle dans l'attente de l'honorable Oran-Caya, n'eût signifié à la canaille de se retirer jusqu'à la porte de la cour. Il fit retentir l'air de sa voix glapissante et de paroles si brèves, si saccadées, que je ne lui supposai point un langage très-libéral ; le satellite du pouvoir se permettait évidemment l'injure. Cette éloquence primitive persuada, aidée, il est vrai, de quelques gourmades qui s'adressèrent de préférence aux enfants.

L'Oran-Caya vint enfin ; on l'avait été chercher dans le bourg, où ses fonctions le retenaient sans doute : il eut d'abord quelque peine à fendre la foule ; il s'agitait vainement au milieu de ce rempart compacte de têtes, de bras, de jambes nues ; il ne dut sa délivrance qu'à la baguette magique de la police : elle se leva sans frapper, mais partout où elle passait suspendue, le vide s'opérait. Un petit vieillard apparut alors, sautant à droite, sautant à gauche, gourmandant à gauche, gourmandant à droite, et marchant toujours d'un pas précipité. Ses vêtements étaient de nature à le faire distinguer. Ils consistaient en un chapeau conique, appelé en Europe, *chapeau chinois*, en une tunique de coton violette et à ramage, serrée au-dessus des hanches par une

* Nygri, village.
** Oran-Caya, homme riche, nom donné au chef du nygri.

ceinture de cotonnine rouge ; un pantalon à raies bleues, des souliers complétaient inévitablement la toilette de cette respectable autorité. La masse des assistants du sexe masculin ne portait généralement qu'une culotte : aussi le costume de l'Oran-Caya brillait-il entre tous. Il me salua en ôtant son chapeau, m'engagea gracieusement à me rasseoir, et me fit offrir l'agréable et fraîche liqueur que distillent les pédoncules du sagoutier. Il me présenta lui-même des fruits, et les déposa sur une petite table placée à côté de moi. Il me fit comprendre par gestes, en les accompagnant d'une expression de physionomie tout à la fois bonne, bienveillante et mystérieuse, qu'il allait s'occuper de moi et que je serais content de lui.

Pendant que l'on faisait les préparatifs de mon départ de Paguala, j'eus le temps d'examiner les figures qui m'entouraient, et de continuer à Amboine les observations commencées à Ternate sur les habitants de l'archipel Indien : car il fallait prendre patience ; les dispositions prévoyantes de l'Oran-Caya entraînaient une multitude d'ordres, et par conséquent de retards dont je m'étonnais, sans pouvoir en expliquer la cause. La foule loin de s'être dissipée, s'était accrue; cependant, devenue plus paisible, elle s'était glissée lentement tout autour de la palissade intérieure sans que cette fois l'inexorable pion s'y fût opposé.

Peu de temps avant notre entrée dans les Moluques, nous avions lu un peu partout, soit dans les voyages sérieux, soit dans les voyages pittoresques, soit enfin dans les excellents ouvrages de géographie de Balbi et de Malte-Brun, les descriptions trop succinctes des caractères physiques et moraux des Malaisiens proprement dits. J'avoue que malgré l'attention scrupuleuse apportée à ces lectures, je n'étais point parvenu à me faire une idée de ces hommes. La faute en est aux voyageurs qui ne se sont presque jamais préoccupés de l'idée de léguer des matériaux à l'histoire anthropologique de notre globe. Je le sais, il existe à

cet égard des exceptions honorables, mais ce reproche ne s'adresse pas moins au plus grand nombre. Les portraits mêmes que l'on nous rapporte des expéditions lointaines, sont trop à l'effet et trop peu étudiés pour aider à l'intelligence du lecteur; le dessinateur a d'abord embelli la nature, après lui le graveur a ajouté aux enjolivements; aussi ces figures sont-elles à la sortie de leurs mains complétement ramenées aux formes européennes. En peut-il être autrement, lorsque l'on copie une chose quelconque sans but scientifique, lorsque l'on abandonne l'histoire naturelle au capricieux chic artistique?

La chevelure des Malais n'a rien qui la distingue de celle des autres hommes de la race rouge; il est donc inutile de dire qu'elle est toujours noire, que leurs cheveux sont gros, difficiles à lisser et souvent légèrement ondulés, malgré l'huile dont ils les imprègnent afin de leur donner quelque souplesse. Sous ce rapport, comme sous tant d'autres ils ne présentent rien de spécial, et les Américains, les Polynésiens, ainsi que les Kalmouks, Mongols, etc., ne diffèrent nullement des Malais. Leur figure est plate, plutôt ronde qu'ovale chez les femmes, plus ovale chez les hommes; leurs pommettes saillantes donnent à l'ensemble de leur face un développement transversal fort disgracieux; aussi leurs énormes maxillaires supérieurs paraissent-ils peu larges, mais très-saillants d'avant en arrière, disposition qui constitue des traits durs, heurtés. Ce défaut d'ensemble des différentes parties de la figure en isole la portion inférieure, la modèle à part pour ainsi dire, et rend plus remarquable encore la large ouverture de la bouche. Les joues pleines des jeunes femmes adoucissent beaucoup les contours de ces figures osseuses, mais ne changent rien au caractère typique de l'écartement des malaires, du développement de la mâchoire supérieure et par conséquent de leur immense bouche. Le front de ces insulaires est d'une largeur moyenne, il s'élève peu perpendiculaire-

ment au-dessus des orbites et s'incline promptement en arrière tout en décrivant un arc assez satisfaisant. Ils ont le nez gros et aplati par le bout sans être épaté; leurs oreilles sont grandes, écartées et généralement mal faites.

Après l'exposé de ces caractères, il est facile, ce me semble de rapporter les Malais à leur véritable race; cependant les auteurs qui ne cèdent pas aisément au besoin de tourner la difficulté en faisant autant de races qu'il y a de variétés dans chacune d'elles, en sont encore fort embarrassés; le célèbre Cuvier, ce grand observateur, était de ce nombre, parce qu'il n'avait point vu. Il se plaint du néant des figures et des descriptions. Mais laissant de côté ici la grande question de leur origine et ne voulant envisager que celle de l'unité de plan dans la race cuivrée, nous dirons qu'il est facile de retrouver parmi les Malais, les Polynésiens, les Américains, les Tartares, les mêmes traits plus ou moins modifiés par le climat, ce grand réactif organique, et par les habitudes qu'il impose aux êtres soumis à ses lois. S'il était possible d'animer les passions des Péruviens, si l'on pouvait leur communiquer la vivacité du regard, tracer sur leur face les rides qui trahissent l'agitation d'une âme turbulente, la ressemblance frapperait tous les yeux. A part l'obliquité des yeux des Kalmouks, Mongols et Tartares, on retrouve parmi ces peuples tous les traits fondamentaux de leur identité avec les Malais. Que dis-je, à part l'obliquité des yeux......, mais beaucoup de Malaisiens ont conservé des traces de cette conformation, autant au moins que les Carolins, les Groënlandais, les Patagons, les Chiliens et les Péruviens.

Quant aux Polynésiens, tout ce qu'il y a de désagréable dans la figure des Malais tend évidemment chez eux à une sensible amélioration. Ainsi, il n'y aurait entre ces deux peuples d'autre distance, que celle du mieux au moins bien. Or a-t-on jamais eu l'idée de soutenir qu'un homme laid, nègre ou

blanc, ne soit pas de la même race qu'un homme beau, également blanc ou noir?

Le crâne, cette partie la plus importante des animaux, est chez l'homme d'une importance bien autrement grande, puisqu'il est l'enveloppe matérielle de l'intelligence; le cerveau qu'il protége est la mesure la plus parfaite, dont les philosophes puissent s'emparer pour classer les animaux en classant leur degré de sensibilité; il doit donc aussi servir à déterminer le degré de supériorité des races humaines et de leurs rameaux. Ces principes incontestables nous permettraient-ils de saisir les différences cranioscopiques qui distingueraient ou distinguent réellement les Malaisiens des Polynésiens? Je crois qu'avec de longues études et un grand nombre de crânes l'on pourrait arriver à des résultats *scientifiques* intéressants, quoique peut-être un peu minutieux : mais puisque, pour le moment, l'observation à distance et en masse nous est seule permise, voyons à quelle conclusion le raisonnement va nous conduire, appuyé de ce qu'il nous est permis d'apprécier.

Le crâne diffère peu de forme chez les Polynésiens et les Malaisiens, voilà ce que mes observations me démontrent et ce que le raisonnement vient appuyer. Ce fait n'a rien de surprenant; le fait opposé le serait au contraire. Chaque race a reçu en partage un degré de capacité qu'elle porte partout où elle s'est étendue; le climat, les nécessités locales ont bien pu exagérer ou modérer ses goûts et ses penchants, mais l'ensemble reste le même avec tous ses germes. On ne peut nier que l'amélioration de la race, en contribuant à la beauté de l'enveloppe et de ses formes, ne contribue aussi au déploiement des organes, d'après ce précepte de physiologie, applicable à tous les êtres organisés : *leur extérieur est la traduction exacte de leur intérieur, c'est-à-dire de leurs habitudes, de leurs penchants;* et si c'est un homme, *du degré de sa capacité intellectuelle.* Mais alors l'homme

favorisé des dons de la nature est à ses semblables, de même origine, ce qu'est une graine heureusement tombée, richement pourvue des circonstances indispensables à son accroissement, à une graine enfouie dans un sol pauvre à peine pourvu d'un humus nécessaire. L'une se développera convenablement dans un temps donné; l'autre languira et n'atteindra jamais à ses dimensions naturelles, mais elle n'en sera pas moins une plante complète dans son espèce, son fruit sera la miniature tout aussi parfaite de la plante mère, que si cette dernière avait atteint les limites de la plus belle végétation; il pourra même produire un arbre magnifique, s'il reçoit des soins convenables. Le seul fruit digne de l'homme est la pensée; sa fertilité, à lui, ce sont les combinaisons de son intellect; aussi, quel que soit le corps où son esprit se développe, il arrive toujours à produire une intelligence et souvent une intelligence supérieure, sous l'enveloppe la moins séduisante, pour peu qu'une culture convenable vienne à son aide. Le type ou germe de chaque race est invariable tant qu'il n'y a point d'hybrides; quelle que soit la vigueur du sujet qui lui donna le jour, il attendra des circonstances seules la force de son développement. Elles pourront, selon leurs capricieuses dispositions, favoriser plus ou moins telle ou telle partie aux dépens de telle ou telle autre, mais voilà tout, l'unité de plan restera invariable. D'après ces considérations, les Malaisiens et Polynésiens constituent deux rameaux trop rapprochés pour offrir, sous le rapport de la conformation de leur crâne, du front surtout, siége de la pensée, des différences suffisamment appréciables *distinctement limitées* au premier coup d'œil.

Il n'en est point de même des appareils accessoires de l'organisation, des appareils essentiellement propres à la vie organique : la salutaire pureté de l'air, l'abondance et l'excellence des aliments, les douceurs de la civilisation ont sur leur développement

une sensible influence. Les Polynésieus ont aussi généralement de gros traits, leur figure est large, mais l'arc de leurs os malaires est infiniment moins marqué en avant et moins étendu en dehors que chez les Malais; leur nez reste gros, un peu évasé par le bas; mais chose remarquable, et qu'il est facile d'observer, même parmi les Européens, à mesure que l'élégance des formes décèle le progrès matériel d'un individu, le pavillon du nez acquiert en même temps des contours moins communs, mieux déterminés *; on ne rencontre plus de ces profils bizarres, défigurés, où la nature semble avoir d'abord pourvu exclusivement au besoin animal, sans s'être souciée de réfléchir sur un miroir parfaitement net les rayons de l'intelligence. Les Polynésiens ont le nez bien modelé et souvent aquilin. Leur bouche est grande, leurs lèvres grosses, mais tout cela se fond mieux avec l'ovale de la face parce que les pommettes sont moins écartées; il en résulte aussi des joues plus pleines et une mâchoire supérieure moins détachée, pour ainsi dire, du haut du visage. En un mot tous leurs traits sont mieux proportionnés, et au milieu de cette harmonie ces grandes bouches ne paraissent plus choquantes.

Les femmes polynésiennes n'ont pourtant pas sur les Malaises autant de supériorité que les Polynésiens sur les Malais; cela tient, ainsi que nous l'avons déjà dit ailleurs **, à ce que l'état sauvage est peu propice à la délicatesse de la femme, lors même qu'elle se trouve placée au milieu des conditions les plus heureuses de climat et d'abondance. Sans doute alors elle s'embellit aussi; mais elle est loin d'atteindre une beauté relative comparable à celle du sexe masculin. Ses charmes entourés des soins de la civilisation, acquièrent plus sûrement, fût-ce même dans une atmosphère un peu moins saine. Nous avons vu à Ternate,

* Il en est de même du pavillon d'oreille.

** Tome IV, p. 364.

où les douceurs de la vie sociale paraissent être plus répandues qu'à Amboine, plusieurs femmes véritablement assez agréables (j'éloigne ici le souvenir des métis faciles à distinguer) ; je pourrais citer entre autres, les danseuses que le sultan fit figurer devant nous : l'une d'elles, surtout, était très-jolie ; la délicatesse de ses traits, la beauté même de ses yeux, l'emportaient de beaucoup sur ceux des plus agréables Mendocéennes. Mais au rebours de ce que nous avions vu en Polynésie, nous n'avons point rencontré un seul homme qui pût soutenir la comparaison près de cette belle Malaise.

Les Malais ne sont non plus remarquables par leur taille et les formes de leur corps : leur stature est moyenne ; mais soit grands, soit petits, ils sont maigres. Les exceptions offrent sans doute des individus forts et musclés ; mais ce développement est presque toujours borné aux bras et aux épaules ; le reste de leur personne n'est nullement proportionné. Leurs poses et leurs gestes sont dénués de grâces naturelles ; leurs extrémités pelviennes sont grêles, défaut auquel le plus grand nombre des Océaniens de l'Est ont aussi une grande tendance.

Ils sont vifs, turbulents ; leur physionomie est passionnée ; on s'accorde à les trouver hardis, entreprenants ; despotes et cruels dans l'occasion ; rampants dans la soumission ; faux, dissimulés, rusés, cupides. Ce dernier vice est probablement la souche de tous les autres : on lui a, je crois, donné le nom d'*aquisivité*. Leur position sur le globe doit être l'origine de ce penchant au commerce et à la piraterie : leur existence d'insulaires, leur goût pour la navigation, qui en est la conséquence forcée ; leurs connaissances nautiques, leurs praos*, le voisinage de l'Asie, habitée par des peuples négociants, tout contribue à les faire ce qu'ils sont. Remarquons en outre, qu'ils vivaient assez près d'un con-

* Grands navires malais.

tinent pour en contracter les vices ; et qu'ils en étaient trop loin pour profiter des conquêtes de sa civilisation. En fait de religion, ils ne connurent longtemps que l'aveugle fanatisme et l'abrutissement qu'il impose à la raison. On ne saurait donc accuser leur intelligence du peu de progrès de leur morale ; ils n'ont point eu l'occasion d'en avoir ; ils ont dû même dégénérer en cédant à tous les excès, dont leurs rapports avec l'étranger leur fournissaient la séduisante variété. Depuis de longues années ils furent flétris par le contact des spéculateurs indiens, et ensuite par celui de la grande civilisation européenne, si prodigue de grands mots de philanthropie, mais qui s'empresse si peu de les élever jusqu'à elle.

Leur infériorité physique résulte de leur intempérance, et dépend aussi du climat.

Ils usent de tout immodérément : de l'opium, du tabac, des liqueurs alcooliques ; j'ajouterai même du bétel. Toutes ces jouissances factices, si elles ne sont point toujours meurtrières pour l'homme, sont toujours au moins nuisibles à sa nutrition et à sa reproduction. L'usage constant du bétel n'est pas sans apporter dans la constitution, une modification dégradante, matérialement parlant ; parce que toute substance qui n'est point réparatrice, est médicament ou poison : or, ne fût-il que médicament, son emploi répété entraînera l'excès de son action modificatrice. L'expérience ne m'a point appris quelles maladies naissent indispensablement de cette dégoûtante coutume ; mais je ne puis croire ni à sa nécessité hygiénique, ni à son efficacité spéciale. L'utilité du bétel est une des mille chimères dont se berce l'esprit humain, afin d'excuser une mauvaise habitude.

Le climat a une immense influence sur la constitution des Malaisiens : l'air de l'archipel Indien n'est point salutaire. Il n'est point indispensable d'entrer en discussion, pour prouver

un fait mis en évidence par une foule de trop célèbres relations. Ce qui prouve cette insalubrité, mieux que toutes les dissertations, c'est la beauté des Dayas, des Alfouras de Bouro, de Célébes, de Sumatra. Ces montagnards habitent les fertiles et hautes cimes de la Malaisie. Il n'est donc point besoin de s'évertuer à chercher la cause de leur supériorité, dans les ténèbres d'une filiation mystérieuse et étrangère au rameau malais; partout, en effet, l'habitation sur les montagnes établit de pareilles dissidences physiques entre les habitants d'une même région : les profondes vallées de la Suisse et ses hautes montagnes, nous présentent une foule de ces contrastes; les Antilles nous en fourniraient de plus frappants encore, si on l'exigeait.

J'étais encore tout occupé du spectacle curieux que m'offrait cette foule de gens oisifs, lorsque le retour de l'honorable Orang-Caya m'enleva à la contemplation de mon tableau. Il était suivi d'un fauteuil fixé entre deux longs bambous, et juché sur les épaules de huit hommes ; huit autres suivaient encore, ne portant rien, mais évidemment destinés à servir de relais. Enfin, cette longue file de seize porteurs était accompagnée de quatre autres individus qui s'emparèrent aussitôt de ma boîte botanique, d'un sac et d'une masse géologique, ainsi que d'une gibecière où nos vivres étaient renfermés. Telle était la caravane dont mon *bouda* eût pris le commandement avec un sensible plaisir, si j'eusse accepté cet inutile cortége. J'exprimai ma gratitude, aussi expressivement que possible, au chef hospitalier de Paguala, et je m'éloignai, en poussant devant moi mon *homme de confiance* et les quatre Malais qui s'étaient déjà saisis de mon indispensable bagage. Mais l'Orang-Caya courut sur mes pas, me retint par le bras, et me montrant le soleil, il prononça le mot *mati*, mourir. Il appréhendait, pour l'Européen, les effets d'une marche au soleil. Je lui montrai que j'irais lentement, tout en lui désignant au loin la forêt, et près

de nous, les arbres qui nous entouraient. Il vit que je comptais sur leur ombrage : je me croyais libre. Mais, sautant prestement devant moi, il me tendit son bras, et me tira la langue. Je fus assez surpris de cette expression mimique; mais je compris bientôt qu'il désirait une consultation. Je touchai son pouls aussi sérieusement que possible, et grâce à un *bagous*, *bon!* dit avec conviction, je pus continuer mon chemin. Mon séide avait évidemment trahi mon incognito médical.

D'abord nous suivîmes une route bordée du pisang-radja, du mangifera indica, de l'anona muricata, du jambosa domestica, et de quelques pieds de cicas pectinata ; mais cet agréable sentier finit trop tôt. Nous dûmes franchir sur le sable mouvant de la plage E. de Paguala le quart de lieue qui nous restait à faire avant d'atteindre le pied de la montagne. Il était neuf heures au moment où nous atteignîmes ce but désiré.

Un rempart d'agave vivipare forme autour de l'entrée du bois une défense inexpugnable. Cette belle amaryllis croît parmi les roches éboulées des escarpements et amoncelées par la mer à la limite de son empire. Un pauvre naufragé qui serait jeté à la côte serait tristement accueilli par les pointes aiguës de cette formidable haie. Cette agave est le phornium tenax de l'Océanie, de l'Amérique et des côtes d'Afrique. Au-dessus, sur les petits promontoires de grès qui dominent la baie, s'élève le *Pandanus odoratissimus,* un des arbres les plus singuliers de la végétation océanienne intertropicale. Près de lui, brillent les éclatantes fleurs rouges de l'*Herythrina coralloden-dron*, accusées par les Amboiniens d'effrayer les poissons par leur éclatante couleur de rouge cinnabre *. La coïncidence de sa floraison et de la migration du poisson pendant le mois d'août, est la cause de cette fable qui fait peu d'honneur à l'esprit d'observation des indigènes. Le *Scævola lobelia* abonde près des

* Rumphius.

bords de la mer ; le *Capsicum grossum* (*piment*) multiplie son joli feuillage au plus touffu du bois ; l'*Heritiera* aux feuilles argentées, au calice de velours rouge, forme au milieu de cette première zone de la végétation montagnarde des oppositions délicieuses de couleurs. Quelques pieds de *Piper siriboa* l'entourent de leurs tiges volubiles. Les hautes têtes panachées des *Areca spicata* et *Catechu* déploient avec un air de fête leurs palmes toujours ornées de longues bandelettes vertes. Plusieurs mélastomes offrent le nectar aux nombreux Souimangas * qu'attirent leurs fleurs violettes et roses ; le *Cussonia thyrsiflora* étale ses grandes feuilles digitées ; à chaque pas on rencontre l'*Areca humilis*. C'est aussi dans cette bande de topographie botanique que se trouve compris l'*Artocarpus silvestris* dont le fruit un peu indigeste n'en est pas moins d'un grand secours aux indigènes dans des temps de disette. On se sert de la propriété qu'ont ses feuilles de crépiter avec violence, quand on les brûle, pour éloigner les serpents, précaution indispensable à prendre toutes les fois que l'on est obligé de passer la nuit au milieu des bois. L'*Artocarpus integrifolia* est aussi commensal des mêmes lieux. Chose digne de remarque, l'*Artocarpus incisa* (l'arbre à pain de prédilection des heureuses Nuhiva, Taïti, Samoa, Tonga, etc.) ne se rencontre point à l'état sauvage, à Amboine, tandis qu'il habite, dit-on, les bois de Banda.

Aussitôt que nous commençâmes à gravir sur un terrain plus escarpé, sur le dos rétréci des contreforts, seule route qui pût nous conduire désormais vers les points culminants, à 250 mètres environ du niveau de la mer, nous nous trouvâmes environnés presque exclusivement du *Canarium commune*; cette belle térébinthinée produit une noix recherchée par les aborigènes ; ils en composent un gâteau sucré et torréfié qu'ils aiment beaucoup. Ces hauteurs sont aussi le séjour du *Canarium balsamiferum*;

* Ce petit oiseau est à l'ancien continent ce qu'est le colibri au nouveau.

son bois sert à faire des torches infiniment meilleures que celles confectionnées avec du *Canarium commune*, à cause du peu de fumée qu'elles répandent. C'est avec ces faisceaux enflammés que l'on s'éclaire dans les cases et pendant certaines pêches nocturnes, dites pêches au flambeau. Le *Canarium hirsutum* s'élève aussi dans ces hautes régions de l'île ; c'est lui qui produit la résine propre au calfatage des petites embarcations nommée Tsjanpans ; les femmes en retirent l'huile odorante dont elles imprègnent leurs cheveux. Le *Canarium microcarpum* croît souvent à côté du précédent, sa résine sert à enduire les grands navires ou praos. Il est, dit-on, fort rare à Amboine. Comme à Ternate, où l'on retrouve quelques-uns de ces grands végétaux, des Orchis parasites étalent leurs belles fleurs sur les branches des Canariées.

Le peu d'élévation de ces montagnes ne permet pas que l'on puisse les diviser en plus de deux zones botaniques, la région artocarpienne, qui de la mer s'élève jusqu'à 250 à 280 mètres, et la région canarienne, qui envahit le reste de leurs voûtes supérieures jusqu'à 600 à 700 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

Cette petite chaîne est bien loin d'attirer et de fixer les nuages, ainsi que le pic de Ternate, et d'entretenir, comme lui, une humidité aussi féconde. Les forêts d'Amboine, d'abord très-épaisses dans leur moitié inférieure, le sont infiniment moins dans le reste de leur hauteur ; les arbres y sont espacés comme dans nos forêts royales, quoique le feuillage clair des Canariées laisse à l'air une assez libre circulation au-dessous de leurs hautes futaies. A Ternate, il n'en est pas de même, sur aucun point de la hauteur de son cône volcanique ; partout la végétation y est serrée et forme un double abri de verdure, jusqu'à 600 mètres de hauteur. Au-dessus de cette limite, la force végétative diminue, mais la reproduction conserve encore une

suffisante activité germinatrice; elle s'accroît même, car à 1,000 mètres d'élévation, l'humidité tiède des tropiques est permanente, et de plus l'absence des grands arbres laisse les jeunes sujets se faire facilement jour et prendre place à la lumière.

Les sommets d'Amboine, du côté du nord-est et du nord, consistent en crêtes étroites, souvent tapissées de couches calcaires : d'un côté, elles s'inclinent plus ou moins rapidement vers l'une des ravines voisines; de l'autre, elles sont escarpées et forment des falaises de 200 et de 300 mètres. Cette disposition est la plus constante.

Quelques-uns de ces escarpements sont blancs comme les calcaires madréporiques, désagrégés, qui les revêtent; d'autres sont rouges, et doivent cette couleur à la décomposition des basaltes qui les formaient autrefois. Plusieurs points de la surface de ces énormes murailles ont encore conservé la forme des prismes qui les ont édifiées autrefois. C'est principalement sur les éboulements de ces masses écroulées que j'ai observé l'*Ichthyoctonos montana* de Rumphius.

Les naturels se servent de l'écorce de sa racine, quand ils veulent capturer une grande quantité de poissons : il suffit alors d'en jeter les fragments sur l'eau, et, au bout d'une demi-heure, tous ceux de ces animaux qui ont respiré cette eau empoisonnée surnagent morts ou seulement engourdis. Cette substance toxique n'a que peu d'effet sur l'homme; elle ne détermine chez lui qu'un léger prurit, lorsqu'il lui arrive de boire aux torrents dont les bassins supérieurs ont été dépeuplés par ce moyen destructeur.

Nous arrivâmes à cinq heures du soir sur le point le plus haut de cette longue chaîne de crêtes dont une ligne brisée en zigzags inégaux pourrait donner une idée. De cette étroite chaussée de basalte, encore dure et respectée par le temps, comme si elle fût plus récemment sortie des entrailles de la terre que

les basaltes des falaises inférieures, de ce point dépouillé de végétation nous eûmes la vue du panorama de l'île, et même, grâce à l'énorme circuit que nous avions fait en parcourant les mille détours de ces arêtes, nous nous trouvâmes en face de la ville d'Amboine.

Elle apparaissait comme les dépendances d'un vaste château distribuées le long des allées tortueuses d'un grand parc. Les plantations d'une multitude de jardins la cachaient en partie. La brise du soir répandait alors sa douce fraîcheur sur la vallée et soulevait les gigantesques feuilles du sagoutier; on distinguait de temps en temps, sous leurs épaisses touffes tutélaires, les modestes chaumières du pauvre qu'il abrite et qu'il nourrit. Auprès d'habitations plus élégantes, ce bel arbre semblait comprendre que son rôle était changé et que son utilité était moins recherchée que sa beauté; il étalait donc majestueusement tout le luxe de sa vie comme pour ajouter à celui du favori de la fortune que le destin lui donnait pour maître. Ces heureux naquirent souvent bien loin des lieux témoins de leur prospérité, car on trouve constamment sur ce point avancé de la civilisation des Européens, des Africains, des Asiatiques, des Américains et des Océaniens. L'espérance y amène bien des ambitions de fortune, et la mer y jette bien des malheureux qui n'y rêvent bientôt plus que le retour dans la patrie!

Amboine est une île presque entièrement montueuse. Dans quelques endroits seulement une plaine plus ou moins étendue se déploie du pied des montagnes à la plage; elle a été conquise sur la mer d'abord par les coraux; ils élevèrent leurs industrieuses ruches sur les gradins basaltiques sous-marins qui servent de base au pays; ensuite les alluvions des torrents achevèrent cette conquête aux dépens des falaises et des ravins sinueux qui les emprisonnent. A l'époque éloignée où la configuration de la côte était dessinée par les montagnes elles-mêmes, la baie d'Am-

boine était évidemment plus vaste et communiquait par ses deux extrémités avec le large. Ses eaux étaient plus vives, plus limpides ; les ondulations des flots s'y faisaient facilement ressentir ; elles réunissaient toutes les conditions indispensables à l'existence des lithophytes. Aujourd'hui on ne voit plus que des débris de ces derniers, parce que la plage est bourbeuse ; la proportion des eaux douces y est aussi trop augmentée par rapport à celle des eaux salées, en grande partie repoussées de leur ancien lit. La vague enfin ne vient plus se briser sur les hauts-fonds de la baie et y rouler ses gerbes d'écume aérée, circonstances des plus favorables à l'accroissement des espèces de madrépores appartenant aux hautes régions de l'Océan. L'aspect de cette rade est celui d'un lac entouré des montagnes qui l'alimentent. Comme un grand nombre de lacs, elle doit son existence à l'affaissement d'un cratère de soulèvement qui s'est abîmé, en laissant tout autour de ses bords les preuves indubitables de ses puissants efforts. Cette baie rappelle, en effet, l'idée des cratères de M. de Buch. Je crois que jamais il n'exista de cratère d'éruption à Amboine et que cette île doit entièrement son existence au soulèvement basaltique. Quelque ancienne que soit cette formation volcanique, elle est encore le foyer de violentes convulsions. Après un long intervalle de repos les tremblements de terre y sont redevenus fréquents depuis cinquante à soixante ans. Une des récentes perturbations fut très-désastreuse ; les montagnes que je viens de parcourir en furent horriblement bouleversées ; ce dont témoignent encore et des éboulements nombreux et de nombreuses crevasses. Il ne serait point surprenant qu'un cratère d'éruption y apparût avant peu d'années.

Aussitôt que les nuages commencèrent à réfléchir les couleurs de la lumière et toutes leurs éclatantes combinaisons, mon guide et ses subordonnés me quittèrent ; ils s'empressèrent d'aller me choisir le gîte le plus abrité possible au pied du piton où j'atten-

dis la nuit. Petit à petit tout disparut, la terre fuyait au-dessous de moi ; une légère brume me déroba jusqu'aux lumières errantes de la ville, l'espace s'anima. Cette immensité toute de mystère est si grande, elle confond tellement notre raison, que l'esprit en reçoit toujours une teinte de mélancolie, un penchant marqué vers la méditation, et l'homme devient meilleur. Au milieu des cités il se concentre trop en lui-même, son esprit s'étiole comme son corps ; les continuelles préoccupations matérielles dessèchent son cœur et étouffent souvent les germes les plus heureux ; mais au milieu de l'espace son âme étend ses ailes et prend son essor. Chacun y trouve ce qu'il faut de vigueur à ses dispositions natives ou à sa position acquise : le penseur, les inspirations de la morale ; l'orateur, ses plus grandes idées, ses plus nobles figures, ses plus éloquentes et ses plus immuables vérités ; le poëte, ces images vives qui peignent aux yeux de l'âme, la dégagent des limites corporelles, en lui communiquant quelques étincelles du feu divin qu'il dérobe au ciel ; le puissant, le cri de sa conscience et le retour à la justice dont l'harmonie générale est le principe et le modèle ; le conquérant, l'étendue des vues indispensables à la mission dont il sera l'instrument à son insu* ; le savant, ses découvertes et l'estimable persuasion de sa faiblesse. L'aspect du monde, n'est-ce pas Dieu se manifestant à nos sens, au point de vue où il lui plaît de nous placer en créant chacun de nous ?

L'homme sauvage lui-même, continuellement en présence des admirables phénomènes de la nature qui frappent exclusivement

* Mêler les peuples, leurs connaissances, leurs découvertes ; mêler les intelligences, les émulations, c'est matérialiser l'élément intellectuel ; c'est alors surtout qu'il est vrai de dire que Dieu fit l'homme à son image.

Les conquérants et les peuples colonisateurs sont à l'homme, ce que sont les oiseaux, les vents, les flots, aux graines qu'ils disséminent sur le globe.

Ce que la fusion des races humaines et des capacités laisse encore à faire, prouve combien l'homme est encore jeune sur la terre.

ses yeux, n'échappe point à la poésie de sa position. Sans doute il est l'esclave de ses superstitions, ses croyances sont pleines de rêveries ; mais sa mythologie n'est point dénuée de grâce et d'imagination. L'indépendance de la tyrannique indigence lui laisse le loisir de jouer avec la pensée ; il se persuade mille chimères qui trompent sa curiosité et flattent sa vanité. Il s'entretient facilement ainsi dans une haute estime de lui-même ; il est ridicule autant que peut l'être un enfant gâté, mais sa félicité s'accroît de toutes ses illusions. Que de fats sont sauvages parmi nous ! Ce qui doit les consoler, c'est que les espèces les plus dégradées n'ont pas même la liberté de jouir des prestiges de la pensée ; elles pensent encore moins qu'eux. La rapacité, que par pudeur instinctive on nomme cupidité chez l'homme, est le pivot de toutes les passions sauvages. C'est là une des pierres de touche du degré qu'occupe telle ou telle race dans la série humaine et du degré de la moralité de l'homme civilisé.

Mais le froid et l'humidité avaient pénétré mes vêtements ; à l'aide d'un morceau de bougie, je reconnus que le thermomètre de Réaumur marquait + 10°,4. J'estime que mon élévation était à peu près de 700 mètres. J'ai vérifié depuis, que dans la même journée, à minuit, c'est-à-dire trois heures après mon observation, le même thermomètre (de Réaumur), placé dans la grande hune de l'*Astrolabe*, avait donné +25°. La température avait été de + 30° à midi. Je descendis près du feu que mes hommes avaient allumé : ils dormaient, je tâchai de les imiter.

Un peu de pluie troubla légèrement notre sommeil pendant la nuit, mais le lendemain, à six heures, le piton brillait de tout l'éclat de la lumière la plus pure. Nous le contournâmes et commençâmes à descendre assez péniblement, en faisant mille détours, nous aidant des troncs et des branches. Le *Didelphis*

*orientalis** ne s'était point encore réfugié au fond de ses retraites obscures; nous en vîmes un grand nombre sautant de branche en branche avec l'admirable légèreté du singe, et grimpant le long des troncs avec l'allure du rat. « Lorsqu'ils voient un homme, dit-on, ils se suspendent par la queue, et l'on parvient en les fixant à les faire tomber de lassitude**. » Je n'ai rien vu de semblable; ils se sont bien souvent suspendus ainsi, mais ce ne fut jamais que pour se balancer, se donner de l'élan et franchir des distances énormes. La *Cornutia corymbosa* abonde, dans cette partie de la forêt, à côté de la *Premna integrifolia*; l'une et l'autre indigènes de Taïti. La dernière se fait facilement reconnaître par la cuisson importune que provoque la face inférieure de ses feuilles. A dix heures du matin nous arrivâmes enfin au bord de la ravine, objet de tous nos vœux. Depuis plus d'une heure nous entendions le murmure de ses eaux; il nous semblait devoir toucher bientôt au terme de notre fatigante descente et cependant nous descendions toujours : cette prétendue ravine était un puissant torrent aux eaux jaillissantes, franchissant par mille cascades les blocs de basalte roulés qui lui barrent le passage. Nous déjeunâmes dans ce charmant endroit où les rayons du soleil ne pénétraient qu'avec peine et seulement assez pour tempérer la trop grande fraîcheur de ces voûtes de verdure. Deux poulets achetés la veille à Paguala furent destinés à satisfaire notre appétit : un grand feu fut allumé contre un tertre, et à l'aide du brasier qui résulta du bois consumé, nous les rôtîmes en les faisant tourner au bout d'une corde mouillée qu'un homme roulait sans cesse dans ses doigts. La graisse fondue tombait dans une feuille de balisier garantie de la chaleur du feu par un petit mur en terre. Les deux rives du torrent et son propre

* *Phalangista maculata*, Quoy et Gaimard, Atl., pl. 7; *Cuscus amboinensis*, Lacép.

** Cuvier, Règne animal, t. 1er, p. 178. 1817.

lit étaient alternativement les seuls chemins qui pussent nous ramener dans la plaine ; c'était là une route magnifique en comparaison de celle que d'abord nous avions été obligés de nous frayer. Je pus tout à mon aise étudier la végétation de ces lieux humides et abrités. On y trouve en grande quantité le *Timonius Rumphii* dont les branches droites et dures servent de pilotis aux constructions élevées au-dessus des eaux salées ; le laurier volubile, *Cassitha filiformis*, si commun dans les îles hautes de la Société, forme un véritable réseau autour du timonius. Le *Cerbera manghas* acquiert sur les bords des cours d'eau d'immenses dimensions. Les Amboiniens, comme les habitants de Ternate, en appréhendent l'ombrage ; mais cette crainte n'est justifiée par aucune observation digne de confiance ; il y a plus, le suc laiteux qui en découle à la moindre blessure, n'est qu'un purgatif faible, et d'ailleurs les indigènes en mangent les feuilles cuites dans l'huile. Le nom de cet arbre en malais est *Manga*, on le nomme Wabba à Amboine, Ereva à Taïti. A mesure que la gorge de montagne où nous cheminions s'élargissait, en approchant du pays plat, les petites plantes et les arbustes se multipliaient autour de nous. Nous citerons parmi les plus remarquables : le *Diascorea bulbifera*, le *Boerhavia erecta*, le *Timonius Forsteri*, les *Psychotria asiatica* et *speciosa*, toutes également propres à Amboine et à Taïti. Une charmante bignone, dont j'ignore encore le nom, couvre de son feuillage délicat les gros rochers arrêtés au milieu du torrent ; ses touffes épaisses servent de refuge au lézard Amboinien, *Lacerta amboinensis*. A la sortie de ce ravin on entre tout à coup dans un véritable verger.

Les cultures de girofliers s'étendent de toutes parts, sur les moindres coteaux, dans la plaine à droite et à gauche du sentier qui la traverse. Rien n'est gracieux et beau comme ces quinconces de vertes pyramides ovales couronnées de fleurs roses, disposées en corymbes terminaux. Le feuillage mobile de ces arbres s'a-

gite au moindre souffle et achève de donner à cet ensemble une légèreté vaporeuse qui tient de la féerie. Ces champs enchantés sont défendus d'une haie d'agaves aux longues hampes couvertes de fleurs jaunes; les fleurs rouges des hérythrinées, et du *Jatropha curcas*, leur forment aussi un entourage non moins brillant que la plantation elle-même. De tous côtés s'élèvent les cimes d'une multitude de palmiers, parmi lesquels dominent les palmiers catechu, sagus et cocotier. Près des cases, les arbres fruitiers sont multipliés d'une manière extraordinaire; on y observe l'*Anacardium occidentale*, toutes les espèces de manguiers et de bananiers; le *Jambosa malaccensis*, le *Nephelium lappaceum*, l'*Averhoa carambola*, diverses espèces d'anonées. J'ai vu aux environs d'une habitation une petite allée d'*OEschynomene grandiflora*, variété à fleur rouge. L'écorce de cette légumineuse passe pour fébrifuge: j'ai quelques raisons de penser qu'elle peut être utilement employée dans la dyssenterie; elle m'a paru réussir aussi bien que la racine de columbo, dont l'efficacité incontestable mériterait en Europe, et en Amérique surtout, plus d'attention. Dans un endroit où le cours du torrent croisait notre route, j'ai trouvé à la surface d'un petit bassin une œnothérée du genre *Jussiaea* que je suppose être la *Tenella* de Labillardière. Le roucou, l'*Abroma angusta*, l'*Hedisarum umbellatum*, sont des plantes communes dans cette plaine. Quelques jardins renfermaient le *Canarium chinense*, dont les Chinois retirent, avec beaucoup de peine, une petite quantité de mauvaise huile. Il est certain qu'il a été importé aux Moluques par ces indigènes du céleste empire, si invariables dans leurs coutumes. A côté de cet arbre, et dans les mêmes conditions de culture, s'observe l'*Awsonia alba*, *alhenna* des Arabes, *alcanna* des Amboiniens.

Dans l'après-midi, vers les trois heures, nous atteignîmes un ruisseau délicieusement ombragé : nous nous arrêtâmes sur

ses bords, au pied des immenses bambous qui lui doivent leur prospérité. Non loin de là étaient quatre maisonnettes : leurs tranquilles habitants vinrent aussitôt nous entourer. Je remarquai, parmi ces nouveaux venus, une jeune fille qu'une vieille femme conduisait avec précaution ; son âge me parut être seize ou dix-huit ans ; aussi pouvait-elle passer pour jolie aux yeux d'un Amboinien : son air d'indifférence me frappa ; on la poussait pour la faire avancer ; ses bras nus pendaient immobiles ; sa tête, penchée sur sa poitrine, se relevait sans but distinct, son regard était sans fixité ; tout, dans cette jeune personne, portait l'empreinte de la stupeur. Sa respiration était entrecoupée et quelquefois accélérée ; sa gorge s'agitait, puis reprenait son mouvement normal.

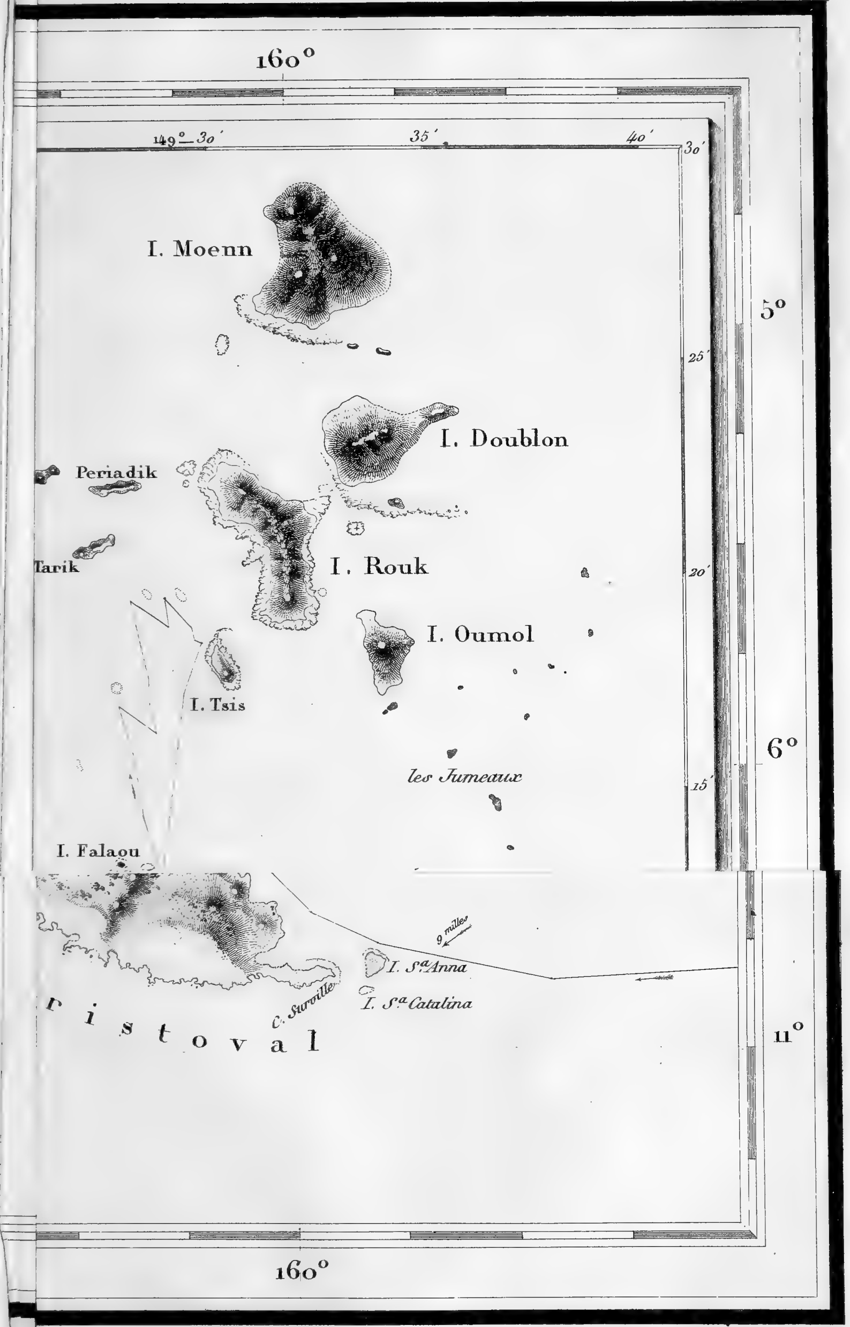
Je regrettais vivement alors d'ignorer la langue malaise ; mais heureusement que l'intelligence de mon guide voulut bien y suppléer. Voici le livret de sa pantomime. Il appela trois hommes ; leur dit quelques mots et commença : il plaça la main de la pauvre idiote sur son cœur, l'embrassa et s'éloigna. Un des trois autres acteurs s'approcha d'elle et répéta la même action ; mon interprète revint, simula le mouvement de dégaîner un kris et d'en frapper son rival. Les deux individus, qui jusqu'alors n'étaient point entrés en scène, se jetèrent aussitôt sur l'assassin et l'entraînèrent. Des gestes m'expliquèrent que ce coupable avait été emmené loin, vers le sud, et que là, il portait des pierres, coupait des arbres et piochait la terre. (On me donna la représentation de ces pénibles travaux.) Puis, me désignant la tête de la pauvre imbécille, mon *bouda* me fit comprendre que, depuis, elle s'était envolée. L'immobilité, l'insensibilité de cette malheureuse formaient une affligeante opposition avec l'émotion générale. La mère fondait en larmes pendant l'exposé de cette affligeante scène dramatique.

L'heure autant que la fatigue me pressaient ; je me remis en

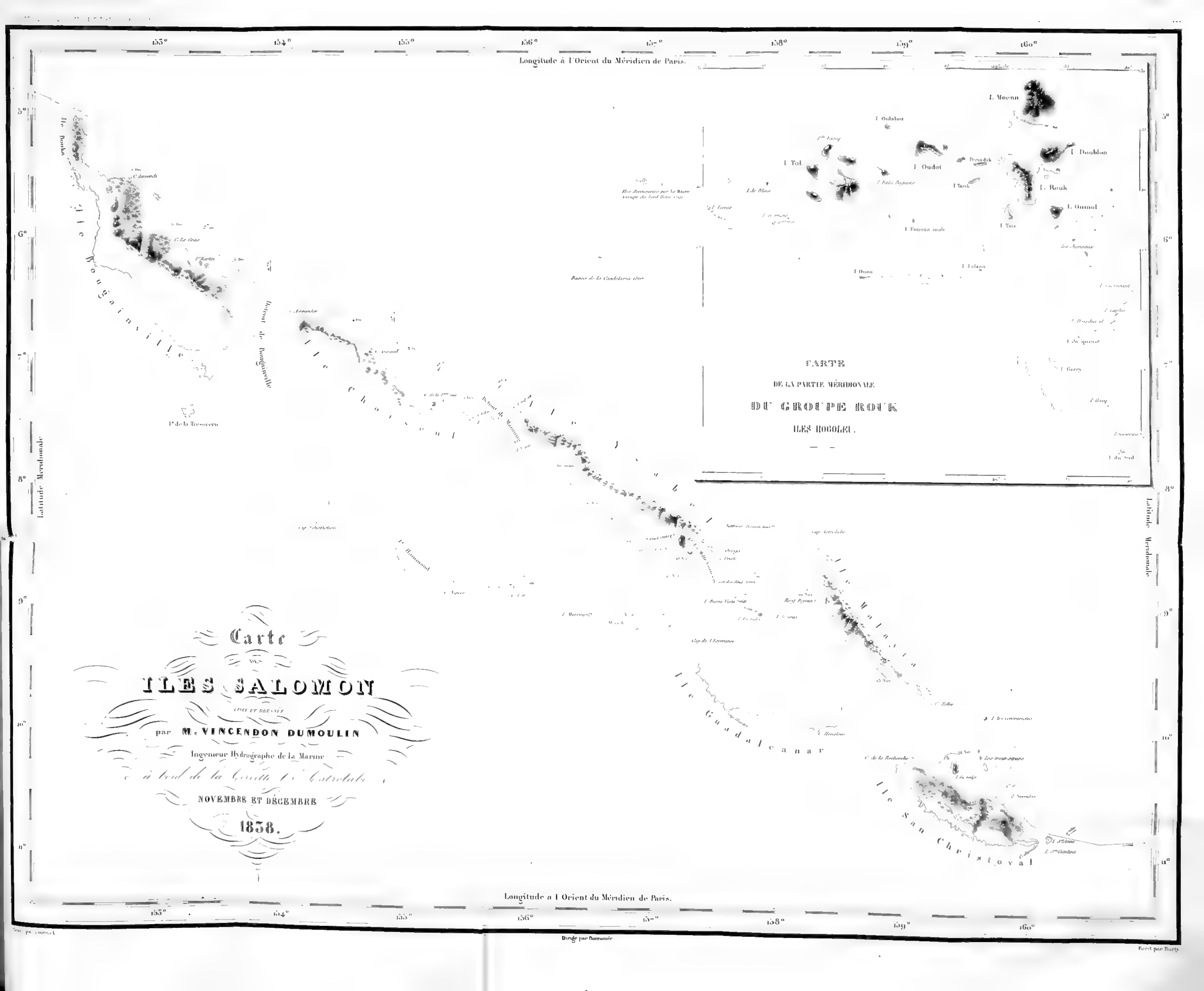
marche : à la chute du jour, nous rentrâmes à Paguala, où une grande pirogue, armée par les soins de l'Orán-Caya, m'attendait pour me ramener à bord. Notre navigation fut rapide, grâce à la vigoureuse activité des pagayeurs qui ne cessèrent de soutenir l'harmonie de leurs efforts par le rhythme régulier de leurs chants monotones et cadencés. En arrivant, je m'empressai de récompenser le zèle et l'intelligence de mon guide ; jamais récompense n'avait été mieux méritée. Je sus, le lendemain, que cet homme était le bourreau de la colonie.

(*M. Hombron.*)

FIN DU TOME CINQUIÈME.



Ecrit par Burty



Longitude à l'Orient du Méridien de Paris.
Carte
des
ILES SALOMON
par M. VINCENDON DUMOULIN
Ingénieur Hydrographe de la Marine
NOVEMBRE ET DÉCEMBRE
1838.
CARTE
DE LA PARTIE MÉRIDIONALE
DU GROUPE ROUK
ILES HOGOLEU.
I. Moenn
I. Doublon
I. Rouk
I. Oumol
I. Tol
I. Oudot
Ile Bouka
Ile Bougainville
Détroit de Bougainville
Ile Choiseul
Ile Isabelle
Ile Malayta
Ile Guadalcanar
Ile San Christoval
Iles de la Trésorerie
Latitude Méridionale
Longitude à l'Orient du Méridien de Paris.
Dirigé par Dorromée
Ecrit par Barty

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME CINQUIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.



